BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLV
C
41
NAPOLI

XLV
C
41

VOYAGE
AUX TERRES
AUSTRALES,
A LA NOUVELLE HOLLANDE, &c.
FAIT EN 1699.

Où l'on trouve la Description des Isles *Canaries*, des Isles de *Mayo* & de S. *Jago*, de la Baye de *Tous les Saints*, des Forts & de la Ville de *Bahia* dans le *Bresil*, &c.

Par GUILLAUME DAMPIER.

AVEC LE VOYAGE

DE LIONEL VVAFER

Où l'on trouve la Description de l'Isthme de *Darien* dans l'*Amerique*, &c.

Enrichi de Cartes & Figures.

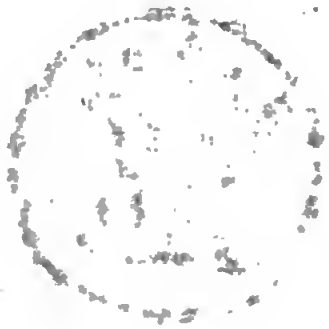
BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

TOME IV.

A ROUEN,
Chez JEAN BAPTISTE MACHUEL le Jeune, ruë Damiette, vis-à-vis la Fontaine S. Maclou.

M. DCC. XV.

Avec Aprobation & Privilege du Roy.



AVERTISSEMENT
DU
LIBRAIRE.

LE *Voyage de Mr.* Dampier *autour du Monde, que j'ai fait traduire depuis quelques Années, a été ſi bien reçu du Public, que je ne doute pas que ſon* Voyage à la N. Hollande, *qui a paru depuis* 1703. *en* Angleterre *ne trouve le même accueil favorable. Les obſervations qu'il y fait à l'égard des Vents, des Marées, des Bancs de ſable, & des Variations de l'Aiguille, ſont ſi exactes & ſi particulariſées, que les Navigateurs n'en peuvent recevoir qu'une grande utilité. Ses remarques ſur la nature du terroir, les Climats, les Arbres, les Fruits, les Plantes, les Bêtes à quatre piez, les Oiſeaux, les Poiſſons &c. & ſur les Habitans des Païs où il a*

été, ne peuvent que ſatisfaire les Curieux. Mais la petiteſſe de ce Volume eſt ſi éloignée de la groſſeur des autres que je n'ai pû me réſoudre à le publier tout ſeul: de ſorte que j'y ai joint la Relation de Mr. Wafer, *un de ſes Compagnons de fortune, qui fut imprimée à* Londres *en* 1699. *J'oſe même dire que le Public ſera bien payé de ſon attente, & qu'il m'aura quelque obligation d'avoir uni ces deux Amis enſemble. Mr.* Wafer *nous donne ici un Abregé de ſes Voyages depuis* 1677. *juſques en* 1690, *& il décrit avec beaucoup d'exactitude l'Iſthme de l'*Amerique, *ou de* Panama, *où il avoit demeuré pluſieurs Mois. L'on y trouve auſſi des particularitez fort conſiderables, dont il a été lui-même le témoin oculaire, & qui peuvent fournir de la tablature aux Philoſophes. Enfin, pour rendre cette Edition Françoiſe plus complete, j'y ai inſeré l'Avis que M.* Hallei *donne à tous ceux qui navigent à travers la* Manche, *ou le Canal d'*Angleterre, *& que Mr.* Dampier *louë beaucoup à la Page* 3 *de ce Volume. C'eſt tout ce que j'avois à dire au Lecteur; il n'a qu'à pourſuivre & à juger par lui-même ſi le corps de l'Ouvrage répond à ce petit Frontiſpice.*

PREFACE
DE
L'AUTEUR.

L'Accueil favorable que le Public a fait aux premiers Volumes de mes *Voyages*, me remplit d'eſperance que malgré les objections de certains Eſprits prévenus contre moi, les perſonnes deſintereſſées & qui aiment à connoître le naturel des habitans, les Animaux, les Plantes, le terroir, &c. de ces Pays éloignez, que peu ou point d'*Européens* ont viſité, agréeront en quelque ma-

niere ce Volume, que je leur deſtine.

Je n'ignore pas que ceux qui ont fait de nouvelles Découvertes : devant moi, ont preſque toûjours eu le ſort d'être mépriſez par les perſonnes qui n'avoient point de goût pour ces ſortes de choſes, ou qui étoient prévenuës contre eux. Il ſeroit donc inutile & même déraiſonnable de m'attendre à échaper la cenſure de tous, & à recevoir un meilleur traitement que celui dont des Auteurs illuſtres & fort au-deſſus de moi n'ont pû ſe garantir. Mais on ne m'otera pas la ſatisfaction que j'ai de ſavoir, que les Découvertes, où j'aï été employé, méritent nos recherches les plus exactes, puis qu'elles regardent les Ouvrages magnifiques de Dieu dans les diverſes Parties de ce Monde ſublunaire. Quelque peu de capacité que j'aie d'ailleurs pour me bien aquiter d'une pareille tache ; du moins ſuis-je perſuadé que ma Relation eſt fidéle, que j'ai fait quelques nouvelles

Découvertes, & que cela peut être de quelque ſecours à des perſonnes plus habiles qui viendront après moi.

Les uns m'ont objecté, que mes deſcriptions étoient maigres & décharnées; & qu'il n'y avoit pas cette varieté qui plait, & qui divertit un Lecteur curieux. Je laiſſe au Public à juger de l'accuſation. Mais ſi j'ai eu le ſoin de dire exactement les choſes telles qu'on les trouve; ſi mes remarques m'ont ſervi plus d'une fois, & peuvent être utiles à ceux qui voïageront après moi; ſi enfin il y a pluſieurs perſonnes qui préferent un recit ſimple & juſte de la nature & de l'état des choſes, à un Diſcours poli & ſemé de fleurs de Rhétorique, je me flate qu'on me pardonnera ſans peine tous les défauts de mon Stile.

D'autres m'ont taxé d'avoir pillé les Journaux de quelques Voyageurs, & de n'avoir pas écrit moi-même ce que j'ai donné au Public. Pour ce qui regarde le premier point, j'oſe aſſu-

rer que je n'ai rien emprunté de qui que ce ſoit, ſans en dire le nom ; à quelque peu de Rélations prés & d'Obſervations particulieres que j'ai eu de la bouche de certaines perſonnes qui n'ont pas voulu être nommées. D'ailleurs, j'ai toûjours diſtingué ces endroits-là de ce que je raporte de mon propre chef. Pour ce qui eſt de l'autre point ; je ſuis ſi éloigné de croire qu'un homme de ma Profeſſion ſe fait tort d'avoir ſes Ecrits revûs & corrigez par des perſonnes entenduës, que j'en tire vanité ; puis ſur tout que les plus illuſtres Ecrivains n'ont pas eu honte d'avoüer la même choſe & de la reconnoître pour un grand avantage.

Enfin je ſai qu'il y a des perſonnes qui n'eſtiment pas mes Rélations, ſous prétexte que je n'ai fait que parcourir les Côtes de quelques Païs inconnus ; que mes remarques ne peuvent être ainſi que défectueuſes, & qu'il n'eſt rien de plus facile ſur ce pié-là. Mais ceux qui ont quelque expérience dans ces matieres ; ou qui examinent les

les choſes ſans prévention, en jugeront autrement, ſi je ne me trompe. Du moins, ſi l'on a égard à l'humeur revêche des Matelots, dans les Voyages de long cours, quand ils ne ſçavent pas où on les méne; à leur ignorance de la nature des vents, & du changement des Monſons; au peu de connoiſſance que les Officiers mêmes ont d'ordinaire de la variation de l'Aiguille, & de l'uſage qu'on fait du Compas des Azimuths: ſans parler des riſques où l'on eſt expoſé dans des Mers inconnuës: ſi l'on a égard, dis-je, à toutes ces dificultez, bien loin de me blâmer pour n'avoir pas fait de plus grandes obſervations, l'on me ſçaura bon gré de celles que j'ai pû faire.

Voilà tout ce que j'avois à dire pour répondre aux objections qu'on a faites contre mes premiers Volumes; & ſans fatiguer plus long-tems mon Lecteur par des choſes de cette nature, je vais l'entretenir en peu

de mots de ce qui regarde ce nouveau Tome.

Afin donc qu'on pût ſe former une idée juſte du cours de ce Voyage, & de la ſituation des lieux, dont il y eſt parlé, j'y ai fait inſerer une Carte, de même que dans les autres Volumes, où l'on peut voir d'un coup d'œil la route que j'ai ſuivie par une Ligne marquée de points. J'y ai mis auſſi les Plans & les Profils de quelques endroits particuliers, pour en rendre la deſcription plus intelligible & plus utile.

D'ailleurs, j'avois cette fois à-bord un homme qui entendoit le deſſein ; ce qui m'avoit manqué dans mes autres Voyages : de ſorte que je me trouve en état, pour la ſatisfaction des Curieux, de leur preſenter les figures des Oiſeaux, des Bêtes, des Poiſſons, & des Plantes les plus remarquables, dont je dis quelque choſe. A l'égard même des dernieres, il y en a pluſieurs que je n'ai pas décrites, & que je

me contente de donner au Public bien gravées, parce qu'elles me ſont inconnuës, & que je n'en puis rien dire, ſi ce n'eſt qu'on les trouve dans tels ou tels Païs particuliers. Pour les Plantes en eſpece, je les ai remiſes entre les mains du ſçavant Dr. Woodward. J'aurois pû en faire graver quantité d'autres, mais j'ai voulu me borner à celles qui diférent beaucoup dans la configuration de leurs principales parties, de toutes celles qu'on voit en Europe. J'ai auſſi divers Oiſeaux & Poiſſons tout-deſſinez; mais je ne les ai pû inſerer dans ce Volume, parce que ma Relation ne s'étend pas juſques aux Païs, où on les trouve: reduit à m'équiper pour un autre Voyage, plûtôt que je n'avois crû, il m'a été impoſſible de la porter plus loin, qu'à mon départ des côtes de la N. Hollande. Mais ſi Dieu me fait la grace de revenir heureuſement, je promets à mes Lecteurs de la continuer depuis cet endroit, juſques à

ce que mon Navire ſombra ſous voiles proche de l'Iſle de l'Aſcenſion.

Cependant pour rendre en quelque maniere mon recit complet, je donnerai ici un abregé de la ſuite de ce Voyage. Nous partîmes donc des côtes de la N. Hollande au commencement de Septembre 1699. pour les raiſons que j'ai alleguées *Page* 137. & nous ancrâmes à la hauteur de l'Iſle de Tymor le 15 du Mois. Le 24. nous obtinmes une petite proviſion d'eau douce du Gouverneur d'un Fort, que les Hollandois y ont avec un Comptoir. Nous y trouvâmes auſſi des Portugais, de qui nous fumes bien reçûs. Le 3. Decembre nous arrivâmes ſur la côte de la N. Guinée, où nous eumes de trés-bonne eau, & fimes quelque commerce avec les habitans d'une certaine Iſle, qu'on nomme Pulo-Sabuti Nous courumes enſuite au Nord & nous rangeâmes la côte juſques la partie la plus Orientale de la Nà Guinée. Je trouvai que c'étoit une

Iſle, & qu'elle ne ſe joignoit pas avec le Continent ; c'eſt ainſi que je l'ai repreſentée dans ma Carte, & je lui donnai le nom de Nouvelle Brétagne.

Il y a grande apparence que cette Iſle fournit quantité de bonnes Marchandiſes, & qu'on pourroit facilement négocier avec les Naturels. Mais la ſaleté de mon Vaiſſeau que je n'avois pas les moyens d'eſpalmer, le peu d'hommes qui me reſtoient à bord, l'envie démeſurée, qu'ils témoignoient pour retourner au plûtôt chez eux, & le danger qu'il y avoit de continuer en cet état dans une Mer, où les Baſſes & les Côtes nous étoient également inconnuës, & qu'il falloit examiner avec beaucoup de ſoin, & à la longue ; tout cela, dis-je, m'empêcha de pourſuivre alors le but que je me propoſois. Ainſi je me flate que le Public prendra en bonne part ce que j'ai pû faire là-deſſus pour ſon ſervice, & qu'il n'y aura point d'obſta-

cle que je ne tâche de ſurmonter pour venir à bout du même deſſein, toutes les fois que l'occaſion m'en ſera preſentée.

Nous revinmes à Tymor le 18. Mai 1700. Le 21. Juin nous paſſâmes à la hauteur d'une partie de l'Iſle de Java, & le 4 Juillet nous mouillâmes dans la rade de Batavia. J'allai à terre, pour voir le General Hollandois, & lui demander la permiſſion d'acheter quelques vivres, dont j'avois beſoin; ce qui me fut accordé. Aprés avoir reparé mon Navire, fait mes proviſions, rempli mes Barriques d'eau; & que la ſaiſon pour retourner en Europe fut venuë, je partis de Batavia le 17 Octobre, & nous arrivâmes au Cap de Bonne Eſperance le 19 Décembre. Nous partimes d'ici le 11. Janvier 1701. Le 31 de ce Mois, nous découvrimes l'Iſle de Sainte Helene, & le 21. Février celle de l'Aſcenſion. Nous étions dans le voiſinage de cette Iſle, lors qu'il ſe fit

une voye d'eau à mon Navire, qu'on ne pût boucher; de ſorte qu'il coula à fonds, & que nous eumes beaucoup de peine à gagner la terre, où nous vécûmes de Chévres & de Tortuës. Le 26. Février, nous y trouvâmes au S. E. d'une haute montagne, peut-être à demi mille du ſommet, une Fontaine d'eau douce, qui nous fut d'un grand ſecours. Je repaſſai en Angleterre, à bord du Cantorbury, qui appartenoit à la Compagnie des Indes Orientales. Enfin je ne puis que rendre d'éternelles actions de graces à Dieu, de ce qu'il me délivra d'une maniere ſi miraculeuſe de tant de perils, & s'il lui plaît de me ramener dans ma Patrie, aprés avoir fini le Voyage qu'on me propoſe, je ne manquerai pas de donner au Public une Relation exacte de tout ce que j'ai vû de remarquable dans les differens endroits que je viens de nommer.

AVIS

Utile & neceſſaire, donné par un Membre de la Societé Royale de Londres, à tous ceux qui navigent dans le Canal d'Angleterre.

L'On a déja obſervé depuis bien des années, que des Vaiſſeaux deſtinez à paſſer le Canal ſont tombez, au Nord des Sorlingues, & ont enfilé par mépriſe, le Canal de Briſtol ou la Mer de Severn, où ils ont couru beaucoup de riſque, & où pluſieurs même ont peri malheureuſement. Cela vient ſans doute, de ce que la variation de l'Aiguille a changé, & de ce que la Latitude du Lézard & des Sorlingues eſt marquée prés de 5 lieuës trop au Nord. L'on voit du moins par des obſervations inconteſtables que la pointe du Lézard eſt à 49 deg. 55. min., le milieu des Sorlingues étant à ſon Oueſt, & que ſa partie Meridionale eſt au plus juſte à 49. deg. 50 min., au lieu que dans la plûpart des Cartes & des Livres de Navigation, on les met à 50 deg. au Nord, & dans quelques-unes même à 50 deg.

10 min. Ceci ne produiſoit aucun mal, pendant que la Variation continuoit à l'Eſt, comme elle étoit lors qu'on fit les Cartes. Mais depuis l'année 1657. elle a ſi fort tourné à l'Oueſt, qu'elle ſe trouve aujourd'hui de 7. degrez & demi ou environ ; de ſorte que tous les Vaiſſeaux qui viennent de l'Occean, pour entrer dans le Canal, & qui mettent le Cap à l'Eſt par la Bouſſole, s'éloignent au Nord, & ſe détournent de leur veritable courſe deux tiers de Rumb. Ce n'eſt pas tout, de 80 en 80 milles qu'ils courent, ils changent leur Latitude à peu-prés de 10. Minutes ; & s'ils negligent de faire leur obſervation deux ou trois jours de ſuite, ſans rien alouer, pour cette Variation, ils ne manquent pas de tomber au Nord contre leur attente, ſur tout, s'ils comptent que les Sorlingues ſont à plus de 50. degrez. Quelques perſonnes ont attribué ceci au courant du Canal de Saint George, dans la ſuppoſition que le flux porte plus au Nord, que le reflux n'en éloigne. Mais ſi la Variation eſt une fois compenſée, l'on trouve que ce courant n'eſt pas ſenſible, & que les Vaiſſeaux, qui font route par Eſt

quart au Sud durant deux Empoulettes & par Eſt durant un autre, gardent exactement leur Paralelle. C'eſt pourquoi l'on recommande cette pratique à tous des Maîtres les Vaiſſeaux, qui ne ſçavent pas faire des compenſations requiſes pour la Variation ; & de plus on leur conſeille, quand ils ſortent de l'Occean, pour entrer dans le Canal, de ſuivre un Paralelle, qui ne ſoit pas à plus de 49. degrez 40. minutes au Nord ; ce qui les amenera tout droit au Lezard.

Ce n'eſt pas ici le ſeul danger, auquel ce changement de la Variation expoſe les Vaiſſeaux, qui ſe trouvent dans le Canal, nous en vîmes pluſieurs l'Hiver dernier, qui aprés être partis des Dunes, firent un triſte naufrage ſur la Côte de France & ſur les Caſquettes. Quoi que ce ne fut peut-être pas la ſeule cauſe de leur perte, on ne ſçauroit douter que ceci n'y contribuât beaucoup : Du moins, ſi l'on compare le profil exact de la Côte de France, que l'on a fait en dernier lieu, avec l'aſpect de la nôtre, où l'on pourroit bien n'avoir pas apporté la même exactitude, il ſe trouvera que la veritable route pour aller de Beachy, ou de

Dungyneſis aux Caſquetes eſt à 26. degrez de l'Oueſt en tirant vers le Sud ; bien qu'autrefois, lors que l'Aiguille Nordeſtoit autant, qu'elle Nordoueſte aujourd'huy, la route étoit à peu-prés Sud-Oueſt quart à l'Oueſt, par la Bouſſole ; & alors la route Oueſt-Sud-Oueſt, qu'on appelloit route du Canal, étoit fort bonne pour tous les Vaiſſeaux deſtinez à paſſer dans l'Occean. Mais aujourd'hui tout Vaiſſeau, qui fait route Oueſt-Sud-Oueſt dans le Canal, pour ſi prés qu'il range la Côte de Beachy, ne manquera pas de tomber ſur les Caſquettes, ou plûtôt à leur Eſt. Il s'enſuit de-là, qu'eu égard à la préſente Variation de l'Aiguille, la route à l'Oueſt quart au Sud doit être la route du Canal, au lieu de Oueſt-Sud-Oueſt ; & qu'à s'éloigner à une diſtance raiſonnable du Cap de Beachy, cette route fera éviter l'Iſle de Wight, & tenir à-peu prés le milieu entre la pointe de Portland & les Caſquettes ; qui en ſont à peine à 14 lieuës, & preſque ſous le même Meridien.

En cas que cet avis paroiſſe inuile à ceux qui ont aſſez d'experience & d'habileté pour n'avoir beſoin d'aucun ſecours, qu'ils ſçachent qu'on ne l'a pas

écrit pour eux : Cependant s'il peut contribuer à garantir un seul Vaisseau du naufrage, l'Auteur s'estimera plus que payé de la peine qu'il a prise pour le communiquer au public.

VOYA-

VOYAGE DE DAMPIER AUX TERRES AUSTRALES.

CHAPITRE I.

Départ de l'Auteur des Dunes. Avis qu'il donne à ceux qui passent dans le Canal. Son arrivée aux Isles Canaries. De la Ville de Sancta Cruz dans l'Isle de Teneriffe, de sa rade, & des Galions Espagnols que les Anglois y coulérent à fonds. De la Ville de Lagune, du lac qui est dans le voisinage, & du terrain des environs. De la Ville d'Oratavia & de sa Rade. Des Vins & autres Denrées de Teneriffe, &c. Des Gouverneurs de Lagune & de Santa Cruz. Des vents qui regnent dans ces Mers-là. De l'arrivée de l'Auteur à Mayo, une des Isles du Cap Verd, de la Saline qu'il y a comparée à celle de la Tortuë la Salée, de son commerce pour le Sel, & de la structure des Baâteaux, dont on se sert pour le charger. De ses Vegetables, de sa Laine de Coton, &c. De son

Terroir & de ſes Villes ; De ſes Poules de Guinée, & autre volaille ; des Bêtes & du Poiſſon. De la Tortuë de Mer, qui pond ſes œufs dans la ſaiſon pluvieuſe. Des Naturels du Païs, de leur Trafic & de leur maniere de vivre. L'arrivée de l'Auteur à l'Iſle de S. Jago. De la Ville de ce nom. Des habitans du Pays & de leurs Denrées. D'une eſpece de fruit qui reſſemble à la Grenade & d'un autre qu'on nomme Papah. La Rade de S. Jago. L'Iſle de Fogo.

LE Samedi de bon matin, $\frac{14}{24}$ Janvier $169\frac{8}{9}$ je fis voile des Dunes avec un vent favorable, à bord du Vaiſſeau de Sa Majeſté, nommé le Chevreuil, qui étoit monté de douze pieces de Canon, & de cinquante hommes, outre les Mouſſes, & qui avoit pour vingt mois de proviſion. Nous partîmes de conſerve avec pluſieurs autres Vaiſſeaux du Roi, qui alloient à Spithead & à Plimouth; & ſur le Midi nous arrivâmes à la hauteur de Dungeneſſ. Nous les quittâmes cette même nuit pour continuer nôtre route vers le Canal, mais le lendemain matin nous nous trouvâmes plus près de la côte de France, que nous n'avions crû; puis que le Cap la Hogue n'étoit qu'à 6. lieuës de nous au Sud Eſt, quart à l'Eſt. Il y avoit pluſieurs autres Vaiſſeaux, dont les uns étoient plus près & les autres plus éloignez que nous de la côte de France, & qui ſembloient tous en avoir plus approché qu'ils n'auroient voulu. Mon Pilote qui parut d'abord un peu étonné de cela, ne fut pas pourtant fâché de voir, qu'il n'étoit pas ſeul dans une erreur; qui à ce que j'ai oüi dire, eſt fort commune, & fatale à quantit

de Vaiſſeaux. Cela vient de ce que dans l'Eſtime, on ne compte pas le changement de la variation, qui eſt ſurvenuë depuis qu'on a fait les Cartes, & qui eſt très conſiderable, ſuivant les obſervations du Capitaine Halley. Je renvoie là-deſſus mon Lecteur à ce que cet habile homme en a publié lui-même dans une feüille volante, pour ſervir de guide à tous ceux qui vont & qui viennent à travers le Canal d'Angleterre. * On en peut voir le Titre au bas de la page. Pour moi, qui connois par experience l'utilité de cet avis, je ſuis bien aiſe de profiter de cette occaſion, pour aider à le répandre, autant qu'il me ſera poſſible.

Mais ſans embarraſſer mon Lecteur d'un compte exact du chemin que nous faiſions tous les jours, ni des vents qui ſoufloient, ni d'aucune autre choſe de cette nature, juſqu'à ce que je vienne à des endroits plus éloignez, où ce détail peut être de quelque uſage, je dirai ſeulement ici que nous continuâmes nôtre route du Cap la Hogue, & que ſur les cinq heures du ſoir nous arrivâmes à la hauteur du Start. Ce fut la derniere terre que nous vîmes de nôtre Iſle, & c'eſt de là que nous comptâmes nôtre partance; quoi que nous aurions mieux aimé la prendre depuis la pointe du Lezard, ſi le temps ſombre nous eut permis de la voir.

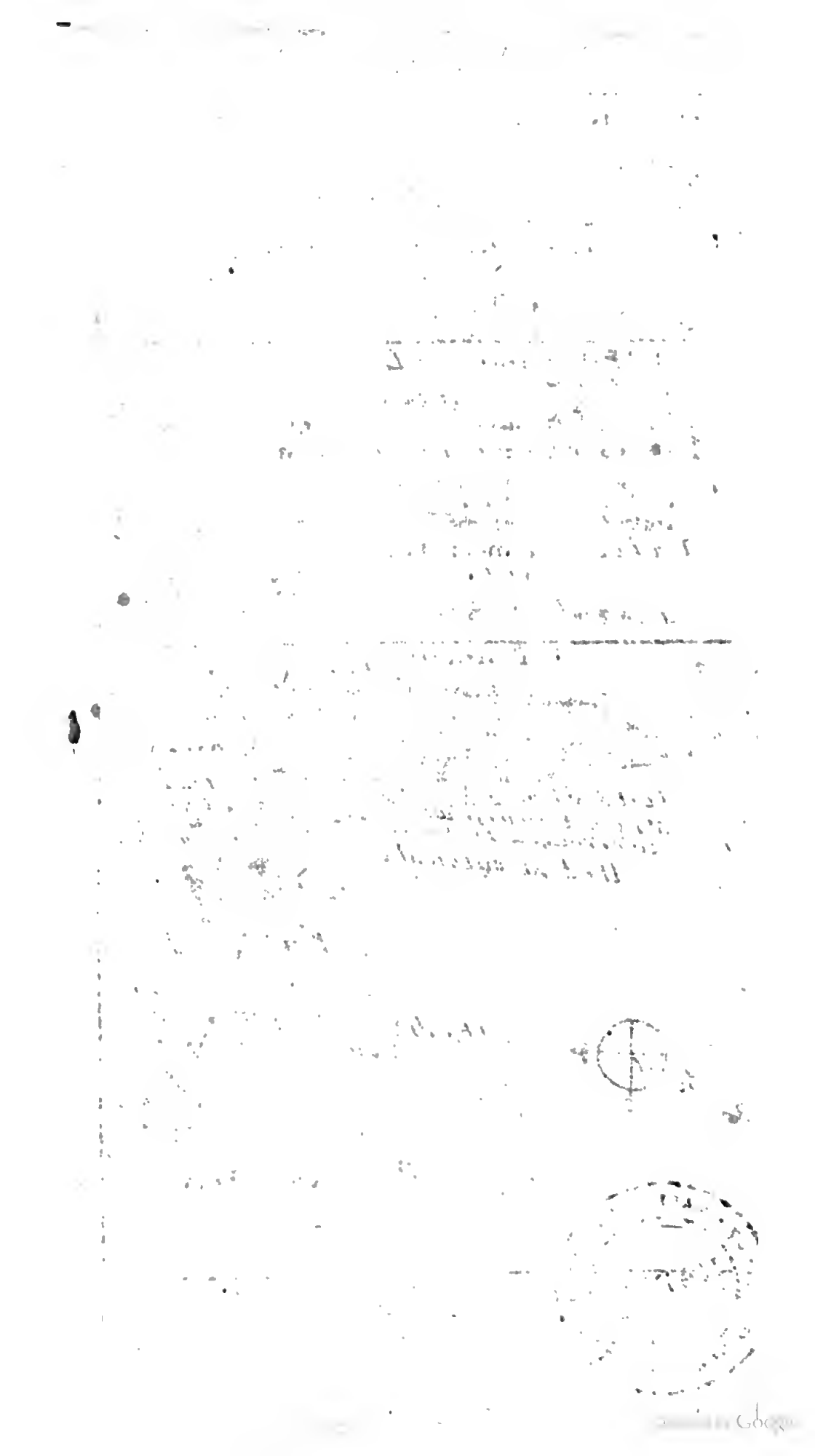
Le premier Cap que nous découvrîmes après nôtre ſortie du Canal fut celui de Finiſterre, que nous apperçûmes le 30. Janvier, & le 8. Février nous arrivâmes à la hauteur de Lance-

* Avis neceſſaire pour ceux qui naviguent dans le Canal d'Angleterre. Se vend chez S. Smith aux armes du Prince devant l'Egliſe S. Paul, à Londres. Le prix eſt 2. ſter.

rota, une des Iſles Canaries. Vous avez ici le profil de ſes Côtes, & de celles d'Allegrance, une autre de ces Iſles, comme elles nous parurent à deux differentes diſtances.

Nous fimes voile vers l'Iſle de Teneriffe, ou j'avois reſolu de prendre du vin & de l'Eau de vie pour mon voyage. Le Dimanche à trois heures & demi de l'aprés-Midi, nous découvrimes cette Iſle, & nous forçames des voiles pour en approcher juſqu'à cinq heures. Alors la pointe du Nord-Eſt de cette Iſle étoit à 7. lieuës de nous Oüeſt Sud-Oüeſt. Mais la diſtance etoit trop grande pour ſe pouvoir hâter d'y arriver avant la nuit, de ſorte que je mis à la cape juſqu'au lendemain matin, irreſolu ſi j'entrerois à Santa Crux, où à Oratavia, l'une à l'Eſt & l'autre à l'Oüeſt de cette Iſle, dont la ſituation eſt preſque toute Nord & Sud, & qui ſont les meilleurs Ports qu'il y ait de l'un & de l'autre côté. Cependant je choiſis Santa Cruz, comme le plus aſſûré dans cette ſaiſon de l'année, & de l'endroit le mieux fourni de cette ſorte de vin, que je voulois prendre pour mon voyage. Nous y moüillames donc l'Ancre le 10. Février, à 33. Braſſes d'eau, un fond d'argile noire, & à demi mille ou environ du bord, d'où je pris le Plan de la Ville que vous voyez ici.

D'ailleurs, les Vaiſſeaux doivent moüiller ici à 30. 40. ou 50. Braſſes d'eau, & tout au à un demi-mille de la Terre. S'il y en a même un grand nombre, il faut qu'ils ſe tiennent fort près les uns des autres. Le rivage eſt élevé preſque par tout, & même eſcarpé en divers endroits. Ce Havre ſe trouve ſi expoſé à l'Eſt, que les vents qui ſouflent de ce côté-là y forment de groſſes houles, & rendent l'a-



N.o 1. Id'Allegrance à 12. Lieuës ou environ d'éloignement

I. Lancerota paroit ainsi en même tems, a 17 L. ou environ de di

N.o 2. I. d'Allegrance a 17. L. ou environ d'éloignement

I. Lancerota paroit ainsi en même tems à 15. L. de dist.

La Vuë de Lancerota continuée

N.o 3 I. Teneriffe

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

bord très-dangereux aux Chaloupes. En pareil cas, les Vaiſſeaux, qui s'y rencontrent, ſont obligez de mettre en mer, & quelquefois même de couper leurs Ancres, par ce qu'il n'y a pas moyen de les retirer. Le meilleur endroit & le moins expoſé aux vagues, où l'on puiſſe aborder, eſt dans une petite Anſe ſablonneuſe, à un mile ou environ au Nord Eſt de la rade, où il y a de bonne eau, dont les Navires qui chargent ici ſe fourniſſent, & il arrive même ſouvent que les Vaiſſeaux, qui chargent à Otaravia, la principale place qu'il y ait pour le commerce, envoïent ici leurs Chaloupes pour y faire aiguade. Au reſte, ce dernier Havre eſt plus dangereux à cauſe des vents d'Oueſt, que l'autre à cauſe des vents d'Eſt; & lorſque l'Oueſt ſouffle, tous les Vaiſſeaux qui s'y trouvent, prennent le largue. Entre cette Anſe, où l'on va faire de l'eau, & Santa Cruz, il y a deux petits Forts, qui commandent la Rade avec le ſecours de quelques Bateries diſperſées le long de la côte. Santa Cruz n'eſt qu'une petite Ville ſans murailles, gardée par deux autres Forts qui défendent auſſi l'entrée du Havre. Il n'y a guére plus de deux cens maiſons, toutes à deux étages, mais bien ſolides, bâties de pierre & couvertes de Tuiles. Deux Couvens & une Egliſe ſont les plus beaux Edifices qu'il y ait. Les Forts dont je viens de parler, ne pûrent pas garantir les Gallions d'Eſpagne contre l'Amiral Blacke, quoi qu'ils ſe retiraſſent auſſi prés qu'il leur fut poſſible ſous le plus conſiderable. Il y a pluſieurs des habitans encore en vie qui ſe ſouviennent de cette action, où les Anglois endommagerent beaucoup la Ville, & l'on voit encore aujourd'hui les marques de leurs Bou-

lets de Canon dans les murailles de ce Fort. Les Gallions, qui furent brûlez ici, ne ſont qu'à quinze Braſſes d'eau, & l'on dit que la plus grande partie de l'argent y a reſté, quoi qu'on en tranſportât quelque peu à terre, d'abord qu'on vit paroître l'Amiral Blacke.

Bien-tôt après avoir mis à l'Ancre, j'allai voir le Gouverneur de la Ville, qui me reçût fort honnêtement, & me pria pour le lendemain à dîner avec lui. Le ſoir je retournai à bord de mon Vaiſſeau, & le matin ſuivant je me rendis à terre avec deux de mes Officiers: dans l'eſperance que nous aurions le temps de voir Lagune, qui eſt la principale Ville du Païs, & que je ſerois de retour aſſez tôt pour dîner avec le Gouverneur de Santa Cruz: fondé ſur ce qu'on m'avoit dit que cette place n'étoit éloignée que de trois miles. Tout le chemin qui conduit à Lagune, eſt ſur une montagne aſſez droite; mais cela n'empêche pas que les charettes n'y montent & n'en deſcendent chargées: il y a des cabarets diſperſez le long de la route, & nous y bûmes quelques verres de vin. Le terroir d'un côté & d'autre paroiſſoit pierreux & ſterile; mais nous vîmes en pluſieurs endroits des morceaux de terre, où il y avoit du blé en herbe, qui ſembloit être en fort bon état: à une diſtance plus éloignée, il y avoit au bas des montagnes de petites vignes, entrecoupées en divers endroits par une grande étenduë de terrain, couvert de rochers, qui n'étoit nullement propre pour la culture, & où il ne croiſſoit que des buiſſons, qu'on nomme Dildos: il n'étoit que ſept ou huit heures du matin, lors que nous partîmes de Santa Cruz; le tems étoit beau & ſerain, & le Soleil qui brilloit dans tout ſon

éclat, ne manqua pas de nous donner assez de chaleur, avant que nous pussions atteindre Lagune, où nous arrivâmes sur les dix heures, tous en eau & fort fatigués; de sorte que nous fûmes bien aises de trouver une méchante cabane pour y boire un peu de vin, & nous rafraîchir. Mais nous découvrîmes bien tôt un de nos Marchands Anglois qui résidoit ici, & qui aprés nous avoir régalez d'un bon dîner, nous fit voir la Ville.

Lagune est une assez grande ville, bien ramassée, & dont l'aspect est fort agréable: elle est en partie située sur une montagne, & en partie dans un terrain uni. La plûpart des maisons y sont bâties de pierre & couvertes de tuiles. Quoi qu'elles ne soient pas uniformes, elles font avec tout cela un assez joli effet, qui ne déplaît pas à la vûë: il y a quantité de beaux édifices, entre lesquels on peut mettre deux Eglises Paroissiales, deux Convents de Religieuses, quatre Monasteres, un Hôpital & quelques Chapelles, outre plusieurs maisons de Gentilshommes. Les Monasteres sont ceux de saint Augustin, de saint Dominique, de saint François & de saint Diego. Les deux Eglises ont des clochers assez hauts & quarrez, dont le sommet s'éleve au-dessus de tous les autres bâtimens: les ruës ne sont pas régulieres, mais elles sont larges pour la plûpart & assez jolies. Vers le milieu de la ville on trouve une grande place qui est environnée de belles maisons: il y a d'un côté une prison bien forte, & tout auprés un aqueduc de bonne eau, qui en fournit à toute la ville; ils ont quantité de jardins, remplis tout autour d'oranges, de limons, & d'autres fruits; & ils mettent au milieu les herbes potageres, les sa-

lades, les fleurs, &c. Si les habitans étoient même un peu curieux à cet égard, il eſt certain qu'ils pourroient avoir de trés-beaux jardins : car comme la ville eſt ſituée ſur une hauteur, au bout d'une plaine qui eſt toute ouverte au vent d'Eſt, & que de cette maniere elle joüit du véritable vent aliſé qui régne ici, & qui amene preſque toûjours le beau tems ; elle ne manque guére non-plus de ſentir ſur le ſoir la fraîcheur des briſes.

Derriere la ville on découvre une vaſte plaine de trois ou quatre lieuës de long, & de deux milles de large, qui produit une ſorte d'herbe épaiſſe, dont la verdure n'étoit pas moins agréable alors que celle de nos prairies d'Angleterre l'eſt au Printems. A l'Eſt de cette plaine & fort prés de la ville, il y a un lac ou un étang naturel d'eau douce. Il y a environ demi mille de circonference, mais comme l'eau en eſt dormante, on ne s'en ſert que pour abrûver le bétail. En hiver pluſieurs ſortes d'oiſeaux ſauvages ſe rendent ici, & fourniſſent quantité de gibier aux habitans de Laguna, qui tire ſon nom de ce même lac ; car en Eſpagnol *Laguna* ſignifie un lac ou un étang ; cette plaine eſt bornée à l'Oüeſt, au Nord-Oüeſt & au Sud-Oüeſt par de hautes montagnes eſcarpées, qui dominent autant ſur la plaine que celle-ci eſt élevée au-deſſus de la mer ; & c'eſt du pied d'une de ces montagnes que la ville eſt fournie d'eau, qui coule à travers la plaine dans un aqueduc bâti de pierre & ſoutenu par des colomnes : il faut avoüer, qu'à regarder la ſituation de cette ville, ſa vûë du côté de l'Eſt, qui s'étend juſqu'à la grande Canarie, ſes jardins, la fraîcheur des berceaux qu'il y a, ſa belle plaine, ſa campagne ver-

doyante, ſon lac, ſon aqueduc, & la douceur de ſes briſes, elle ne peut être qu'un ſéjour fort agréable, ſur tout pour des perſonnes qui n'ont pas des afaires, qui les appellent à s'éloigner ſouvent de chez eux; car cette iſle eſt preſque toute remplie de montagnes eſcarpées & raboteuſes, qui obligent à monter & à deſcendre, & qui fatiguent beaucoup les Voyageurs, à moins qu'ils ne profitent de la fraîcheur du matin & du ſoir. Auſſi n'emploie-t-on guére en ce païs que des mules & des ânes, ſoit pour y aller deſſus, ou pour voiturer les denrées.

Au-delà des montagues, du côté du Sud-Oüeſt, encore plus avant, on peut voir de la Ville & de la plaine une petite montagne pointuë, qui domine ſur toutes les autres; c'eſt celle-là même qu'on appelle le Pic de Teneriffe, ſi renommé par ſa hauteur: mais nous le vîmes d'ici avec tant de deſavantage, à cauſe de la proximité où nous étions des montagnes voiſines, qu'il nous parut peu de choſe en comparaiſon de ce qu'on en dit.

Le véritable vin de Malvoiſie croît dans cette iſle; & on aſſure que c'eſt le meilleur de ſa ſorte qu'il y ait au monde. On y trouve auſſi de celui qu'on appelle proprement vin de Canarie, du Verdona. Le vin de Canarie croît ſur tout à l'Oueſt de l'iſle: & c'eſt pour cela qu'on l'envoie d'ordinaire à Oratavia, qui eſt le port le plus marchand de toute l'iſle, & où nos Facteurs Anglois réſident avec leur Conſul, parce que nous faiſons un grand commerce de ce vin-là. Au reſte, on me dit que que cette ville eſt plus grande que Lagune; qu'il n'y a qu'une Egliſe, mais pluſieurs Convents; que le port n'en eſt pas trop bon, &

qu'il eſt même trés dangereux lors que le Nord-Oüeſt ſouffle. Ces vents de Nord-Oüeſt annoncent leur approche par les lames qui viennent briſer contre le bord, & par les nuages noirs qui ſe forment du côté du Nord-Oüeſt : à la vuë de ces ſignes, les vaiſſeaux levent leurs ancres, ou bien ils coupent leurs cables, & ils ſe mettent en mer, où ils louvoyent juſqu'à ce que le mauvais tems ſoit paſſé. Quelquefois même ils ſont obligés de faire ce manége à deux ou trois differentes repriſes, avant qu'ils puiſſent avoir toute leur charge à bord ; ce qui eſt aſſez dificile en cet endroit au milieu de la plus belle ſaiſon, & ils envoient à Santa Cruz, comme je l'ai déja dit, pour avoir de l'eau douce. Le vin qu'on appelle Verdona, eſt verd, il a du corps & de la force, il eſt plus rude & plus piquant que celui de Canarie. On ne l'eſtime pas tant en Europe, mais on le tranſporte dans les Indes Occidentales, & il ſe conſerve mieux dans les païs chauds ; c'eſt pour cela que je touchai ici afin d'en prendre quelque proviſion pour mon voiage. Cette ſorte de vin ſe recuëille ſur tout à l'Eſt de l'iſle, & on l'embarque à Santa Cruz.

Outre ces vins qui ſe vendent toutes les années en grande quantité aux Canaries, ſur tout à la grande Canarie, à Teneriffe & à Palma, il y a ici abondance de grains, du froment, de l'orge, & du maïz, qu'on tranſporte ſouvent ailleurs : ils ont auſſi des fêves, des poix, & des coches, qui eſt une ſorte de grain qui reſſemble beaucoup au maïz, & qu'on ſéme pour engraiſſer la terre. Il y a des papahs, dont je parlerai plus au long dans la ſuite, des pommes, des poires, des prunes, des ceriſes, d'ex-

cellentes pêches, des abricots, des guavas, des grenades, des citrons, des oranges, deux ſortes de limons, des courges, les meilleurs oignons du monde, des choux, des raves, des potatos, &c. Ils ont auſſi bonne proviſion de chevaux, de vaches, d'ânes, de mules, de brebis, de chévres, de cochons, de lapins, & quantité de bêtes fauves. Les chevaux de l'iſle Lancerota ſont eſtimés les plus vifs, les plus legers à la courſe, & les plus francs que l'on puiſſe trouver. Enfin il y a ici quantité de volaille & de gibier, des coqs, des poules, des canars, des pigeons, des perdrix, &c. On n'y manque pas non plus de poiſſon, de maquereaux, &c. Toutes les iſles Canaries ſont pourvuës de tout ceci, les unes plus, les autres moins: mais comme celle de Lancerota eſt la plus fameuſe pour les chevaux, & que la grande Canarie, Palma & Teneriffe ſont renommées pour les vins, la derniere ſur tout pour la meilleure Malvoiſie, ce qui fait que ces trois iſles ont le plus de commerce; ainſi Forteventura eſt la plus en réputation pour la volaille domeſtique, & Gomera pour les bêtes fauves. Le gibier & tous les vivres ſont chers dans les iſles négociantes; mais ils ſont en abondance & à grand marché dans les autres; c'eſt pourquoi les vaiſſeaux qui ſont fretez pour des voiages de long cours, & qui ne veulent prendre que peu de vin, font mieux de toucher à ces dernieres, où ils en peuvent trouver aſſez, & à bon compte. Pour moi, ſi je l'avois ſçu avant mon arrivée, j'aurois plûtôt abordé à l'une de ces iſles qu'à celle de Teneriffe: mais cela doit ſufire ſur ce ſujet.

On dit que dans cette derniere on peut mettre douze mille hommes ſous les armes. Le

Gouverneur ou le Général, comme on le qualifie, de toutes ces isles se tient à Lagune : il s'apelle Don Pedro de Ponto ; il est natif de cette isle, & il n'y a pas long-tems qu'il étoit Présidént de Panama dans les mers du Sud ; il en rapporta même quelques perles de grand prix, dont il fit present à la Reine d'Espagne, & c'est là-dessus, à ce qu'on dit, qu'il fut élu Général des isles Canaries. La grande Canarie l'emporte de beaucoup sur l'isle de Teneriffe, soit en étenduë, ou en richesses ; mais ce Gentilhomme aime mieux résider dans la derniere, parce que c'est le païs de sa naissance : il a la réputation d'être une personne d'un mérite distingué ; il gouverne avec justice & moderation, & il est fort aimé de tout le monde.

Le Gouverneur de Santa Cruz, avec qui je devois dîner étoit un de ses Lieutenans, mais je m'arrêtai si long-tems à Lagune, que je ne pûs me rendre chez lui que pour y souper : c'est un homme fort civil & discret ; il réside dans le principal fort tout auprés de la mer ; il a une sentinelle à sa porte, & un petit nombre de domestiques pour le servir : il me traita dans une grande sale basse & obscure, où il n'y avoit qu'une seule petite fenêtre On y voyoit environ deux cens mousquets pendus aux murailles, & quelques piques : d'ailleurs, il n'y paroissoit ni lambris, ni tapisserie, & tous les meubles consistoient en une méchante petite table, quelques vieilles chaises, & deux ou trois bancs assez longs qui servoient de sieges. Aprés avoir soupé avec lui, je l'invitai à mon bord, où je me rendis dans ma chaloupe. Le lendemain matin il vint me voir, accompagné d'un autre Gentilhomme & de deux valets ;

mais il fut auſſi-tôt attaqué du mal de mer, & réduit dans un tel état, qu'il ne put preſque ni manger ni boire, juſqu'à ce qu'on l'eut remis à terre.

Aprés que mes gens ſe furent un peu rafraîchis, & que nous eumes à bord les proviſions qu'il nous faloit; je partis de Santa Cruz l'aprés midi du 15. Février, & avec toute la diligence poſſible; parce que les vents du Nord-Eſt devenoient orageux, & rendoient la mer ſi groſſe, que le vaiſſeau n'étoit pas trop en ſûreté dans la rade même. Quoi que nous laiſſaſſions à terre pluſieurs choſes que nous avions achetées & payées, je fus bien aiſe d'en ſortir au plûtôt. On ne pouvoit pas ſe haſarder ſur une chaloupe ſans beaucoup de riſque, & la tourmente fut ſi grande, lors que nous levâmes l'ancre, que le cable ſe rompit. Mon deſſein étoit de paſſer à l'Iſle de Mayo une des Iſles du Cap Verd; & je courus avec un vent gaillard de Nord-eſt en poupe, toute cette nuit & le jour ſuivant, ſur le pied de 10. ou 11. miles par heure; mais il mollit alors & il devint un petit frais. Les Iſles Canaries ſont pour leur latitude, dans l'enceinte ordinaire des veritables vents reglez, ou généraux; qui, à ce que j'ai obſervé moi-même, ſouflent du Nord-eſt, en deça de l'équateur: mais comme elles ne ſont pas éloignées de la côte d'Afrique, elles ſe trouvent plus expoſées au Nord, qui eſt le vent reglé de la côte, qu'il balie juſques au Cap Verd; & qui s'étendant au long & au large, envelope preſque toutes les Iſles Canaries, quoi qu'il y ſoit interrompu bien des fois par les veritables vents reglez du Nord Oüeſt, ou par d'autres vents échars, auſquels les Iſles ſont ſujettes; ſur tout lorſqu'il y en a pluſieurs de ramaſſées enſemble. Le pic de Teneriffe

qui avoit preſque toûjours été couvert de nuages pendant que nous étions à Santa Cruz; nous paroiſſoit à cette heure tout rempli de neige, & s'élever au-deſſus des autres montagnes; mais leur hauteur ſembloit diminuer de la ſienne, & il paroît beaucoup plus conſiderable à ceux qui ſe trouvent à ſon Oüeſt. Depuis Teneriffe, nous eûmes un vent frais de Nord Nord-eſt, & de Nord-eſt; nous vîmes du poiſſon volant & quantité de chardon marin qui flottoit ſur l'eau. Le 20. Février à midi nous nous trouvâmes à 15. d. 4. m. de latitude; ainſi nous fimes route par Oüeſt Nord-Oüeſt vers l'Iſle de Mayo, dont comptions de n'être pas loin du côté de l'Eſt, & à huit heures du ſoir nous mîmes à la cape juſques au jour: le vent étoit alors Oüeſt-quart au Sud, & il continua de cette maniere toute la nuit, le tems étoit beau, & il faiſoit un petit vent frais. Tous ces ſignes marquoient que nous étions proche de quelque terre, aprés avoir eu juſques ici des briſes forcées. Le matin aprés le Soleil levé, nous vimes l'iſle à 4. lieuës ou environ de diſtance. Mais il y avoit un broüillard ſi épais au-deſſus, que nous n'en pûmes découvrir qu'une petite partie: & malgré tout cela je reconnus que c'étoit l'iſle de Mayo. On la peut voir ici ſous les differens aſpects, où elle nous parut, lorſque nous la rangeâmes à l'Eſt, au Sud-Eſt & au Sud, pour entrer dans la rade qui eſt à ſon Sud-Oüeſt.

J'ai fait auſſi tracer le plan de ſa rade.

Nous n'y entrâmes que le matin du 22. Février, & je moüillai à l'abri de cette iſle: car c'eſt une regle conſtante qu'entre les deux tropiques on ne doit jamais toucher à une iſle du côté que le vent aliſé ſouffle. Nous ancrâmes

Isles du Cap Verd T. 4. P. 15.

N.o 1.

I. de Mayo à 2 L. de dist Sa Pointe Merid étoit embrumée

S.O. ¼ O. O. ¼ S. N.O. ¼ O.

N.o 2. I. de Mayo a ces différentes hauteurs Alors à 15 Brasses d'eau le fond du Coral rouge et 1 Mille de hauteur O.S.O.

S. ¼ E.

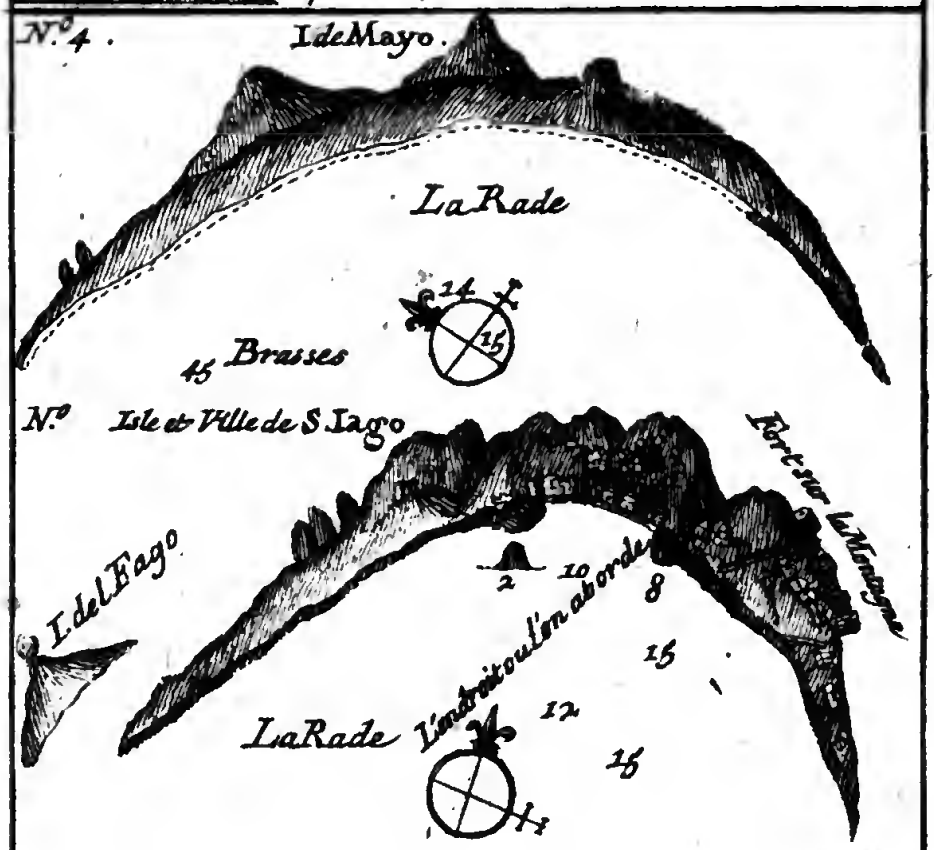
O.

N.o 3. I. de Mayo lors que nous courions vers sa Pointe au S.O. à 2 M de dist.

O.S.O. N.N.O.

le Rec à 2 Mille du Rivage N. ¼ E.

N.o 4. I. de Mayo.



N.o Isle et Ville de S. Iago

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" - NAPOLI

ſur les onze heures à quatorze braſſes d'eau, un fond de ſable pur, & la mer fort calme, à trois quarts de mile de terre, au même endroit où j'avois moüillé dans mon voiage autour du monde. Je trouvai ici à l'ancre le Nieuport de Londres, Vaiſſeau Marchand, commandé par le Capitaine Barefoot, qui me ſalua de trois coups de canon, & j'en tirai un pour lui rendre le ſalut : il venoit de Fayal, une des iſles Occidentales, & il avoit à bord du vin & du brandevin ; il chargeoit ici du ſel pour le tranſporter à Terre-neuve, & dans la crainte où il étoit des Pirates, qui depuis quelques années infeſtoient beaucoup les iſles du Cap verd, il fut ravi de voir paroitre un des Vaiſſeaux du Roi.

J'ai déja parlé de l'iſle de Mayo, & de quelques autres de ces iſles dans mon voiage autour du monde, *Tome I. p.* 86. 87. Mais j'ajouterai ici quelques nouvelles obſervations que je fis dans ce dernier voiage. L'iſle de Mayo à ſept lieuës de circonference, ou environ, elle eſt preſque ronde, & il y a quantité de petites pointes de rocher, qui s'avancent un mile ou plus dans la mer : elle eſt au 15. degré de latitude Septentrionale, & lors qu'on navige tout autour & que l'on vient aſſez prés du bord, on voit que les flots briſent contre ces pointes : ce qu'il faut bien remarquer pour les éviter avec ſoin. Je rangeai cette fois les deux tiers de l'iſle, mais je ne vis d'autre danger que celui qui peut venir de ces pointes, qui ſe découvrent aſſez par le refrein des vagues. Cependant on aſſure qu'à ſon Nord & au Nord-Nord-Oüeſt, il y a des baſſes trés-dangereuſes, qui ſont plus avant dans la mer : mais je ne fus pas de ce côté-là. On voit deux monta-

gnes dans cette Iſle d'une hauteur conſiderable, le ſommet de l'une eſt aſſez plat, & celui de l'autre eſt pointu. D'ailleurs le terrain eſt aſſez uni & médiocrement élevé au-deſſus de la mer : il y a des bayes ſablonneuſes tout autour de l'iſle, entre les pointes dont j'ai parlé; & tout le terroir paroît fort ſec & ſterile.

A l'Oüeſt de l'iſle, où les Vaiſſeaux jettent l'ancre, il y a une grande baye ſablonneuſe & un banc de ſable, qui eſt large de 40. pas, ou environ, & qui court deux ou trois miles tout le long de la côte. Entre ce banc & les montagnes il y a une vaſte Saline, de deux miles de long ou à peu prés, & d'un demi mile de large; mais il y en a plus de la moitié, qui eſt d'ordinaire à ſec. Le ſeul bout qui eſt vers le Nord ne manque jamais d'eau, & le ſel s'y forme depuis le mois de Novembre juſqu'à celui de Mai, qui eſt ici la belle ſaiſon de l'année. L'eau de la mer qui le produit, s'ouvre un paſſage à travers le banc de ſable : ce qui n'arrive qu'au tems des grandes marées, & alors ce reſervoir eſt plus ou moins rempli ſelon la hauteur des marées. S'il y a déja du ſel lorſque l'eau y entre, il eſt d'abord diſſout : mais deux ou trois jours aprés il commence à ſe grainer, & cela continuë juſqu'à ce que toute l'eau, ou du moins la plus grande partie, ſoit changée en ſel, ou juſqu'à ce que la mer en fourniſſe d'autre. On prétend d'ailleurs que cette eau ne vient que par le ſeul paſſage, qui eſt au Nord du Reſervoir; où il eſt auſſi le plus profond. Je me trouvai ici au tems d'une marée de la nouvelle Lune, & on m'aſſura que l'eau n'y entroit jamais qu'alors, mais je ne ſaurois en deviner la raiſon. Ceux qui viennent ici pour charger du ſel, le ramaſſent à meſure qu'il ſe

graine, & ils en font des monceaux ſur le terrain ſec, avant que la mer retourne : ce qu'il y a de remarquable en cette ſaline, c'eſt que le ſel ne s'y graine que dans la belle ſaiſon, tout au rebours de ce qui arrive aux ſalines des Indes Occidentales, & en particulier à celle de Tortuë la Salée, dont j'ai dit quelque choſe dans mon Voyage autour du Monde, *Tome I. p. 63.* où le ſel ne ſe graine jamais que vers le mois d'Avril, lors que les pluyes commencent à venir, & où il continuë à ſe former aux mois de Mai, Juin, Juillet, &c. durant la ſaiſon humide, non pas ſans qu'il y ait eu d'abord quelque bonne bourraſque de pluie : mais je laiſſe aux Philoſophes à chercher la raiſon de cette difference qu'il y a entre la ſaline de Mayo & celles des Indes Occidentales.

Notre Nation fait ici un grand commerce pour le ſel, & on y envoie preſque toujours un vaiſſeau de guerre pour ſervir d'eſcorte à nos barques & à nos vaiſſeaux qui en viennent charger : on m'a dit même qu'il y a eu des années, où il n'en eſt pas arrivé moins de cent ; d'ailleurs il n'en coûte rien pour la peine des hommes qui le ramaſſent, & qui le tirent de la ſaline ; on n'en paie que la voiture, qui eſt même à fort bon marché, parce que les habitans ont grand nombre d'ânes, qu'ils ne peuvent preſqu'employer à autre choſe qu'à porter le ſel depuis la ſaline juſques au bord de la mer ; les habitans chargent & conduiſent eux-mêmes leurs ânes, bien aiſes de trouver cette occupation, puis qu'il leur reſte à peine aucun autre moien pour gagner quelque choſe. La ſaline n'eſt pas à plus d'un demi mile de l'endroit où l'on embarque le ſel, de ſorte que les ânes peuvent faire ce chemin pluſieurs fois

dans un jour ; ils ont un certain nombre de tours fixe pour la matinée & pour l'aprés-midi, au-delà desquels leurs proprietaires ne veulent point aller. Nos Matelots appellent le bâteau où l'on met d'abord le sel un frapeboat : il est fait exprés pour cet usage, & il y a un tillac qui s'étend depuis la poupe jusques à un tiers de la longueur du bâteau ; là où s'éleve une espece de tambour, non pas du fond de cale, mais de l'extrêmité du tillac, à deux pieds de hauteur ou environ, qui est bien calfaté par tout ; cela sert à empêcher les vagues de rejaillir dans le bâteau, lors qu'il a le cap contre terre pour recevoir le sel : car il y a d'ordinaire ici de grosses houles, & quand le bâteau est dans cette situation, les vagues qui passent par dessus la poupe le rempliroient bien-tôt, si le tambour ne s'y opposoit, & ne servoit à les faire couler dans la mer de l'un & de l'autre côté. Pour tenir ainsi le bâteau le cap contre terre, & la poupe à la mer, il y a deux perches plantées en dedans, l'une à la tête & l'autre au milieu, vis-à-vis du tambour, mais qui sont d'un pied plus hautes que cette separation ; au sommet de chacune de ces perches, il y a une entaille assez grande pour recevoir une cordelle, dont l'un des bouts est attaché à un poteau sur le rivage, & l'autre à un grapin, ou à une ancre qui est assez loin dans la mer ; cette cordelle sert à hâler le bâteau de part & d'autre, & les perches le tiennent ferme, en sorte qu'il ne sauroit branler, si la corde est bien tenduë : autrement les vagues le rempliroient bientôt, ou le feroient briser contre terre : mais pour l'empêcher encore mieux d'être mis en pieces par la violence des houles, & tenir ses membres plus serrez les uns avec

les autres, il y a deux ceintrages ; l'un va en travers de ſtribord à bas-bord, & ces cordes, lors que les bancs des rameurs ſont poſez, attachent ſi ferme les côtez du bâteau aux extrêmitez des bancs, qu'ils ne ſauroient en être ſeparez qu'avec peine ; de ſorte que les bancs & les cordes s'entr'aident mutuellement ; celles-ci empêchent que les côtez du bâteau ne s'éclatent en dehors, & ceux-là préviennent qu'ils ne ſoient écraſez en dedans. On n'employe d'ordinaire à ceci que deux cordes, qui diviſent toute la longueur du bâteau, à meſure qu'elles croiſent les côtez, en trois parties égales : le deuxiéme ceintrage eſt compoſé de plus de cordes, qui ſont placées d'une telle maniere, qu'elles empêchent les côtes & les planches du bâteau de s'écarter les unes des autres ; pour cet effet, il y a des trous à certaines diſtances tout le long de la quille au-dedans du bâteau, par leſquels on paſſe ces cordes qu'on ajuſte le long des côtes, & qu'on y attache bien ferme avec des rabans, en ſorte qu'elles font une eſpece de doublage interieur ; de cette maniere, quand même il y auroit des clous & des chevilles qui viendroient à ſauter par le choc des vagues, les cordes de ces 2. ceintrages pourroient toûjours tenir les membres du bâteau unis enſemble, avec l'aide ſur tout d'une corde qui le ceint en dehors, comme on en met à nos barques longues ; c'eſt ainſi qu'on a ſoin de renforcer ces bâteaux, & c'eſt à cauſe de cela que nos Matelots les appellent des bâteaux cordez. Deux hommes ſufiſent pour le haler d'un côté & d'autre, & pour y verſer le ſel qu'on y apporte du rivage dans des ſacs. D'abord que le bâteau eſt aſſez prés de terre, un de ces hommes, qui ſe tient

debout proche du tambour, plie auſſi-tôt la cordelle autour de la perche qui eſt là, & arrête par ce moien le bâteau avant que la mer le puiſſe détourner. Lors que ces deux hommes ont reçu leur charge ils halent en mer, juſqu'à ce qu'ils ſoient ſortis de la violence des houles, & enſuite ils déchargent leur ſel dans une autre barque, qui le tranſporte à bord du navire. Sans le ſecours d'un pareil bâteau, il n'eſt pas trop ſûr d'aborder ici en quelque tems que ce ſoit; car quoi que la mer ſoit d'ordinaire fort calme dans la rade, neanmoins elle bat avec violence contre le rivage; & il ſeroit à propos que tous les vaiſſeaux qui viennent ici euſſent un de ces bâteaux cordez, ouqu'ils en empruntaſſent un, ſi on n'a pas la commodité de le faire, des autres navires qui s'y rencontrent, puis que les habitans n'en ont point eux-mêmes. Je me ſuis d'autant plus étendu ſur la deſcription de ces bâteaux, qu'ils peuvent être d'un grand uſage dans tous les endroits où le reſſac eſt dangereux; comme par exemple en diverſes rades ouvertes des Indes Orientales & Occidentales, où ils ſeroient fort utiles, quoi que je n'y en aie jamais vû aucun.

L'iſle de Mayo eſt preſque ſterile par tout, & le meilleur terroir n'y vaut pas grand' choſe. Le banc de ſable qui renferme la ſaline, produit une eſpece de laine de coton, & une plante qui rampe tout le long de la terre, & qui pouſſe des branches de même que la vigne, mais dont les feüilles ſont épaiſſes & larges. Le coton croît ſur de tendres arbriſſeaux, de trois ou quatre pieds de hauteur, dans des coſſes de la groſſeur d'une pomme, mais dont la figure eſt longue; lors qu'elles ſont mûres, el-

les s'ouvrent par un bout, & d'abord le coton commence à ſortir, juſqu'à ce qu'elles ſe partagent peu à peu en quatre quartiers ; cette laine peut ſervir pour des oreillers, ou des couſſins ; mais autrement elle n'eſt pas plus eſtimée que celle du grand cotonier. Je pris quelques-unes de ces coſſes qui n'étoient pas tout-à-fait mûres, & je les mis dans mon coffre, où elles s'ouvrirent au bout de deux ou trois jours, & jetterent leur coton. J'en liai d'autres bien ferme avec des ataches, en ſorte qu'elles ne pouvoient pas s'ouvrir ; mais peu de jours aprés, d'abord que je venois à lâcher tant ſoit peu la ligature, le fruit crevoit, & le coton ſortoit avec violence par un trés-petit trou, de même que la chair d'une pomme qu'on fait rôtir, juſqu'à ce qu'il fut tout dehors. Je trouvai enſuite de cette même eſpece de coton à Timor, où il étoit mûr au mois de Novembre, mais je n'en ai point vû ailleurs dans tous mes voiages ; quoi qu'au Brezil j'en aie rencontré de deux autres ſortes, dont je donnerai la deſcription, lors que nous en ſerons à cet endroit-là. Au reſte, l'arbriſſeau qui porte le veritable coton, croît auſſi dans cette iſle, mais non pas ſur le banc de ſable. J'en vis quelques-uns prés du rivage, mais ils ſont plantez pour la plûpart vers le milieu de l'iſle, où les habitans ſe tiennent : leur principale manufacture conſiſte en toiles de coton, quoi qu'à dire le vrai, ils n'en aient pas beaucoup de cette ſorte. On y trouve auſſi quelques arbres ; mais on n'en voit aucun du côté de la mer, d'où l'on ne ſçauroit découvrir que fort peu de buiſſons diſperſez çà & là ſur les montagnes voiſines. Le terrain eſt preſque par tout ſablonneux, ou couvert de pierres fria-

bles, ſans aucun réſervoir d'eau douce, & ſans aucune riviere pour l'humecter : les groſſes pluies de la ſaiſon humide n'y ſervent pas de grand' choſe, parce qu'elles s'écoulent auſſi vîte qu'elles tombent, & il n'y a qu'une petite ſource au milieu de l'iſle, dont il ſe forme un petit ruiſſeau qui coule à travers une valée entre les montagnes : c'eſt-là où les habitans demeurent dans trois petites villes, qui ſont à ſix ou 7. miles de la rade, à ce qu'on me dît ; & il y en a deux qui ont une Egliſe chacune avec un Curé ; la principale des trois eſt Pinoſe, qui a deux Egliſes, ſaint Jean vient enſuite, & la troïſiéme eſt Lagoa. Les maiſons qu'on y voit ſont fort miſerables, petites & baſſes. On y bâtit avec du figuier, & l'on m'aſſura que c'eſt le ſeul arbre qu'il y ait ici propre à cet uſage : une eſpece de canes ſauvages qu'on y trouve, leur ſert de chevrons. Les melons d'eau & les figues ſont les meilleurs fruits de cette iſle. Les habitans ſe nourriſſent d'ordinaire de callavances, ou pois chiches, & de courges ; entre la volaille, il y a des flamingos, de gros corlieus, & des poules de Guinée, que les Naturels de ces iſles appellent *Gallena pintada*, ou poule peinte : mais à la Jamaïque, où j'en ai vû dans les prairies & dans les bois, où elles ſe plaiſent beaucoup, on leur donne le nom de poules de Guinées ; elles ſemblent être du naturel des perdrix ; elles ſont plus groſſes que nos poules, elles ont de longues jambes & courent fort vîte ; elles volent auſſi, mais non pas loin, parce qu'elles ont le corps gros & peſant, & que leurs aîles ſont courtes, de même que leur queuë. Du moins j'ai remarqué en general que les oiſeaux n'ont pas la queuë longue, s'ils ne volent beaucoup, & qu'ils s'en ſer-

vent comme d'un timon, pour tourner d'un côté & d'autre; ces poules ont le bec épais, fort & pointu, & les pieds assez longs: elles vivent de sauterelles, qui sont ici en abondance, ou de vers qu'elles attrapent en gratant la terre; leur plumage est marqueté d'un gris clair & obscur, les taches en sont si regulieres & uniformes, que la beauté de ces oiseaux semble l'emporter sur plusieurs autres qui ont des couleurs plus vives & plus éclatantes: elles ont le coû long & délié, & la tête assez petite. Les coqs ont une espece de crête, qui est de la couleur d'une coquille de noix seche, & fort dure; ils ont aussi une petite barbe rouge de chaque côté de la tête, en guise d'oüies, qui pendent en bas, mais les poules n'en ont point. Ils ont tant de force qu'on a de la peine à les tenir, c'est un trés-bon manger, la chair en est tendre & délicate, quoique les uns l'aient extraordinairement blanche, & les autres noire. Les Naturels du païs les prennent avec des chiens, & ils les forcent quand ils veulent; car il n'en manque pas ici. On en voit jusques à deux ou trois cens à la fois. J'en mis plusieurs dans mon bord tous en vie, qui s'y entretinrent fort bien, quelques-uns même l'espace de seize ou de dix-huit mois, mais alors ils commençoient à maigrir. Si on les prend jeunes, ils s'aprivoisent comme nos poules. A l'égard des flamingos, j'en ai déja donné la description dans le I. Vol. de mes Voiages, p. 82. & 83. On trouve encore ici quantité d'autres oiseaux, des pigeons, des tourterelles, des miniotas, qui sont aussi gros que les corneilles, de couleur grise & un bon manger, des crusias, qui sont à peu prés de la même grosseur, & du même plumage; il semble qu'on pourroit les

mettre au rang des hiboux, puis qu'ils ne paroiſſent que la nuit; on aſſure que leur chair eſt bonne pour les pulmoniques, mais les ſains n'en mangent pas. Enfin, outre pluſieurs ſortes de petits oiſeaux, il y a des rabeks qui ont le plumage gris, le coû long, de même que les jambes, & qui ne reſſemblent pas mal aux herons.

Entre les bêtes à quatre pieds, il y a ici des chévres, & bon nombre d'ânes. L'on m'avoit dit auſſi dans un autre voiage que j'y avois fait, qu'ils avoient eu autrefois quantité de bœufs & de vaches: mais les Pirates, qui ont depuis cruellement infeſté ces iſles, en ont fort diminué le nombre, ſans épargner même les habitans. Le Gouverneur de Mayo qu'ils avoient enlevé & retenu priſonnier une ou deux années, venoit de ſortir de leurs mains, lors que j'arrivai cette derniere fois.

La mer eſt ramplie en ces quartiers de pluſieurs ſortes de poiſſon; il y a des dauphins, des bonetas, des muges, des ſnapers, du poiſſon argenté, des gars, &c. & la baye eſt fort bonne pour y haler une Seine. Je m'y ſervis de la mienne en diverſes rencontres & avec ſuccés, puis que d'un ſeul coup j'amenai à terre ſix douzaines de beaux poiſſons, dont la plûpart étoient de gros muges d'un pied & demi, ou de deux pieds de long. On y trouve auſſi des marſoüins, & une ſorte de petites baleines, qui viennent preſque tous les jours dans cette rade. J'ai déja dit dans mon I. Vol. p. 113. que les tortuës vertes ſe rendent ici, & vont pondre leurs œufs à terre dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août, c'eſt-à-dire, durant la ſaiſon pluvieuſe. J'ajoûterai, que c'eſt une choſe digne de remarque, de voir que les tortuës,

tuës, ſoit au Nord ou au Sud, pondent toujours leurs œufs dans les mois où la pluie regne. On pourroit même croire que les groſſes pluies qu'il fait en certains endroits, où elles poſent leurs œufs, dévroient les gâter & les corrompre: mais quelque violente que ſoit la pluie, elle eſt bien-tôt vuë par le ſable, où ils ſont enterrez; peut-être auſſi qu'elle ne pénétre pas juſques à leur nid, qu'elle pouſſe la chaleur en bas, & qu'elle rend par ce moien le ſable plus chaud en cet endroit qu'il ne l'étoit d'abord, à peu prés comme une couche de fumier dans un jardin. Quoi qu'il en ſoit, & quelque raiſon que la Providence ait eu pour déterminer ces créatures à pondre leurs œufs dans la ſaiſon humide, plûtôt que durant la ſeche; le fait eſt certain, & je l'ai toûjours obſervé de même, non-ſeulement à l'égard des tortuës de mer, mais auſſi de tous les autres animaux amphibies qui font des œufs; comme des crocodilles, des alligators, des guanos, &c. Les habitans de cette iſle, juſques au Gouverneur, & au Curé, ſont tous Négres, & ils ont les cheveux cotonnez de même que les Mores d'Afrique leurs voiſins, de qui peut-être ils deſcendent, quoi qu'en qualité de ſujets des Portugais ils retiennent leur Religion & leur Langue: ils ſont hardis, vigoureux, bien faits de corps, gras & charnus, tant les hommes que les femmes; & leurs enfans ſont auſſi ronds & dodus que de petits marſouins; quoi qu'il ſemble à un Etranger que cette iſle peut à peine fournir des vivres pour l'entretien de ſes habitans. Je m'informai du nombre des perſonnes qu'il pouvoit y avoir, & l'un des Curez me répondit, qu'il y avoit deux cens trente ames en tout. Le Gouverneur

Négre tient ſa commiſſion du Gouverneur Portugais de ſaint Jago. Celui que j'y vis étoit fort civil & homme de bon ſens, mais pauvre, & on peut dire en général que tous ces Inſulaires ſont de bonnes gens. Quoi qu'il en ſoit, le Gouverneur de Mayo compte ſur un petit preſent de la part de chaque Maître de vaiſſeau qui charge ici du ſel; & il eſt bien aiſe qu'ils l'invitent à bord de leurs Navires: il paſſe preſque tout ſon tems avec les Anglois, lors qu'ils y viennent prendre du ſel, ce qui fait ſa recolte; & tous les Inſulaires s'occupent en cette occaſion à gagner quelque choſe, puis qu'ils n'ont pas de vaiſſeaux eux-mêmes pour trafiquer dans le voiſinage, & que les Portugais n'y en aménent point: il n'y a guére non-plus que les Anglois avec qui ces pauvres gens faſſent quelque commerce; & quoi qu'ils ſoient ſujets du Portugal, ils ont une eſtime toute particuliere pour nous. On ne leur paie rien pour le ſel, comme je l'ai déja dit; il n'y a que leur travail & leurs voitures, qui coûtent quelque choſe: Nous leur donnons pour cela les vivres, quelque peu d'argent, & de vieilles hardes, comme de chapeaux, de chemiſes, & autres guenilles: par ce moien il s'en trouve pluſieurs qui ſont paſſablement bien équipez; mais quelques-uns ſont preſque tout nuds. Lors que la ſaiſon des tortuës arrive, ils vont paſſer les nuits dans le voiſinage des baies ſablonneuſes, où ils ont de petites hutes pour ſe repoſer & ſe garantir de la pluie; c'eſt ici une autre moiſſon pour eux, & on aſſure qu'il y a une grande quantité de tortuës, qui ſe rendent alors dans toutes les iſles du Cap verd. Cette récolte finie, ils n'ont preſqu'autre choſe à faire qu'à tuer des poules de Guinée, & à

cultiver leurs petites plantations. De cette maniere ils ſont occupez durant toute l'année, & ils gagnent dequoi vivre, mais peu de choſe au-delà. Si quelqu'un d'eux ſouhaite d'aller à S. Jago, il en obtient la permiſſion du Gouverneur, & on lui accorde le paſſage ſur nos vaiſſeaux Anglois ; car tous ceux qui viennent charger ici du ſel ſont obligez de toucher à S. Jago, pour y faire de l'eau, parce qu'il n'y en a point dans cette baye qui ſoit propre à boire. On n'y trouve qu'un petit puits à un demi mile de l'endroit où l'on aborde, dont l'eau eſt ſalée, & où l'on abruve les ânes qui ſervent à porter le ſel ; mais elle eſt fort mauvaiſe. Dans quelques-unes de ces iſles, on y fait commerce d'ânes, & pluſieurs de nos vaiſſeaux y vont exprés pour en charger, & les tranſporter enſuite aux barbades, ou à nos autres plantations. Je m'arrêtai ſix jours à Mayo, où je pris ſept ou huit tonneaux de ſel pour mon voiage Durant cet intervale, il y arriva quantité de vaiſſeaux Marchands, qui venoient tous prendre du ſel pour Terre-neuve.

Le 19. Février à une heure du matin, je fis lever l'ancre pour aller faire aiguade à ſaint Jago, qui étoit à cinq ou ſix lieuës de nous vers l'Oüeſt. Nous coroyâmes tout le long de cette iſle, & nous paſſâmes auprés de ſon port à l'Eſt, dont j'ai parlé dans mon *I. Volume*, & qu'on apelle Praya. C'eſt ici que touchent quelques-uns de nos vaiſſeaux, qui vont aux Indes Orientales, mais il n'y en vient pas tant qu'il y en venoit autrefois : Nous vîmes le fort ſur la montagne, les maiſons & les cocotiers ; mais je ne voulus pas moüiller dans ce havre, parce que j'eſperois

de trouver de meilleure eau à la ville de ſaint Jago, au Sud-Oüeſt de l'iſle: à huit heures du matin nous découvrîmes les vaiſſeaux qui étoient dans cette rade, d'où nous n'étions éloignez que de trois lieuës; mais il nous falut virer & revirer long-tems pour y entrer, à cauſe de l'incertitude des boufées de vent, qui ſe trouve ſur tout à l'abri des iſles, dont le terrain eſt élevé; enfin deux bâteaux Portugais vinrent à notre ſecours; ils nous aidérent à nous remorquer, & ſur les trois heures de l'aprés-midi nous jettâmes l'ancre. Nous prîmes enſuite le plan de la ville. (*Table II. No.* 5.) Outre deux vaiſſeaux Portugais deſtinez pour le Breſil, & dont les chaloupes nous avoient remorquez, il y avoit ici une pinque Angloiſe, chargée d'ânes, qu'elle avoit pris à une des iſles du Cap verd, & qu'elle devoit tranſporter aux Barbades. Le lendemain matin je me rendis à terre avec mes Oficiers, & nous allâmes voir le Gouverneur; qui nous régala en confitures: Je lui dis que le principal ſujet de mon entrée dans ce port, étoit pour y faire de l'eau, & prendre quelques rafraîchiſſemens: il me répondit que j'étois le bien venu, & qu'il ordonneroit aux habitans de porter leurs denrées dans une certaine maiſon de la Ville, où je pourrois acheter ce qu'il me faudroit: Je repliquai là-deſſus que je n'avois point d'argent, mais que je troquerois du ſel que j'avois pris à Mayo avec leurs vivres: alors il me déclara que le ſel étoit une fort bonne marchandiſe pour le pauvre peuple, mais que ſi je voulois acheter du gros bétail, je ſerois obligé de le paier en argent. Je me contentai donc de prendre de la volaille;

& le Gouverneur donna ordre au crieur public d'aller par toute la Ville pour avertir le peuple, qu'ils euſſent à ſe rendre avec leur volaille & du maïz pour la nourrir, à un certain lieu où ils auroient du ſel en échange : auſſi-tôt j'en fis apporter de mon bord, & je commandai à quelques-uns de mes gens de faire ce troc, pendant que les autres étoient occupez à remplir nos barriques d'eau. Le peu de ſoin que ces Inſulaires ont d'avoir des bâteaux à eux, fait qu'ils ſont bien aiſes d'acheter leur propre ſel des étrangers, parce qu'ils ne ſont pas en état de le tranſporter eux-mêmes d'une iſle à l'autre.

S. Jago eſt ſitué au Sud-Oüeſt de l'iſle, à 15. degrez ou environ de Latitude Septentrionale. Le Gouverneur Général, & l'Evêque de toutes les iſles du Cap verd y font leur réſidence. Les maiſons de cette Ville ſont diſperſées çà & là ſur les côtez de deux montagnes, entre leſquelles il y a une profonde valée, qui a 200. verges ou environ de largeur prés de la mer, & qui a un quart de mile du rivage ſe retrecit juſques à n'avoir pas plus de 40. verges de large. Dans la valée, aſſez prés de la mer, il y a une ruë écartée avec des maiſons d'un côté & d'autre, & au bout un courant d'eau, qui ſe décharge dans une petite baye ſablonneuſe, où la mer eſt ordinairement fort calme ; de ſorte qu'on trouve ici de bonne eau, & qu'il eſt facile d'y aborder en tout tems ; quoi qu'il y ait des rochers dans la rade, & qu'elle ſoit dangereuſe pour les vaiſſeaux. Tout auprés de l'endroit où l'on aborde il y a un petit fort, preſqu'à niveau de la mer, où l'on tient toujours un corps de garde. Sur le ſommet de la

montagne, au-deſſus de la ville, il y a un autre fort, & il ſemble par la muraille qu'on peut voir de la rade, qu'il eſt d'une aſſez grande étenduë; il y a des pieces de canon en baterie, mais je n'en ſai pas le nombre ni de quel uſage peut être ce fort, à moins qu'il ne ſerve pour rendre le ſalut. La Ville peut conſiſter en deux ou trois cens maiſons, toutes bâties de pierre brute; il y a d'ailleurs un Convent & une Egliſe.

Tout le monde en général y eſt noir, ou du moins baſané, ſi vous en exceptés quelque peu de perſonnes des plus qualifiées, comme le Gouverneur, l'Evêque, quelques Gentilshommes, & un petit nombre de Prêtres, dont même quelques-uns ſont noirs. Les gens autour de Praya ſont adonnez au vol; mais ceux de S. Jago vivent dans une meilleure diſcipline, parce qu'ils ſe trouvent ſous les yeux du Gouverneur: quoi qu'ils ſoient fort pauvres en général, & qu'ils aient très-peu de commerce. Outre les vaiſſeaux des autres Nations qui abordent ici par hazard, il y en arrive tous les ans un ou deux Portugais, qui touchent à cette iſle dans leur route au Breſil. Ces derniers y débitent quelque peu de marchandiſes de l'Europe, & ils prennent en échange de la toile de coton rayée, qui eſt la principale manufacture du païs, & qu'ils tranſportent au Bréſil. On y envoie auſſi un autre vaiſſeau du Portugal, pour y charger du ſucre, & s'en retourner tout droit dans ce Royaume-là: du moins, on dit qu'il y a pluſieurs petites ſucreries dans cette iſle, & que le Portugal en tire tous les ans prés de cent tonneaux de ſucre: il y croit d'ailleurs quantité de coton, dont ces Inſulaires s'ha-

billent eux mêmes, & dont ils envoient une bonne partie au Bréſil : ils ont auſſi des vignes dont ils font quelque peu de vin ; mais les vaiſſeaux Européens leur en fourniſſent de meilleur, quoi qu'ils n'en boivent guére d'aucune ſorte. Leurs principaux fruits (outre les plantains qu'ils ont en abondance) conſiſtent en oranges, limons, citrons, melons d'eau & muſquez, guavas, grenades, coins, pommes-flan & papahs, &c.

La pomme, que nous appellons *Pomme-flan*, eſt un fruit auſſi gros que la grenade, & à peu prés de la même couleur. Son écorce exterieure, à l'égard de la ſubſtance & de l'épaiſſeur, tient un milieu entre la peau d'une grenade & l'écorce d'une orange, quoi qu'elle ſoit plus tendre que celle-ci, & avec tout cela plus caſſante que l'autre ; elle eſt auſſi remarquable, en ce que ſa ſuperficie eſt toute couverte de petits nœuds fort réguliers. Le dedans eſt rempli d'une chair blanche & molle, douce, & fort agréable, qui pour la couleur & le goût, reſſemble le mieux du monde à un flan ; & c'eſt ſans doute à cauſe de cela que nos Anglois lui ont donné le nom de pomme-flan. Elle a quelques petits pepins noirs au milieu ; mais il n'y a point de cœur, tout eſt chair. L'arbre qui porte ce fruit eſt à peu prés de la groſſeur d'un coignier, ſes branches ſont longues, déliées, épaiſſes, & s'étendent beaucoup en dehors : le fruit croît à l'extrêmité de ces branches çà & là, & il y eſt ſuſpendu par une queuë, mince & dure, de neuf ou dix pouces de long. Un de ces arbres, quoi que des plus beaux, ne porte pas d'ordinaire plus de 20. ou 30. pommes, & il en porte rarement au-delà. Ce

fruit croît dans la plûpart des païs, qui sont entre les Tropiques. J'en ai vû dans toutes les Indes Occidentales, sur le continent & dans les isles; de même qu'au Brésil, & dans les Indes Orientales, quoi que je n'en aie pas donné plûtôt la description.

Le Papah se trouve aussi dans tous ces païs là, & je ne l'ai pas décrit non-plus jusqu'à present: ce fruit est à peu prés de la grosseur d'un melon muscat; il a de même une cavité à son centre, & il le ressemble pour la figure & la couleur, soit en dehors ou en dedans: mais au lieu que la graine des melons est plate, les papahs ont à leur centre une poignée de petite semence noirâtre, qui est presque de la grosseur d'un grain de poivre, & qui en a même le goût piquant. Lors que ce fruit est mûr, sa chair est douce, mole & agréable; mais elle est dure & de mauvais goût, si on le mange verd, quoi qu'alors boüilli avec du porc ou du bœuf salé, il sert à la place des naveaux & on ne l'estime pas moins. L'arbre qui porte ce fruit à dix ou douze pieds de hauteur. Son tronc prés de la terre peut avoir un pié & demi, ou douze piés de diametre, & il va en diminuant jusqu'au sommet; il n'a point du tout de branches, mais il a de grandes feüilles larges, qui sortent immédiatement du tronc avec leurs queuës: ces feüilles sont rondes & dentelés tout autour, & leurs queuës sont plus ou moins longues à mesure qu'elles croissent plus près ou plus loin du sommet. Le tronc est tout nud jusqu'à six ou sept piés de terre, & c'est là où les feüilles commencent à pousser; elles deviennent plus épaisses & plus grandes à mesure qu'elles aprochent du sommet, où

elles ſont ſerrées & fort larges : le fruit ne croît qu'entre les feüilles, & il y en a davantage là où celles-ci ſe trouvent plus épaiſſes ; en ſorte que vers le ſommet de l'arbre, les papahs y ſont auſſi ſerrez qu'il ſe peut les uns auprés des autres Mais plus bas, où il y a moins de feüilles, le fruit y eſt mieux nourri, & de la groſſeur que j'ai déja marquée : au lieu que vers le ſommet, il n'eſt guére plus gros que les naveaux communs, quoi qu'il ait le même goût que les autres.

Il y a quantité de bœufs, à ce qu'on dit, dans cette iſle ; quoi que l'on nous en demanda vingt écus de la piece. On y trouve auſſi des chevaux, des ânes, des mules, des bêtes ſauves, des chévres, des cochons, & des ſinges à longue queuë, qui ont le viſage noir. Pour la volaille & les oiſeaux, on y voit des coqs & des poules, des canards, des poules de Guinée, domeſtiques & ſauvages, de gros & de petits perroquets, des pigeons, des tourterelles, des herons, des faucons, des oiſeaux qu'on nomme preneurs d'écreviſſes, parce qu'ils vivent de ce poiſſon, des galdens, qui ſont de la même eſpece, mais plus gros, des corlieus, &c. On y pêche les mêmes ſortes de poiſſon qu'à Mayo, & dans le reſte de ces iſles. D'ailleurs, on trouve en général les mêmes bêtes & les mêmes oiſeaux dans la plûpart de ces iſles ; excepté que dans quelques-unes il y a plus de nourriture pour certains animaux, que dans les autres ; & qu'ils y ſont plus en uſage. Par exemple, les forêts qui ſervent de retraite aux oiſeaux, le maïz & les fruits, qui ſervent à leur nourriture, les engagent plûtôt à s'attrouper dans quelques-unes de ces iſles, comme à S. Jago, que dans les autres.

La rade de S. Jago eſt une des plus mauvaiſes que j'aie vû Il n'y a pas de place, où le fond ſoit net, pour plus de trois vaiſſeaux, & encore faut-il qu'ils moüillent bien prés l'un de l'autre; il y en a même un qui eſt obligé de ſe tenir tout auprés du rivage, où il eſt amarré, & c'eſt l'endroit le plus ſûr pour un petit bâtiment. Je n'y ſerois pas entré, ſi l'on ne m'avoit dit que la rade étoit bonne; mais je fus ſi bien convaincu du contraire, que je languiſſois d'en être dehors. Le Capitaine Barefoot, qui vint y moüiller, pendant que j'y étois, y eut bien-tôt perdu dans un fond vaſart, deux de ſes ancres, & j'y en avois déja laiſſé une petite des miennes. On voit fort diſtinctement de cette rade l'iſle *del Fogo*, qui en eſt à ſept ou huit lieuës; & nous vîmes durant la nuit les flames qui ſortoient du haut de ſes montagnes.

CHAPITRE II.

L'Auteur délibere ſur la continuation de ſon voiage, & il part de S. Jago. Sa route, & les vents qu'il rencontre &c. en paſſant la ligne. Il fait voiles vers la Baye de Tous les Saints, qui eſt dans le Breſil, & il en dit ſes raiſons. Il arrive ſur la côte de ce Païs-là, & dans la Baye. Des Forts, de la rade, de la ſituation de la Ville, & des maiſons de Bahia. De ſon Gouverneur, de ſes vaiſſeaux, de ſes Marchands, de ce que l'on y reçoit de l'Europe, & de ce qu'on envoie dehors. De la maniere dont on y rafine le ſucre. Du tems auquel les vaiſſeaux y viennent de l'Europe, & des cables faits de coyre. Du commerce que les habitans font en Guinée, & le long des côtes. De la pêche de la.

Baleine. Des habitans de Bahia ; de la manier dont ils ſe font porter dans des branles, de leurs Artiſans, de la gruë qu'on y a pour charger ou décharger les Marchandiſes, & de leurs Eſclaves Negres. Du païs autour de Bahia, de ſon terroir, & de ce qu'il produit. De ſes arbres de haute-futaie ; du Sapiera, du Vermiatico, du Comeſſerie, du Guitteba, du Serrie, & des Mangles. Du cocotier bâtard, de ſes noix & de ſes cables. Des arbres qui portent le coton. Des fruits du Breſil, oranges, &c. Des ſour-ſops, cashevvs, & ſennipahs. Des fruits particuliers qu'il y croît, comme ſont les ariſahs, les mericaſahs, les petangos, les petumbos, les mungarous, les muckisbavvs, les ingvvas, les oties, & les muſteran de ovas. De ſes dates, de ſes noix medicinales, des mendibees, &c. des racines, des herbes, &c. Des oiſeaux ſauvages, des Maccavvs, perroquets, &c. Du yemma, de la corneille qui vit de charognes, & de celle qui gazoüille, de l'oiſeau tout-bec ; du curreſo, des tourterelles, & des pigeons ramiers ; du jenetie, de la poule qui glouſſe, des oiſeaux qui vivent d'écreviſſes, des galdens, & des herons noirs. Des canards, des poules d'eau & des ſarcelles. Des autruches qu'il y a vers le Sud, & de la volaille domeſtique. Du gros bétail, chevaux, &c. Des léopards & des tygres. Des ſerpents ; du ſerpent à ſonnette ; d'une eſpece de petit ſerpent verd, de l'amphisbæne ; du petit ſerpent noir, & du petit ſerpent gris ; du gros ſerpent de terre, & du gros ſerpent d'eau. Du chien d'eau. Du poiſſon de mer & des tortuës. De la ville de S. Paul.

APrés avoir expedié mes petites afaires aux iſles du Cap verd, je reflechis ſur la maniere dont je devois continuer mon voiage, & il me vint dans l'eſprit qu'il ſeroit à

propos de toucher à quelque autre païs habité dans ces mers, afin que mes gens s'y puſſent rafraîchir, & ſe pourvoir de tout ce dont ils auroient beſoin : j'avois réſolu de pouſſer tout droit ma navigation d'ici à la N. Hollande; mais perſuadé que je n'y trouverois que de l'eau douce, ſi même j'y avois ce petit ſecours, je me déterminai à entrer dans quelqu'un des ports du Breſil, pour y prendre tout ce qui me ſeroit neceſſaire. Outre le relâche que cela devoit donner à mes gens, & la commodité de ſe munir de proviſions, j'avois deſſein de les accoûtumer ainſi peu à peu & par intervales aux fatigues qu'ils auroient à eſſuier dans le reſte du voiage, qui devoit s'étendre juſques à une partie du monde, qui leur étoit inconnuë ; puis qu'il n'y avoit que deux jeunes hommes de tout mon équipage, qui euſſent jamais paſſé la ligne.

Dans cette vuë je fis voile de S. Jago, le 22. Février, par un beau tems, & un vent frais, qui étoit E. N. E. & N. E. Nous fimes route S. S. E. & S. S. E. moitié à l'Eſt, juſqu'à ce que venus à 7 deg. 50. min. de Latitude, nous rencontrâmes pluſieurs endroits, où il ſembloit qu'il y eut une marée, ou de gros courans, qui alloient contre le vent, & formoient par ce moien une eſpece de reflux. Nous en eumes toûjours depuis cette Latitude, juſqu'à ce qu'arrivez à 3. deg. 2. min. de Lat. Sept. ils diſcontinuërent tout-à fait. Durant cet intervale nous vîmes quelques bonetas, & quelques chiens marins : & nous prîmes un de ces derniers Nous eûmes le veritable vent aliſé au N. E. qui ſoufloit aſſez fort juſqu'au 4 deg. 40 min. de

Lat. Sept. où le vent commença à varier, & nous eumes enſuite de petits vents frais, avec quelques tourbillons. Nous étions alors 4 deg. 54 min. à l'Eſt de S. Jago Lors que nous vinmes au 3 degré 2 min. de Lat. Sept. (où j'ai dit que les courants ceſſoient) & au 5 deg. 2 min. de Long. à l'Eſt de S. Jago, nous eumes le vent entre le S. quart à l'Eſt, & l'E. quart au N. de petits vents frais, des calmes fréquens, des nuages fort noirs, & quantité de pluie. A. 3 deg. 8 min de Lat. Sept. & à 5 deg. 8 min. de Long. Orient. de S. Jago, nous eumes le vent du S. S. E. au N. N. E. mais foible & ſouvent interrompu par des calmes. Pendant tous ces calmes, nous eumes l'occaſion d'examiner le courant que nous avions eu juſqu'ici, & nous trouvâmes qu'il couroit N. E. quart à l'E. 12 miles en 24 heures; de ſorte qu'il couroit ici ſur le pié d'un demi mile par heure, & il avoit été beaucoup plus fort auparavant. Les pluies nous reprirent de tems en tems juſqu'à 1 deg. 10 min. de Lat. Sept. avec de petits vents frais entre le S. S. E. & S. E. quart à l'E. & quelquefois des calmes: enſuite le vent tourna entre le S. & le S. S. E. juſqu'à ce que nous paſſames la ligne, & nous eumes de petits vents, des calmes, avec d'aſſez beaux jours. Nous vîmes tres peu de poiſſons, excepté des marſoüins, qui parurent en grand nombre, & dont nous prîmes un.

Le 10. de Mars, vers le tems de l'Equinoxe, nous paſſâmes l'Equateur, aprés avoir toujours eu, depuis le 4. deg. 40. min. de Latit. Sept. où le veritable vent aliſe nous abandonna, une groſſe mer qui venoit du Sud Eſt, & de petits vents

incertains qui ſoufloient preſque tous du Sud ; de ſorte que nous ne gagnâmes le Sud qu'avec beaucoup de lenteur. Je le rangeai le mieux qu'il me fut poſſible malgré tous ces obſtacles, & d'abord qu'il venoit une boufée de vent d'Eſt, je continuois tout droit ma route vers le Sud, afin d'y arriver au plus vîte. Je n'ignorois pas qu'autour de la ligne on ne devoit attendre que des vents incertains, des calmes continuels, des pluies & des tourbillons ; & que tout cela ne retarderoit pas ſeulement ma courſe, mais expoſeroit mon équipage à des maladies ; ſur tout, ceux qui étoient aſſez mal pourvûs d'habits, & qui avoient la pareſſe de n'en point changer aprés avoir été percez par les pluies. La chaleur qu'il faiſoit les rendoit négligens à cet égard; & lors qu'ils étoient moüillez, ils ſe contentoient d'avaler un peu de brandevin que je leur donnois, ſans ſe mettre en peine d'obéïr à mes ordres & de changer de chemiſe ; de ſorte qu'ils ſe couchoient tout trempez dans leurs branles : mais ils n'en étoient pas plûtôt dehors, qu'ils répandoient par tout où ils s'approchoient une odeur ſi puante, & leurs branles même ſentoient ſi mauvais, que je ne croi pas indigne du ſoin des Maîtres ou des Capitaines de Vaiſſeau qui paſſent la ligne, de chercher quelque remede à ce mal : puis ſur tout qu'en certaines ſaiſons de l'année, comme dans les mois de Juin, Juillet, & d'Août, on eſt quelquefois plus d'un mois entier, avant que de pouvoir ſortir des pluies.

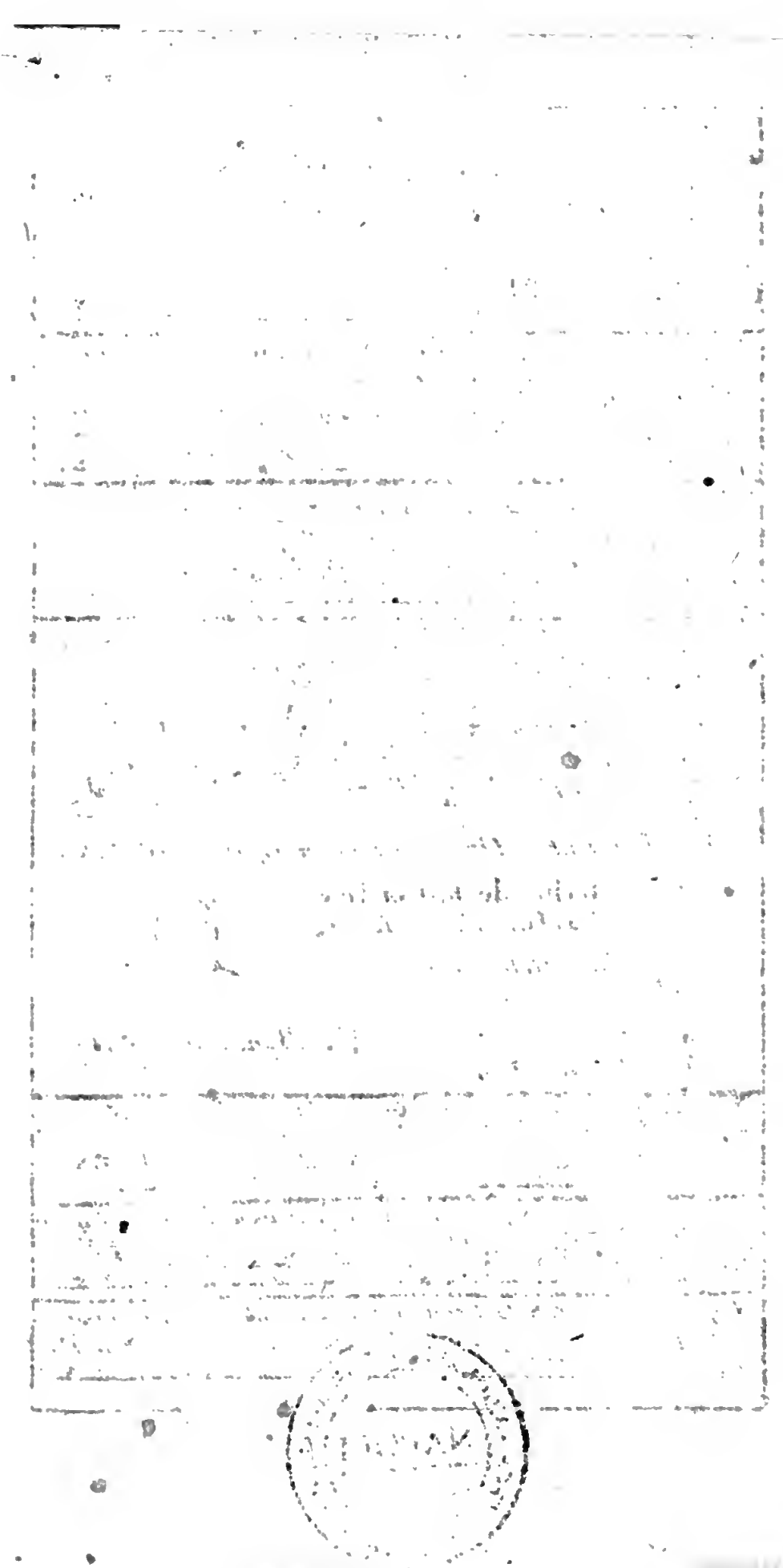
Ce que je viens de dire à l'égard des courans, des vents, des calmes, &c. doit ſervir à fortifier les obſervations générales que j'avois faites là-deſſus, & en particulier ſur le

Paſſage de la ligne, dans le II. Tome de mes Voiages, dans le *Traité des Vents*, &c. *dans la Zone Torride*. J'ai eu de bonnes preuves de la juſteſſe de ces obſervations dans tout le cours de ce dernier voiage, & je donnerai le détail de quelques unes des principales, à meſure qu'elles ſe trouveront ſur monchemin. J'oſe même dire que la confiance que j'y avois, du moins pour ce qu'il y a d'eſſentiel, ne ſervit pas peu à me tranquiliſer l'eſprit au milieu d'un ſi pénible voyage; durant lequel l'ignorance & l'opiniatreté de quelques uns de mes gens me cauſérent beaucoup de chagrin: quoi qu'ils furent ſouvent contraints d'avouër que je ne me trompois guére dans mes conjectures, lors que je les avertiſſois par avance des vents, &c que nous rencontrerions à telle, ou à telle hauteur.

Quand je partis de S. Jago, mon deſſein étoit d'aller à Pernambuc; parce que cette place, qui n'eſt pas éloignée de l'extremité du C. S. Auguſtin, Promontoire le plus Oriental de tout le Bréſil, me ſembloit fort commode pour l'execution de mon projet. La maniere dont elle eſt ſituée fait qu'elle tire plus d'avantage des Briſes de Mer; que par conſequent elle eſt plus ſaine que les autres endroits qui ſont vers le Sud, & que d'ailleurs elle eſt moins expoſée aux vents reglez du midi, qui ſouffent ſur ces côtes durant ſix mois de l'année. Nous allions entrer dans la ſaiſon où ils regnent, & il étoit à craindre qu'ils ne m'incommodaſſent beaucoup. Il y avoit même eſperance d'arriver plutôt à Pernambuc, parce qu'il ſe trouvoit plus prés de ma route; & je pouvois plus facilement paſſer de cet endroit au Sud, que de la Baye de

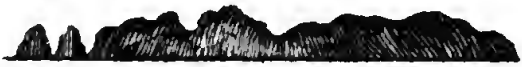
de Tous les Saints, ou de la riviere de Janeiro.

Mais malgré tous ces avantages que je me proposois en allant à Pernambuc, je fus bientôt réduit à les abandonner par la réſiſtance opiniâtre de quelques-uns de mes Officiers, & par les mécontentemens & la répugnance de quelques hommes de mon équipage. Les calmes & la variation du vent que nous avions eu en paſſant la ligne, comme je m'y attendois, avoient preſque découragé ceux qui étoient des novices; & ils ſe mirent dans l'eſprit que nous ne pourrions jamais doubler le C. S. Auguſtin. J'eus beau leur dire que nous ne ſerions pas plûtôt à trois degrez ou environ au Sud de la ligne, que nous trouverions un vent frais & reglé du Nord-Eſt, qui nous conduiroit à tel lieu du Breſil qu'il nous plairoit; ils ne voulurent pas m'en croire ſur ma parole, juſqu'à ce que l'experience les en convainquit. Quoi qu'il en ſoit, leur opiniâtreté jointe à quelques autres accidens imprévûs, me fit craindre qu'ils ne ſe révoltaſſent, & m'obligea, du moins en partie, à changer de meſures; il ſeroit inutile & même ennuieux de raporter ici tous les obſtacles & les embarras que je trouvai en cette occaſion. Ce que j'en dis en general ſufira pour juſtifier ma conduite dans tout le reſte de ce voiage, où il me falut plutôt ſuivre l'humeur capricieuſe de mes gens, que mon propre diſcernement & mon experience. Le deſordre qui régnoit parmi eux me fit ſoupçonner que Pernambuc ne ſeroit pas une place commode pour moi; j'avois oüi dire que les vaiſſeaux y ancroient à deux ou trois lieuës de la ville, ſans être commandez par-



N.° 1.
Conception de la V.e Marie
N. 0. $\frac{1}{4}$ N.

N.° 2.
La Terre qui est au Sud de la Chapelle et ou l'on passe pour aller à Bahia



N.° 3. Vuë de ces Caps O. $\frac{1}{2}$ N. du C. Salvador a 7. L. de dist.

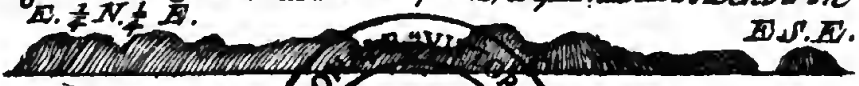
N.° 4. Vuë a un Mile ou environ du Fort

N.° 5.
Colege des Jesuites
La Cathedrale
Maison du Gouverneur
la Ville
Eglise
Eglise
Fort
Balise
Par tout ici l'Ancrage est bon a 4 Brasses de Profondeur
Bahia de todos los Santos Ville et Havre
Fort Hollandois
Banc de Sable et Balise
Pointe de Terre

N.° 6. Terre Plate
D. $\frac{1}{4}$ N.
C. de B. Esperance au L. de la Terre plate
E. $\frac{1}{4}$ S. $\frac{1}{4}$ S.
Pain de Sucre

N.° 7.
E. N. E.
Terre plate
C'est ainsi que paroit la Terre du Cap A
N. $\frac{1}{4}$ E.

N.° 8. A au Sud de la Terre plate, a 9 L. de dist ou environ
E. $\frac{1}{4}$ N. $\frac{1}{4}$ E.
E. S. E.



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

aucun fort ; de ſorte que toutes les fois que je me ſerois trouvé à terre, il auroit été facile à mes gens de couper les cables, ou de les filer juſqu'au bout, & de m'abandonner : il y en avoit même pluſieurs qui avoient déja fait paroître quelque envie de retourner en Angleterre, & quelques-uns avoient dit ouvertement qu'ils n'iroient pas au-delà du Breſil. Tout ceci me réduiſit à changer de route, & à mettre le Cap vers la Baye de Tous les Saints, où je me flatois d'avoir l'aſſiſtance du Gouverneur, en cas que mon équipage voulut me joüer un pareil tour. Je fus même contraint de me tenir toûjours ſur mes gardes, & de coucher ſur le tillac, muni de bonnes armes à feu, avec ceux de mes Officiers, en qui j'avois de la confiance : puiſque je n'aurois pas dormi trop ſûrement dans ma chambre au milieu de ces mutins.

Le 23 de Mars nous découvrîmes la terre du Breſil, & nous eûmes juſqu'ici, aprés avoir retrouvé les vents aliſez & paſſé la ligne, un fort beau tems & de petits vents frais, qui ſoufloient preſque tous de l'E. N. Eſt. La terre que nous vîmes étoit au Nord de Bahia ; ainſi je rangeai la côte vers le Sud. Cette côte eſt plûtôt baſſe que haute, & il y a des bayes ſabloneuſes tout le long du rivage.

Un peu au-delà du bord, on voit quantité d'endroits couverts d'un ſable ſi blanc, qu'on le prendroit pour de la neige ; & la côte, qui eſt diverſifiée par des bois & des prairies, fait une perſpective fort agreable. Les arbres en général n'y ſont pas hauts ; mais ils ſont verds & fleuris : il y a quantité de petites maiſons prés du rivage, & la plûpart de ceux qui les habitent ſont des pêcheurs ; ils vont en mer ſur des radeaux,

qui ont un ou deux mâts avec des voiles ; il s'y met deux hommes deſſus, un à chaque bout, & ils s'aſſeient ſur un petit banc fort bas, lors qu'ils pêchent ; d'ailleurs il y a deux corbeilles penduës au mât ou aux mâts, dont l'une ſert à tenir leurs proviſions, & l'autre le poiſſon qu'ils prennent. Il y en avoit pluſieurs qui pêchoient lors que nous paſſâmes, & il en vint deux à mon bord, de qui j'achetai quelque poiſſon. L'aprés-midi nous apperçûmes un terrain fort remarquable, où ſur une petite montagne aſſez riante, il y avoit une Egliſe dédiée à la Vierge Marie. On peut voir quelques endroits de cette côte dans la Table III. N. 1. 2. 3. 4. 5. & une partie de la montagne où l'Egliſe eſt ſituée Table III. N. 1.

Aprés avoir rangé la côte juſqu'au ſoir, je m'en éloignai enſuite, & je mis à la cape juſques au lendemain matin. Deux heures ou environ aprés que nous eumes couru au large, nous vîmes paroître un vaiſſeau, qui venoit de la haute mer, & qui paſſa toute la nuit à un mile de nous au deſſus du vent. Le matin nous lui parlâmes, & nous reconnumes que c'étoit un vaiſſeau Portugais qui alloit à Bahia ; j'y envoiai d'abord ma chaloupe, & je priai le Capitaine de me donner un de ſes Quartier-Maîtres pour me conduire dans la Baye : il me répondit qu'il n'en avoit point qui en fut capable : mais qu'il iroit devant moi pour me montrer le chemin ; & que s'il entroit de nuit dans le havre, il ſeroit fanal à ma conſideration. Il ajouta que nous n'en étions pas éloignez, & que ſi le vent fraîchiſſoit un peu, nous y pourrions arriver avant la nuit, mais qu'il nous ſeroit

impoſſible d'y atteindre, s'il continuoit à être mol. Nous courumes donc juſques à la nuit, & alors il alluma ſon fanal que nous ſuivîmes, la ſonde à la main, à meſure que nous entrions. Je fis tenir tous mes gens ſur le tillac, & j'ordonnai qu'il y eut une ancre prête à lâcher en cas de beſoin. L'Ebe nous étoit contraire, de ſorte que nous allions aſſez lentement, & il étoit autour de minuit lors que nous moüillâmes. Le maître du vaiſſeau Portugais vint auſſi tôt à mon bord, & je le remerciai de toutes ſes honnêtetez. Je puis même dire qu'ici & ailleurs j'ai toûjours trouvé ceux de ſa nation prêts à me rendre tous les ſervices qui dépendoient d'eux. L'endroit où nous donnâmes fonds étoit à deux miles ou environ du Havre, où les vaiſſeaux ancrent d'ordinaire; mais la crainte où j'étois que mon équipage ne s'enfuit avec le vaiſſeau, fit que je me hâtai d'obtenir une licence du Gouverneur pour entrer dans le havre, & moüiller parmi leurs vaiſſeaux, tout auprés d'un de leurs Forts. Le 25. de Mars ſur les dix heures du matin j'y entrai à la faveur de la marée & ſous la conduite du Sur-Intendant des Lamaneurs, dont la fonction eſt de piloter tous les Vaiſſeaux du Roi de Portugal qui viennent ici, & de prendre garde qu'ils ſoient bien amarrez: il nous fit moüiller vis-à-vis de la Ville, au bout exterieur du Havre, qui étoit alors rempli de vaiſſeaux, & à 150. verges d'un petit fort ſitué ſur un rocher à un demi mile du rivage. Vous n'avez qu'à regarder Table III. N. 5. & vous y verrez le profil du havre & de la Ville, tel qu'il nous parut de l'endroit où nous étions à l'ancre.

Bahia de Todos los Santos eſt a 13. deg. de lar. meridionale. C'eſt la plus conſiderable de toutes les villes du Brésil, ſoit à l'égard de la beauté de ſes bâtimens & de ſa grandeur, ſoit par raport à ſon commerce & à ſes revenus. Elle a un Havre aſſez profond, & qui peut recevoir les plus gros vaiſſeaux : L'entrée en eſt defenduë par un bon Fort qui eſt bâti hors du Havre, & qu'on appelle S. Antonio. Vous le voiez Tab. III. No. 4. tel qui nous parut l'aprés-midi du jour qui préceda nôtre entrée ; la même nuit nous en vimes les feux qu'on y met pour guider les Vaiſſeaux, il y a d'autres Forts plus petits qui commandent le Havre, & dont un eſt poſté ſur un roc dans la mer, à demi mille ou environ du rivage. Tous les vaiſſeaux qui ancrent ici, doivent paſſer tout-auprés de ce fort, & ne s'en éloigner tout-au-plus que d'un demi mille, où ils ſe tiennent entre ce fort & un autre, qui eſt ſitué ſur une pointe à la partie interieure du Havre & qu'on nomme le Fort Hollandois ; mais ils ſont obligez de moüiller à une moindre diſtance du premier tout le long de la Ville. D'ailleurs, le fond eſt ici de bonne tenuë, & l'on y eſt moins expoſé aux vents du Sud, qui ſont ici très violents, ils commencent d'ordinaire vers le mois d'Avril, ils ſouflent avec plus de violence dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août. Mais l'endroit où les Vaiſſeaux moüillent n'eſt expoſé à ces vents que de 3. points du compas.

Outre ces Forts, il y en a un autre qui fait face au port & qui eſt ſur la montagne, où la ville eſt bâtie. Cette ville peut avoir autour de 2000. maiſons, dont la plûpart ne ſçau-

roient être découvertes du Havre ; mais celles qui paroiſſent ſur le haut de la colline, ſont entremêlées d'une grande quantité d'arbres, & font une perſpective bien agréable, comme on peut le conjecturer par le plan que j'en ai mis ici. T. 3. No. 5.

Il y a dans la ville douze Egliſes, Chapelles, ou Couvens & un Hôpital ; ſçavoir, la grande Egliſe ou la Cathédrale & le Colége des Jeſuites, qui ſont les principaux de ces Edifices & qu'on voit du port : deux Egliſes Paroiſſiales St. Antonio & S. Barbara ; l'Egliſe des Franciſcains, & celle des Dominicains ; deux Couvens de Carmes ; une Chapelle pour les Matelots, tout auprés du rivage dans un endroit où ils abordent avec leurs bâteaux, & où ils vont faire leurs prieres, auſſi-tôt qu'ils ſont arrivez : une autre Chapelle pour les pauvres gens, à l'extremité de cette même ruë, qui s'étend tout le long du rivage ; une troiſiéme Chapelle pour les ſoldats, au bout de la ville, & aſſez loin de la mer, un Monaſtere de filles, qui eſt à l'extremité de la ville vers la campagne, & où l'on m'a dit qu'il y avoit 70. Religieuſes. Enfin, l'Hôpital eſt au milieu de la ville. Un Archevêque y reſide, & il y a un beau Palais ; celui du Gouverneur eſt bâti de pierre, & il paroît aſſez joli du Havre ; mais il n'eſt pas trop bien meublé C'eſt auſſi dequoi les Eſpagnols & les Portugais ne ſe mettent pas fort en peine ; j'ai remarqué dans la plûpart de leurs plantations, qu'ils ſe piquent d'avoir de grandes maiſons, & qu'ils negligent beaucoup les ameublemens ; excepté qu'il y a des tableaux dans quelques-unes. Les maiſons de la Ville ont deux ou trois Etages,

les murailles en ſont épaiſſes & bâties de pierre; les Toits ſont couverts de Tuiles, & il y a des Balcons à la plûpart. Les principales Ruës ſont larges, & toutes pavées de petites pierres. Il y a auſſi des Places d'armes dans les principaux endroits de la Ville, & quantité de Jardins, tant dedans que déhors, où l'on voit des arbres fruitiers, des Herbes, de la ſalade, & une grande varieté de fleurs, mais l'ordonnance & la culture ne s'y font pas trop remarquer.

Le Gouverneur qui reſide ici ſe nomme Don Jean de Lancaſtario, & l'on dit qu'il eſt deſcendu de nôtre famille angloiſe de Lancaſtre; c'eſt à cauſe de cela qu'il a de grands égards pour ceux de nôtre nation, & qu'il les appelle ſes compatriotes. J'eus l'honneur de lui rendre viſite pluſieurs fois, & il me parut toûjours fort civil & obligeant. On tient ici une garniſon de quatre cens hommes. Ils s'aſſemblent d'ordinaire & ils font l'exercice dans une grande place d'armes, qui eſt devant la Maiſon du Gouverneur; il y en a pluſieurs qui l'accompagnent lors qu'il va quelque part. Les ſoldats ſont habillez de bonne toile brune, qui dans ces Païs chauds eſt plus commode que la laine; mais je n'en ai pas vû ailleurs qui ſoient mis de cette maniere. Outre ces ſoldats qui reçoïvent la paye, le Gouverneur peut bientôt, en cas de beſoin, mettre quelques milliers d'hommes ſous les armes. Le magaſin eſt à l'extremité de la Ville, ſur une petite hauteur, entre le Convent des Religieuſes & l'Egliſe deſtinée pour les ſoldats. Il eſt aſſez grand pour contenir 2. ou 3000.

barils de poudre; mais l'on me dit qu'il n'y en avoit jamais guére plus de 100 & quelquefois même pas plus de 80. Il y a toûjours une troupe de ſoldats qui le gardent, & des Sentinelles poſées d'un côté & d'autre le jour & la nuit.

On voit quantité de Marchands établis à Bahia; parce que c'eſt une Ville d'un grand commerce. J'y trouvai plus de trente vaiſſeaux Européens, ſous le convoi de deux vaiſſeaux de Guerre du Roi de Portugal. Il y avoit d'ailleurs deux vaiſſeaux qui n'étoient deſtinez qu'à negocier en Afrique; ſoit à Angola, Gamba, ou à d'autres places ſur la côte de Guinée; outre quantité de petits Bâtimens qui ne font qu'aller & venir le long de cette côte, & qui ſervent au tranſport des Denrées d'un lieu du Bréſil à un autre.

On dit que les Marchands qui demeurent ici, ſont riches, & qu'ils ont grand nombre d'Eſclaves Noirs, tant hommes que femmes. La plûpart de ces Négocians ſont Portugais, & il n'y a que peu d'étrangers qui aïent commerce avec eux; cependant il y avoit un anglois nommé Mr. Cock, qui étoit fort civil & en bonne réputation. Il avoit patente pour être Conſul de la nation Angloiſe, mais il ne s'étoit pas ſoucié de prendre ce caractére public, parce que nos vaiſſeaux ne vont preſque jamais dans ce port, & qu'il y avoit dix ou douze Ans qu'il n'y en étoit point venu. D'ailleurs il y avoit ici un Marchand Danois, & un ou deux François: mais tout ce que les étrangers envoyent en Europe, ou qu'ils en reçoivent, doit être embarqué ſur des vaiſſeaux Portugais, qui ſeuls ont la permiſſion de trafiquer ici. Le Bureau de la doüane eſt

tout-auprès du rivage, & l'on n'y enregître toutes les marchandiſes qui entrent dans le païs, ou qui en ſortent. Pour empêcher même qu'on ne fraude les droits, il y a cinq ou ſix chaloupes qui font le tour du Havre les unes aprés les autres, & qui viſitent les Bâteaux, où ils ſoupçonnent qu'il y peut avoir des Marchandiſes qui n'ont pas payez la doüane.

Les vaiſſeaux qui viennent de l'Europe, y apportent des toiles, groſſieres & fines; des étofes de laine, c'eſt-à-dire des Bayes, des Serges, des Perpetuanes, &c. des Chapeaux, des bas de ſoye & de fil, des biſcuits de la farine de froment, du vin (ſur tout de celui de Porto, de l'huile d'olive, du beurre, du fromage, &c. Le Porc & le Bœuf ſalé y ſeroient auſſi de fort bon débit. D'ailleurs ils y aportent du fer, & toute ſorte d'inſtrumens de ce métail; de la vaiſſelle d'étain, c'eſt-à-dire des plats, des aſſietes, des cueilleres, &c. des miroirs, des chapelets, & autres bagatelles de cette nature. J'ai déja dit que les vaiſſeaux qui touchent à S. Jago, en rapportent des toiles de coton, qu'on fait paſſer enſuite à Angola.

Les vaiſſeaux Européens chargent ici du ſucre, du tabac, ſoit en rouleau ou en poudre, mais non pas en feüille; du moins que je ſçache: & ce ſont les marchandiſes courantes du païs. On y trouve auſſi du bois de teinture, comme le fuſtic, &c. & divers bois qui ſervent à d'autres uſages, comme le bois marqueté, le Breſil, &c. On y charge outre cela des peaux cruës, du ſuif, de l'huile de baleine, &c. & les matelots en raportent chez

chez eux des Singes apprivoiſez, des Perroquets, des perruches, &c.

Le ſucre de ce païs eſt meilleur que celui que nous tirons de nos plantations; parce qu'au Breſil on le rafine avec de la terre graſſe, ce qui le rend plus fin & plus blanc que notre Muſcovada, qui eſt le nom que nous donnons au ſucre avant qu'il ſoit rafiné : les habitans de nos plantations ne le rafinent preſque jamais avec de l'argile, à moins que ce ne ſoit pour en faire preſent à quelques-uns de leurs amis en Angleterre. Voici de quelle maniere on fait ce rafinage ; on prend la terre graſſe, la plus blanche qu'on puiſſe trouver, & on la détrempe avec de l'eau, juſqu'à ce qu'elle devienne comme de la crême. Enſuite on la verſe dans les pots où eſt le ſucre qui s'eſt enfoncé deux ou trois pouces au-deſſous du bord par la ſéparation des ſedimens qui s'en ſont déja écoulez : mais on n'y verſe cette eau qu'aprés qu'on a raclé une petite croute dure, qui eſt ſur le haut du pain de ſucre, & qui empêcheroit l'eau de paſſer au travers. Cette liqueur qui eſt dix ou douze jours à ſe filtrer, blanchit le ſucre, & ce qu'elle a de groſſier ſe durcit ſur le haut du pain. On n'a qu'à ôter avec un coûteau cette ſuperficie qui eſt un peu ſale, & tout le reſte eſt blanc juſqu'au bout. C'eſt ainſi qu'on blanchit le ſucre, qu'on appelle chez nous ſucre de Breſil : lors que j'étois à Bahia, les cent livres de ce ſucre rafiné valoient cinquante chelins, & celui du fond des pots qui eſt fort groſſier, ſe vendoit autour de vingt chelins ; l'un & l'autre y étoit rare, & il n'y en

avoit pas assez pour charger les vaisseaux, dont quelques-uns y devoient rester à cause de cela jusqu'à la saison nouvelle.

Les vaisseaux Européens arrivent d'ordinaire ici dans le mois de Février ou de Mars, & ils ont presque toûjours des passages promts & faciles, parce que dans cette saison de l'année ils rencontrent des vents frais pour venir jusqu'à la ligne, qu'ils passent alors sans grand' peine, & qu'ensuite les vents d'Est-Nord-Est les conduisent tout droit ici. Ces vaisseaux retournent chez eux vers la fin du mois de Mai, ou au commencement de Juin. Lors que j'étois dans ce havre, on disoit qu'ils partiroient le 20. de Mai, de sorte qu'ils étoient fort occupez, les uns à prendre leur charge, & les autres à caréner. Les vaisseaux qui viennent ici, se mettent d'ordinaire à la caréne d'abord qu'ils sont arrivez, & ils se servent d'un ponton qui appartient au Roi, & qui est destiné à cet usage. Le Sur-Intendant, dont j'ai déja parlé, a soin de ce ponton, & chaque vaisseau qui s'en sert pour prendre le radoub, lui paie une certaine somme. D'ailleurs cet Officier doit fournir le feu & quelques autres choses dont on a besoin pour le carénage : mais les Capitaines ou les Maîtres des Navires loüent presque toûjours des Marchands de Bahia deux cables chacun, pour amarrer leurs vaisseaux tout le tems qu'ils demeurent ici, & afin d'épargner leurs cables de chanvre ; car ceux de Bahia sont faits d'une espece de crin, qui croît sur le sommet d'un arbre, qui ressemble beaucoup au coyre noir des Indes

Orientales, ſi ce n'eſt pas le même. Quoi qu'il en ſoit, ces cables ſont forts & d'un trés-bon uſage.

Les vaiſſeaux qui vont en Guinée ſont de petits bâtimens en comparaiſon des autres : ils y portent d'ici du rum, qui eſt une eſpece de liqueur forte, du ſucre, des toiles de coton de S. Jago, des coliers de verre, &c. & ils en raportent de l'or, de l'yvoire, & des eſclaves ; ce qui eſt un retour bien avantageux.

Les bâteaux qui appartiennent à cette ville, ſont preſque tous emploiez à tranſporter les denrées de l'Europe, qu'on reçoit à Bahia, qui eſt le centre de tout le commerce du Breſil, aux autres places qui ſont ſur cette côte, d'où ils rapportent du ſucre, du tabac, &c. La plûpart des Matelots qui montent ces barques ſont des eſclaves noirs, qui vers le temps de Noël s'occupent à la pêche de la baleine, ou d'un certain gros poiſſon qu'ils nomment ainſi, & qui abonde alors ſur ces côtes. Il entre juſques dans les ports & les lacs, où les Matelots le vont tuer. Du lard on en fait de l'huile, & les eſclaves, de même que les pauvres gens ſe nourriſſent du maigre. Un homme qui en avoit mangé ſouvent, me dit que la chair en étoit bonne & fort ſaine. D'ailleurs, ce ne ſont que de petites baleines ; mais il y en a une ſi grande quantité, & on les tuë ſi facilement, qu'on gagne beaucoup à cette pêche. Ceux qui la font, ſont obligez d'acheter une licence du Roi, & j'ai oüi dire que cela lui vaut trente mille Riſdales par an. Tous les petits vaiſſeaux qu'on emploie à faire ce trafic ſur

la côte ſont bâtis ici, & on y conſtruit auſſi quelques vaiſſeaux de guerre pour le ſervice du Roi. Lors que j'y étois, on en bâtiſſoit un de quarante ou de 50 pieces de canon; & le bois de ce païs, où il n'en manque pas, eſt tout-à-fait propre pour cet uſage. Du moins l'on m'aſſura qu'il étoit trés-fort, & qu'il duroit plus long-temps qu'aucun de ceux que nous avons en Europe. Pour les vaiſſeaux qu'on envoie d'ici dans notre partie du monde, quelques-uns de ceux que je vis étoient de fabrique Angloiſe. Les François les avoient pris ſur nous pendant la derniere guerre, & ils les avoient enſuite vendus aux Portugais.

Outre les Marchands qui trafiquent ici par mer, on y voit d'autres perſonnes aſſez riches, & quantité d'Artiſans de preſque toutes les ſortes, qui par leur travail & leur induſtrie vivent fort à leur aiſe; ſur tout lors qu'ils ont les moiens d'acheter un ou deux eſclaves noirs. Excepté même les plus miſerables de la populace, il n'y a preſque perſonne ici qui n'ait des eſclaves dans ſa maiſon. Outre les eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, que les plus riches entretiennent chez eux pour toute ſorte d'ouvrages ſerviles, ils en ont encore d'autres pour la parade, qui leur ſervent à courir à côté de leurs chevaux, lors qu'ils vont à la campagne, ou à les porter dans la ville quand ils rendent viſite à quelqu'un de leurs voiſins. Les Gentilshommes & les Marchands ſont pourvûs de tout ce qu'il faut pour cette eſpece de litiere; ce qui en fait la principale partie eſt un aſſez grand branle de toile de coton à la maniere de ceux des Indes Occi-

dentales, mais dont la plûpart ſont teints en bleu, avec de longues franges du même fil de l'un & de l'autre côté. Les Négres le portent ſur leurs épaules par le moien d'une cane de treize ou quatorze pieds de long, où le branle eſt ſuſpendu ; on le couvre d'un tapis, qui ſert de rideaux, & on ne ſauroit voir la perſonne qui s'y met, à moins qu'elle veüille ſe montrer; elle peut s'y étendre tout de ſon long, & repoſer la tête ſur des oreillers qu'il y a pour cet éfet, ou même s'y aſſeoir deſſus, & ſortir les jambes par un des côtez du branle; en cas que la perſonne ait envie de ſe faire voir, elle ôte le rideau, & ſaluë tous ſes amis qu'elle rencontre en chemin : ils tirent une grande vanité de ſe ſaluër ainſi les uns les autres dans leurs branles ; & ils s'arrêtent quelquefois dans les ruës, où ils ont de longues conferences enſemble : mais alors les deux porteurs qui ſont munis chacun d'un gros bâton bien poli, au haut duquel il y a une fourchette de fer, & au bas une pointe, le fichent en terre, & y appuient les deux bouts de la cane, où le branle eſt ſuſpendu, juſqu'à ce que leurs Maîtres aient fini leur entretien. Il n'y a preſque perſonne de quelque rang, ſur tout aucune femme, qui aille en ruë ſans ſe faire porter ainſi dans un branle. Les principaux Artiſans qu'il y a ici, ſont, des Forgereons, des Chapeliers, des Cordonniers, des Taneurs, des Scieurs, des Charpentiers, des Tonneliers, des Tailleurs, &c. Les Bouchers y ſont fort adroits à tuer les bœufs ; ils les font approcher d'une barriere, & enſuite ils leur plantent un couteau bien pointu

dans la nuque du coû d'une maniere ſi habile, qu'ils les renverſent d'un ſeul coup; mais ils les accommodent fort mal proprement. Nous étions en Carême lors que j'arrivai ici, & il n'y eut point de viande expoſée en vente juſqu'à la veille de Pâque; mais alors on tua un grand nombre de bœufs dans toutes les boucheries de la ville; on s'y rendit en foule pour en acheter, les hommes, les femmes & les enfans y venoient remplis de joie, & une meute de chiens affamez, à qui cette viande auroit dû être deſtinée, tant elle étoit maigre, ſuivoit en queuë. Tous les Artiſans que je viens de nommer achetent des Négres, à qui ils apprennent leurs differents métiers, & qui leur ſont d'un grand ſecours. Le trafic continuel qu'ils ont avec Angola, & les autres places de Guinée, fait qu'ils ne manquent jamais de Noirs, ſoit pour travailler à leurs plantations, ou les ſervir dans la ville. Ces eſclaves ſont ici d'un uſage merveilleux, parce qu'on y fait un grand commerce par mer, & qu'on y aborde au pié d'une montagne, qui eſt ſi eſcarpée, que les charettes ne ſauroient y aller; de ſorte qu'on a beſoin du dos des eſclaves pour tranſporter les Marchandiſes dans la Ville, ſur tout pour le petit peuple: mais les négocians ont d'ailleurs la commodité d'une bonne gruë, où il y a des poulies & des cordes, dont un des bouts monte à meſure que l'autre deſcend. La maiſon où l'on a poſté cette gruë, eſt ſituée ſur le ſommet de la montagne du côté de la mer, & il y a des planches au-deſſus du précipice qui vont en talus depuis le haut juſques au bas; les marchandi-

ſes appuient ou coulent deſſus lors qu'on les monte ou qu'on les deſcend. Il y a tant d'eſclaves noirs dans cette ville, qu'ils en font le gros des habitans : chaque famille en a quelques uns de l'un & de l'autre ſexe, comme je l'ai déja dit. Pluſieurs des Portugais qui ne ſont pas mariez, entretiennent de ces femmes noires pour leurs maîtreſſes, quoi qu'ils ſachent le danger qu'il y a d'en être empoiſonnez, s'ils viennent à leur donner quelque ſujet de jalouſie. Un homme de ma connoiſſance qui avoit été un peu trop familier avec ſa cuiſiniere, en craignoit quelque tour de cette nature, lors que j'étois ici. On peut même engager facilement ces eſclaves de l'un & de l'autre ſexe à commettre toute ſorte de méchantes actions ; & ils ne ſe font point de ſcrupule d'aſſaſſiner un homme, ſur tout durant la nuit, ſi on les paie pour cela. On m'aſſura d'ailleurs, de bonne part, qu'un vaiſſeau de guerre François avoit eu pluſieurs de ſes hommes tuez de nuit : c'eſt ce qui m'obligea de retenir les miens à bord le plus qu'il me fut poſſible.

Aprés avoir donné ce petit détail de la Ville de Bahia, il eſt juſte de dire un mot du païs : il y a un lac d'eau ſalée, de quarante lieuës de long, à ce qu'on me dit ; il eſt au Nord-Oüeſt de la mer, & il laiſſe la ville & le Fort Hollandois à la droite : Le païs des environs eſt preſque par tout aſſez uni ; il n'eſt ni trop haut ni fort bas, il eſt arroſé de rivieres, de ruiſſeaux & de fontaines : il ne manque pas de bons ports, ni de petits golfes navigables, ni de bayes

propres à moüiller. Le terroir y eſt bon en général ; il produit naturellement de trés-gros arbres de pluſieurs eſpeces, & qui peuvent ſervir à divers uſages. Les prairies y ſont chargées d'herbe, de plantes, & d'une infinité de plus petits vegetaux. Si l'on en cultive la terre, elle porte de tout ce qui croît dans ces païs chauds, ſavoir des canes de ſucre, du coton, de l'indigo, du tabac, du maïz, des arbres fruitiers, & toute ſorte de racines bonnes à manger. Quelques-uns des arbres qu'il y a ici, ſont le Sapiera, le Vermiatico, le Comeſſerie, le Guitteba, le Serrie, trois ſortes de mangles, du bois marqueté, du fuſtick, trois ſortes de cotons, des arbres ſauvages qui portent du fruit, & de ceux qu'on plante. Je dirai quelque choſe des uns & des autres, tant ſur le raport que m'en fit un des habitans de Bahia, que ſur la connoiſſance que j'en ai moi-même.

Pour ce qui eſt des arbres de haute futaye, le ſapiera eſt de trés-bon bois de charpente, & l'on s'en ſert à la ſtructure des maiſons ; le vermiatico y eſt auſſi employé, de même qu'à faire des canots ; il eſt fort droit, & l'on en ſcie des planches de deux pieds de large : le comeſſerie & le guitteba ſervent ſur tout à bâtir des vaiſſeaux ; on les eſtime autant ici que nous eſtimons les cheſnes en Angleterre, & on dit même que l'un & l'autre ſont plus durs que le cheſne ; le ſerrie aproche beaucoup de l'orme, & il ſe conſerve long-temps dans l'eau. On y trouve auſſi les trois ſortes de mangle, le rouge, le blanc & le noir, que j'ai décrits dans le I. Tome de

mes Voiages. L'écorce du mangle rouge y ſert à taner les cuirs, & l'on a ici de grandes taneries : le mangle noir & le blanc y ſont plus gros qu'aux Indes Occidentales ; du premier, l'on en fait de bonnes planches, & de l'autre des mâts & des vergues pour les barques.

Il croît ici des cocotiers ſauvages ou bâtards ; mais ils ne ſont pas ſi gros ni ſi hauts que les cocotiers ordinaires dans les Indes Orientales ou Occidentales. De même les noix qu'ils portent, ne ſont pas le quart ſi groſſes que les franches. La coque en eſt remplie de chair ; mais il n'y a ni eau ni aucun vuide en dedans ; cette chair eſt agreable & ſaine, quoi qu'elle ſoit fort dure ſous la dent & dificile à digerer. On eſtime beaucoup ces noix pour en faire des patenôtres, des embouchures de pipes, & autres bagatelles, & il n'y a point de petite boutique, où l'on n'en trouve une grande quantité d'expoſées en vente. Au ſommet de ces cocotiers ſauvages, il croît entre les branches une eſpece de crin noir, qui reſſemble à celui des chevaux, mais qui eſt plus long, & que les Portugais appellent Treſabo : l'on en fait des cables qui ſont d'un trés-bon uſage, & qui ne ſe pourriſſent point, comme ceux de chanvre, quoi qu'ils ſoient expoſez à la pluie & au Soleil ; ce ſont les mêmes dont j'ai déja parlé, qu'on tient ici dans les ports, qu'on loüe aux vaiſſeaux Européens, & qui reſſemblent aux cables de coyre.

Il y a d'ailleurs trois ſortes d'arbres qui portent le coton. L'une eſt à peu prés la même que celle que j'ai décrite dans mon

premier Tome ; mais je n'ai vû les deux autres qu'ici : ces derniers ſont aſſez gros, & d'une hauteur raiſonnable, quoi qu'ils ſoient petits à l'égard des autres, qui paſſent pour les plus gros arbres de toutes les Indes Occidentales D'un autre côté, les arbres de ces deux eſpeces diférent entr'eux, puis que les uns ne ſont pas ſi garnis de branches que les autres, & qu'ils ne produiſent pas leur fruit dans la même ſaiſon de l'année. Lors que le fruit des uns vient de meurir, & que leurs feüilles commencent à tomber, celui des autres eſt encore en fleur, ou du moins fort petit & tout verd ; mais les arbres en ſont auſſi chargez que nos pommiers en Angleterre : ceux-ci portent du fruit, qui eſt de la groſſeur du bras, & long de ſix pouces ; il eſt mûr dans les mois de Septembre & d'Octobre, alors il s'éclate, & il en ſort un peloton auſſi gros que la tête. On le cueille avant qu'il s'ouvre, afin de ne le perdre pas : il s'ouvre enſuite de lui-même, & l'on en tire le coton pour en remplir des oreillers & des travetſins : il eſt fort eſtimé pour cet uſage, mais il ne peut guére ſervir à autre choſe, parce qu'il eſt ſi court qu'on ne ſauroit le filer : la couleur en eſt tanée, la ſemence ronde & noire, & de la groſſeur d'un pois. Le fruit de l'autre eſpece de ces cotons eſt mûr dans les mois de Mars ou d'Avril ; il reſſemble à une groſſe pomme, & il eſt fort rond ; la coque exterieure eſt auſſi épaiſſe que le bout du doigt. Dans celle-ci il y a une peau mince & blanchâtre qui renferme la laine : quand le fruit eſt mûr, la coque verte

s'ouvre d'elle-même en cinq parties égales & tombe à terre ; de ſorte que le coton demeure ſuſpendu par la queuë dans cette bourſe fine & déliée. Un ou deux jours aprés, le coton s'enfle par la chaleur du Soleil, créve le ſachet, & il en ſort auſſi gros que la tête d'un homme ; enſuite à meſure que le vent ſoufle, il eſt détaché peu à peu de la bourſe qui tient encore à la queuë, & il eſt diſperſé dans la campagne, la bourſe ne tarde guére à ſuivre le coton, ni la queuë la bourſe. D'ailleurs, il y a ici quelques arbriſſeaux du veritable coton des Indes Occidentales, mais on n'en tranſporte point au dehors, & l'on n'en fait pas beaucoup de toile.

Il croit dans ce païs quantité de beau fruit ; il y a trois ou quatre ſortes de fort bonnes Oranges, mais ſur tout une de douces, qui ſont merveilleuſes ; des Limons, des Grenades, des Citrons, des Plantains, des Bonanos, de véritables noix de Cacao, des guavas, des prunes, (qu'on appelle ici Muncherons) des grapes ſauvages, de la nature de celles dont j'ai parlé, Tome III. & des raiſins ordinaires, comme ceux qui croiſſent en Europe : il y a d'ailleurs une eſpece de prunes, que nous appellons prunes de cochon, des pommes-flan, des ſourſops, des cachews, des papahs, qu'on appelle ici mamouns, des jennipahs, ou jenni-papahs, comme on les nomme ici, des manchiniles & des mangos ; mais ces derniers y ſont fort rares, & je n'en ai vû que dans le jardin des Jeſuites, où il y a quantité de beau fruit, & quelques arbres de canelle. Ceux-ci & les mangos y ont été

& s'étendent en dehors ; ſes feüilles ſont larges, rondes, & d'une bonne épaiſſeur ; lors que ce fruit eſt parvenu à ſa maturité, il eſt molet & ſi plein d'eau, que le jus en découle des deux côtez de la bouche, quand on y mord deſſus ; il eſt d'une âpreté bien agréable, & il paſſe pour être fort ſain : il croît dans les Indes Orientales & Occidentales, où j'en ai vû & mangé.

Le jenipah, ou jenipapah eſt une eſpece de fruit de la nature des calebaſſes ou citroüilles ; il eſt de la groſſeur d'un œuf de canne, un peu ovale, & de couleur griſe ; l'écorce n'en eſt pas tout-à-fait ſi épaiſſe ni ſi dure que celle de la callebaſſe ; elle eſt remplie d'une chair blanchâtre, mêlée de petites graines plates ; on met tout enſemble dans la bouche, & aprés en avoir exprimé le ſuc, on jette les graines. Ce fruit eſt d'un gôût piquant & agréable, & il n'eſt point mal-faiſant. L'arbre qui le porte reſſemble beaucoup au frêne, il a la tige droite, & il eſt d'une bonne hauteur ; il n'a point de branches juſques au ſommet, où il ſe forme une petite tête. L'écorce en eſt d'un gris pâle, de même que le fruit. Dans la baye de Campéche, nous nous ſervions du bois de cet arbre pour en faire des manches à nos coignées, & il eſt fort propre à cet uſage. D'ailleurs je n'en ai vû nulle autre part qu'en cet endroit-là & ici.

Outre ces fruits dont je viens de parler, il y en a pluſieurs ſortes que je n'ai jamais trouvé qu'en ce païs ; tels ſont l'ariſah, le mericaſah, le petango, &c. L'ariſah eſt un excellent fruit, de la groſſeur des guignes,

& de la figure des poires, que nous appellons Poires-Catherines ; c'eſt-à-dire, qu'il eſt pointu prés de la queuë, & qu'il groſſit vers l'autre bout ; il eſt d'une couleur verdâtre, & la graine qu'on y trouve au-dedans eſt auſſi petite que la ſemence de moutarde, il eſt d'un goût un peu piquant, mais il eſt agréable & fort ſain, puis que les malades en peuvent manger.

Le mericaſah eſt un fruit exquis, & il y en a de deux ſortes, l'une croît ſur un petit arbre, & celle-ci paſſe pour la meilleure ; l'autre vient ſur un arbriſſeau qui reſſemble à la vigne, il a quantité de feüilles larges, & on le plante autour des berceaux pour donner de l'ombre. Ce fruit eſt de la groſſeur d'une petite orange, rond & verd. Lors qu'il eſt mûr, il devient molet, la chair en eſt blanche, & ſi entremêlée d'une petite ſemence noire, qu'on ne peut l'en ſeparer que dans la bouche, on en ſucce la chair, & l'on jette les graines. Il eſt d'un goût piquant agréable & fort ſain.

Le petango eſt un petit fruit rouge, qui vient auſſi ſur un arbriſſeau, il eſt de la groſſeur des ceriſes, mais il n'eſt pas ſi rond ; l'un de ſes côtez eſt plat, & l'autre eſt partagé en cinq ou ſix petites moulûres relevées en boſſe : il eſt d'un goût piquant, mais fort agréable. Le noyau qu'on y trouve au milieu eſt preſque plat, & aſſez gros.

Le petumbo eſt un fruit jaune, plus gros que la ceriſe, & qui a de même un noyau : il eſt doux, mais rude à la bouche. L'arbriſſeau qui le porte reſſemble beaucoup à la vigne.

Le mungarou eſt un fruit de la groſſeur des ceriſes ; il eſt rouge d'un côté & blanc de l'autre : on dit qu'il eſt plein d'une petite graine, qu'on avale d'ordinaire en le mangeant.

Le muckishaw, eſt un fruit de la groſſeur des pommes ſauvages, & l'arbre qui le porte eſt grand. Il y a d'ailleurs de petites graines au milieu de ce fruit, & il a bon goût.

L'ingua eſt un fruit qui reſſemble aux carrouges, il a quatre pouces de long & un de large. L'arbre qui le porte eſt fort haut.

L'otie eſt un fruit auſſi gros que les noix de Cacao. L'écoſſe en eſt épaiſſe & dure, il y a un gros noyau en dedans, & il paſſe pour un trés-bon fruit.

Le muſteran-de-ova eſt un fruit rond, auſſi gros que les noiſettes, & qui a l'écorce mince & caſſante d'une couleur noirâtre : il a un petit noyau, couvert d'une ſubſtance noire & charnuë, qui eſt d'un goût agréable. On mâche l'écorce avec le fruit, & aprés en avoir ſuccé la chair, on la jette avec le noyau. L'arbre qui le porte eſt gros, haut, & le bois en eſt fort dur.

Je n'ai vû moi-même aucun de ces cinq derniers fruits, mais j'en ai donné la deſcription ſur ce que m'en dit un Irlandois habitué à Bahia, quoi qu'il me ſemble que je pourrois bien avoir vû des muſteran-de-ovas, & en avoir mangé auſſi à Achin dans l'iſle du Sumatra.

Il croît quantité de dates, qu'on appelle ici dendies, autour de Bahia ; les plus

groſſes ſont comme des noix, elles croiſſent en forme de grape de raiſin à la cime du tronc de l'arbre, entre les racines des branches, de même que le fruit de tous les autres palmiers. Ces dates ſont de la même eſpece que celles dont on fait de l'huile ſur la côte de Guinée, où le païs en eſt couvert. J'ai oüi dire auſſi qu'on en faiſoit de l'huile à Bahia. On les mange quelquefois rôties, mais je ne les trouvai pas à mon goût.

On apelle ici pinions ce que nos matelots appellent noix purgatives, & l'on donne le nom de carrepat à ce que nous appellons agnus-caſtus. L'un & l'autre de ces fruits croît ici, de même que les mendibies, qui reſſemblent aux noix purgatives. On les fait rôtir dans une poële & enſuite on les mange.

D'ailleurs, il y a ici quantité de ces arbres qui portent le chou, & d'autres fruits, dont je ne fûs pas informé, ou que je n'eus pas le moien de voir, parce que c'étoit alors notre Printems, c'eſt-à-dire l'Automne dans le Breſil, & que la ſaiſon des meilleurs fruits étoit paſſée, quoi qu'il en reſtât encore quelques-uns. Je vis pourtant bon nombre de baies ſauvages dans les forêts, & en plate campagne, mais je ne pûs apprendre leurs noms ni leur qualité.

Les fruits de la terre y abondent auſſi. Par exemple, on y trouve des pois chiches, des pommes de pin ſauvage, des citroüilles, des mélons d'eau, des mélons muſqués & des concombres. Pour les racines, il y a des potates, des yams, des caſſavas, &c. Les herbes potageres n'y manquent pas non-

plus ; l'on y voit des choux, des naveaux, des oignons, des porreaux & toute ſorte de ſalade : il y a diverſes drogues, comme du Saſſafras, de la racine de ſerpent, &c. outre le bois pour la teinture & autres uſages, dont j'ai deja parlé, comme ſont le fuſtick, le bois marqueté, &c.

J'aportai de ce païs un bon nombre de plantes ſechées, que j'avois miſes, pour les mieux conſerver entre les feüilles de mes livres. J'en pourrai même donner la figure à la fin de celui-ci, du moins de quelques-unes des principales qui ne ſont pas gâtées.

On dit qu'il y a ici une grande varieté d'oiſeaux ſauvages ; comme des yemmas, des maccaws, qu'on apelle ici Jackous, & qui ſont une eſpece de gros perroquets plus rares que les autres, des perroquets, des perruches, des flamingos, des corneilles qui vivent de charogne, & d'autres qui gazoüillent, des coqrecos, des oiſeaux tout-bec, dont le plumage eſt fort joliment bigarré, des correſos, des tourterelles, des pigeons, des jeneties, des poules qui glouſſent, des oiſeaux qui vivent d'écreviſſes, & qu'on apelle pour cet effet chaſſeurs d'écreviſſes, des galdens, des currecous, des canards de Moſcovie, & des communs, des poules d'eau, des cercelles, des corlieux, des guerriers, des boubys, des noddys, des pélicans, &c.

Le yemma eſt plus gros que le cigne, il a le plumage gris, & le bec long, épais & pointu.

On apelle ici Mackeras la corneille qui vit de charogne, & celle qui gazoüille ; l'une

& l'autre reſſemblent à celles des Indes Occidentales, que j'ai décrit dans le troiſiéme Tome. Le bec de la gazoüilleuſe eſt noir; mais la partie ſuperieure en eſt ronde & crochuë à peu prés comme le bec d'un faucon; elle eſt relevée en boſſe & forme preſque un demi-cercle : d'aſſleurs elle eſt fort tranchante d'un bout à l'autre; la partie inferieure eſt plate & ferme juſte avec celle d'enhaut. Un Portugais me dit ici que leurs filles de joie Negres faiſoient des bruvages amoureux de ces oiſeaux. Auſſi ne permettent-ils pas volontiers qu'elles en aient, pour les ramener, s'il eſt poſſible, de cette ſuperſtition. Du moins, un aprés-midi que je me trouvai à la campagne avec un Curé & une autre perſonne, celui-ci tua deux corneilles, qu'il cacha d'abord, & ils me dirent que c'étoit pour la raiſon que je viens d'alléguer. Au reſte, elles ne ſont pas bonnes à manger, mais on prétend que leur bec eſt un merveilleux antidote contre le poiſon.

Les petits oiſeaux, que les Anglois appellent tout-bec, portent ce nom, parce qu'en effet leur bec eſt auſſi gros que leur corps. Je n'en vis point ici en vie; mais on me montra les poitrines de pluſieurs qui étoient ſéches, & qu'on gardoit pour leur beauté; le plumage en étoit admirablement bien diverſifié de rouge, de jaune & de couleur d'orange.

Les correſos, qu'on appelle encore ici mackeras, ſont de la même eſpece que ceux de la baye de Campéche, dont j'ai parlé Tome troiſiéme.

On trouve ici quantité de tourterelles, &

deux ſortes de pigeons ramiers ; les uns ſont noirâtres ou d'un gris obſcur, & les autres d'un gris clair : les premiers ſont les plus gros, & de la groſſeur de nos pigeons ramiers en Angleterre : les uns & les autres ſont un très-bon manger, & il y en a de ſi grandes troupes depuis le mois de Mai juſques en Septembre, qu'un ſeul homme en peut tuer neuf ou dix douzaines dans une matinée, lors que le Ciel eſt couvert de broüillards, & qu'ils viennent manger les baies qui croiſſent dans les forêts.

Le jenetie eſt de la groſſeur de l'aloüette, il a les jambes & les pieds jaunes, & l'on dit que c'eſt un manger fort ſain.

Les poules glouſſantes reſſemblent beaucoup aux chaſſeurs ou mangeurs d'écreviſſes, dont j'ai donné la deſcription Tome troiſiéme ; mais elles n'ont pas les jambes tout-à-fait ſi longues ; elles ſe tiennent toûjours dans des lieux humides & maréca-geux, quoi qu'elles aient le pié de la même figure que les oiſeaux de terre : elles glouſſent d'ordinaire comme nos poules qui ont des petits, & c'eſt pour cela que nos Anglois les appellent des poules glouſſantes : il y en a quantité dans la baye de Campéche, & ailleurs dans les Indes Occidentales, quoi que je n'en aie rien dit dans le troiſiéme Tome de mes Voyages, où j'ai parlé de cette baye. Soit-là, ou ici, on trouve dans ces deux climats quatre ſortes de ces oiſeaux à longues jambes, qui approchent beaucoup les uns des autres, & qui ſont autant d'eſpeces du même genre, ſavoir, les chaſſeurs d'écreviſſes, les poules glouſſantes, & les galdens. Ces

trois pour la figure & la couleur, reſſemblent à nos herons d'Angleterre, mais ils ſont plus petits ; le galden eſt le plus gros de trois, & le chaſſeur d'écreviſſes eſt le plus petit. Ceux de la quatriéme eſpece ſont noirs, mais du reſte ils ont la figure des autres, les jambes longues & la queuë courte ; ils ſont à peu prés auſſi gros que les chaſſeurs d'écreviſſes, & ils ſe nourriſſent de même.

Les currecous, ſont des oiſeaux de riviere, de la groſſeur d'un gros poulet, qui ont le plumage bluâtre, avec les jambes & la queuë courte ; ils vivent auſſi dans les marais, & c'eſt un trés-bon manger : D'ailleurs, je n'en ai vû aucune autre part qu'ici.

On dit qu'il y a ici deux ſortes de canards ſauvages, le moſcovite, & le commun ; ils y abondent les uns & les autres dans la ſaiſon pluvieuſe, de même que les poules d'eau & les cercelles, mais on n'en voit que peu dans le tems ſec.

On voit quantité d'autruches au Sud de Bahia, mais on dit qu'elles ne ſont pas ſi groſſes que celles d'Afrique : on en trouve ſur tout dans les parties méridionales du Breſil, dans ces grandes ſavanes qu'il y a prés de la riviere de la Plate, & encore plus au Sud vers le détroit de Magellan.

Pour ce qui eſt de la volaille domeſtique à Bahia, outre leurs canards, ils ont deux ſortes de poules, dont les unes ſont à peu prés de la groſſeur des nôtres, mais les autres ſont beaucoup plus groſſes. Celles-ci tardent long-tems à ſe couvrir de plumes, & elles ſont preſque nuës, lors qu'elles ont atteint à la moitié de leur groſ-

ſeur naturelle. On en fait tant de cas à Bahia, qu'on en paie au marché juſqu'à 30 ou 36 ſols de la piece, lors qu'on les y aporte de la campagne, & qu'elles ſont ſi maigres, qu'on ne ſçauroit les manger.

A l'égard des animaux terreſtres, il y a ici des chevaux, du gros & du menu bétail, des chévres, des lapins, des cochons, des léopars, des tygres, des renards, des ſinges, des pecarys, qui ſont une eſpece de cochons ſauvages, qu'on appelle ici Picas, des armadillos, des alligators, des guanos, qu'on appelle ici quitties; des léſards, des ſerpens, des crapaux, des grenoüilles, & une eſpece de créature amphibie que les Portugais appellent cachora de agua, & les Anglois, chiens d'eau.

On dit que les léopars & les tigres de ce païs ſont aſſez gros & fort cruels: mais ils ne viennent pas ſur la côte, d'où on les a chaſſez vers le cœur du païs, & l'on n'en voit guére qu'aux extrémitez & dans les plantations éloignées, où ils font ſouvent du dégât: il y a trois ou quatre ſortes de ſinges, qui different en taille & en couleur: ceux d'une eſpece ſont fort gros, & ceux d'une autre fort petits; ces derniers ſont d'une laideur affreuſe, & ils ſentent beaucoup le muſc.

On trouve ici pluſieurs ſortes de ſerpens, dont la plûpart ſont trés-venimeux: le ſerpent à ſonnette eſt de ce nombre, de même qu'un petit ſerpent verd, qui n'eſt pas plus gros que le tuyau d'une pipe, qui peut avoir 18. pouces de long, & qui eſt fort commun en ce païs.

On y trouve auſſi l'amphiſbæne, ou le ſerpent à deux têtes, qui eſt de couleur griſe, entre-mêlée de rayes noirâtres, & dont on croit que la morſure eſt incurable. On dit qu'il eſt aveugle, quoi qu'il ait deux petites taches, qui reſſemblent à des yeux, à chacune de ſes têtes; mais je ne ſaurois déterminer s'il y voit ou non. On aſſure qu'il vit comme les taupes, & qu'il eſt preſque toûjours enfoncé ſous la terre; d'ailleurs, il eſt facile de le tuer quand on le rencontre ſur ſon chemin, parce qu'il ſe meut lentement, & que ſes yeux, s'il en a, ne ſont pas aſſez bons pour appercevoir ceux qui s'aprochent de lui. Au reſte, il y a peu de ces créatures qui s'élancent ſur un homme, ou qui le bleſſent, à moins qu'il ne les attaque. L'amphiſbæne eſt à peu prés de la groſſeur de la premiere jointure du doigt du milieu, & peut avoir autour de 14. pouces de long; elle eſt également groſſe d'un bout à l'autre, ſes deux têtes ſe reſſemblent à tous égards, & l'on dit qu'elle ſe meut avec la même facilité par l'un & l'autre bout; c'eſt pour cela que les Portugais l'apellent Cobra de dos cabeſas. Pour moi, je n'en ai vû qu'une ſeule, qui étoit coupée à l'une de ſes extrêmitez: ainſi je n'en puis rien certifier de poſitif.

Le petit ſerpent noir eſt fort venimeux; il y a d'ailleurs un ſerpent gris, qui a le dos tout marbré de taches rouges & brunes; il eſt de la groſſeur du bras, & long de trois pieds ou environ. On dit qu'il a du venin, & j'en vis un moi-même.

On y trouve auſſi deux ſortes de gros

ſerpens, l'un de terre, & l'autre d'eau. Le premier eſt de couleur griſe, & il a 18 ou 20 pieds de long ; il n'eſt pas fort venimeux, mais il eſt rapace. On m'avoit promis de m'en faire voir un, mais j'en manquai l'occaſion.

Le ſerpent d'eau peut avoir, à ce que j'ai oüi dire, prés de trente pieds de long. Ceux-ci ſe tiennent toûjours dans l'eau ſoit dans les rivieres, ou dans les lacs, & ils vivent de tout ce qui ſe preſente à eux, ſoit hommes, ou bêtes : ils entraînent leur proie avec la queuë, & voici de quelle maniere ils font ; ils étendent leur queuë dix ou douze pieds hors de l'eau, & auſſi-tôt qu'ils voient paroître quelque choſe ſur le bord du lac ou de la riviere qu'ils hantent, ils balayent le bord avec tant de violence, qu'ils enlevent tout ce qui ſe rencontre ſur leur chemin & l'étouffent dans l'eau : il y a même des perſonnes dignes de foi qui raportent, que s'ils voient l'ombre de quelque animal ſur la ſuperficie de l'eau, ils élancent d'abord leur queuë pour atraper l'homme, ou la bête, dont ils ont vû l'ombre, & qu'ils n'y réüſſiſſent que trop ſouvent. Auſſi les perſonnes qui ont quelque affaire dans le voiſinage des lieux, où l'on ſoupçonne qu'il y a de ces monſtres, s'arment d'un fuſil, & tirent de temps en temps : ce qui les effraie, ou les oblige de ſe tenir cachez. On dit qu'ils ont une groſſe tête, & de bonnes dents longues de ſix pouces. Un Irlandois habitué ici m'aſſura que vers le tems de mon arrivée en ce païs, ſon beau-pere qui étoit alors à la campagne avec lui, avoit été ſur le point d'être en-

tortillé par la queuë d'un de ces animaux, qui ne l'avoit manqué que d'une verge ou de deux, & qu'il lui en reſta une belle peur.

La creature amphibie, que les Portugais appellent cuchora de agua, ou chien d'eau, eſt, à ce qu'on dit, de la groſſeur d'un petit mâtin, & couverte d'un poil long comme un barbet depuis la tête juſqu'à la queuë; il eſt d'une couleur noirâtre : il a quatre jambes courtes, la tête aſſez longue & la queuë courte; il vit dans les étangs d'eau douce, & va ſouvent à terre pour ſe réchaufer au Soleil, mais il ſe retire dans l'eau, s'il eſt attaqué. On dit d'ailleurs que la chair en eſt bonne.

Au reſte, je n'ai pas vû moi-même la plûpart de ces créatures, dont je viens de parler; mais des perſonnes de bon ſens & dignes de foi, qui demeuroient à Bahia, & entre leſquelles il y en avoit qui entendoient l'Anglois, m'en informérent durant le ſéjour que j'y fis.

Il y a quantité de poiſſons de pluſieurs eſpeces ſur cette côte. On y trouve le poiſſon Juif, dont il ſe tient un grand marché à Bahia pendant le Carême, des tarpoms, des muges, des groupers, des brochets, des gars, qu'on appelle ici goulions, des goraſſes, des barramas, des coquindas, des cavallis, des cuchoras, ou chiens-d'eau, des congres, des harangs, des ſerrieus, des olios de Boi, des baleines, &c. Au reſte, il eſt bon d'avertir que j'écris tous ces noms étrangers de la maniere dont les gens du païs les prononcent.

Il ne manque pas ici non-plus de poiſſon

ſon à coquille; mais il y en a moins autour de Bahia qu'en d'autres lieux de la côte : on y trouve des écreviſſes ; des cancres, des chevrettes, des huîtres communes, des conques, des petoncles, des moules, &c. On y voit auſſi trois ſortes de tortuës, celles qu'on appelle bec-de-faucon, les lourdes, & les vertes ; mais on n'eſtime ni les unes ni les autres. Les Eſpagnols & les Portugais ne les aiment point, ou plûtôt ils en ont de l'averſion, & ils aimeroient mieux manger du marſoüin, quoi que les tortuës vertes ſoient un ragoût merveilleux pour nos Anglois. La raiſon ordinaire qu'on allégue aux Indes Occidentales pour excuſer les Eſpagnols ſur ce qu'ils ne mangent point de la chair de tortuë, c'eſt la crainte où ils ſont que le venin qu'ils ont dans le corps ne vienne à ſortir, & qu'ils ne reſſemblent à des ladres ; car ils ſont preſque tous verolez, parce qu'ils couchent pêle-mêle ſans aucune diſtinction avec les Négreſſes & leurs autres Eſclaves, & on dit que la chair de tortuë chaſſe toutes les mauvaiſes humeurs qui ſont dans le corps. Auſſi nos Anglois valetudinaires habituez à la Jamaïque vont-ils de là, quoi qu'il y ait des tortuës aux iſles Caimanes, pour ne vivre d'autre choſe durant la ſaiſon qu'elles pondent leurs œufs, ſe bien nettoyer le corps par cette nourriture, & ſe guérir de leurs infirmitez : on m'a donné même pour certain que pluſieurs d'entr'eux s'étoient rétablis de cette maniere. Mais ceci ſoit dit en paſſant.

La tortuë, qu'on appelle bec de-faucon

eſt la plus recherchée de toutes ſur la côte du Breſil, parce que ſon écaille, ſuivant le rapport des perſonnes que j'ai fréquenté à Bahia, eſt la plus nette & la mieux ombragée qu'il y ait au monde. On m'en fit voir un morceau, & à dire la verité je n'en ai jamais vû de ſi belle. On en trouve aſſez dans quelques endroits de cette côte, mais elle y eſt fort chere.

Outre cette Bahia de todos los Santos, il y a deux autres ports conſiderables dans le Bréſil, où les vaiſſeaux Européens trafiquent, l'un eſt Pernambuc & l'autre Ria Janeira. L'on envoie autant de vaiſſeaux à chacun de ces endroits qu'à Baya, & chacune de ces petites flotes a deux vaiſſeaux de guerre, qui leur ſervent de convoi. De tous les autres ports de ce païs, il n'y en a point de plus fameux que celui de S. Paul, où l'on amaſſe quantité d'or; mais j'ai oüi dire que les habitans ſont une eſpece de bandits, qui vivent ſans aucun gouvernement, & que par le moien de l'or qu'ils ont, ils attirent chez eux tout ce dont ils peuvent avoir beſoin, comme des étoffes pour s'habiller, des armes, de la munition, &c. La ville eſt grande & bien forte, à ce qu'on aſſure.

CHAPITRE II.

Séjour de l'Auteur, & ſes affaires à Bahia. Des vents & des ſaiſons de l'année au même endroit. Son départ pour la Nouvelle Hollande. Du Cap Salvadore. Des vents ſur la côte du

Breſil ; & des Baſſes d'Abrohlo. Des poiſſons & des oiſeaux ; de celui qui friſe l'eau en volant, & de la maniere dont on aprête une eſpece de chien marin, qu'on trouve dans ces mers. Nombre prodigieux d'oiſeaux ſur le corps d'une baleine morte : De l'oiſeau nommé Pintado, du Petrel, &c. D'une eſpece d'oiſeaux qu'on rencontre lors qu'on eſt prés du Cap de bonne Eſperance. Des calculs qu'on fait en mer & des variations, avec une Table de toutes les variations obſervées durant ce voiage. Rencontre d'un vaiſſeau. L'Auteur double le Cap. Des vents d'Oueſt qu'on trouve au-delà. D'une Tempête, & des ſignes qui la précederent. Cours de l'Auteur juſqu'à la Nouvelle Hollande, & les marques qui font connoître qu'on en approche. Un autre Abrohlo, ou banc de ſable. Nouvelle Tempête, & l'arrivée de l'Auteur à un endroit de la Nouvelle Hollande ; Cette partie du païs décrite, & la baye des chiens-marins, où il moüilla d'abord. Du terroir de ce quartier, des vegetables, des oiſeaux, &c. D'une eſpece particuliere de Guanos. Des poiſſons & des coquillages qui ſont d'une grande beauté. Des tortues ; d'un gros chien-marin, & des Serpens d'eau. L'Auteur paſſe à un autre quartier de la Nouvelle Hollande. Des daupbins, des baleines & d'autres Serpens marins. D'un paſſage ou détroit qu'il y peut avoir ici. Des vegetables, des oiſeaux & des poiſſons. L'Auteur ancre à un troiſiéme endroit de la Nouvelle Hollande ; & il fait creuſer pour avoir de l'eau qui ſe trouva ſalée. Des habitans du païs, des grandes marées, des vegetables, des animaux, &c.

JE m'arrêtai environ un mois à Bahia : Durant le ſéjour que j'y fis, le Vice-Roi de Goa s'y rendit à bord d'un gros Vaiſſeau, qui étoit richement chargé de toute ſorte de marchandiſes des Indes, & qui alloit à Liſbonne. Auſſi le Vice-Roi n'avoit-il deſſein que de rafraîchir ſes gens, dont il avoit perdu pluſieurs & preſque tous les autres étoient fort malades, à cauſe de la longueur du voyage où ils avoient emploié quatre mois : il vouloit faire de l'eau & partir enſuite de conſerve avec les autres vaiſſeaux Portugais qui étoient deſtinez pour l'Europe, & qui avoient ordre de ſe tenir prêts à partir le 20 de Mai. D'ailleurs, il me pria de porter une de ſes lettres à ſon ſucceſſeur, le nouveau Vice-Roi de Goa : ce que je fis par les mains du Capitaine Hammond, que je rencontrai vers le Cap de bonne Eſperance. La principale affaire que j'avois à Bahia, étoit d'y prendre de l'eau, d'y rafraîchir mes gens, & de calmer les deſordres qui s'étoient gliſſez parmi eux. J'ai déja dit qu'ils avoient porté leurs murmures ſi loin, qu'il n'étoit pas facile d'y remedier : mais pendant mon ſéjour en cette Ville, je trouvai l'occaſion d'adoucir un peu cette aigreur. Enfin réſolu à continuer mon voyage, je préparai toutes choſes avec plus d'activité que jamais, & avec toute la promptitude que l'averſion, que mes gens témoignoient pour mon deſſein, le pouvoit permettre. Ils s'étoient encore mis dans l'eſprit que les vents du Sud, dont il y avoit eu déja quelques bouffées, alloient regner, & qu'ils nous empê-

cheroient d'avancer de ce côté-là

Les vents commencent à changer ici dans les mois d'Avril & de Septembre, & les ſaiſons de l'année, c'eſt-à-dire la ſeche & l'humide, changent avec eux. En Avril les vents du Sud regnent ſur cette côte, & ils amènent la ſaiſon pluvieuſe, accompagnée de tourbillons, de tonnerre & d'éclairs. En Septembre le vent d'Eſt Nord-Eſt, qui eſt l'autre vent aliſé de cette côte, ſe fait ſentir; il purifie l'air, & il amene le beau tems. Pour ce qui regarde le changement du vent, c'eſt ce que j'ai déja marqué dans mon ſecond Tome, Traité des vents: mais pour le changement de la ſaiſon qui l'accompagne ici à Bahia avec une ſi grande exactitude, c'eſt une exception particuliere, à ce que j'ai obſervé dans tous les lieux qui ſont au Sud de l'Equateur entre les deux tropiques, où j'ai été moi-même, ou dont j'ai entendu parler. Du moins, dans tous ces endroits, la belle ſaiſon commence en Avril, & la pluvieuſe vers le mois d'Octobre ou de Novembre, c'eſt-à-dire que les ſaiſons ſe trouvent oppoſées dans la Latitude Meridionale & la Septentrionale, comme je l'ai remarqué dans mon Traité des Vents, au lieu que ſur la côte du Breſil, la ſaiſon humide arrive en Avril, au même tems qu'elle commence dans les Latitudes Septentrionales, & la ſeche en Septembre. Auſſi les pluyes n'y ſont-elles pas de ſi longue durée que dans les autres païs: il y fait ſi beau en Septembre, que vers la fin de ce mois on y coupe déja les canes de ſucre, à ce que l'on me dit, & je pris grand ſoin de m'in-

former là-deſſus. C'étoit donc ſur un faux rapport que je mis dans mon Traité des Vents, qu'au Bréſil on y cuëilloit les canes au mois de Juillet. Ce qui ſuit quelques lignes aprés dans la même page, où j'ai dit qu'on n'y a point d'égard aux ſaiſons pour cuëillir ou planter les canes, ne ſe doit entendre que de ce dernier, puis qu'on ne les y coupe jamais que dans la belle ſaiſon.

Mais pour revenir aux vents du Sud, ils commencérent à ſouffler, lors que je m'y attendois & que j'étois encore à Bahia. J'eus beau en avertir mon équipage, & lui dire que ces vents ne régnoient que le long de la côte, & qu'ils ne s'étendoient pas au-delà de 40 ou 50 lieuës au large, tout cela ne ſervit de rien; ils en furent tous déconcertez, & ils s'imaginérent que ces vents ſoufloient dans toute l'étendue de la mer, depuis l'Amerique juſqu'en Affrique. Les Pilotes Portugais des vaiſſeaux Européens, avec qui mes Officiers s'entretenoient tous les jours, les confirmoient dans leur penſée, quoi qu'ils ne fuſſent pas mieux inſtruits qu'eux ſur cette matiere, & qu'accoutumez à retourner chez eux, les vents de Sud en poupe, juſques au paſſage de la ligne, ils n'euſſent aucune experience de l'étendue de ces vents. Quoi qu'il en ſoit, mes hommes prévenus que nous ne pourrions ſortir de Bahia qu'au mois de Septembre, ils en devinrent plus lâches à s'acquiter de leur devoir, & fort rétifs à préparer toutes choſes pour notre départ. Leur négligence ne ſervit qu'à redoubler mes ſoins pour faire eſpalmer le navire,

& remplir mes barriques d'eau, puiſque je n'avois plus de bierre : il n'y a ici qu'un ſeul endroit où l'on fait aiguade, & comme la ſaiſon ſeche tendoit vers ſa fin, l'eau y étoit fort baſſe. D'ailleurs, les chaloupes des vaiſſeaux Européens qui ſe diſpoſoient à partir, s'y rendoient en foule, & il n'étoit preſque pas poſſible à mes gens d'en aprocher : de ſorte que j'eus recours au Gouverneur, qui eut la bonté d'envoier un Officier ſur les lieux, pour en écarter les autres Matelots & favoriſer les miens, juſqu'à ce qu'ils euſſent rempli mes barriques. L'Officier s'acquita trés-bien de ſon devoir, & je ne fus pas ingrat à ſon égard. Je fis mettre auſſi à bord neuf ou dix tonneaux de leſt ; j'ordonnai au Boſſeman de réparer les agrés ; & je demandai à mes autres Officiers, s'ils avoient beſoin de quelque choſe, ſur tout de poix & de goudron, parce que j'en pourrois acheter ici avant que de paſſer outre : ils me répondirent qu'ils en avoient aſſez ; mais il ſe trouva dans la ſuite que cela n'étoit pas.

J'allois preſque tous les jours à terre, ſoit pour mes affaires, ou pour me promener à la campagne, qui n'en étoit que plus agréable, lors qu'il venoit quelque ondée de pluie ; ce qui eſt aſſez ordinaire dans la ſaiſon humide. Il y avoit encore divers bons fruits ſur les arbres, & en particulier quantité d'oranges : mes gens & moi nous en munîmes pour le voyage, & elles nous furent d'un grand ſecours. D'ailleurs, je fis bonne proviſion de rum, (qui eſt une eſpece de liqueur forte) & de ſucre : mais je fus bien aiſe d'avoir pris de la vo-

vire, & vous êtes en danger de périr. Auſſi craignois-je plus d'être deſemparé dans le havre par la fureur de ces vents, qu'ils ne me décourageoient de pourſuivre mon voiage : bien loin de là, je ſouhaitois un vent frais du Sud, d'abord que je ſerois un peu éloigné du havre, afin de rencontrer plûtôt le veritable vent aliſé.

Lors donc que le 23 d'Avril fut venu, & que la mer commençoit à refouler, je me ſervis d'une briſe de terre qui étoit aſſez fraîche, & je levai l'ancre de grand matin ; il falut enſuite mettre à la cape juſqu'au jour, afin d'y voir mieux à ſortir du port. Mr Cock partit avec moi, & il me prêta un de ſes Pilotes, à qui je donnai trois riſdales : mais je vis bien que j'aurois pû m'en tirer moi-même par les obſervations que j'avois faites à mon entrée, la ſonde à la main. Il faiſoit beau, & le vent ſouffloit Eſt quart au Nord. A dix heures je me trouvai hors de tout péril, & je renvoyai mon Pilote A midi nous avions le Cap Salvadore au Nord, à ſix lieuës de nous, & le vent tint aſſez long-tems entre l'Eſt quart au Nord, & le Sud Eſt ; ce qui nous obligea de ſuivre la côte, que nous eumes preſque toûjours en vûë. Les vents de Sud nous quitterent de nouveau : ils ne viennent d'abord que par boufées, & ils ſautent d'un point à l'autre, quelquefois dix ou douze jours de ſuite, avant que de ſe fixer ; nous n'avions plus que des briſes, tantôt de mer & tantôt de terre, mêlées du vent aliſé qui ſouffle le long de la côte, & qui etoit lui-même incertain.

Les vents d'Eſt me faiſoient déja craindre que je ne pourrois pas franchir un grand banc de ſable, qui eſt ſitué entre le 18 & le 19 degré de Latitude Meridionale, & qui depuis la terre court tout droit à l'Eſt, bien avant dans la mer : il eſt vrai que le tems étoit ſi beau, que je me flâtois de pouvoir me garantir de tout danger, & que ſi le vent tournoit au Sud, je pourrois prendre le large ; de ſorte que je continuai à courir terre-à-terre. Le 27. Avril nous apperçumes un petit brigantin ſous le rivage, qui faiſoit voile vers le Sud. Nous vîmes auſſi quantité de ces oiſeaux, qu'on nomme des guerriers & des boubis ; & de ces poiſſons qu'on appelle albicore : la beauté du tems accompagnée de petits vents frais & de quelques calmes, me fournit l'occaſion d'examiner le courant ; & je trouvai qu'il alloit tantôt au Nord & tantôt au Sud : d'où je conclus que nous étions encore dans l'étenduë des marées ; lors que ſuivant mon calcul, nous fumes à la hauteur du banc d'Abrohlo, je ſondai, & l'eau vint à diminuer de quarante, à trente-trois, juſqu'à vingt-cinq braſſes : mais enſuite elle augmenta peu à peu de 33, à 35, 37. &c. par tout un fond de rochers de corail. Nous prîmes ſur ce banc quantité de poiſſon à la ligne, & aprés l'avoir traverſé à l'endroit où il eſt le plus éloigné de terre, c'eſt-à-dire, où il y a le plus d'eau & le moins de danger, il ſe trouva par l'amplitude Occidentale que la Bouſſole avoit Nordeſté ſix degrez trente-huit minutes. C'étoit le 27. Avril, & nous étions alors à dix-huit degrez treize minutes de

Latitude Meridionale, & trente-un minutes de Longitude Orientale du Cap Salvadore. Le vingt-neuf, à dix-huit degrez 39. minutes de Latitude Meridionale, nous eumes de petits vents frais de l'Oüeſt-Nord-Oüeſt, à l'Oüeſt Sud-Oüeſt, fort variables : le 30. le vent ſoufla de l'Oüeſt au Sud-Sud-Eſt, accompagné de coups de tonnerre & de pluie ; & nous vimes quelques dauphins & d'autres poiſſons. Depuis quatre ou cinq jours nous avions perdu la terre de vuë ; mais le vent qui avoit tourné au Sud étoit une marque apparente, que nous étions encore trop prés du rivage pour recevoir le veritable vent aliſé d'Eſt : comme les vents d'Eſt que nous avions eu déja prouvoient que nous étions trop éloignez de la terre pour joüir du vent reglé du Sud, qui ſoufle le long de la côte : D'ailleurs, la foibleſſe de l'un & l'autre de ces vents, jointe à leur inconſtance qui les faiſoit paſſer du Sud Sud-Oüeſt au Sud-Eſt, & qui étoit accompagnée de tonnerres, de pluye & de petits frais, ſervoit à confirmer que nous étions entre l'étenduë du vent reglé de la côte, qui vient du Sud, & celle du veritable aliſé, qui eſt toûjours ici le Sud Eſt.

Le 3. de Mai, lors que nous fumes à 20 degrez de Latitude Meridionale, & à 234 milles à l'Oüeſt du Cap Salvadore, il ſe trouva ſept degrez de variation. Nous ne vîmes d'autres oiſeaux que de cette eſpece que nos Matelots apellent Friſeurs-d'eau, parce qu'ils friſent l'eau en volant ; ce ſont de petits oiſeaux noirs, qu'on ne mange point, & qu'on voit dans les mers qui ſont

P. 102. F. 2.

Cet Oiseau aproche beaucoup du Guaraúna, dont Piso a dônné la figure et la description.

F. 1.

Le Pintado, ou l'Oiseau peint.

P. 79.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

nous éloignoit de notre route, ſur tout la nuit : mais le jour nous avions le ſoin de carguer la grande voile. D'ailleurs, nous paſſâmes auprés d'une baleine morte, où il y avoit, pour ainſi dire, des millions d'oiſeaux de mer, qui l'environnoient de toutes parts, auſſi loin que notre vuë pouvoit porter ; les uns étoient à ſe repaître ſur cette carcaſſe, & les autres voltigeoient autour, ou ſe tenoient ſur l'eau, en attendant qu'il y eut moyen d'y aller prendre leur curée. Les oiſeaux nous firent d'abord découvrir la baleine, & il faut avoüer que je n'en avois jamais vû de ma vie un ſi grand nombre enſemble ; il y en avoit de pluſieurs eſpeces, & ils differoient pour la groſſeur, la figure & le plumage. Quelques-uns étoient preſqu'auſſi gros que des oyes, de couleur griſe, avec la poitrine blanche, de même que le bec, les aîles & la queuë. On y voyoit des pintados, ou oiſeaux peints qui ſont auſſi gros que des canards, & marquetez de blanc & de noir ; des friſeurs d'eau, des petrels, & quantité de plus gros oiſeaux. Nous en vîmes des uns & des autres, ſur tout des pintados, depuis que nous fûmes à deux cens lieuës ou environ de la côte du Breſil, juſqu'à ce que nous nous trouvâmes à peu prés à la même diſtance de la Nouvelle Hollande : le pintado eſt un oiſeau du païs Meridional, & de la partie temperée de cette Zone ; du moins je n'en ai jamais guére vû vers le Nord du 30 degré de Latitude Meridionale. Quoi qu'il ſoit auſſi gros qu'un canard, il ne paroît en volant que de la groſſeur d'un pigeon domeſtique, il a la queuë courte, &

les aîles fort longues, comme les ont la plûpart des oiſeaux de mer; ſur tout ceux qui s'éloignent beaucoup du rivage, & qui n'en aprochent preſque pas; ils flotent ſur l'eau pour ſe repoſer; mais ils font leurs œufs à terre, ſi je ne me trompe; il y a trois ſortes de ces oiſeaux, tous de la même forme & groſſeur, & qui ne different entr'eux que par le plumage. Les uns ſont noirs par tout, les autres ont le manteau gris, avec le jabot & le ventre blancs; & les troiſiémes, qui ſont les vrais pintados, ſont admirablement bien mouchetez de blanc & de noir. Ceux-ci ont la tête preſque noire, de même que le bout des aîles & de la queuë: mais dans ce noir des aîles il y a des taches blanches qui paroiſſent être de la grandeur d'un demi-écu quand ils volent, & c'eſt alors qu'on voit mieux leurs taches; leurs aîles ſont auſſi bordées tout autour d'un petit fil noir, & l'on voit ſur le milieu, qui eſt blanc, une tache noire, qui s'éclaircit peu à peu, & aproche d'un gris obſcur vers le dos de l'oiſeau. Le bord interieur des aîles, & le dos même depuis la tête juſques au bout de la queuë ſont émaillez d'un nombre infini de jolies taches, rondes, blanches & noires, de la grandeur d'un ſol marqué; le ventre, les cuiſſes, les côtez & le deſſous des aîles ſont d'un gris clair. Tous les pintados en général vont par troupes, & ils balayent preſque l'eau en volant. Nous en tirâmes un quelque tems aprés, durant le calme qui ſurvint, & un chien barbet que nous avions nous l'aporta. Vous en voiez le profil dans la planche ſuivante, Fig. 1. mais il étoit ſi endommagé par le

coup, qu'on a eu de la peine à le bien repreſenter.

Le pétrel ne differe pas beaucoup de l'hirondelle, mais il eſt plus petit, & il a la queuë plus courte. Il eſt noir par tout, excepté ſur le croupion, où il a une tache blanche : il friſe l'eau en volant de même que l'hitondelle. On n'en voit guére quand il fait beau ; c'eſt pour cela que nos Matelots les appellent des oiſeaux du mauvais tems, & lors qu'ils volent autour des navires, on a ſujet de craindre quelque orage ; ils voltigent même ſous la poupe, s'il y a tempête ; & à meſure qu'ils ſuivent la trace d'un vaiſſeau, ils ſe moüillent les pieds à differentes repriſes ; de ſorte qu'on diroit à les voir, qu'ils marchent plûtôt qu'ils ne volent, & que par alluſion à ſaint Pierre qui marcha ſur le lac de Genneſaret, nos Matelots leur ont donné le nom de pétrels.

Arrivez à 39 d. 32 m. de Latitude, & par l'eſtime proche du Méridien de l'Iſle Triſtian d'Acouha, nous vîmes quantité d'herbe marine. Nous eûmes alors autour de 2 deg. 20 min. de variation Orientale, qui diminua de nouveau à meſure que nous courions à l'Eſt, juſqu'au voiſinage du Meridien de l'Aſcenſion. Nous ne trouvâmes ici que peu ou point de variation ; mais depuis cet endroit, plus nous avançâmes à l'Eſt, plus nôtre variation Occidentale augmenta.

Deux jours avant que je tournaſſe ma route vers le Cap de Bonne Eſperance, j'avois 7 d. 58 min. de Variation Occidentale. J'étois alors, c'eſt-à-dire le 1 de Juin, à 43 d. 27 m. de Longitude Orientale du Cap Salvador, & à 36 d. 30 m. de Latitude. Le 2 du

nous trouvâmes que celles dont nous nous étions servis depuis le Brésil étoient aussi courtes que les autres, dont nous avions fait usage auparavant, étoient trop longues ; ce qui ne pouvoit que produire de grandes erreurs dans toutes ces differentes supputations. Il faut donc qu'un Maître de Navire se munisse de sables fort exacts ; qu'on prenne un soin tout particulier en tirant la ligne des minutes, de peur d'en filer trop par un petit vent moderé, & qu'on s'arrête aussitôt qu'il fait un vent frais ; car lors qu'un vaisseau court 8, 9, ou 10 brasses, une demi brasse, ou même une entiere, s'échape bien vîte sans que l'on s'en aperçoive. Mais pour prévenir le danger, lors qu'on se croit proche de terre, le plus sûr est d'avoir l'œil au guet de bon matin, & de mettre à la cape durant la nuit ; parce qu'un Capitaine, pour si habile qu'il soit, peut se tromper lui-même, sans parler des erreurs où ses gens peuvent tomber, quelque vigilance qu'il y aporte.

Une autre chose qui m'étonna, fut la variation Occidentale, qui par la derniere amplitude que j'avois prise, ne se trouvoit ici que de 7 d. 58 m. au lieu que la variation au Cap, d'où je n'étois pas éloigné de 30 lieuës, étoit alors à plus d'onze degrez ; cependant bien-tôt aprés, lors que je fus à dix lieuës à l'Est du Cap, je ne trouvai que 10 d. 40 m. de variation Occidentale, quoi qu'elle auroit dû être plus grande que par la precedente. J'avouë que tout cela m'embarrassoit, bien que je ne crusse pas qu'on pût prendre la variation avec la derniere exactitude ; parce que le vaisseau agité par une grosse mer, qu'on rencontre souvent dans ce

Voiage, fait que le compas traverſe, & que d'ailleurs le navire même ſe détourne un peu de la droite route, quelque bon Timonnier qu'il y ait au gouvernail: cela poſé, lors qu'on vient à prendre un azimut, il y a preſque toûjours quelque difference entre celui qui regarde le compas, & celui qui prend la hauteur du Soleil; & la moindre erreur de l'un & de l'autre, quand elle ſeroit au même égard, ne peut qu'éloigner beaucoup d'une parfaite éxactitude: mais ce qui me ſurprit le plus, ce fut de trouver que la Variation n'augmentoit & ne diminuoit pas toûjours à proportion des degrez de Longitude Eſt ou Oüeſt; comme je croiois que cela devoit arriver juſques à un certain nombre de degrez de Variation Orientale ou Occidentale, à tels ou à tels Meridiens particuliers. Aprés avoir donc remarqué dans ce voyage que la difference de la Variation n'étoit pas proportionnée avec la difference de la Longitude, je fus ravi de trouver à mon retour en Angleterre, qu'on avoit obſervé la même choſe dans un nouveau calcul qu'on me montra; & où l'on repreſentoit les differentes Variations qu'il y a dans la mer Atlantique, de l'un & de l'autre côté de l'Equateur. L'on y voit que la ligne, qui ne donne aucune variation dans cette mer, n'eſt pas une ligne de Meridien, mais qu'elle eſt fort oblique, comme ſont celles qui marquent l'accroiſſement de la variation de part & d'autre. J'oſe même dire que le Capitaine Halley, qui eſt l'auteur de ce calcul, y a fait un grand pas pour rendre compte de l'irregularité apparente de la variation, ſoit qu'elle croiſſe ou qu'elle diminuë vers la côte qui

eſt au Sud-Eſt de l'Amerique, & pour fixer un ſyſtême de toutes les variations en général. Cela ſeroit d'un ſi grand uſage pour la navigation, que cet habile homme qui joint tous les jours de nouvelles experiences à la profonde connoiſſance qu'il a de toute la théorie ſur ces matieres, ne manquera pas, ſi je ne me trompe, à nous favoriſer bien-tôt d'une plus ample découverte du cours de la Variation; ce qui a été un ſecret inconnu juſques ici. Pour moi, je me croi incapable de travailler à un pareil ſyſtême; mais puis que des faits, qui augmentent l'hiſtoire de la Variation, peuvent ſervir à regler ou à confirmer la théorie, je donnerai ici une Table de toutes les variations que j'obſervai au-delà de l'Equateur, ſoit en allant ou à mon retour; & ſi l'on y trouve quelques erreurs, on peut les corriger par les obſervations des autres.

1699.		D. M. Lat. M	D. M. Longit.	D. M. Variat.
Juin	28	36 40	49 33	22 50 Oc.
	29	36 40	53 12	22 44
	30	36 15	56 22	21 40
Juill.	1	35 35	58 44	19 45
	4	33 32	66 22	16 40
	6	31 30	68 34	12 20
	7	31 45	69 0	12 2
	10	32 39	70 21	13 36
	11	33 4	72 0	12 29
	13	31 17	74 43	10 0
	15	29 20	75 25	10 28
	18	28 16	78 29	9 51
	23	26 43	84 19	9 11
	24	26 28	85 20	8 9
	25	26 14	85 52	8 40
	26	25 36	86 21	8 20
	27	26 43	86 16	7 0
	29	27 38	87 25	8 20
	31	26 54	88 1	9 0
Août	5	25 30	86 3	7 24
	15	24 41	86 2*d*	6 6
	17	23 2	0 22	7 6
	20	19 37	3 0	7 0
	24	19 52	4 41	7 7
	25	19 45	5 10	6 40
	27	19 24	6 11	5 18
	28	18 38	6 57	6 12
Sept.	6	17 16	9 18	4 3
	7	16 9	8 57	2 7
	8	15 37	9 34	2 20

d E. de la Baye des Chiens marins dans la N. Hollande.

1699.		D. M. Lat. M.	D. M. Longit.	D. M. Variat.
Sept.	10	13 55	10 55	1 47 Oc.
	11	13 12	11 42	1 47
Dec.	29	5 1	6 34 *e*	1 2 Or.
1700. *Janv.*	3	1 32	6 53	4 8
Fevr.	13	0 9	2 48 *f*	4 0
	16	0 12	2 31	6 26
	21	0 12	10 23	8 45
	23	0 43	18 0	8 45
	27	2 43	19 41	9 50
Mars	10	5 10	0 5 *g*	1 0
	13	5 35	0 44 *h*	9 0
	30	5 15	6 4	8 25 Oc.
Avr.	6	3 32	8 25	7 16
	22	1 32	0 37 *i*	3 0
Mai	1	3 0	*k*	2 15 Or.
	24	9 59	0 25 *l*	0 15 Oc.
	27	14 33	3 30	1 25
Juin	2	19 44	8 7	5 38
	3	19 51	9 58	6 10
	4	19 46	11 6	6 20
	5	20 0	12 22	4 58
	6	20 0	14 17	7 20
	9	19 59	16 1	6 32
	11	9 57	17 42	8 1
	12	19 48	19 0	6 0

e E. de la Baie de Babao dans l'isle de Timor.
f E. du C. Maba dans la N. Guinée.
g E. du C. S. George dans la N. Bretagne.
h Ou dudit lieu
i Ou du C. Maba. *k* A l'ancre à la hauteur de l'isle Caran. *l* Ou, de la Baye de Babao.

1700.		D. M. Lat. M.	D. M. Longit.	D. M. Variat.
Nov	7	21 26	m	9 0 Occ.
	14	27 1	35 35	16 50
	15	27 20	36 34	18 57
	16	27 11	37 54	17 24
	19	28 14	41 40	19 39
	21	29 24	44 47	20 50
	23	29 42	47 34	21 38
	24	30 16	49 26	26 0
	25	30 40	51 24	22 38
	26	31 51	55 5	22 40
	27	32 55	56 28	27 10
	30	31 55	57 25	27 10
Dec.	1	31 57	58 17	24 30
	2	31 57	59 33	27 57
	4	32 3	61 45	24 50.
	6	32 15	66 0	23 30
	7	37 28	68 36	24 48
	8	33 49	64 38	21 53
	9	32 49	70 9	24 0
	11	32 50	71 45	21 15
	13	31 55	72 32	20 16
	14	31 55	73 39	20 0
	15	32 21	75 22	20 0
	17	33 5	79 39	18 42
	18	33 0	80 39	17 15
	21	34 39	82 46	16 41
	22	34 36	83 19	14 36

m Ou. de l'isle du Prince prés de la Tête de Java.

beau, & je courus à l'Eſt pour trouver le Cap. Le 3 du mois de Juin nous vimes paroître un vaiſſeau qui portoit Pavillon Anglois, & ſur lequel nous avions l'avantage du vent. Je forçai de voiles pour lui parler, & je trouvai que c'étoit l'Antelope de Londres, commandée par le Capitaine Hammond, qui alloit à la Baye de Bengal pour le ſervice de la nouvelle Compagnie des Indes Orientales. Il y avoit pluſieurs paſſagers deſſus, qui alloient s'établir dans ce païs-là ſous le Chevalier Edouard Littleton. Je me rendis à bord, & je fus reconnu du Chevalier & de Mr. Hedges. Ces Meſſieurs & le Capitaine me regalerent fort bien, mais ils avoient eu peur de nous, quoique je leur euſſe envoyé un de mes Officiers. Ils étoient partis du Cap depuis deux jours, & ils y avoient pris des rafraichiſſemens. Ils me dirent que par leur calcul ils devoient être à 60 milles à l'Oueſt du Cap. Pendant que j'étois ſur leur bord, il s'éleva un petit frais d'Oueſt, qui m'obligea de faire ma viſite plus courte, parce que mon deſſein n'étoit pas d'entrer au Cap. Lorſque je pris congé d'eux, ils me firent preſent de la moitié d'un mouton, d'une douzaine de choux, d'autant de citroüilles, de 6 livres de beurre, de ſix couples de Stockfish, & d'une bonne quantité de panais. Je leur envoïai en échange du gruau d'avoine dont ils avoient beſoin.

Lors que je partis d'Angleterre, j'avois réſolu de ne point toucher au Cap; & ce fut une des raiſons pour leſquelles je touchai au Bréſil, afin que mon Equipage s'y rafraîchit, & qu'il ſe diſpoſât à paſſer tout

d'une traite juſques à la nouvelle Hollande. Je continuai donc ma route, & ſur les deux heures de l'aprés-midi nous vimes à l'Eſt la terre du Cap, à plus de ſeize lieuës de nous. J'allai de conſerve tout cet après-midi & le lendemain avec le Capitaine Hammond, qui devoit auſſi doubler le Cap, & nous eumes differentes vûës fort agreables de la terre, qu'on peut voir dans la III. Table No. 6. 7. 8.

Le Dimanche 4. Juin, nous nous ſeparames à quatre heures aprés-midi; l'Antelope continua ſa route vers les Indes Orientales, & je ſuivis la mienne E. S. E. pour arriver plutôt à la nouvelle Hollande : Car quoique ce Païs ſoit au Nord-Eſt du Cap, tous les Vaiſſeaux deſtinez pour cette côte, où le détroit de Sundy, doivent courir quelque temps ſous le même paralelle, où dans une latitude entre le 35 & le 40 deg. du moins, un peu au Sud de l'Eſt, afin de continuer dans la route des vents variables; & ils ne doivent pas ſe hazarder trop tôt à mettre le cap au Nord, de peur de s'engager dans l'étenduë du vent aliſé, qui les détourneroit de leur route à l'Eſt. Le vent ſe rendit plus frais; & nous eumes toûjours en vûë l'Antelope, de même que la terre, juſques au Mardi 6. Juin : Nous vimes alors un nombre infini d'Oiſeaux de pluſieurs eſpeces, & nous regardâmes de tous côtez pour voir s'il y auroit quelque autre baleine morte, mais il n'en parut aucune.

La nuit precedente le Soleil s'étoit couché dans un nuage fort épais qui reſſembloit à la terre; & les autres qu'on voyoit

au-dessus étoient colorez d'un rouge obscur. Le Mardi matin, lors que le Soleil approchoit de l'Horison, les nuës paroissoient fort agréablement dorées, mais avec tout cela j'en craignis les consequences. Le Soleil n'étoit pas monté plus de 2 deg. qu'il entra dans un nuage épais de couleur de fumée, qui étoit paralelle avec l'Horison, & nous en vimes sortir d'abord quantité de rayons obscurs & noirâtres. Le Ciel étoit déja couvert de petites nuës, fort serrées les unes près des autres, de la nature de celles que nous appellons solides, & qui ne menacent pas de pluye; depuis le bord de l'Horison jusques à 3 ou 4. deg. de hauteur, elles étoient de couleur d'or; ensuite jusques à 10 deg. ou environ, elles paroissoient plus rouges, & fort éclatantes; celles qui y noient après jusques à 60 ou 70 deg. de hauteur étoient plus obscures; mais au-delà elles avoient leur couleur naturelle. Je pris garde à tout ceci avec beaucoup de soin, parce que j'avois toûjours observé que de tels nuages menacent d'une tempête prochaine. D'ailleurs, nous étions ici en hiver, & le mauvais temps étoit à craindre, de sorte que je me preparai à essuyer une grosse bourrasque, je fis carguer nos voiles de Perroquet, & je recommandai à mes Officiers de les mettre dedans, en cas que le vent se renforçât. Nous avions alors un beau frais O. N. O. Sur le minuit nous eumes une éclaircie pâle & blanchâtre au N O. ce qui étoit un autre signe que l'orage alloit commencer. En effet le vent fraichit tout d'un coup; là-dessus nous serrames nos voiles de Petro-

quet, nous ferlâmes nôtre grande voile, & nous courumes avec la ſeule voile de Miſaine. Vers les 2. heures du matin la violence du vent redoubla, & nous mîmes le cul au vent, qui ſe renforçoit toûjours : Mais le navire ſe manioit le mieux du monde & filloit à merveille. A 8 heures du matin nous baiſſames nôtre vergue de Miſaine de 4 ou 5 pieds, & nous courions fort vite ſur tout lors qu'un nuage noir nous envoyoit quelques ondées de pluye ou de grêle ; parce que le vent ſoufloit alors avec la derniere impetuoſité. Quoique ces grains ne fuſſent pas de durée, ils ſe ſuivoient de près les uns les autres. D'ailleurs, la mer étoit fort groſſe : mais nous allions d'un cours ſi rapide, vent en poupe, que les vagues ne nous moüillerent preſque point : il n'entra qu'un peu d'eau par les ſabords du Tillac, & une fois même elle jetta une Seche ſur l'afut d'un Canon.

Le vent ne diminua de ſa violence extraordinaire que vers la nuit du Mercredi 7. Juin : Mais nous eumes un beau frais juſques au 16. & un petit vent juſques au 19. Dans cet eſpace, nous avions couru autour de 600. lieuës, & le vent avoit preſque toûjours ſouflé de quelque point de l'Oueſt, c'eſt-à-dire depuis l'Oueſt-Nord-Oueſt, juſques au Sud-quart-à l'Oueſt. Il ſoufloit avec plus de vehemence lors qu'il étoit à l'Oueſt, ou entre l'Oueſt & le Sud-Oueſt, mais lors qu'il tourna plus au Sud, le mauvais temps finit. J'avois déja remarqué autrefois, que dans ces mers auſſi-tôt que le vent d'Oueſt qui cauſoit les tempêtes, ſe rangeoit au Sud, elles dimi-

nuoient, & que ſi le vent ſe tournoit à l'Eſt par le Sud, nous avions de petits frais plus moderez, des calmes, & un beau-temps. Pour ce qui eſt des vents d'Oueſt de ce côté là du Cap, leur violence ne fait pas que nous les ſouhaitions moins, parce-qu'ils nous portent plus vite à l'Eſt: Auſſi toutes les perſonnes qui vont à cette partie des Indes Orientales, qui eſt au Sud de l'Equateur, comme à Timor, Java & Sumatra, tous les vaiſſeaux deſtinez pour la Chine, & tous ceux qui doivent paſſer le détroit de Sundy, ne ſoûpirent qu'après ces vents-là. D'abord qu'ils ont paſſé le Cap, ils rangent d'ordinaire le Sud, afin de trouver les vents d'Oueſt qui ne manquent preſque jamais de ſouffler en hiver au Sud du Cap: Mais en Eté, c'eſt-à-dire toûjours à l'égard de ces climats, il faut qu'ils aillent 40 dég. au Sud pour les rencontrer. Je n'avançai pas cette fois à plus de 36. deg. 40 min. de latitude, & ſouvent même je fus plus au Nord, reduit à changer ma latitude toutes les fois que les vents & le tems le demandoient; du moins dans ces voyages de long cours, il vaut mieux accommoder ſa route au vent qu'il fait. Mais ſi en portant à l'Eſt, nous étions obligez de courir un peu au Nord ou au Sud, il n'y auroit pas grand mal, puis qu'il ne faudroit que cingler à 2 ou 3 points au-delà du vent, lors qu'il eſt Nord ou Sud, ce qui n'empêche pas ſeulement le vaiſſeau de faire trop d'effort, mais abrége plus le chemin, que ſi l'on ſuivoit toûjours le même Rumb de vent, comme font certaines pernes.

Le 19 Juin nous étions à 34 deg. 17 min. de lat. Mer. & à 39. d. 24 min. de long. Or. du Cap, avec de petits frais & des calmes. Le vent étoit au N. E. quart à l'Eſt, & continua toûjours dans quelque point de l'Eſt juſques au 27. Aprés avoir été quelque temps au N. N. E. il vint au N. enſuite à l'O. quart au N. & continua ſur le bord de l'O. c'eſt-à-dire entre le N. N. O. & le S. S. O. juſques au 4. Juillet; dans cet intervalle nous courumes 782 miles. Le vent ſe remit enſuite à l'Eſt, & ſelon nôtre calcul nous devions être alors dans un Meridien à 1110 lieuës E. de celui du Cap. Nous jettames la ſonde par un beau temps; mais il n'y avoit pas fond.

D'ailleurs il ne ſe preſenta rien de fort remarquable dans tout ce voiage, excepté que des oiſeaux nous accompagnerent tout le long du chemin, ſur tout des Pintados & que nous découvrions de tems en tems une Baleine. Mais à méſure que nous aprochions de la côte de la nouvelle Hollande, nous en voyions ſouvent trois ou quatre enſemble. A 90 lieuës ou environ de terre nous commençâmes à voir des herbes marines, toutes de la même ſorte; & plus nous aprochions du rivage, plus il en paroiſſoit. A 30. lieuës nous vimes quelques os de Seche, qui flotoient ſur l'eau; & nous en rencontrames beaucoup plus, lors que nous fumes plus prés de la côte.

Le 25 Juillet à 26 deg. 14 min. de lat. Mer. & à 85 deg. 52 min. de long. Or. du Cap de B Eſperance, nous vimes un des poiſſons qu'on appelle Gars, qui ſauta qua-

tre fois près de nôtre bord, & qui nous parut de la groſſeur d'un Marſouïn. Il faiſoit trés beau ce jour-là, & la mer étoit couverte d'une eſpece de fort petite mouſſe qui reſſembloit à des œufs de poiſſon; il y avoit même quelque menu frétin qui l'accompagnoit. Le 26 nous vimes quantité de petits globules ſur l'eau, qu'on auroit pris pour des perles, & dont quelques-uns étoient de la groſſeur des pois ſecs; ils étoient fort clairs & tranſparens: lors qu'on les écraſoit, il en ſortoit une goute d'eau, & la pellicule qui la renfermoit étoit ſi déliée, qu'on avoit quelque peine à la diſcerner. Il y eut auſſi des herbes marines qui paſſerent dans nôtre voiſinage, d'où nous conclumes que nous verrions bien-tôt la terre. Le 27 nous en vimes flotter d'autres; mais les oiſeaux qui nous avoient preſque toûjours accompagnez depuis le Breſil, nous abandonnerent, excepté deux ou trois Friſeurs d'eau. Le 18 nous vimes quantité d'herbes & de quelques baleines. Le matin du 19 nous eumes un tems fort couvert, des tonnerres, des éclairs & une groſſe pluye, mais il ſe remit au beau dés le ſoir même. Ce jour-là nous vimes l'os d'une Seche, & quelques-uns de nos jeunes gens apperçûrent un poiſſon, qui devoit être un Chien marin, par la deſcription qu'ils firent de ſa tête. Je vis auſſi quelques Bonetas, & quelques Sauteurs, que nos Matelots appellent ainſi, parce qu'ils ſautent beaucoup: d'ailleurs, c'eſt un poiſſon long de 8 pouces, large & bien proportionné, & qui ne differoit pas trop du Rouget.

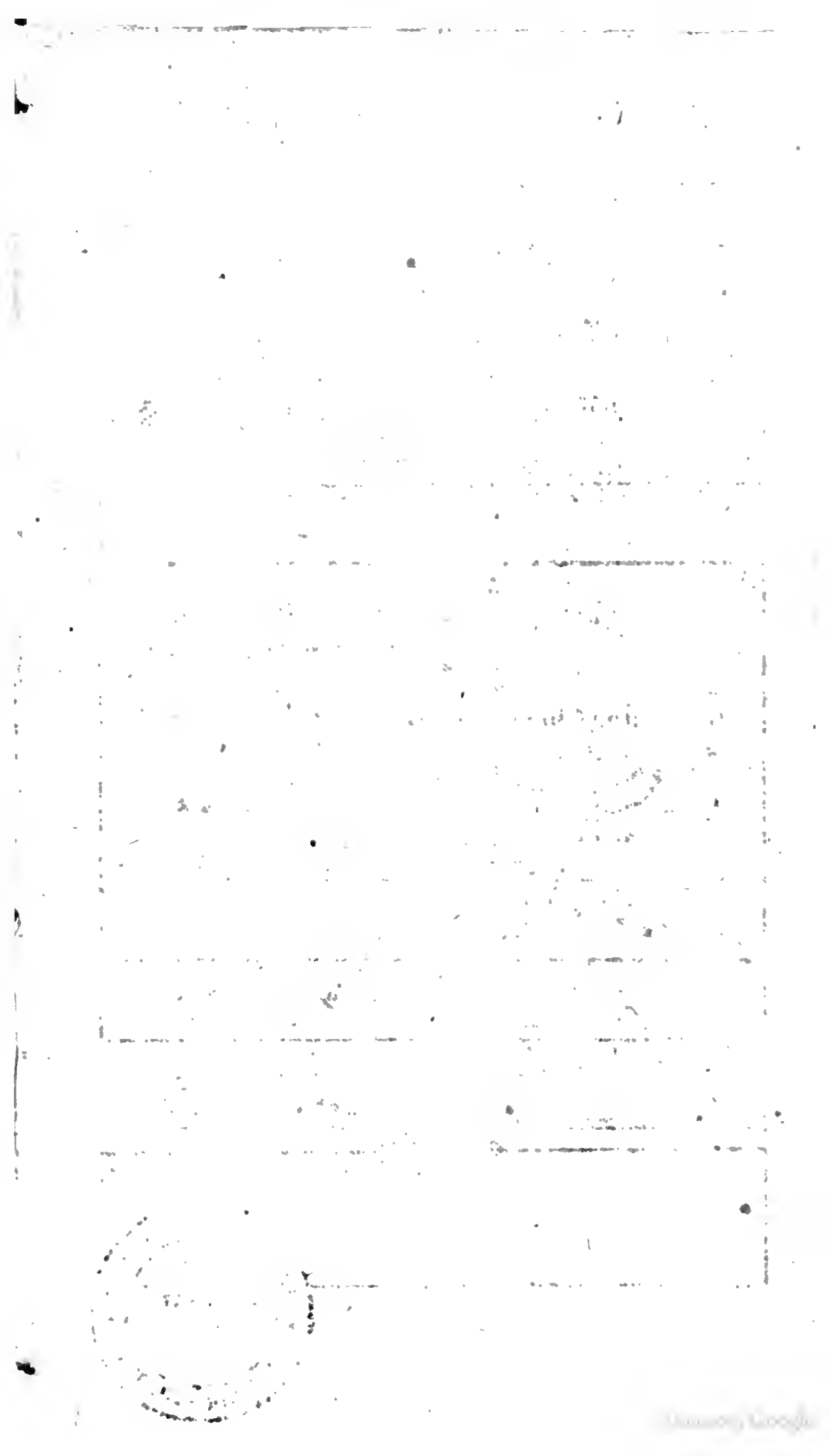
Le 30 Juillet, nous vimes quantité d'os de Seche, & d'herbes marines qui marquoient que nous n'étions pas loin de terre ; tous les oiſeaux que nous avions vû pendant le voyage nous abandonnerent, & nous en vimes à preſent d'une toute autre eſpece, qui étoient de la groſſeur des Vaneaux. Ils avoient le plumage gris, le tour des yeux noir, le bec rouge & pointu, les ailes longues, & la queuë fourchée comme celle des Hirondelles ; & ils battoient les ailes en volant de même que les Vaneaux. L'aprés-midi nous rencontrames une eſpece de marée ou de courant, qui venoit peut-être de quelque batture; mais nous l'avions déja paſſée avant que nous pûſſions jetter le plomb. Quoi qu'il en ſoit, c'etoit un nouveau ſigne que nous approchions de terre ; il fit beau le ſoir par un petit vent d'Oueſt, & nous ſondâmes à 8 heures, mais ſans trouver fond.

Je continuai de cingler à l'Eſt, de faire petites voiles, & d'avoir toûjours l'œil au guet : parce que tous les ſignes que nous avions eu me perſuadoient que nous étions prés de terre. Je ſondai à minuit, & je trouvai 45 braſſes d'eau, un fond de gros ſable & de petites coquilles blanches. Je fis auſſi-tot le Sud, le vent à l'Oueſt, dans la penſee que nous étions au Sud des baſſes d'Abrohles, qui eſt, ſi je ne me trompe, le nom general pour les bancs de ſable, & qui dans une carte que j'avois de cette côte ſont ſituées à 27 deg. 18 min. de lat. & s'avancent autour de 7 lieuës dans la mer. Par ma ſupputation j'étois le jour precedent à 27. deg. 38.

min ; de ſorte que pour éviter ces baſſes nous avions couru à l'Eſt par le Sud, & qu'ainſi je croiois de me trouver à leur Sud, mais lors que le 1 d'Août on vint à jetter de nouveau le plomb à une heure du matin, on n'eut que 25. braſſes d'eau, un fond de roche de corail, & il ſe trouva que le banc étoit à nôtre Sud. Nous revirames au plus vite, & nous mimes le cap au Nord : ce qui nous donna bien-tôt plus de profondeur, puis qu'à deux heures du matin nous eumes 26 braſſes, un fond de corail, à trois, 28 braſſes, toûjours fond de corail : à quatre nous eumes 30 braſſes, le fond de gros ſable, avec quelques roches de corail : & à 5 45 braſſes, le fond de gros ſable & de coquilles. Ce fond, où il n'y avoit plus de corail, faiſoit bien voir que nous avions alors paſſé le banc. Je reconnus auſſi par là que nous avions été à ſon Nord, & qu'il étoit mal placé dans ma carte marine : puis que ſelon mon calcul n'y doit être au 17 deg. de lat. ou environ, & que ſon bord exterieur, ſur lequel je ſondai le lendemain, eſt à 16. lieuës du rivage. Lors qu'il fut jour, nous courumes E. N. E. avec un beau frais, mais nous ne découvrimes la terre du haut de nôtre grand mât qu'à neuf heures du matin ; nous en étions encore éloignez autour de 10 lieuës nous avions 40 braſſes d'eau & un fond de ſable pur. Vers le midi, nous la vimes de nôtre tillac, à 6 lieuës de nous, autant que nous le pouvions conjecturer, & nous eumes encore 40 braſſes d'eau, & le même fond de ſable. Ce jour & le

lendemain, à meſure que nous approchions de terre, nous en primes differentes vûës à pluſieurs diſtances inégales, d'où elle nous parut telle qu'on la voit ici repreſentée Table IV No. 1. 2. 3. 4. 5. On peut obſerver auſſi une fois pour toutes que les latitudes marquées dans ces profils, ne ſont pas la latitude de la terre; mais du vaiſſeau lors qu'on prit ces differentes vûës. Ce matin 1 Août, nous vimes pluſieurs gros oiſeaux de mer qui voloient trois ou quatre de compagnie, & qui reſſembloient aux mâles des Oïes qu'on voit ſur la côte d'Angleterre; nous vîmes auſſi des Monetes de mer, blanches, qui avoient le tour des yeux noir, & la queuë fourchée. Nous ne penſions qu'à trouver un Havre pour nous rafraichir, aprés avoir fait un ſi long voiage & couru depuis le Bréſil juſques ici autour de 114 degrez. D'ailleurs mon deſſein étoit de commencer ici la découverte que j'avois reſolu de faire dans la nouvelle Hollande & la nouvelle Guinée. Le terrain étoit bas, & paroiſſoit uni; à meſure que nous en approchions de plus prés, il avoit l'aſpect qui eſt tracé, Table IV. No. 3, 4, 5, avec quelques côteaux rouges & blancs. Nous primes ces dernieres vûës, lors que nous étions à 26 deg. 10 min. de lat. Merid. & que nous avions 54 braſſes d'eau, à quatre mille du rivage.

A 26 deg. de latitude Meridionale, nous vimes une ouverture, & nous voulumes y entrer dans l'eſperance de trouver un Havre: mais arrivez à ſon emboucheure, qui avoit deux lieuës de lar-



N.o 1.
N. Hollande. du haut du grand Mast a 27 D. 30 m. de Lat. Merid.
E. S.E. a 10 L. de dist
E. ¼ au N.

N.o 2. N. Hollande. le même Cote a 8 L. de dist a 27 D. 28 m. de Lat. Merid.
N.E. ¼ au N. Est

N.o 3. N. Hollande. à 3 L. de dist et a 26 D. 46 m. de Lat. Merid.
N. ¾ O. S.E. ¼ au S.

N.o 4. N. Hollande. à 6 L. de dist et a 25 D. 35 m. de Lat. Merid.
N.N.E. ¼ E. N.E.

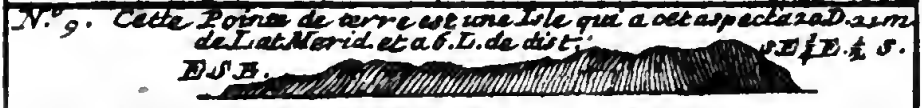
N.o 5. N. Hollande. à 22 D. 10 m. de Lat. Merid. à 8 L. des Montagnes blanches.
N. ¼ a E. N.N.E. ¼ N.

N.o 6.

N.o 7. Cette Montagne Blanche est a 7 L. de dist a 23 D. 5 m. de Lat.

N.o 8. Ce Cap paroit ainsi a 20 D. nord de Lat. et a 4 L. de dist
S. E.

N.o 9. Cette Pointe de terre est une Isle qui a cet aspect a 20 D. 25 m. de Lat. Merid. et a 6 L. de dist.
E. S. E.
S.E. ¼ E. ¼ S.



N.o 10. C'est ainsi que paroit la Pointe de l'autre Isle qui tourne vers le Nord et qui est a 5 L. de dist de la precedente
E.
S.E. ¼ S.

Deux Rocher noirs.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

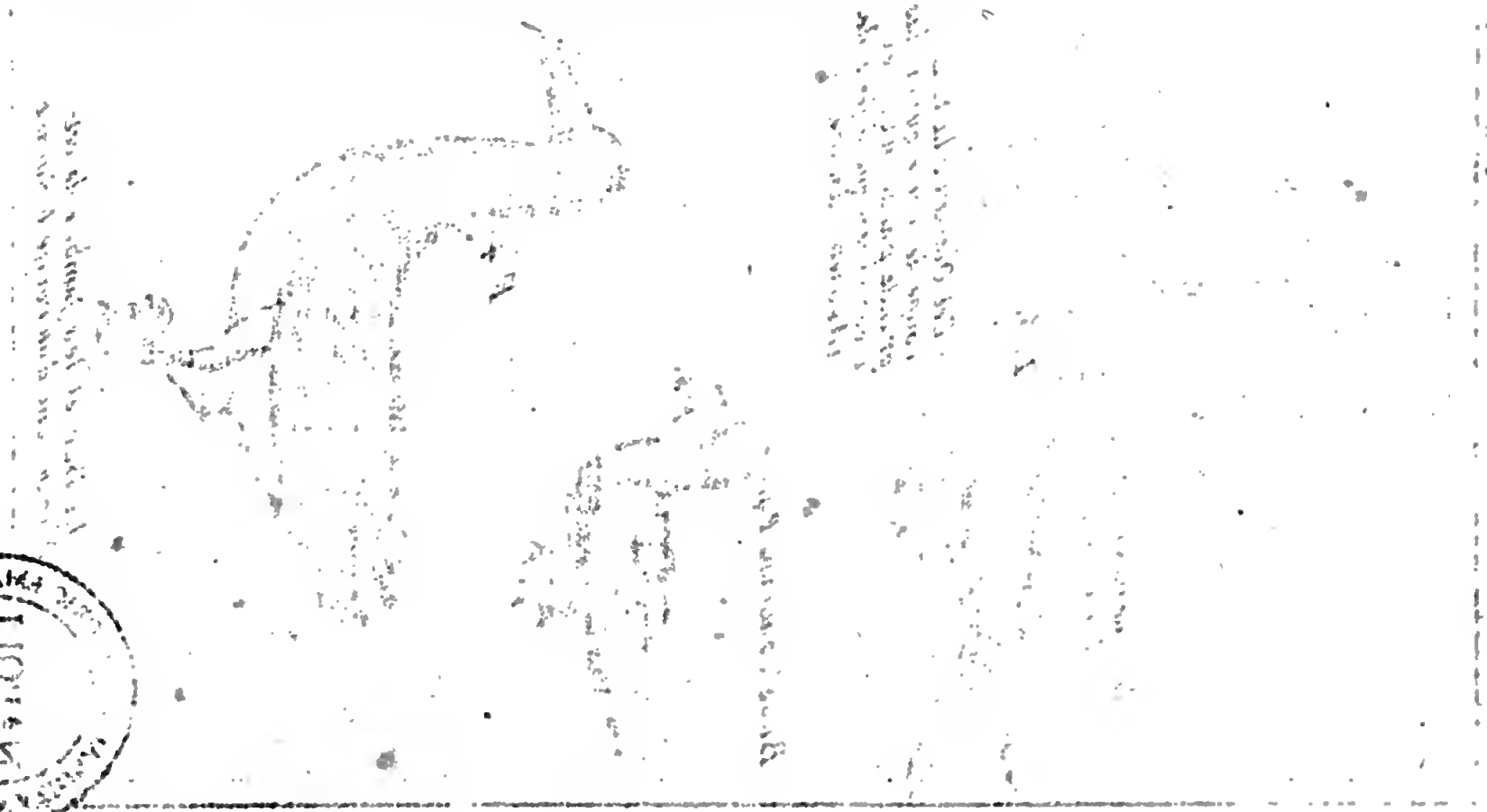
16° lat. Merid

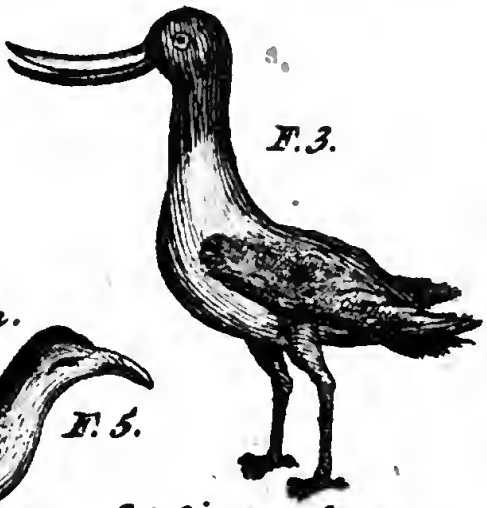
ge ou environ, nous apperçûmes des rochers, & au delà un fond vaſart ; ce qui nous en fit éloigner : Nous y avions 20. braſſes d'eau à deux milles du rivage. Le païs nous parut aſſez beau & uni de tous côtez ; mais nous n'y vimes aucun arbre, ni buiſſon, ni herbe, & il y avoit des collines près de la mer qui étoient eſcarpées. A 16 deg. de latit. Merid. & à 8. ou 9. lieuës en mer, lors qu'on n'eſt qu'à une lieuë du rivage, on trouve preſque par tout 40 braſſes d'eau, ſans que cela differe plus de 3 ou 4 braſſes. Mais le plomb de ſonde amene pluſieurs ſortes de ſable, dont l'un eſt gros & l'autre fin ; il y en a de jaune, de blanc, de gris, de brun, de bleuâtre & de rougeâtre.

Lors que je vis qu'il n'y avoit point de Havre en cet endroit, & que l'ancrage n'y étoit pas bon, je remis en mer le 2. Août au ſoir, parce que je craignois une tempête ſur une côte où le vent donne, & où il n'y avoit point d'abri, & que que j'aimois mieux être en pleine Mer. Les nuages commençoient à s'obſcurcir du côté de l'Oueſt ; le vent s'y étoit déja tourné, & ſoufloit avec aſſez de violence preſque directement ſur la côte, qui court ici N. N. O. & S. S. E. A neuf heures du ſoir, nous avions pris le largue ; mais le vent qui rafraichiſſoit toûjours m'obligea de ſerrer la voile du grand Perroquet & de ne porter que deux grandes voiles avec ce l'. de Miſaine Le 3 Août à deux heures du matin il ſe renforça beaucoup, & la mer devint ſi groſſe que je ferlai tous mes voiles excepté la grande. Malgré tout cela, le

le temps fut assez clair jusques à midi ; mais alors tout le ciel se couvrit de nuages épais, & nous eumes quelques grains de pluie, qui duroient un quart d'heure : Je remarquai de nouveau en cette occasion que le vent redoubloit avec la pluie, & qu'il diminuoit aussi-tôt qu'elle venoit à cesser. Nous sondames plusieurs fois, mais nous ne trouvames point de fond jusques au 4 Août à huit heures du soir, & nous eumes alors 60 brasses d'eau, le fond de corail. A dix heures nous eumes 56 brasses, un fond de sable fin ; & à midi 55 brasses, un fond de sable fin, de couleur pâle & bleuâtre. Quoi que le tems se fut radouci, je ne fis pas plus de voiles jusques au matin du 5 que le vent se mit S. O. Alors je courus au Nord, & à onze heures nous revimes la terre, qui étoit à 10 lieuës de nous. Sur le midi nous étions à 15 deg. 30 min. de lat. & l'aprés-midi de ce même jour nôtre cuisinier mourut : c'étoit un homme d'âge qui avoit trainé long-tems, & qui étoit infirme avant nôtre depart d'Angleterre.

Le 6 Août au matin nous entrames dans une anse, ou je moüillai à sept brasses & demi d'eau, à deux milles du rivage, un fond de sable pur. Il fut assez dificile d'y entrer, parce qu'il y avoit quantité de bancs, mais j'envoyai ma chaloupe pour sonder à la tête du Vaisseau. L'emboucheure de ce détroit, que je nommai la Baye des Chiens marins, est à 17 deg. ou environ de lat. Meridionnale, & sa longitude depuis le Cap de Bonne-Esperance revenoit à 87. degrez ; ce qui





F. 3.

Buse de la N. Hollande.
P. 101. et 115.

F. 5.

Cet Oiseau à la tete rouge, de même que la plus grande partie du Cou. et c'est en ceci qu'il difere de l'Avosetta d'Italie.

Buse Commune P. 116.

F. 6.

F. 4.

Le Bec et les Jambes de cet Oiseau sont d'un rouge Eclatant.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

ce qui eſt 195 lieuës de moins que nos Cartes ordinaires ne marquent, ſupoſé que notre calcul fut juſte, & que nos horloges ne nous trompaſſent point : auſſi-tôt que j'eus ancré dans cette baye, dont j'ai donné le plan *Table IV. N. 6.* j'envoiai ma chaloupe à terre pour chercher de l'eau douce ; mais nos gens revinrent le ſoir, ſans en avoir trouvé. Le lendemain matin j'y allai moi-même, & je fis porter des pioches & des hoyaux, pour creuſer la terre, avec des haches pour couper du bois. Nous creuſâmes inutilement à pluſieurs miles à la ronde, juſqu'à ce qu'enfin ennuyez de chercher de l'eau, nous paſſâmes le reſte de la journée à couper du bois, & la nuit nous retournâmes à bord du navire.

Le terrain eſt aſſez élevé, en ſorte qu'on peut le voir de huit ou neuf lieuës en mer : il paroît fort uni de loin ; mais à meſure qu'on s'en aproche, l'on y trouve quantité d'éminences, qui ne ſont ni hautes ni eſcarpées. La côte eſt preſque par tout en écore : mais dans la baye où nous étions, elle eſt baſſe, & ne monte que par degrez vers l'interieur du païs. Le terroir eſt ſablonneux prés du rivage, & produit une eſpece de gros fenoüil marin, qui porte une fleur jaune. Plus avant, il eſt d'un ſable rougeâtre, qui produit quelque peu d'herbe, de plantes, & d'arbriſſeaux. L'herbe y croît en touffes, de la groſſeur d'un boiſſeau, & diſpercée çà & là, avec un mélange de brouſſaille, qui reſſemble beaucoup à celle qu'on voit dans nos plaines d'Angleterre. L'on y trouve auſſi divers arbres & arbriſſeaux,

mais il n'y en a point qui ait plus de dix pieds de hauteur. Quelques-uns en ont trois de circonference, & leur tige eſt de cinq ou ſix pieds juſques aux branches, qui forment une tête aſſez toufuë, & qui ſont remplies de feüilles étroites & longues pour la plûpart : la couleur de ces feuilles étoit blanchâtre d'un côté, & verte de l'autre ; celle de l'écorce des arbres étoit à peu prés de même, c'eſt-à-dire d'un verd pâle : il y avoit de ces arbres qui ſentoient bon, & dont le bois aprés en avoir ôté l'écorce, étoit plus rouge que le ſaſſafras de la floride. Preſque tous les arbres & les arbriſſeaux étoient alors fleuris, ou avoient même des bayes. Les fleurs étoient diverſement colorees ſelon la differente eſpece des arbres ; il y en avoit de rouges, de blanches, de jaunes, &c. mais les bleuës dominoient ſur tout, & rendoient en général une odeur fort agréable, ſans l'ôter à quelques-unes des autres : il y avoit auſſi de tres-petites fleurs, d'une beauté & d'une odeur merveilleuſe, & dont je n'avois jamais vû la plûpart, outre quelques plantes, des herbes, & des fleurs à longue tige.

Pour les oiſeaux de terre, nous ne vîmes que des aigles, & cinq ou ſix ſortes de petits oiſeaux, dont les plus gros n'excedoient pas la groſſeur des aloüettes. Quelques-uns n'étoient pas plus gros que des roitelets ; mais ils avoient tous un chant fort aigu & plein de mélodie ; nous trouvâmes d'ailleurs quelques-uns de leurs nids avec les petits dedans : à l'égard des oiſeaux de riviere ou de mer, il y a des canars, qui avoient des

petits dans cette saison, c'est-à-dire à l'entrée du Printems de ces climats, des corlieus, des galdens, des chasseurs d'écrevisses, des cormorans, des mouettes, des pelicans, & de quelques autres especes, dont je n'ai vu de ma vie les semblables dans aucun autre païs. L'on peut voir ici la figure de quatre sortes d'oiseaux qu'on trouve sur cette côte. Voy *Oyseaux* : Fig. 2. 3, 4, 5.

Pour les animaux terrestres, nous vîmes ici une sorte de lapins, qui different de ceux des Indes Occidentales, sur tout à l'égard des jambes de devant, que les premiers ont fort courtes, mais ils s'en servent tout de même à sauter, & leur chair n'est pas moins bonne. Nous ne vîmes d'ailleurs qu'une sorte de guanos, de la même figure & grosseur des autres, dont j'ai fait la description *Tome premier*; mais qui en different en trois choses remarquables : ceux-ci ont la tête plus grosse & plus laide, ils n'ont pour toute queuë, qu'un gros moignon, qui ressemble à une autre tête, quoi qu'il n'y ait point de bouche ni des yeux. On peut compter pour une quatriéme difference, que leurs quatre jambes sont toutes de la même longueur. On diroit aussi par les jointures, que ces animaux peuvent marcher également la tête la premiere, ou la queuë; ils sont marquetez de noir & de jaune comme les crapaux, & ils ont des écailles sur le dos, attachées à la peau, qui ressemblent à celles des crocodiles; ils marchent avec beaucoup de lenteur, & lors qu'on s'aprochent d'eux, ils s'arrêtent tout court

& ſiflent, ſans ſe mettre en peine de prendre la fuite. Quand on les ouvre, ils ont une odeur fort deſagréable, & leur foie eſt tacheté de noir & de jaune de même que leur peau. Je n'ai vû de ma vie une créature ſi laide ni ſi dégoûtante: quoi que j'aie dit dans mon premier Volume, que la chair des guanos étoit fort bonne, & que j'en aie mangé diverſes fois avec plaiſir, de même que des ſerpens, des crocodiles, des alligators, & pluſieurs autres animaux aſſez hideux à lavuë, il y en a même peu qu'une bonne faim ne me réduiſit à manger: cependant il me ſemble que je n'aurois pas eu le courage de goûter de ces guanos de la Nouvelle Hollande, tant la vûë m'en parut affreuſe, & l'odeur choquante.

Il n'y avoit point ici des rivieres, ni des lacs d'eau douce; de ſorte que nous ne vîmes que des poiſſons de mer, ſur tout des chiens marins, dont il y avoit ſi grande quantité, que j'appellai cette Anſe la baye des chiens marins. Nous y trouvâmes auſſi des limandes, des raies de pluſieurs ſortes, dont les unes reſſembloient au diable-de-mer, des gars, des bonetas, &c. Pour les poiſſons à coquille, nous y vîmes des moules, des petoncles, des huitres communes & des longues, des nacres, &c. Le rivage étoit couvert d'un nombre infini de coquilles fort extraordinaires & d'une grande beauté, ſoit pour la couleur ou pour la figure, elles étoient admirablement bien tachetées de rouge, de verd, ou de jaune, &c. & de ma vie je n'en avois vû de ſi curieuſes; j'en pris une grande quan-

tité, mais je les perdis preſque toutes, & il ne m'en reſta qu'une petite partie des moins belles.

D'ailleurs, on trouve ici des tortuës vertes, qui peſent autour de 200 livres. Nous en atrapâmes deux, que le reflux de la mer avoit laiſſé derriere un rocher, ſur lequel ſans doute elles n'avoient pû grimper. Tout mon Equipage en vécut deux jours, & on peut dire qu'elles n'étoient pas mauvaiſes. Nous prîmes quantité de chiens marins, que nos Matelots mangeoient de fort bon apetit : nous en prîmes un entr'autres, qui avoit onze pieds de long ; l'eſpace entre les deux yeux étoit de vingt pouces, & il y en avoit dix huit d'un coin de la bouche à l'autre ; ſon eſtomac étoit comme un ſac de cuir fort épais, & ſi dur, qu'à peine un couteau bien afilé pût le couper ; nous y trouvâmes la tête & les os d'un hippopotame, dont les lévres veluës étoient encore ſaines, & la machoire ferme ; j'en tirai pluſieurs dents, deux deſquelles étoient de la groſſeur du pouce, & avoient huit pouces de long, elles étoient déliées au bout & un peu crochuës ; mais les autres n'avoient pas plus de la moitié de cette longueur : l'eſtomac du chien marin étoit rempli d'une gelée qui ſentoit fort mauvais, ce qui ne m'empêcha pas de garder ſes dents & ſa machoire, & de donner la chair à mon équipage, qui eut le ſoin de n'en laiſſer rien perdre.

Nous entrâmes dans cette baye le ſept Août, & j'y moüillai en trois differens endroits. Nous reſtâmes au premier, qui

étoit à l'Oüeſt de la baye, juſques à l'onziéme. Durant cet intervale, nous cherchâmes de l'eau douce, ſans en pouvoir trouver ; nous fimes bonne proviſion de bois, & nous vécumes de lapins, de tortuës, de quelques oiſeaux, de chiens marins & d'autre poiſſon ; ce qui nous rafraîchit beaucoup, & nous rendit plus vigoureux que nous n'étions à nôtre arrivée. Mon deſſein étoit de pénétrer plus avant dans la baye, pour prendre de l'eau douce, parce que la mienne commençoit fort à diminuer, & pour découvrir cet endroit de la côte. Du moüillage où nous étions, je voyois tout ouvert devant moi, & cela m'invita à paſſer outre. De ſorte que l'onziéme Août vers le midi j'avançai à petites voiles, & je me tins toujours ſur mes gardes, dans la crainte de trouver quelques baſſes. Nous eûmes tantôt plus, tantôt moins de fond, & ſur les deux heures de l'aprés-midi nous vîmes par prouë la terre, qui fait le Sud de la baye. Vers le ſoir nous rencontrâmes des bancs ; ce qui m'obligea de diminuer mes voiles, & de louvoyer toute la nuit avec deux voiles de perroquet, toûjours la ſonde à la main, ſans que nous euſſions jamais plus de dix braſſes d'eau, ni guére moins de ſept. La profondeur augmentoit & diminuoit d'une maniere ſi douce, qu'en jettant cinq ou ſix fois le plomb, à peine ſe trouvoit-il un pié de difference ; lors que nous eumes 7 braſſes d'eau de tous côtez, nous revirâmes auſſi-tôt. De cette partie Méridionale de la baye, il nous fut impoſſible de revoir l'endroit d'où nous étions venus

l'aprés-midi : & nous trouvâmes que c'étoit une iſle de trois ou quatre lieuës de long, comme on la voit repreſentée Table IV. No. 6. Mais je ne tâchai pas de la reconnoître de plus prés, parce qu'elle nous parut ſterile, & que d'ailleurs le vent ne le permettoit point, ſans nous expoſer à trop d'embarras ; il y avoit auſſi de bas fonds à preſque toutes les ouvertures ; de ſorte que je ne pouſſai pas plus loin de ce côté du Sud-Oüeſt, & du Sud de la baye ; mais je tournai à l'Eſt, pour voir s'il y auroit quelque terre de ce côté-là. Le 12 au matin, nous paſſâmes prés de la pointe Septentrionale de la terre que nous venions de laiſſer, & nous fumes confirmez que c'étoit une iſle par l'ouverture que nous vîmes à l'Eſt, comme celle que nous avions trouvé à l'Oueſt. J'avançai donc dans la baye par un beau tems, un petit frais & la mer tranquile. Nous eumes d'abord ſept braſſes d'eau, ce qui dura long-tems, mais enfin nous n'en trouvâmes que ſix : alors nous vîmes par proüe la terre, qui fait l'Eſt de la baye dans le plan que j'en ai donné : il y avoit ſi peu de fonds, que le vaiſſeau n'en pût aprocher, & qu'il étoit même dangereux de ſe tenir ici : d'ailleurs, le terrain étoit ſi bas, que la mer devoit le couvrir en pleine marée, & qu'il n'y avoit aucune apparence d'y trouver de l'eau douce, quoi qu'il y eut quelques arbres, qui reſſembloient à des mangles ; de ſorte que je m'en éloignai cet aprés-midi, & que je trouvai plus de fond, à meſure que je faiſois chemin. Avant la nuit, nous ancrâmes à huit braſſes d'eau, vers

le milieu de la baye, où le fond étoit d'un ſable pur & blanc : le lendemain je levai l'ancre, & l'aprés-midi du même jour nous moüillâmes proche de deux iſles & d'un banc de corail qui font face à la baye. J'eſpalmai mon vaiſſeau dans ce parage, & comme il n'y avoit plus rien à faire ici, je mis à la voile pour prendre le largue, toujours la ſonde à la main : mais l'eau étoit ſi baſſe, qu'il n'y eut pas moien de paſſer en mer à l'Eſt de ces deux derniéres iſles, ni par le canal qu'elles forment ; de ſorte qu'il falut retourner à l'entrée de l'Oüeſt, & ſortir par le même endroit que j'étois venu, avec cette ſeule difference que je paſſai à l'Eſt, au lieu de l'Oüeſt du petit banc qui eſt marqué dans la Table. Nous eumes dans ce canal dix, douze, & treize braſſes d'eau, & cette profondeur augmenta juſqu'à ce que nous fuſſions en mer. Le jour qui préceda notre ſortie, j'envoiai ma chaloupe à la plus Septentrionale de ces deux iſles, qui eſt auſſi la plus petite, & cependant je pris quantité de petit poiſſon à la ligne. Lors que mes gens furent de retour, ils m'aprirent que cette iſle ne produiſoit qu'une eſpece d'herbe verte, courte, rude, & pleine de pointes ; qu'il n'y avoit ni bois, ni eau douce ; & que la mer briſoit entre les deux iſles, ce qui eſt la marque d'un bas-fond ; ils virent d'ailleurs une groſſe tortuë, avec quantité de limandes & de rayes, mais ils n'en pêchérent point.

Le 14 Août je ſortis de cette baye, dont j'ai dit que l'embouchure eſt au 25 degré, cinq minutes, dans le deſſein de ranger la

côte au Nord-Eſt, juſqu'à ce que je puſſe aborder commodément à quelque autre endroit de la Nouvelle Hollande. Nous vîmes à notre paſſage trois ſerpens d'eau, tachetez de jaune & de brun obſcur, qui étoient de la groſſeur du poignet, & avoient autour de quatre pieds de long. Ce furent les premiers que je vis ſur cette côte, où l'on en trouve quantité de pluſieurs eſpeces. Nous démarrâmes avec un vent de Nord, & nous avions la terre au Nord-Eſt. Nous louvoyâmes ſans guére avancer juſques au lendemain que le vent ſe fit Sud-Sud Oüeſt & Sud : alors je courus au Nord, à ſix ou ſept lieuës du rivage, & nous avions 40 ou 46 braſſes d'eau, un fond de ſable brun, mêlé de quelques coquilles blanches : le 15 Août nous fumes au 24 deg. 41 min. de Latitude, & le 16 à midi au 23 deg. 22 min. Le vent ſe tourna à l'Eſt par le Nord, ce qui nous réduiſit à courir au large, & à perdre la terre de vûë. Je fis ſonder enſuite, & l'on ne trouva point de fond avec une ligne de 80 braſſes ; mais bien-tôt aprés le vent ſe remit au Sud, & nous portâmes encore au Nord. Nous vîmes pluſieurs petits dauphins, des baleines, quantité d'os de ſeche qui flotoient, & tous les jours quelques ſerpens d'eau : le 17 nous revîmes la terre, & nous en eumes l'aſpect qui eſt tracé *Table IV.* No. 7.

Le 18 aprés-midi, je découvris à trois ou quatre lieuës du rivage, la pointe d'un banc qui avançoit plus d'une lieuë en mer. Les vagues y briſoient avec beaucoup de violence, & cela me le fit appercevoir :

Auſſi-tôt je m'en éloignai & nous cabottames à ſept ou huit lieuës de diſtance du bord. A minuit nous ſondâmes, & il ne ſe trouva que vingt braſſes, un fond de ſable dur. Je reconnus par-là que nous étions ſur un autre banc, de ſorte que je fis l'Oueſt demi-heure, & nous eumes alors quarante braſſes. Le 19 à une heure du matin notre profondeur augmenta juſques à 85 braſſes, & à deux heures il n'y avoit plus de fond. Dans la crainte de tomber ſur quelque autre banc, je mis le cap au Nord, c'eſt-à dire, à deux rumbs de la côte, qui court ici Nord-Nord-Eſt : mais réſolu de chercher de l'eau, & d'examiner le païs d'abord qu'il ſe trouveroit quelque ouverture commode pour en approcher, je ne m'éloignai pas trop de terre. Au reſte, à l'endroit dont je viens de parler, où la profondeur n'étoit que de vingt braſſes, nous eumes quantité de baleines autour de notre vaiſſeau, à l'avant, à l'arriere & aux côtez, mais elles nous quittérent, auſſi tôt qu'il y eut plus de fond. J'avouë que le bruit de leur ſoufle, & le batement de leurs queuës, qui faiſoient blanchir la mer, comme s'il y eut eû quelque briſant, & que les vagues euſſent donné contre des rochers, nous imprimérent une grande fraieur. Le banc où nous les vîmes eſt au 22 deg. 22. minutes de latitude. Nous n'avions rencontré que ces deux bancs en mer, depuis les baſſes d'Abrohlo, & l'on peut dire en général que la côte eſt fort ſaine. D'ailleurs, par nos cartes nous devions être ce matin à onze lieuës du rivage, & il ſe trouva que nous n'en étions

éloignez que de quatre ; d'où il s'enſuivoit, ou que nos Cartes étoient fautives, ou qu'il y avoit ici quelque marée, dont nous ne nous étions pas apperçûs ; cependant nous avions trouvé juſqu'ici, & nous reconnumes dans la ſuite que nos Cartes marquoient la ſituation de la côte avec aſſez de juſteſſe : il y a donc apparence que nous fumes trompez par quelque marée, quoi que nous n'en euſſions pas rencontré plûtôt. Pour ce qui eſt des vents qui avoient ſouflé juſques à cet endroit ; depuis que nous étions arrivez ſur cette côte, c'eſt-à-dire depuis le 28 degré de Latitude, nous avions toûjours couru dans l'étenduë du vent aliſe, qui ne fut interrompu que par la tempête, dont j'ai déja fait la deſcription : auſſi-tôt que nous eumes atteint le vingt-cinq degré de latitude, le veritable vent reglé, qui eſt ici Sud-Sud-Eſt, nous accompagnoit d'ordinaire, lors que nous étions à quelque diſtance du rivage ; mais les briſes de mer & de terre, ne nous manquoient pas, ſur tout ſi nous approchions du bord, & lors que nous étions dans la baye des chiens marins ; où un vent particulier d'un Nord Oueſt tempétueux nous avoit fait entrer. Ce même jour donc dix-neuf Août, nous cotoyâmes avec un beau frais du véritable aliſe, à Sud-Sud-Eſt, par un temps fort ſerain. Nous prîmes le large vers le ſoir, & le lendemain matin, nous ne vîmes plus la terre, qui commençoit ici à tourner au Nord-Eſt. Nous étions à ſon Nord, & le vent avoit paſſé du Sud-Sud-Eſt, à l'Eſt-Sud-Eſt,

c'eſt-à-dire du vent réglé à la briſe de mer, eû égard à la ſituation de la terre ; de ſorte que nous ne pûmes la revoir de quelque temps, quoi que nous pinçaſſions le vent de fort prés. Nous fumes le 19 à 21 deg. 42. min. de Latitude. Le 20 à 19 deg. 37 min. & nous ſerrâmes le vent de prés pour amener la terre, mais il nous fut impoſſible d'en venir à bout : le temps étoit fort beau, & quoi que nous fuſſions aſſez éloignez du rivage pour n'en avoir pas la vuë, malgré tout cela, nous eumes des briſes de mer & de terre : dans la nuit nous eumes la briſe de terre au Sud-Sud-Eſt ; un petit vent frais, qui le matin au lever du Soleil ſe tourna peu à peu, & ſe renforça juſqu'à midi : alors il vint Eſt-Sud-Eſt, qui eſt ici la véritable briſe de mer ; il fraîchit tant, qu'à peine pûmes-nous porter nos voiles de perroquet bourcées ; il continua de même juſques à trois heures aprés-midi, & alors il molit de nouveau. Le Ciel étoit ſi ſerain, qu'on ne voyoit pas un ſeul nuage ; mais le temps paroiſſoit gris & plein de gelée blanche, ſur tout prés de l'horiſon. Ce jour vingt d'Août nous jettâmes le plomb de ſonde à diverſes repriſes, & d'abord il ne ſe trouva point de fond ; mais nous eumes enſuite depuis cinquante-deux, juſqu'à quarante-cinq braſſes, un fond de gros ſable brun, mêlé de pierres brunes & blanches, avec des rayes au ſuif.

Le 21 nous eumes encore des briſes de terre la nuit, & des briſes de mer durant le jour, & nous vîmes quantité de ſerpens, dont il y en avoit deux ſortes. Les uns étoient

étoient jaunes & de la groſſeur du poignet; ils avoient autour de quatre pieds de long, & la queuë plate, de quatre doigts ou environ de large. Les autres étoient beaucoup plus petits & plus courts, ronds & marquetez de noir & de jaune. Nous ſondâmes pluſieurs fois, & nous eumes quarante-cinq braſſes, le fond de ſable. Nous ne portâmes vers la terre qu'à midi, & nous ne la découvrîmes d'abord que du haut de notre grand mât; elle étoit à neuf lieuës de diſtance à notre Sud-Eſt, quart à l'Eſt, & ſembloit former une eſpece de cap. La briſe de mer ne fut pas aujourd'hui ſi fraîche que le jour précédent, & vint même plus de côté; de ſorte que nous eûmes le vent à ſouhait pour aprocher de terre, & que ſur le coucher du Soleil nous moüaillames à vingt braſſes, un fond de ſable net, autour de cinq lieuës de cette pointe, qui nous avoit paru de loin en forme de cap, mais qui étoit l'extrêmité la plus Orientale d'une iſle, de cinq ou ſix lieuës de long, & d'une de large. Il y avoit trois ou quatre iſles couvertes de rochers à une lieuë de diſtance entre nous & cette pointe-là, & nous en vîmes du haut du grand mât, une infinité d'autres à l'Eſt & à l'Oüeſt, auſſi loin que notre vûë pouvoit s'étendre. De même vers le Sud, on ne voyoit que des iſles, qui étoient aſſez élevées pour paroître de huit ou neuf lieuës: il n'y a preſque aucun doute que ce ne fut une ſuite d'iſles, qui s'étendoient en longueur plus de vingt lieuës, de l'Eſt Nord-Eſt, à l'Oüeſt-Sud-Oüeſt, peut-être même juſqu'aux iſles de la baye des chiens ma-

rins ; & aſſez avant en largeur, puis que nous en découvrions l'eſpace de neuf ou dix lieuës vers le continent de la Nouvelle Hollande, s'il y en a du moins de ce côté. Quoi qu'il en ſoit, les groſſes marées que je rencontrai quelque temps aprés me firent ſoupçonner qu'il y pourroit bien avoir ici une eſpece d'archipel, & peut-être même un paſſage par le Sud de la Nouvelle Hollande & de la N. Guinée, dans la grande mer du Sud vers l'Eſt. Je dis alors à mes Officiers, qu'à mon retour de la N. Guinée je le tenterois, s'il n'y avoit aucun obſtacle d'ailleurs; mais je ne voulus point m'y haſarder cette fois, parce que nous manquions d'eau, & qu'il n'étoit pas fort certain ſi nous en trouverions-là. Ce parage eſt à vingt degrez vingt & un minut. de latit. mais dans la Carte de Taſman que j'avois, il eſt marqué à dix-neuf degrez cinquante minut. & la côte y eſt tracée ſans aucune interruption, avec quelques embouchures qu'on prendroit pour des rivieres, quoi qu'il y ait pluſieurs iſles entre deux. L'on en peut voir differens aſpects, *Table IV. N.* 8, 9, 10. Ce parage eſt donc quarante minut. plus au Nord qu'il n'eſt mis dans la Carte de Mr Taſman, & lors que je fûs à la ſonde, je trouvai en général qu'il y avoit moins de fond, que la ligne de ſa route marquée de points n'en indique ; ce qui me fait conjecturer qu'il n'arriva pas auſſi prés de terre que cette ligne le montre ; que par conſequent il avoit plus de fond, & qu'il ne pouvoit pas ſi bien diſtinguer les iſles. Son méridien ou ſa différence de longitude depuis

la baye des chiens-marins, s'accorde assez juste avec mon calcul, qui revient à deux cens trente-deux lieuës, quoi que nous differions en latitude. Au reste, ce qui prouve que la ligne qui marque sa route, est placée trop prés du bord, c'est que l'eau est si basse dans cet endroit là, ou du moins tantsoit peu à l'Est de ce parage, qu'il lui étoit impossible d'y aller.

Mais pour reprendre mon sujet, nous eûmes la nuit une petite brise de terre, & le matin je levai l'ancre, pour m'avancer entre les isles, où il y avoit de grands canaux d'une lieuë de large, & quelques-uns même de deux ou de trois. J'envoiai ma chaloupe devant pour sonder, avec ordre de revenir, s'il n'y avoit pas de fond; mais ils en trouvérent assez; de sorte qu'ils abordérent à une de ces isles, pour y chercher de l'eau, en attendant que le navire s'y rendit. Nous suivîmes donc la sonde à la main, & nous eûmes vingt brasses de profondeur jusqu'à deux lieuës de la pointe plate de l'isle: alors nous trouvâmes des bas fonds, où il y avoit tantôt plus & tantôt moins d'eau; malgré tout cela nous fimes chemin à petites voiles, sans quitter la sonde, & toûjours sur nos gardes; à deux miles ou environ & à côté de la pointe plate nous n'eûmes que sept brasses; ce qui nous obligea de nous en éloigner un peu, mais il n'y eut pas plus de fond: nous passâmes outre, & tout d'un coup il ne se trouva que quatre brasses d'eau: cependant on n'eût pas plûtôt mis à l'ancre, & filé le tiers d'un cable, que nous en trouvâmes sept brasses, tant le fonds étoit iné-

gal. Ma chaloupe vint auſſi-tôt à bord, & les gens me dirent que l'iſle étoit pleine de rochers ; & qu'il n'y avoit pas grande apparence d'y trouver de l'eau. Je les envoyai donc ſonder, avec ordre, que s'ils trouvoient un Canal de huit ou dix braſſes de fond, ils n'avoient qu'à continuer leur route, & que je les ſuivrois. Nous étions alors à quatre lieuës ou environ des rochers les plus voiſins du rivage, qui formoient autant de petites iſles, & nous ne voyions tout autour de nous vers la mer que des iſles, dont les unes avoient cinq ou ſix lieuës de long, & d'autres un mile de circuit. Les grandes étoient aſſez hautes, mais elles paroiſſoient arides & couvertes de certains rochers, de couleur jaunâtre ; ce qui me fit deſeſperer d'y trouver de l'eau. Je me flâtois pourtant que ſi je me donnois le loiſir de chercher, je trouverois quelque canal qui me conduiroit au-delà de toutes ces iſles, & qu'alors nous pourrions aborder à la Nouvelle Hollande, ou à quelques autres iſles qui nous fourniroient de l'eau & d'autres rafraîchiſſemens : d'ailleurs, au milieu de tant d'iſles, & eû égard à la latitude où nous étions, je croiois trouver quelque ſorte de bon mineral, ou de l'ambre gris : mais nous n'eûmes pas fait plus d'une lieuë, que notre profondeur vint à diminuer, & qu'il falut moüiller à ſix braſſes, un fond de ſable pur.

Nous étions ici à une lieuë de l'autre côté de l'iſle, oppoſé à celui où étoit la plaine plate, dont j'ai parlé ci-deſſus. J'allai d'abord à terre avec quelques-uns de mes gens pour chercher de l'eau, mais nous

n'en trouvâmes point : il n'y avoit que deux ou trois ſortes de buiſſons, dont les uns qui étoient en plus grand nombre & n'avoient aucune odeur, reſſembloient au romarin ; c'eſt pour cela que je donnai ce nom à l'iſle. Quelques-uns des autres buiſſons ou arbriſſeaux étoient chargez de fleurs jaunes & bleuës. Nous y vîmes auſſi deux ſortes de féves, dont les unes croiſſoient ſur un buiſſon, & les autres ſur une eſpece de vigne rampante, qui avoit les feüilles larges & fort épaiſſes, & dont la fleur plus grande que celles de féves, en approchoit beaucoup pour la figure, mais elle étoit d'un trés-beau rouge enfoncé. Nous y vîmes quelques cormorans, des mouetes, de chaſſeurs d'écreviſſes, &c. quelques petits oiſeaux, & une eſpece de perroquets blancs, qui alloient par grandes troupes. D'ailleurs, entre le poiſſon à coquille, nous y trouvâmes des petoncles, & quantité de petites huîtres qui croiſſoient ſur les rochers, & qui étoient d'un goût excellent. Nous vîmes paroître quelques tortuës vertes dans la mer, bon nombre de chiens marins, & quantité de ſerpens de pluſieurs ſortes & de differente groſſeur. Les pierres qu'il y avoit ici étoient couvertes d'une eſpece de roüille, & fort peſantes. Nous trouvâmes enfin des buiſſons brûlez ; mais il n'y avoit aucun autre ſigne qui marquât que cette iſle fut habitée.

Nous apperçûmes de la fumée ſur une iſle à trois ou quatre lieuës de nous ; ce qui nous fit conjecturer qu'il y avoit des habitans & de l'eau douce. Quoi qu'il en ſoit, je retournai le ſoir à mon bord, pour con-

ſulter avec mes Officiers, ſi nous y enverrions, ou ſi la chaloupe iroit ſur quelque autre de ces iſles, ou ſi nous partirions pour aller chercher un meilleur ancrage, puis qu'il y avoit ici un bas fond, & que nous y étions expoſez aux vents & aux marées. Tous conclurent au départ; & là-deſſus je donnai ordre qu'on levât l'ancre dés la pointe du jour, & qu'on profitât de la briſe de terre.

Nous mîmes donc à la voile le vingt-trois Août, à cinq heures du matin, avec une bonne briſe de terre au Sud-Sud-Eſt. A huit heures nous fûmes dégagez, & bien nous valut, puis que ſur les neuf heures la briſe de mer ſe leva avec beaucoup de violence; elle fraîchit même de telle maniere, qu'il falut ſerrer nos voiles de perroquet, & ne porter que les deux pacfis. Le Ciel étoit ſerain, & il n'y avoit pas un ſeul nuage; mais la nuit précédente l'horiſon avoit paru fort broüillé, & le Soleil qui étoit fort rouge à ſon coucher, s'étoit levé ce matin avec la même couleur. La violence du vent continua juſqu'à midi; alors il molit, & il faut avoüer que je n'avois preſque jamais ſenti une briſe plus forcée. Ces briſes de mer duroient trois ou quatre jours, & ſe levoient avec le Soleil: à neuf heures elles devenoient carrabinées, & continuoient ainſi juſques à midi; elles diminuoient alors, & au Soleil couché il y avoit ſi peu de vent que c'étoit plûtôt un calme, juſqu'à ce que les briſes de terre vinſſent à ſoufler; ce qui ne manquoit jamais à une ou deux heures du matin. Les briſes de terre ſoufloient entre

le Sud-Sud Oüeſt, & le Sud Sud-Eſt, & celles de mer entre l'Eſt-Nord-Eſt, & le Nord-Nord-Eſt. La nuit pendant le calme, nous peſchions à la ligne, & nous prenions quantité de poiſſon, des ſnappers, des brêmes, de ceux que nos Matelots appellent des vieilles, & des chiens marins. Lors qu'il y en avoit de ces derniers, il n'en paroiſſoit guére d'autres, ſoit qu'ils leur donnaſſent la chaſſe, ou qu'ils fuſſent plus goulus pour mordre à l'hameçon. Nous prîmes auſſi un de ces poiſſons, qu'on appelle moines, & dont on peut voir ici la figure, F. 1.

Le vingt-cinq Août, nous continuâmes à caboter la ſonde à la main, pour découvrir quelque embouchure, & nous eûmes autour de vingt braſſes d'eau, un fond de ſable pur. Le vingt-ſix, à quatre lieuës ou environ du rivage la profondeur diminua inſenſiblement depuis vingt braſſes juſques à quatorze. J'avançai un peu vers la terre dans le deſſein de moüiller, mais il ne ſe trouva tout d'un coup que cinq braſſes d'eau, ce qui m'obligea de me retirer au plus vîte, & bien-tôt aprés nous eûmes dix braſſes un fond égal, à quatre lieuës & demi de terre. Je courus Eſt-Nord-Eſt le long de la côte, par une briſe de mer fort moderée, & la nuit je pris un peu le large pour éviter les bas fonds. Depuis notre ſortie de la baye des chiens marins nous avions toûjours eu beau tems, & il ne nous quita pas même ſi-tôt.

Le vingt-ſept nous eûmes vingt braſſes d'eau toute la nuit; mais il nous fût impoſſible de voir la terre du haut de notre

grand mât, qu'à une heure aprés midi. Sur les trois heures nous la diſcernâmes à peine de notre tillac, & nous avions alors ſeize braſſes de fond. Le vent étoit Nord, & nous courûmes Eſt-quart-au-Nord, c'eſt-à-dire à un ſeul rumb de la côte; cependant notre profondeur diminua ſi vîte, qu'il n'y eût à quatre heures que 9 braſſes, & bien-tôt aprés ſept. Nous en fûmes ſi effraiez, que nous revirâmes de bord au plus vîte; mais le vent qui ſe mit au Nord-Oüeſt, & à l'Oüeſt-Nord-Oüeſt, nous fit revirer encore, & nous portâmes au Nord-Nord-Eſt. Alors notre profondeur augmenta, & nous eûmes toute la nuit depuis quinze juſqu'à 20 braſſes d'eau.

Le vingt-huit nous eûmes entre vingt & quarante braſſes, & nous étions ſi éloignez de la terre, qu'elle ne parut point de tout le jour; mais nous vîmes quantité de gros ſerpens, & quelques baleines. Nous vîmes auſſi quelques boubis, & des buſes, & la nuit nous prîmes un de ces derniers oiſeaux: il étoit different pour la couleur & la figure de tous ceux que j'avois vû juſqu'ici; il avoit le bec long & délié, comme tous les autres oiſeaux de cette eſpece, le pié plat comme les canards, la queuë plus longue, plus large & plus fourchuë que celle des hirondelles, les aîles fort longues, le deſſus de la tête d'un noir de charbon, de petites raies noires autour des yeux, & un cercle blanc aſſez large, qui les enfermoit de l'un & de l'autre côté. Le jabot, le ventre & le deſſous des aîles étoient blancs: mais il avoit

le dos & le deſſous des aîles d'un noir pâle ou de couleur de fumée. Voiez la figure du commun & de celui-ci, *Fig.* 5. 6. On trouve de ces oiſeaux dans la plûpart des lieux ſituez entre les deux Tropiques, de même que dans les Indes Orientales, & ſur la côte du Breſil; ils paſſent la nuit à terre, de ſorte qu'ils ne vont pas à plus de vingt ou trente lieuës en mer, à moins qu'ils ne ſoient chaſſez par quelque tempête: lors qu'ils viennent autour d'un vaiſſeau, ils ne manquent preſque jamais de s'y percher la nuit, & ils ſe laiſſent prendre ſans remuër; ils font leurs nids ſur les colines, ou les rochers voiſins de la mer, comme je l'ai dit dans mon *I. Volume.*

Le trente, lors que nous étions au dix-huitiéme degré, 21 minutes de latitude, nous vîmes de nouveau la terre, & nous apperçûmes quantité de groſſe fumée prés du rivage, à la faveur du beau tems & des petites briſes qui ſoufloient, je courus vers cet endroit-là. Nous moüillâmes à quatre heures aprés midi à huit braſſes d'eau, un fond de ſable pur, à trois lieuës & demi de terre. J'envoiai d'abord ma chaloupe pour ſonder plus avant, & on trouva qu'il y avoit dix braſſes de profondeur juſqu'à un mile de nous; mais enſuite elle diminuoit par degrez, juſqu'à neuf, huit, & ſept braſſes, & à deux miles de nous juſqu'à ſix. Nous vîmes ce ſoir une éclipſe de Lune, mais elle approchoit de ſa fin, lors que la Lune ſe découvrit à nos yeux, il y avoit demi heure qu'elle étoit levée, avant que nous la puſſions appercevoir,

tant l'horiſon étoit embrumé ; & l'éclipſe finit à deux heures vingt-deux minutes, aprés le Soleil couché, à calculer du moins par nos Empoulettes. Elle ne fut que de quelques doigts, & le centre de la Lune étoit alors à trente-trois deg. 40 min. d'élevation.

Le trente-un Août de bon matin, je me rendis à terre avec dix ou douze de mes gens pour chercher de l'eau. Nous étions armez de mouſquets & de coutelas pour nous défendre en cas de beſoin ; & nous avions pris des hoyaux & des bêches pour creuſer la terre. A notre approche du rivage, nous vîmes trois grands hommes noirs tout nuds, qui étoient ſur une baie ſablonneuſe vis-à-vis de nous ; mais lors que nous fûmes un peu plus avancez, ils prirent la fuite : aprés avoir abordé, j'envoyai la chaloupe à quelque diſtance de terre avec deux hommes, pour s'y tenir à l'ancre, & empêcher que les naturels du païs ne s'en ſaiſiſſent ; cependant nous pourſuivîmes les trois Noirs, qui avoient déja gagné le ſommet d'une petite coline, à un quart de mile de nous, & où ils s'étoient joints à huit ou neuf autres de leurs camarades ; mais quand ils nous virent à leurs trouſſes, ils décampérent au plûtôt : à notre arrivée, ſur la coline qu'ils venoient d'abandonner, nous découvrîmes une ſavane à un demi-mile de nous, où il y avoit de certaines éminences, que nous prenions de loin pour des maiſons, & qui reſſembloient beaucoup à celles des hottentots au Cap de Bonne-Eſperance, mais ce n'étoient que des rochers. Nous les vi-

ſitâmes de tous côtez pour voir s'il y auroit de l'eau, mais il ne s'en trouva point. Nous ne vîmes d'ailleurs aucune maiſon, & tous les naturels du païs avoient diſparu.

De retour à l'endroit où nous avions abordé, nous commençâmes à creuſer la terre pour chercher de l'eau. Pendant que nous étions occupez à cet ouvrage, neuf ou dix des naturels vinrent ſur une petite hauteur à quelque diſtance de nous, & joignirent de grands cris aux menaces qu'ils nous faiſoient de la main & du geſte; enfin l'un d'eux s'avança vers nous, & les autres le ſuivoient de loin. J'allai d'abord à ſa rencontre, & malgré tous les ſignes que je lui pûs faire de paix & d'amitié, je ne fûs pas à cinquante verges de lui, qu'il prit la fuite. Les autres à ſon exemple tournérent le dos, & il n'y en eût pas un ſeul qui nous voulut attendre, quoi que nous eſſayaſſions par deux ou trois fois de les y engager. L'aprés-midi je pris deux hommes avec moi, & je m'acheminai le long du rivage, pour atraper, s'il étoit poſſible, un de ces naturels, & ſçavoir de lui où étoit leur eau douce: il y en avoit une douzaine aſſez prés de nous, qui nous ſuivirent de loin, lors qu'ils s'aperçûrent que nous quittions le reſte de notre compagnie: il ſe trouva cependant une Dune entr'eux & nous, qui les empêchoit de nous voir; de ſorte que nous fimes halte & nous cachâmes dans un endroit recourbé qu'il y avoit pour les ſurprendre, s'ils venoient juſqu'à nous: appuiez ſur leur nombre, trois ou quatre fois plus grand que le no-

tre, ils crurent de nous saisir, & pour ne manquer pas leur coup, les uns passèrent vers le rivage, & les autres occupérent les dunes. Nous sçavions par l'avanture du matin, qu'ils n'étoient pas trop vîtes à la course; ainsi un jeune homme fort dispos qui étoit avec moi, n'en vit pas plûtôt paroître quelques-uns, qu'il courut aprés eux, ils s'enfuïrent d'abord; mais dés qu'il les eût atteints, ils firent volteface pour le combattre: il n'étoit armé que d'un coutelas, & il eût de la peine à leur résister, parce qu'ils étoient plusieurs & tous munis de lances de bois. J'en poursuivis en même tems deux autres qui s'étoient avancez vers le rivage, mais dans la crainte que mon jeune homme ne fut trop exposé, je revins sur mes pas, & je trouvai qu'on le serroit de fort prés. Aussi-tôt que je parus, un de ces Noirs me darda une lance, qui ne me manqua de guéres. Là-dessus je tirai un coup de fusil en l'air pour les épouvanter; mais revenus bien-tôt de cette fraieur, ils se mirent à secoüer les bras, à crier *Pouh, pouh, pouh*, & à presser mon homme plus que jamais. Lors donc que je le vis en péril de sa vie, & qu'il y avoit aussi du risque pour moi, je crûs qu'il n'y avoit pas du tems à perdre; je rechargeai mon fusil, & je lâchai le coup sur un de ces miserables, qui fut étendu par terre. D'abord que les autres le virent à bas, ils discontinuérent le choc, & mon homme profita de l'occasion pour me venir joindre. Le troisiéme qui étoit avec nous, avoit demeuré simple spectateur, parce qu'il étoit

venu ſans armes. Bien fâché de ce qui étoit arrivé, je m'en retournai avec mes deux hommes, réſolu de ne plus rien tenter ſur les naturels du païs, qui ſe retirérent avec leur compagnon bleſſé. Mon jeune homme, qui avoit eû la jouë percée d'un coup de lance, y ſentit une grande douleur, & il s'imagina que le bois de cette arme étoit empoiſonné : mais je ne le crûs pas moi-même, & il fut bien-tôt guéri.

Entre ces naturels de la Nouvelle Hollande, avec qui nous avions été aux priſes, nous en remarquâmes un le ſoir & le matin, qui par ſa conduite & ſon exterieur ſembloit être leur Chef, ou leur Prince. C'étoit un jeune homme d'une taille médiocre, fort vif & plein de courage, quoi qu'il ne fut pas auſſi-bien tourné que quelques-uns des autres : il avoit lui ſeul un cercle de peinture blanche, qui reſſembloit à de la chaux, autour des yeux, & une raie de la même couleur, depuis le haut du front juſques au bout du nez. Sa poitrine étoit auſſi peinte de blanc, avec une partie de ſes bras : je ne ſai ſi c'étoit pour l'ornement, ou plûtôt pour ſe rendre plus terrible, à l'exemple de quelques Indiens ſauvages, qui ſont fort guetriers, & qui ſe peignent, à ce qu'on dit, dans la même vûë. Quoi qu'il en ſoit, ce blanc ne ſervoit qu'à relever ſa difformité naturelle ; & je puis dire qu'entre la grande varieté de Sauvages que j'ai vû en ma vie, je n'en ai jamais trouvé de ſi affreux, ni de ſi laids que ceux-ci. Je croi qu'ils ſont de la même race des Indiens que je ren-

contrai ſur cette côte dans mon *Voiage autour du monde*, & dont j'ai parlé *Tome I.* Du moins, l'endroit où je touchai alors n'eſt pas à plus de quarante ou cinquante lieuës au Nord-Eſt de ce parage, & les hommes d'ici ont à peu prés de même le regard de travers, la peau noire, les cheveux crêpez, la taille haute & déliée, &c. Mais il nous fut impoſſible d'examiner s'il leur manquoit auſſi tout de même deux dents de la machoire ſuperieure. D'ailleurs, ils y ſont infeſtez par la même ſorte de mouches.

Nous vîmes quantité d'endroits, où ils avoient allumé du feu, & planté trois ou quatre branches d'arbre pour ſe garantir de la briſe de mer, qui durant le jour ne manque jamais de ſouffler ici du même point; mais la briſe de terre n'eſt qu'un petit frais, qui ne les incommode pas. Nous trouvions auſſi dans tous ces gîtes de gros monceaux de coquilles de poiſſon, de pluſieurs ſortes; & il y a grande apparence que ces pauvres gens ne vivoient preſque pas d'autre choſe, non plus que les Indiens, dont j'ai parlé dans mon *ſecond Tome*, qui ſe nourriſſoient du petit poiſſon, qu'ils prenoient dans une eſpece de manequins, ou dans les trous qu'il y avoit ſur le ſable, lors que la marée étoit baſſe. Ceux d'ici atrapoient leur poiſſon à coquille ſur les rochers, quand la mer avoit refoulé; & il pourroit bien être qu'ils avoient des naſſes pour en pêcher d'autres, quoi que nous n'y en vîmes aucune. Du moins, je ſçai que ces autres Indiens de la même côte mangeoient du poiſſon à

coquille, & cependant je n'y ai jamais vû de pareils monceaux de coquilles que nous trouvâmes ici. D'ailleurs, les lances des uns & des autres étoient de la même figure ; mais ceux là qui étoient dans une isle, accompagnez de leurs femmes & de leurs enfans, & tous en notre pouvoir, ne s'en servirent pas contre nous ; au lieu que ceux-ci qui vivoient sur le continent, & dont quelques-uns vinrent nous observer sans aucune femme, nous les dardérent fort bien. Je ne vis aucune maison ni à l'un ni à l'autre de ces endroits, & je m'imagine que ceux ci n'en ont point du tout, puis que les Insulaires qui avoient toutes leurs familles avec eux, s'en passent.

Lors que je fûs de retour auprés de mes gens, je vis qu'ils avoient creusé huit ou neuf pieds en terre, sans trouver de l'eau. Je me retirai donc ce soir à bord de mon navire, & le lendemain matin, qui étoit le premier Septembre, j'envoiai mon Bossman à terre pour creuser plus avant, & je lui fis prendre la seine pour pêcher quelque poisson. Pendant que je fûs à bord, j'observai le flot de la marée, qui est ici d'une si grande rapidité, qu'il enfonçoit notre bouée sous l'eau & l'empêchoit de paroître. Il monte ici (de même qu'à l'autre endroit de la N. Hollande, que j'ai décrit dans mon premier voiage) jusqu'à 5 brasses, ou environ, & court Sud-Est-quart au Sud, jusqu'au dernier Quartier ; alors il va tout droit vers le rivage, qui s'étend ici S. S. O. & N. N E. & l'Ebe court Nord-O. quart au Nord. Lors que les marées com-

mençoient à s'affoiblir, nous pêchions à la ligne, comme nous avions fait en divers parages de cette côte, ſur laquelle nous n'avions trouvé juſques ici que de fort petites marées ; mais par la hauteur, la violence & le cours de celles qu'on rencontre ici aux environs, il ſemble que s'il y a un paſſage ou un détroit qui aille par l'Eſt juſqu'à la grande mer du Sud, comme je le ſoupçonne, on dévroit en trouver l'embouchure quelque part entre cette place & l'iſle du Romarin.

Quoi qu'il en ſoit, le jour ſuivant mes hommes revinrent à bord avec un petit baril d'eau ſomache, qu'ils avoient tirée d'un autre endroit à un demi mille du premier, & à un mille du rivage, mais elle n'étoit pas bonne à boire. Cependant nous crûmes tous qu'elle ſeroit aſſez paſſable pour y boüillir notre gruau, & qu'elle nous aideroit à épargner le reſte que nous avions pour notre boiſſon, juſqu'à ce qu'on en pût trouver de meilleure quelque autre part : ainſi nous en primes le lendemain quatre barils, & je me ſouviens que les mouches nous tourmenterent d'une terrible maniere, lors que nous la puiſâmes. Le Soleil, tout ardent qu'il étoit, ne nous parut pas à beaucoup prés ſi inſuportable. De ces deux ou trois jours les Indiens ne ſe montrérent plus, & nous ne vîmes que la fumée de quelques-uns de leurs feux à deux ou trois miles de nous.

Le terrain de ce quartier reſſemble beaucoup à celui de la N. Hollande, que j'ai décrit dans le *II. Tome de mes Voiages*. Il eſt bas, & il paroit enfermé du côté de la mer par

une longue chaîne de dunes, qui empêchent de voir plus avant dans le païs. Les marées ſont ſi hautes en cet endroit, que la côte paroît fort baſſe au vif de l'eau ; mais elle eſt d'une hauteur médiocre quand la mer a refoulé, & il n'y a pas moien d'y aborder alors avec une chaloupe, parce que le rivage eſt tout couvert de rochers ; mais en haute-marée on paſſe deſſus juſqu'à la baie ſablonneuſe, qui régne tout le long de cette côte. Le terroir à 5 ou 600 verges de la mer eſt aride & ſablonneux, & ne porte que des arbriſſeaux & des buiſſons. Les uns étoient alors couverts de fleurs jaunes, les autres de bleuës, & quelques-uns de blanches, dont la plûpart rendoient une odeur fort agréable : il y avoit un certain fruit ſur quelques-uns, qui reſſembloit à des coſſes de pois, chacune deſquelles renfermoit tout-juſte dix petits pois ; j'en ouvris pluſieurs, & je n'y en trouvai ni plus ni moins. D'ailleurs, on trouve ici de cette même ſorte de féves, que j'avois vu à l'iſle du Romarin ; & une autre eſpece de petit legume, rouge & dur, qui eſt auſſi envélopé d'une coſſe, & qui a un petit germe noir de même que les féves. Je ne ſai pas quel nom on leur donne ; mais j'en ai vû ſouvent aux Indes Orientales, où l'on s'en ſert pour peſer l'or. J'ai oüi dire qu'on en fait le même uſage en Guinée, & que les femmes en font auſſi des braſſelets : ce légume croît ſur un buiſſon, mais il y a une autre ſorte de féves, qui vient ſur une eſpece de vigne rampante ; il y avoit quantité de tous ces fruits couverts de coſſes ſur les dunes prés de la mer ; les uns étoient verts,

les autres mûrs, & les autres à terre ; mais il me ſembla qu'on n'en avoit point cuëilli du tout ; & peut-être qu'ils n'étoient pas bons à manger.

Plus avant dans le païs, autant que notre vûë pouvoit s'étendre, le terrain nous parut plus bas qu'au voiſinage de la mer, fort uni & entremêlé de ſavanes & de foreſts : ces prairies portent une eſpece d'herbe fort rude & déliée ; le terroir eſt preſque par tout d'un plus gros ſable que celui du rivage ; mais en quelques endroits il eſt argileux. Dans la grande ſavane où nous étions, il y avoit quantité de rochers, de cinq ou ſix piez de haut, dont le ſommet étoit rond, & qui reſſembloient à des monceaux de foin ; les uns étoient rouges, & les autres blancs. On ne voioit dans les forêts que de petits arbres, dont les plus gros n'avoient pas trois piez de circonference ; leurs tiges étoient de 12 ou 14 piez de haut, & de petites branches en formoient la tête : il y a d'ailleurs quelques petits mangles noirs ſur les bords des criques.

On n'y trouve que peu d'animaux terreſtres : je vis quelques lézards, & mes gens virent deux ou trois bêtes, qui reſſembloient à des loups afamez, & qui n'avoient que la peau & les os, tant elles étoient maigres. Je ne ſai ſi ce ne ſeroit point la trace d'un de ces animaux que j'avois remarqué dans mon premier Voiage à la N Hollande, & dont j'ai parlé *Tome II.* D'ailleurs, nous ne vîmes ici qu'un ou deux lapins, & un petit ſerpent tacheté.

Pour les oiſeaux de terre, il y avoit ici des corneilles, qui reſſemblent tout-à-fait aux

nôtres, des faucons, des milans, & quantité de tourterelles, doduës & graſſes qui ſont un trés-bon manger : il y a deux ou trois ſortes de petits oiſeaux, dont les plus gros ſont comme des aloüettes ; mais il n'y en a pas beaucoup ni des uns ni des autres : les oiſeaux de mer ſont les pelicans, les boubis, les buſes, les corlieus, les pies de mer, &c. & il n'y en a guére de ceux-ci non plus.

Je n'ai jamais vû dans ces mers de ſi groſſes baleines que celles qu'on trouve ici ; mais elles n'aprochent pas de celles qu'on voit dans les mers du Nord. Nous vîmes quantité de tortuës vertes, ſans en prendre aucune, parce qu'il n'y a point de canal pour elles, & qu'il n'y a pas moien de placer un filet, à cauſe de la violence des marées. Nous aperçûmes quelques chiens marins & des patricoras ; & nous primes à la ligne quelques roches, & d'un certain poiſſon que nos Matelots appellent des vieilles : il y avoit auſſi des huîtres communes, & des nacres, des conches, des moules, des petoncles, &c. J'amaſſai quelque peu de coquilles fort extraordinaires, & ſur tout d'une eſpece de moienne groſſeur, qui étoient toutes garnies de raions ou de pointes.

Aprés avoir rangé long-tems cette côte, ſans trouver de l'eau douce, ni aucun endroit commode pour y eſpalmer mon vaiſſeau : & voiant d'ailleurs que nous étions au plus haut point de la ſaiſon ſeche, & que mes hommes devenoient ſcorbutiques, je réſolus d'abandonner ce parage, & nous fimes voile vers Timor au commencement du mois de Septembre.

Liſte de pluſieurs Plantes, cueillies dans le Breſil, à la N. Hollande, à Timor, & à la Nouvelle Guinée.

Tab. 1. *Fig.* 1. La fleur de coton qui ſe trouve à Baya dans le Breſil. Cette fleur eſt compoſée de quantité de petits filamens, preſque auſſi déliez que les cheveux, de trois ou quatre pouces de long, & d'un rouge obſcur; mais leurs ſommitez ſont de couleur cendrée: au bas de la tige il y a cinq feüilles étroites & roides, de ſix pouces de long. Mr Ray dans ſon Suplément décrit une de ces fleurs, qui reſſemble à celle ci à tous égards, excepté que la ſienne eſt pour le moins deux fois plus groſſe; elle fut envoiée de Surinam, ſous le nom de *Momou.*

Tab. 1. Fig. 2. *Jaſminum Braſilianum luteum, Mali Limoniæ folio nervoſo, petalis craſſis.*

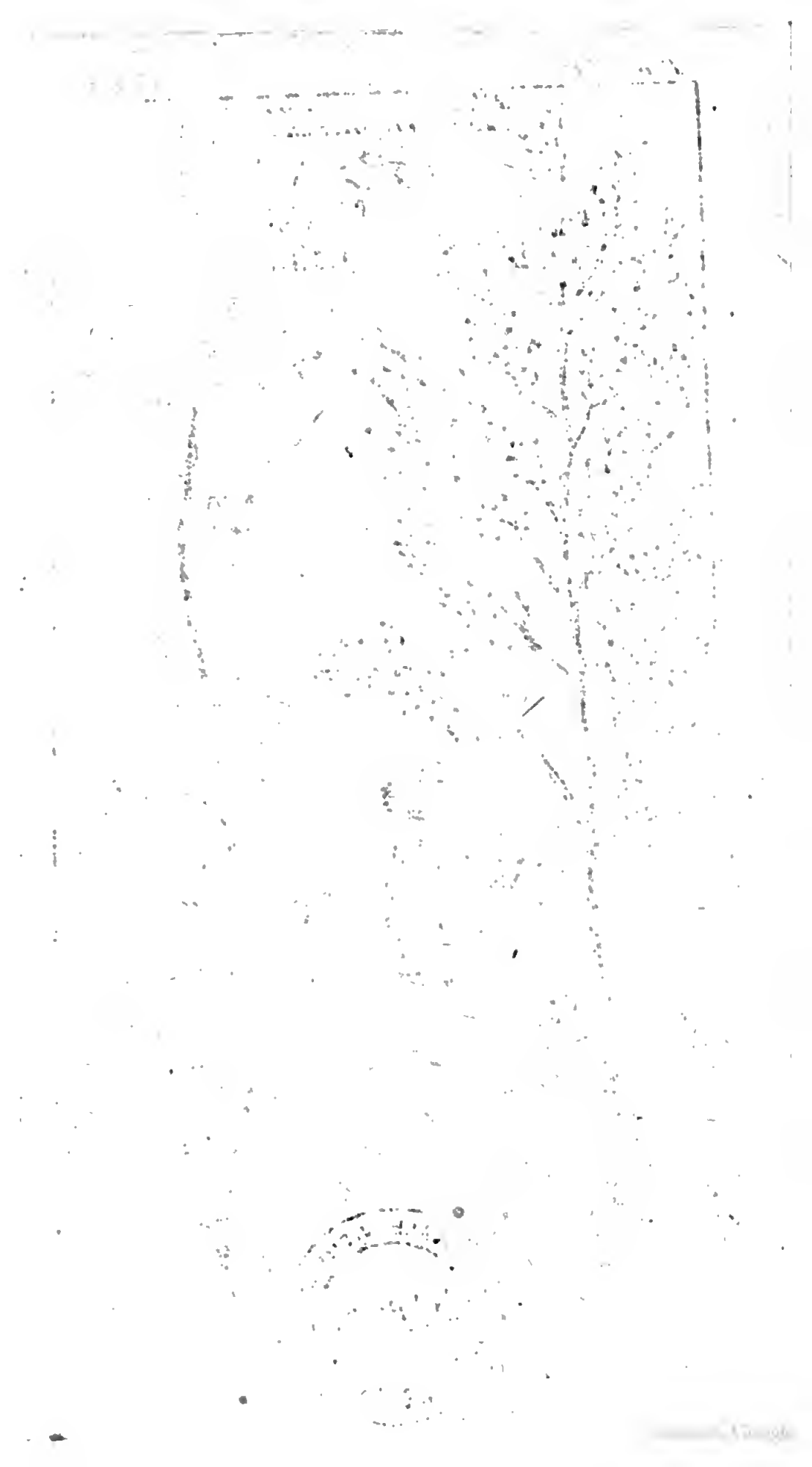
Tab. 1. Fig. 3. *Criſta Pavonis Braſiliana Bardanæ foliis.* Les feuilles en ſont fort tendres, & reſſemblent pour la forme & la contexture aux feuilles qu'on voit au ſommet de *Bardana Major.* Mais elles ſont repreſentées ici trop roides & trop dentelées.

Tab. 1. Fig. 4. *Filix Braſiliana Oſmundæ minori ſerrato folio.* Cette fougere eſt de cette eſpece, qui porte les vaiſſeaux de ſa ſemence tout le long des extrêmitez de la feuille.

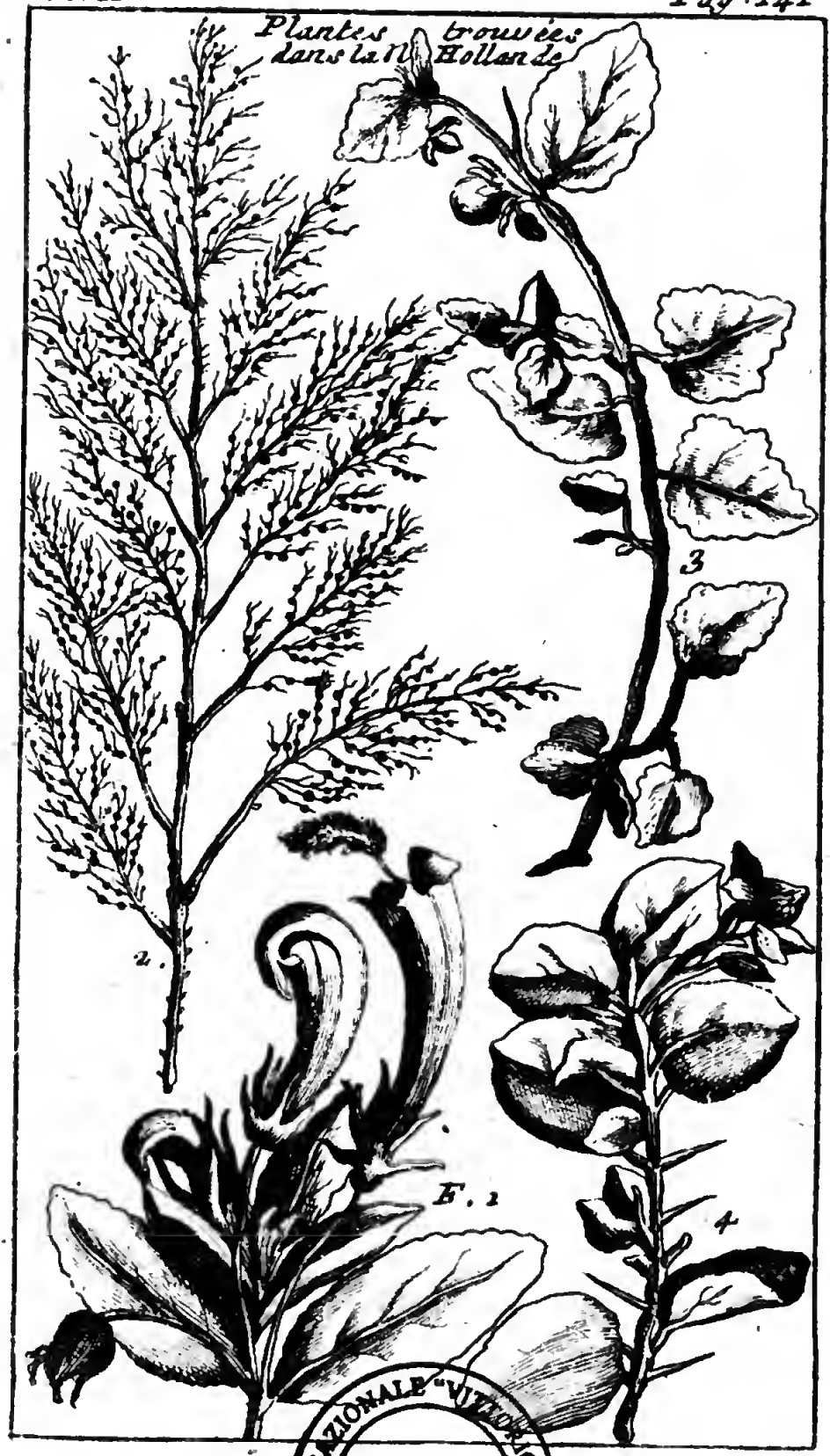
Tab. 2. Fig. 1. *Rapuntium N. Hollandiæ. flore magno coccineo.* Le *Perianthium* compoſé de cinq

Plantes trouvées dans le Bresil.

VITTORIO EMANUELE III - BIB
NAPOLI



Plantes trouvées dans la N. Hollande



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

parties longues & pointuës, la forme du vaiſſeau de la ſemence, & la petiteſſe de ſes feüilles prouvent que cette plante eſt un *Rapuntium.*

Tab. 2. Fig. 2. *Fucus foliis capillaceis breviſſimis, veſiculis minimis donatis.* Ce beau *Fucus* eſt une eſpece d'*Erica Marina*, ou de *Sargaſſo*; mais ſes parties ſont beaucoup plus déliées; il a été cueilli ſur la côte de la N. Hollande.

Tab. 2. Fig. 3. *Ricinoides Novæ Hollandiæ, anguloſo craſſo folio.* Cette plante approche du buiſſon, ſes feuilles ſont épaiſſes & cotonnées, ſur tout au deſſous; ſon fruit eſt velouté au dehors, avec le godet diviſé en cinq parties; elle reſſemble au *Raicini fructu parvo frucoſa Curaſſavica, folio Phylli P. B. pr.*

Tab 2. Fig. 4. *Solanum ſpinoſum N. Hollandiæ Phylli foliis ſubrotundis* Ce nouveau *Solanum* porte une fleur bleuâtre, comme les autres de la même eſpece; ſes feuilles ſont blanchâtres, épaiſſes, & cotonnées deſſous & deſſus, longues d'un pouce, & à peu prés auſſi larges; les piquants en ſont fort aigus, bien ſerrez les uns contre les autres, & d'une couleur d'orange obſcure, ſur tout vers la pointe.

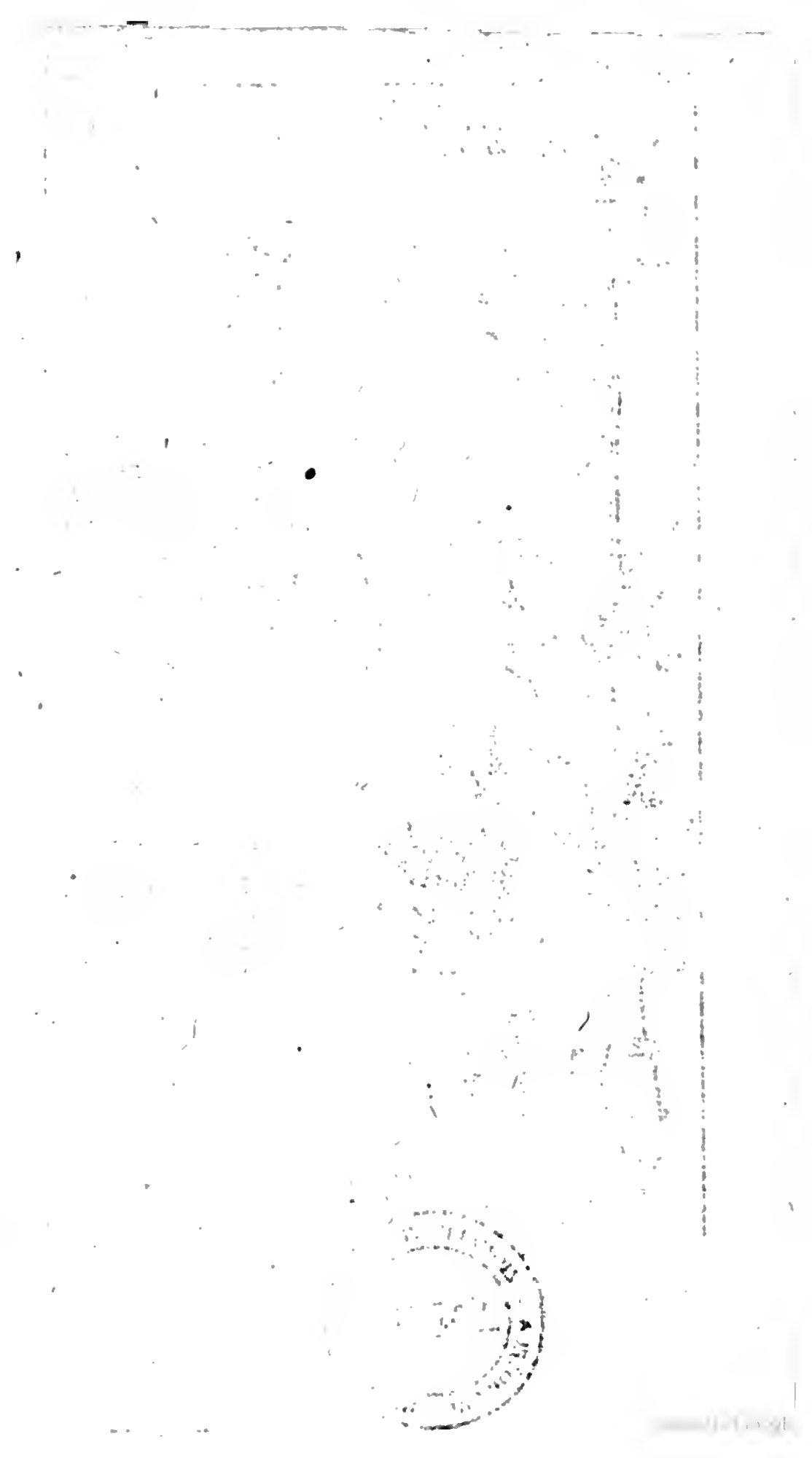
Tab. 3. Fig. 1. *Scabioſa (fortè) N. Hollandiæ, Statices foliis ſubtus argenteis.* La fleur qui croît ſur un pié de quatre pouces de long, eſt enfermée dans un godet fort rude & jaunâtre; les feuilles n'ont pas plus d'un pouce de long; elles ſont fort étroites, vertes au-deſſus, blanches & cotonnées au-deſſous, & croiſſent en toufe; la fleur de celle-ci étoit ſi ſéche & ſi gâtée, qu'on

n'a pas osé déterminer si c'est une scabieuse, ou un helichrysum.

Tab. 3. Fig 2. *Alcea N. Hollandiæ foliis angustis utrinque villosis.* Les feuilles & la tige de cette plante sont toutes cotonnées, de même que le dessous du godet : la fleur a cinq feuilles fort tendres, qui sont à peine aussi grandes que le godet, & au milieu desquelles il y a une petite colonne toute garnie de pointes émoussées ; ce qui fait voir que cette plante est une espece de mauve.

Tab. 3. Fig. 3. Le genre de cet arbrisseau est incertain, & il n'a pas le moindre raport avec aucune des plantes qu'on ait jamais décrites, du moins autant qu'on en peut juger par l'état où il est. Sa fleur est trés belle, de couleur rouge, à ce qu'il semble, & composée de cinq grandes feuilles, cotonnées de part & d'autre, sur tout au dessous ; le milieu de la fleur est rempli de filamens, cotonnez au bas, aussi long que les feuilles, & couronnez chacun de son apex. Le godet est divisé en cinq parties rondes & pointuës. Les feuilles de la plante approchent de celles de l'*Amelanchier Lob* ; elles sont vertes au-dessus, & fort cotonnées au-dessous ; elles ne se terminent pas en pointe comme les autres, mais il y a une entaillure au sommet.

Tab. 3. Fig. 4. *Dammara ex N. Hollandia, Sanamundæ secundæ Chysii foliis.* Mr Rumph fut le premier qui envoia d'Amboine deux sortes de cette plante, sous le nom de *Dammara* : l'une avoit les feuilles étroites & longues ; mais l'autre les avoit plus courtes & plus larges. Mr Petiver parle de la premiere dans ses *Centuries*, *p.* 350. sous le



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

Plantes trouvées dans la N. Hollande et a Timor.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

nom d'*Arbor hortensis Javanorum foliis visci angustioribus aromaticis, floribus spicatis, staminеis, lutescentibns* Mr Ray en parle aussi dans le Suplément qu'il a fait à son Histoire des Plantes. Celle-ci est, selon eux, du même genre que l'arbrisseau qu'ils décrivent, parce que les fleurs & le fruit de l'une & de l'autre se ressemblent beaucoup; mais il y a une difference considerable à l'égard des feuilles. Les fleurs remplies de filamens paroissent de couleur d'herbe, & viennent entre les feuilles, qui sont courtes, presque rondes, fermes, garnies de côtes, d'un verd obscur au-dessus & pâles au-dessous, rangées par couples à l'oposite les unes des autres, & si serrées, qu'elles couvrent toute la tige; le fruit est de la grosseur d'un grain de poivre, presque rond, blanchâtre, sec & dur; il a un trou au sommet, & il renferme une petite semence. Si l'on voioit cette plante sans ses vaisseaux seminaux, on la prendroit pour une *Erica* ou une *Sanamunda*. Ses feuilles ont un goût fort aromatique.

Tab. 4. Fig. 1. *Equisetum N. Hollandiæ fruteſcens foliis longissimis.* On peut douter si c'est un *Equisetum* ou non; mais la contexture de ses feuilles a plus de raport avec ce genre qu'avec aucun autre, puis qu'elles sont articulées les unes dans les autres à chaque jointure, ce qui est particulier à cette espece: les plus longues ont à peu prés 9 pouces.

Tab. 4. Fig. 2. *Colutea N. Hollandiæ floribus amplis coccineis, umbellatim disposítis, macula purpurea notatis.* Comme il n'y a point de

Plantes Marines trouvée
Proche la Côte de la N.
Guinée.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

elles renfermoient la ſemence ; il y a d'ailleurs d'autres feuilles larges, ſur tout à l'extremité des branches qui ſont dentelées ; les veſicules ſont rondes, de la groſſeur marquée dans la Figure.

Tab. 5. Fig. 2. *Fucus ex Nova Guinea Fluviatilis Piſanæ Jovis Barbæ foliis.* Les feuilles de ces plantes varient tant, ſelon le different état où elles ſe trouvent, qu'on ne ſçauroit preſque diſtinguer celle-ci de la précedente : elle eſt parſemée en divers endroits, qui ne ſont pas tous exprimez dans la Figure, de ces petites feuilles courtes, ou vaiſſeaux de la ſemence qu'il y a dans l'autre ; ce qui me fait croire que c'eſt la même plante, cueillie en differens rems ; outre que les feuilles larges de l'une & de l'autre ſont de la même figure à tous égards.

Liſte de quelques Poiſſons.

Fig. 1. C'eſt une eſpece de thon, qui ne reſſemble pas mal à celui qui eſt apellé *Gurabuca* dans l'Apendice à l'Hiſtoire des Poiſſons de Mr Willoughby, & dont l'on y voit la Figure *Tab.* 3. cependant il differe un peu, ſur tout à l'égard des nageoires, du guarapucu, dont Piſo a donné la figure.

Fig. 2. Celui-ci aproche du *Guaperva maxima Caudata* de *Willoughby Ichthyol.* Tab. 9. 23. & de Piſo ; mais leurs figures ne s'accordent pas à tous égards.

Fig. 3. Il y a deux ſortes de marſoüins ; l'un qui a le muſeau long, eſt le dauphin des Grecs ; & l'autre qui l'a rond en forme de bouteille, eſt le *Phœcena* d'Ariſtote, à ce que la plûpart des gens croient.

Fig. 4. C'eſt le *Guaracapema* de Piſo & de Marcgrave, & le même que d'autres appellent *Dorade*. L'on en trouve la figure dans l'*Ichthyologie* de *Willoughby*, Tab. O. 2. ſous le nom de *Delphin Belgis*.

Fin du Voiage aux Terres Auſtrales.

VOYAGE
DE
Mr. WAFER,
Où l'on trouve
LA
DESCRIPTION
DE
L'ISTHME
DE
L'AMERIQUE.

C.
jeu

ste de l'Isthme de l'Amerique
puis Panama vers l'Ouest.
Panama
20. 40. 50.
Milles d'Italie
Puebla Nova
Nata
Lavelia
Moro de Porcos
MER DE SUD
MER DE NORD
Pointe Samballes
Clé ou Passage des Sauteurs
Clé ou Passage de la Sonde
Samballas
I. de Pines
I. d'Or
40. 60.
d'Italie

VOYAGE DE Mr WAFER,

Où l'on trouve la description de l'Isthme de l'Amerique.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur fait un abregé de ses Voiages. L'accident qui lui arrive sur l'Isthme, &c.

CE fut en 1677. que je fis mon premier Voiage sur mer, à bord de la Grande Anne de Londres, commandée par le Capitaine Zacharie Browne, qui devoit aller à Bantam dans l'isle de Java. J'entrai au service du Chirurgien du vaisseau ; mais j'étois alors si jeune, que mes observations n'aboutirent

pas à grand' choſe. Nous ne ſéjournâmes guére plus d'un mois à Bantam, d'où l'on nous fit paſſer à Jambry dans l'iſle de Sumatra : il y avoit alors guerre ouverte entre les Malayens de Jihor, habituez ſur le promontoire de Malacca, & ceux de Jamby ; & les premiers tenoient l'embouchure de la riviere de Jamby, bloquée avec une flote de leurs bâteaux, qu'ils appellent proës. La ville de Jamby eſt à prés de cent miles de cette embouchure ; mais à quatre ou cinq miles de la mer, il y a un petit bourg ſur la riviere, qui conſiſte en quinze ou vingt maiſons, bâties ſur des poteaux, à la maniere du païs. On appelle ce port Quolla, qui ſemble être plûtôt un nom appellatif pour déſigner un port en général, qu'un nom propre : auſſi toutes les fois que nos Matelots Anglois de ces quartiers ont débarqué quelque part, ils diſent à l'imitation des Naturels du païs, qu'ils ont été au Quolla ; ce qui ſignifie l'endroit où l'on débarque, & que les Portugais appellent en leur langue Barcadero. Quoi qu'il en ſoit, cette guerre fit quelque obſtacle à notre commerce, & nous fûmes contraints de reſter quatre mois à la rade, avant que nous puſſions charger quelque poivre : d'ici nous retournâmes à Bantam, pour y prendre le reſte de notre charge : mais le vaiſſeau ſur lequel j'étois venu fit voile pour l'Angleterre ſans moi ; de ſorte que je paſſai ſur le Bombay, commandé par le Capitaine White, qui en qualité de Contre-Maître avoit ſuccedé au Capitaine Bennet, qui étoit mort durant le Voiage.

J'arrivai en Angleterre en 1679. & aprés

un mois de ſejour, j'entrepris un ſecond voiage à bord d'un vaiſſeau, commandé par le Capitaine Buckenham, qui alloit aux Indes Occidentales. J'y étois au ſervice du Chirurgien; & à notre arrivée à la Jamaïque, il ſe trouva que la ſaiſon du ſucre n'étoit pas encore venuë; de ſorte qu'en attendant, le Capitaine réſolut de faire un petit voiage à la baye de Campêche, pour y prendre du bois de teinture: mais je ne voulus pas être de la partie, & bien me valut, puis que le Capitaine y fut pris par les Eſpagnols, & amené à la ville de Mexique. Un certain Ruſſel, qui s'y trouvoit alors priſonnier, & qui eut le bonheur de s'enfuïr, me dit qu'il y avoit vû le Capitaine Buckenham, la chaîne au pié, & une corbeille ſur le dos, crier du pain dans les ruës, pour un Boulanger, qui étoit ſon maître. Quoi que ce Capitaine fut Gentilhomme, & qu'il eut des amis fort riches, qui offroient une ſomme conſiderable pour ſa rançon, les Eſpagnols ne voulurent jamais le relâcher.

J'avois un frere à la Jamaïque, qui étoit emploié ſous le Chevalier Thomas Muddiford, dans la plantation que celui-ci avoit au quartier, qu'on appelle des Anges; & le plaiſir que je me faiſois de le voir, étoit le principal motif qui m'avoit porté à faire ce voiage: aprés avoir demeuré quelque tems avec lui, il m'établit dans une maiſon à Port-Royal, où j'exerçai la Chirurgie durant quelques mois. Je trouvai enſuite deux de nos Armateurs, le Capitaine Cook, & le Capitaine Linch, qui alloient de Port-Royal vers la côte de

Cartagene, & qui me prirent avec eux. Nous rencontrâmes d'autres Armateurs ſur cette côte; mais le mauvais tems nous en ſépara vers l'Iſle-d'Or, qui eſt une des *Samballos*; de ſorte que nous fimes route vers Baſtimentos, où nous les rejoignîmes avec pluſieurs autres, qui s'y étoient donné rendez-vous, & qui avoient été enſemble à la priſe de Portobel. C'eſt ici où je vis Mr Dampier pour la premiere fois, & j'allai avec lui dans la mer du Sud. Aprés avoir paſſé nos forces en revûë à l'Iſle-d'Or, & débarqué ſur l'Iſthme, nous marchâmes par terre, nous prîmes S. Marie, & nous fimes toutes ces courſes, que Mr Ringroſe raporte dans la *IV. Partie* de ſon *Hiſtoire des Boucaniers*.

Mr Dampier a dit dans l'Introduction de ſon *Voiage autour du monde*, de quelle maniere cette troupe ſe partagea ſur le chapitre du Capitaine Sharp. Pour moi, je fus de l'avis de Mr Dampier, & du nombre de ceux qui aimérent mieux repaſſer à l'Iſthme dans des bâteaux, & recommencer un pénible voiage par terre, que d'obéir à un Capitaine, qui n'avoit ni bravoure ni conduite: il a donné auſſi un détail de ce qui nous arriva dans ce retour, juſques au tems que par l'inadvertance d'un de mes camarades, je reçûs au genou une bleſſure ſi terrible, qu'aprés quelques jours de marche, je ne fus plus en état de les ſuivre, & qu'on me laiſſa ſur l'Iſthme de Darien au milieu des Indiens ſauvages.

Cet accident m'arriva le cinquiéme jour de notre voiage, & le 5. du mois de Mai, en l'année 1681. J'étois aſſis à terre tout-

ıprés d'un de nos compagnons de fortune, ui ſéchoit de la poudre ſur une aſſiette 'argent; mais le feu s'y mit par ſon im- udence, me brûla tout le genou : la ıair en fut emportée juſqu'à l'os, & ma ıiſſe même en ſouffrit beaucoup. J'y ap- iquai d'abord les remedes que mon ha- e-ſac pût me fournir ; & dans la crain- qu'on ne me laiſſât derriere, je ſuivis ıelques jours avec aſſez de peine. Du- nt cet intervale, nos eſclaves nous aban- ınnérent avec le Négre qu'on m'avoit cordé pour me ſervir, & porter les mé- camens : il s'enfuit avec tout ce que j'a- is, & il ne me laiſſa rien pour panſer ı plaie. J'y ſentis alors une vive douleur, hors d'état de fatiguer plus long-tems à vers les foreſts & les rivieres, je pris con- de mes camarades, & je m'arrêtai à Da- n le 10 jour de Mai.

Mr Richard Gopſon, qui avoit fait ſon 'entiſſage de Droguiſte à Londres, me fit npagnie : il ne manquoit ni d'eſprit, ni ſavoir, & il avoit le N. Teſtament en ec, qu'il liſoit ſouvent, & qu'il tra- ſoit ſur le champ en faveur de ceux qui ient diſpoſez à l'écouter. Un Matelot nmé Jean Hingſon, fut auſſi de la par- ; ils étoient ſi fatiguez l'un & l'autre, ils ne pûrent jamais paſſer outre. On ıit réſolu, d'abord qu'on eut mis pié à e, de tuer tous ceux qui s'arrêteroient chemin : mais cet ordre fut donné pour pêcher qu'aucun de nous ne s'amuſât -à-propos ſur la route, & ne tombât re les mains des Eſpagnols, qui n'au- nt pas manqué de nous mettre à la

torture pour découvrir notre marche ; auſſi ne fut-il pas executé à la rigueur, & la troupe prit congé de nous trois de fort bonne amitié. Deux autres de nos camarades, Robert Spratlin & Guillaume Bowman, s'étoient déja ſéparez de nous à la riviere de Congo, le lendemain aprés mon infortune. L'endroit où nous paſſâmes cette riviere étoit aſſez profond, & le courant en étoit ſi rapide, qu'il m'entraîna pluſieurs pas, juſques à une pointe où l'eau rejailliſſoit. Malgré tout cela, je franchis cet obſtacle ; mais ces deux hommes qui venoient les derniers de tous, & qui virent la peine que j'avois eû dans ce paſſage, & que la riviere s'enfloit toûjours, n'oſerent me ſuivre, & ils aimérent mieux reſter où ils étoient : ils me joignirent les premiers, & les deux autres bien-tôt aprés que toute la troupe fut partie pour la mer du Nord, dont je parlerai dans la ſuite ; ainſi nous fûmes cinq qu'on laiſſa derriere à la merci des Indiens.

Réduit à vivre avec ces barbares, il ſembloit que je n'avois aucun moien de ſoulager ma douleur ; cependant ils entreprirent de me guérir avec de certaines herbes, qu'ils mâchoient juſques à la conſiſtance d'une pâte, & qu'ils étendoient ſur une feuille de plantain pour en couvrir ma bleſſure. On renouvelloit cette emplâtre tous les jours, & ſa vertu fut ſi grande, qu'au bout de deux ou trois ſemaines, il ne me reſta plus à ce genou qu'une foibleſſe qui me dura long-temps aprés, & un engourdiſſement, dont j'ai encore quelquefois des attaques ; mais les

Indiens ne furent pas tout-à-fait ſi charitables à d'autres égards : il y en avoit quelques-uns qui nous regardoient de fort mauvais œil, & qui nous jettoient des plantains verts, comme on jette des os à un chien, lors que tout tranſis de froid nous rampions devant eux. C'étoit-là un pauvre ragoût, dont il faloit pourtant ſe contenter : mais le jeune Indien chez qui nous logions, nous en donnoit ſouvent de mûrs, à l'inſçû de ſes voiſins ; ce qui ſervoit beaucoup à nous rafraîchir. Cet Indien avoit été fait priſonnier par les Eſpagnols dans ſon enfance, & mis au ſervice de l'Evêque de Panama, où il aprit aſſez bien leur langue, juſqu'à ce qu'il trouva l'occaſion de s'échaper, & de retourner auprés de ſes compatriotes. Cela nous fut d'un grand ſecours, & nous n'eûmes pas de la peine à nous faire entendre, avec quelque teinture que nous avions de l'Eſpagnol, quelques mots Indiens que nous avions attrapé dans le païs, & l'uſage des ſignes. D'ailleurs, ce jeune homme étoit ſi genereux, & il exerça ſi bien l'hoſpitalité envers nous, que ſi durant le jour on ne nous donnoit que de méchans plantains verts, il ſe levoit la nuit pour en cueillir de mûrs à la ſourdine, & il nous les diſtribuoit. Ce n'eſt pas que les autres euſſent de l'inclination à nous maltraiter, puis qu'ils ſont tous d'un naturel débonnaire & franc ; mais ils avoient conçû quelque chagrin, de ce que nos camarades en avoient forcé quelques-uns d'entr'eux à leur ſervir de guides, & que la ſaiſon pluvieuſe étoit alors ſi rude, que les Indiens

même ne ſe ſoucioient pas beaucoup de voiager, quoi qu'ils ne ſe mettent pas fort en peine du mauvais tems, ni de la difficulté des chemins.

Aprés que Gopſon, Hingſon & moi eûmes paſſé trois ou quatre jours de cette maniere, Spratlin & Bowman nous vinrent joindre, fort fatiguez d'avoir couru ſans guides entre les bois & les rivieres, & ſans autre nourriture qu'un peu de plantains, qu'ils avoient trouvé çà & là; ils nous apprirent que George Gainy avoit eû le malheur de ſe noyer, comme Mr Dampier le raporte, *Tome I.* Ils le virent étendu ſur le bord de la riviere, aprés que la marée fut baſſe, avec une corde entortillée autour de ſes reins, & ſon argent attaché au coû; mais ils étoient ſi las, qu'ils ne s'amuſérent point à le lui ôter: ils s'arrêtérent avec nous une quinzaine de jours, & nous fûmes traitez de la même maniere, c'eſt-à-dire, que nous n'avions pas grand' choſe à manger, & que les Indiens nous regardoient de travers, parce qu'ils n'avoient point de nouvelles de leurs amis, que nos gens avoient pris avec eux pour leur ſervir de guides: malgré tout cela, ils eurent le même ſoin de ma bleſſure, & je me trouvois déja en état de marcher un peu; mais enfin lors qu'ils virent que leurs hommes ne revenoient pas, ils commencerent à perdre patience, & il ſembloit à leur mine qu'ils tramoient de ſe venger ſur nous de l'injure prétenduë que nos camarades avoient faites aux leurs: dans ce deſſein, ils conſultoient ſouvent entr'eux pour ſavoir de quelle maniere ils diſpoſeroient de

nous ; les uns opinoient à la mort, les autres à nous retenir chez eux, & d'autres enfin à nous livrer aux Eſpagnols, pour gagner leurs bonnes graces : mais ils avoient preſque tous une haine ſi mortelle contre cette Nation, que le dernier avis fut bien-tôt abandonné ; & ils réſolurent qu'on ne nous feroit aucun mal, juſqu'à ce que le tems que leurs amis pouvoient emploier à leur retour ſeroit expiré : ce terme fut de dix jours, qu'ils nous venoient compter ſur le bout de leurs doigts.

Lors qu'il approcha de ſa fin, ſans qu'aucun de leurs hommes parut, ils ſoupçonnérent que nos gens les avoient ou maſſacrez, ou amenez avec eux ; & ils réſolurent de nous immoler à leur vengeance. Dans cette vûë, ils dreſſérent un grand bûcher le dixiéme jour au matin, & ils nous avertirent que nous y ſerions brûlez, auſſi-tôt aprés le coucher du Soleil ; car ils vouloient differer notre ſuplice juſqu'à cette heure-là. Mais leur Chef Lacenta, qui vint à paſſer par bonheur, les détourna de cette barbarie, & il leur propoſa de nous envoier du côté du Nord, avec deux Indiens, qui pourroient aprendre des habitans de la côte ce qu'étoient devenus les autres guides. La propoſition fut d'abord acceptée, & l'on choiſit deux hommes pour nous conduire vers le Nord. L'un de ces Indiens avoit toûjours été notre ennemi capital ; mais l'autre étoit ce généreux Indien, qui ſe levoit la nuit pour nous cueillir des plantains mûrs.

Nous fûmes donc congediez le lendemain avec notre eſcorte, & nous marchâ-

mes gaïement trois jours de ſuite, bien perſuadez que nos amis n'auroient fait aucun mal à leurs guides. Nous paſſâmes ces trois jours par des chemins marécageux, avec de groſſes pluies, accompagnées de tonnerres & d'éclairs ; & il nous falut coucher deux nuits ſous des arbres, qui ne nous garantiſſoient pas de l'humidité. Nous campâmes la troiſiéme ſur une petite montagne, qui le lendemain matin nous parût une iſle, tant l'inondation étoit grande aux environs. Cependant nous n'avions eû pour toute pitance les deux premiers jours, qu'une poignée de maïz ſec, que nos guides Indiens nous avoient donné ; & cela ne fut pas plûtôt conſumé, qu'ils s'en retournérent chez eux, & nous laiſſerent à notre conduite.

Nous reſtâmes le quatriéme jour ſur cette montagne, & le cinquiéme aprés que les eaux ſe furent écoulées, nous pourſuivîmes notre route vers le Nord à la faveur d'une petite bouſſole que nous avions. Notre marche continua juſqu'à ſix heures du ſoir, & alors nous rencontrâmes une riviere, qui avoit autour de 40 piez de large, & qui étoit bien profonde : il y avoit un arbre abatu qui la traverſoit, ce qui nous fit conjecturer que nos amis avoient paſſé par là ; de ſorte qu'il falut s'aſſeoir pour délibérer ſi nous prendrions cette route.

Aprés avoir bien raiſonné ſur ce point, il fut conclu que nous traverſerions la riviere, & que nous chercherions le ſentier que nos gens avoient ſuivi. D'ailleurs l'eau qui couroit un peu au Nord en cet

endroit, nous perſuada que nous étions au-delà de cette grande chaîne de montagnes, qui ſeparent le côté Septentrional de l'Iſthme du Méridional, & qu'ainſi nous n'étions pas trop éloignez de la mer du Nord : mais au lieu d'attribuer aux groſſes pluies qu'il avoit fait le prompt accroiſſement & décroiſſement de la riviere, nous jugeâmes mal à propos que cela venoit de la marée, & qu'ainſi nous étions prés de la mer. Quoi qu'il en ſoit, nous paſſâmes la riviere ſur l'arbre que la pluie avoit rendu ſi gliſſant, qu'il n'y avoit pas moien d'y marcher debout ; & nous eûmes beaucoup de peine à nous y traîner deſſus à califourchon : il y en eût pourtant quatre de nous cinq, qui eûrent le bonheur de gagner l'autre rive ; mais Bowman, qui étoit le dernier, gliſſa, & le courant l'emporta dans une minute hors de notre vûë ; de ſorte que nous le crûmes noyé. Pour ſurcroît d'affliction, il nous fût impoſſible de trouver un ſentier ; parce que l'inondation avoit couvert toutes les terres de bourbe & de vaze. Réduits à cette extrêmité, nous repaſſâmes ſur le même arbre, dans le deſſein de ſuivre le cours de cette riviere, que nous croyions toûjours ſe décharger dans la mer du Nord. Nous n'avions pas fait plus d'un quart de mille, que nous apperçûmes notre camarade aſſis ſur le bord de la riviere : il nous dit à notre approche, que la violence du courant l'avoit porté-là, & qu'à la faveur d'un coude que la riviere faiſoit, il avoit eu le tems de ſe reconnoître, & de ſaiſir quelques branches qui pendoient dans l'eau

par le moien deſquelles il s'étoit ſauvé : il avoit alors quatre cens pieces de huit ſur le dos ; il étoit Tailleur de ſon métier, & d'une complexion aſſez foible.

Nous reſtâmes ici toute la nuit ; & le lendemain, qui étoit le ſixiéme jour de ce voiage, nous continuâmes notre marche à travers des lieux remplis de canes creuſes & de ronces, bien affoiblis manque de vivres : mais lors que nous étions ſur le point d'expirer, accablez de faim & de laſſitude, la Providence nous fit découvrir un arbre qu'on appelle Maccaw, & qui porte des baies, dont nous mangeâmes avidement Aprés en avoir en quelque maniere apaiſé notre faim, nous en prîmes un paquet & nous pourſuivîmes notre route juſqu'à la nuit.

Le lendemain à quatre heures aprés midi, nous rencontrâmes une autre riviere, qui ſe joignoit avec celle que nous avions cotoyé juſques ici ; & alors nous nous vîmes enfermez de part & d'autre ſur une petite montagne qui étoit à leur confluant. Celle-ci étoit auſſi profonde & auſſi large que la précédente, de ſorte que nous ne ſavions plus que devenir : il n'y avoit pas moien de les paſſer à gué, ni de trouver un arbre qui fût aſſez long pour atteindre d'une rive à l'autre, ni même d'en couper un de cette longueur, puis que nous n'avions pour tout inſtrument qu'un grand coûteau. Nous examinâmes le cours de ce dernier fleuve par la bouſſole, & nous trouvâmes qu'il alloit au Nord : ce qui nous confirma dans notre bévûë, que nous étions à la partie Septentrionale de la gran-

de chaîne de montagnes. Là-deſſus nous réſolûmes de faire deux radeaux pour deſcendre cette riviere, qui nous devoit conduire, à ce que nous croyions tous, juſqu'à la côte de la mer du Nord. Les bois nous fourniſſoient des canes creuſes, qui étoient fort bonnes pour cet uſage; nous les coupâmes d'une juſte longueur, & nous en attachâmes quantité les unes ſur les autres avec des houſſines tirées d'un buiſſon qui reſſembloit à la vigne.

Nous n'eûmes pas plûtôt achevé nos radeaux, que la nuit ſurvint; de ſorte qu'il falut ſe retirer ſur une petite montagne, où aprés avoir amaſſé une charretée de bois, nous fimes du feu, déterminez à nous mettre le lendemain matin ſur la riviere: mais peu de tems aprés le Soleil couché, il ſe mit à pleuvoir d'une ſi terrible force, qu'on auroit dit que le ciel & la terre alloient ſe confondre, l'orage étoit accompagné de furieux coups de tonnerre, & les éclairs avoient une odeur de ſouffre ſi puante, que nous en fûmes preſqu'étouffez.

La tempête dura juſqu'à minuit, & alors nous fûmes ſaiſis de fraieur à l'oüie du bruit que les rivieres faiſoient autour de nous: l'obſcurité étoit même ſi grande, que nous ne pouvions rien découvrir que notre feu, à moins que les éclairs ne vinſſent à luire. Dans cet inſtant, nous découvrions toute la montagne, & nous aperçûmes bien-tôt que l'eau commençoit à nous gagner, puis qu'elle emporta notre feu en moins d'un quart d'heure. Chacun penſa d'abord à ſauver ſa vie, & à monter ſur quelque arbre, pour ſe garantir du déluge qui nous mena-

çoit : mais il n'y avoit ici que des cotoniers d'une groſſeur prodigieuſe, & où il ne paroiſſoit aucune branche à 40 ou 50 piés de haut, de ſorte qu'il n'y avoit pas moien d'y grimper.

Pour moi, je ne ſavois de quel côté me tourner, tant ma conſternation étoit grande ; mais au milieu de ce péril, j'eus le bonheur de trouver un gros cotonnier qui étoit pourri de vieilleſſe, ou par quelque autre accident, & où il y avoit un trou à quatre piés ou environ de terre. Je m'y fourrai le mieux qu'il me fut poſſible, & j'y trouvai une boſſe qui me ſervit de ſiege : tapi de cette maniere, & ramaſſé comme un peloton, ſans pouvoir me tenir debout, ni étendre les jambes, j'attendis le jour avec beaucoup d'impatience. D'ailleurs, j'étois ſi fatigué du voiage, que malgré la faim & le froid qui me talonnoient, je m'endormis ; mais mon ſommeil fut bientôt interrompu par le bruit des gros arbres que la ravine entraînoit, & qui venoient heurter contre le mien avec tant de violence, qu'ils le faiſoient branler.

Je me trouvai alors les genoux dans l'eau ; quoi qu'il y eût quatre piés depuis la racine de l'arbre, juſqu'à l'ouverture de ce creux, & l'eau couroit avec la même rapidité que celle de la riviere. L'obſcurité & les éclairs rendoient l'inondation ſi terrible, que j'en oubliai ma faim, & que je ne penſai plus qu'à prier Dieu de me ſauver la vie. Réduit dans ce triſte état, je vis paroître l'étoile du matin, qui releva mon courage abatu, & qui fut ſuivie de la pointe du jour en moins d'une demi heure : auſſi-tôt la

pluie & les éclairs ceſſerent, & l'eau s'écoula ſi vîte, qu'il n'en reſta plus au pié de mon arbre, lors que le Soleil fut levé.

Je ſortis d'abord de ma froide caverne; mais j'étois ſi engourdi, & le terrain étoit devenu ſi gliſſant, que j'eus de la peine à me tenir debout. Malgré tout cela, je me traînai le mieux qu'il me fut poſſible juſques à l'endroit où nous avions allumé du feu, & je n'y trouvai perſonne. J'apellai enſuite mes camarades à haute voix, & je n'eûs pour toute réponſe que celle de l'Écho; ce qui me remplit d'une terreur ſi grande, que j'en tombai preſque mort par terre, accablé d'ennui & de faim, puis qu'il y avoit déja ſept jours que nous n'avions mangé autre choſe que ces baies de Maccaw, dont j'ai parlé ci-deſſus.

Je reſtai quelque tems ſur la terre humide, ſans eſperance de revoir mes amis, ni de joüir d'aucune conſolation, juſqu'à ce qu'enfin j'entendis une voix autour de moi, qui me redonna la vie, ſur tout lors que je vis que c'étoit Mr Hingſon. Tous les autres qui s'étoient ſauvez ſur de petits arbres, nous joignirent bien-tôt aprés. Nous nous embraſſâmes les larmes aux yeux, & nous rendîmes graces au bon Dieu, de ce qu'il nous avoit délivrez d'un ſi grand péril.

Nous cherchâmes enſuite nos radeaux, que nous avions attachez à un arbre; mais nous les trouvâmes embourbez & les canes remplies d'eau; ce qui nous ſurprit beaucoup, parce que nous croyions qu'elles n'admettoient pas même l'air, & qu'el-

les étoient comme de groſſes veſſies enflées. Quoi qu'il en ſoit, il y a grand' apparence qu'il y avoit des fentes, & peut-être que nous y en avions fait nous-mêmes par mégarde, lors que nous les joignimes enſemble ; du moins les uſtencilles qu'on en fabrique tiennent fort bien l'eau.

Ce fut donc un autre ſujet de chagrin, & un nouvel obſtacle à notre départ ; mais la Providence dirigea toutes choſes pour le mieux, puis que ſi nous avions deſcendu cette riviere, qui ſe joint à celle de Cheapo, & court enſuite vers la baie de Panama & la mer du Sud, elle nous auroit conduit au milieu des Eſpagnols nos ennemis, de qui nous ne pouvions attendre aucun quartier.

Au reſte, le voiſinage des montagnes, & la pente qui en eſt roide, ſont la cauſe que les rivieres s'enflent ainſi tout d'un coup aprés ces violentes pluïes, & qu'elles retournent de même dans leur premier état.

Mais pour revenir à nos radeaux, ils ne pouvoient plus nous ſervir pour deſcendre ces rivieres, ni les traverſer ; de ſorte que nous fûmes bien aiſes de retourner à la plantation Indienne, d'où nous étions partis. Nous reprîmes donc la route que nous avions tenu le long de la riviere ; & comme la faim nous obligeoit à porter les yeux ſur tout ce qui pouvoit y remedier, nous découvrîmes un daim profondément endormi. Nous en approchâmes de ſi prés que nous aurions pû nous jetter ſur lui & le prendre ; ſi un de nos camarades n'a-

voit jugé à propos de lui tirer un coup de fusil à bout touchant ; mais il arriva par malheur que le plomb, qui n'étoit pas bourré, tomba tout juste avant qu'il lâchât le coup ; de sorte que le daim n'en reçût d'autre mal, que celui de s'éveiller au bruit de la poudre, & de passer la riviere à la nage. Nous ne fûmes pas au reste peu embarrassez, lors qu'il nous falut quitter cette riviere, pour chercher l'habitation des Indiens. D'ailleurs, il y avoit huit jours que nous n'avions eu pour toute nourriture que les baies du Maccaw, & la moüelle d'un autre arbre, apellé bibby, que nous trouvâmes fort bonne.

Aprés avoir bien reflechi sur la route que nous prendrions, il fut résolu de suivre la trace d'un pecary, ou d'un cochon sauvage, dans l'esperance qu'elle nous conduiroit à quelque allée de plantains, ou à quelque champ semé de potates, où ces animaux ont accoûtumé d'aller paître. En effet, elle nous mena jusques à une ancienne plantation, & à la vûë d'une nouvelle. C'est ici que la peur nous reprit, exposez d'un côté à mourir de faim, & de l'autre, à essuier la mauvaise humeur des Indiens, que nous croyions toûjours irritez contre nous. Mais il n'y avoit point de milieu, & il fut determiné que l'un de nous iroit à la maison voisine, pendant que les autres se tiendroient à l'écart pour en attendre le succés. J'y allai donc moi-même, & il se trouva que c'étoit la maison d'où nous étions partis. Les Indiens fort étonnez de me voir, commencérent à m'interroger sur bien des choses : mais la chaleur du feu, &

l'odeur de la viande qu'on y cuiſoit, me firent tomber dans un évanoüiſſement qui arrêta toutes leurs queſtions : ils parûrent bien empreſſez pour me tirer de cet état, & d'abord que je revins à moi, ils me donnérent un peu à manger. Enſuite ils me demandérent où étoient mes quatre camarades, & ſur ce que je leur en dis, ils les envoyerent chercher auſſi-tôt : mais on n'en ramena que trois, parce que Gopſon avoit reſté un peu plus loin. Les guides étoient à preſent de retour de la côte du Nord, & ils ſe loüoient beaucoup de la maniere civile & genereuſe dont nos gens les avoient traitez ; de ſorte que les Indiens étoient devenus nos bons amis. Celui qui nous avoit témoigné tant de bienveillance, ne s'aperçût pas plûtôt que Mr Gopſon n'étoit pas encore arrivé, qu'il lui apporta des vivres, & le conduiſit à la plantation. En un mot, on eut grand ſoin de nous à tous égards.

Aprés avoir paſſé huit jours à nous rafraîchir, nous reprimes notre marche, dans le deſſein de nous rendre à la mer du Nord le plûtôt qu'il nous ſeroit poſſible. Depuis que nos camarades avoient renvoyé leurs guides avec beaucoup d'honnêteté & de preſens, comme de haches, de colliers, &c. les Indiens étoient plus diſpoſez que jamais à nous en fournir : ils nous procurérent donc quatre jeunes hommes vigoureux pour nous conduire juſqu'à la riviere, où nous avions trouvé un arbre abatu qui la traverſoit : nous y arrivâmes dans un jour, parce que nos guides nous ſervoient de bonne amitié, au lieu que nous y en avions emploié trois

le premier voiage. Arrivez en cet endroit, nous marchâmes environ un mile en montant la riviere, & il nous falut mettre enſuite dans un canot pour la remonter. Nos guides ramérent vigoureuſement juſqu'à la nuit, & alors nous logeâmes dans une maiſon, où ils dirent tant de bien de nos camarades, qui étoient allez à la mer du Nord, que le Maître du logis nous régala de ſon mieux. Nous repartimes le lendemain avec deux nouveaux rameurs, c'eſt-à-dire, que nous en avions ſix en tout, & que notre condition étoit alors bien differente de la premiere.

Quoi qu'il en ſoit, au bout de 7 jours nous arrivâmes à la maiſon de Lacenta, qui nous avoit ſauvé la vie. Ce Palais eſt ſitué ſur une coline fort agréable, où il y a le plus joli boccage de cotonniers que j'aie vû aucune part. La groſſeur de ces arbres étoit en général de ſix piés de diamétre; & il y en avoit quelques-uns de huit, de neuf, de dix, & même d'onze. Quatre Indiens & moi, qui nous tenions par la main, nous mîmes autour d'un, & il s'en falut plus de trois piez que nous ne puſſions l'embraſſer. Il y avoit auſſi une magnifique allée de plantains, & un autre boccage de petits arbres, dont l'on auroit pû former une eſpece de labyrinte, ſi l'on eût emploié quelque induſtrie.

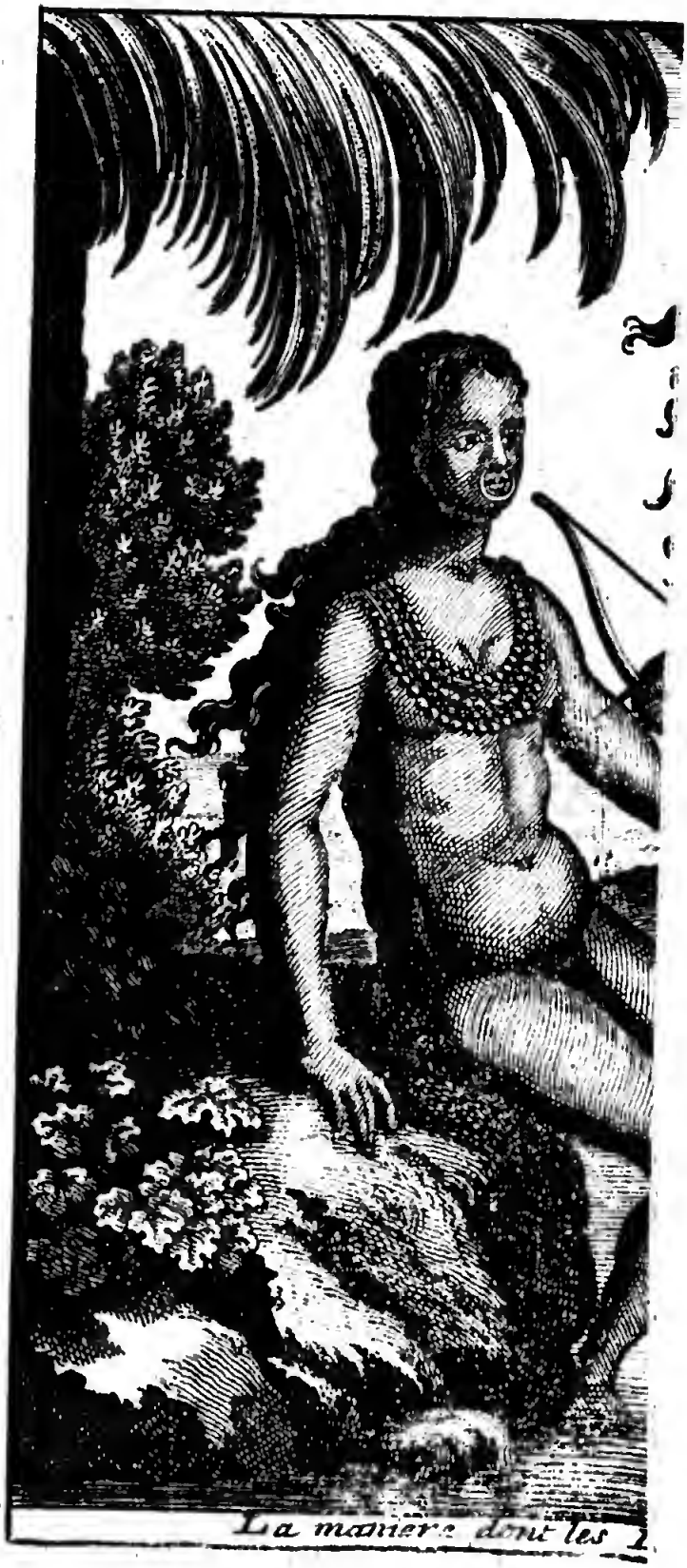
Cette coline renferme du moins cent acres de terre, & c'eſt une peninſule de figure ovale, preſqu'environnée par deux grandes rivieres, dont l'une vient de l'Eſt, & l'autre de l'Oüeſt: il n'y a qu'une langue de terre de 40 piés de large, qui les

ſépare à l'entrée de la coline ; mais elles ſe joignent enſuite & forment une grande riviere fort rapide. Ce petit eſpace eſt ſi rempli de canes creuſes, de buiſſons, que les Anglois appellent Têtes de Pape, & de poiriers ſauvages, qu'il eſt impoſſible d'en approcher.

Cinquante des principaux du païs demeurent ſur cette coline, ſous la domination de Lacenta, qui eſt comme le Prince de toute la partie Méridionale de l'Iſthme de Darien. Les habitans du Quartier Septentrional lui rendent auſſi beaucoup de ſoûmiſſion ; mais celui du Sud eſt proprement ſon païs, & cette coline fait ſon domaine : il n'y a ici qu'un ſeul canot, qui ſert à Lacenta & à tous les autres qui demeurent ſur cette peninſule, pour paſſer & repaſſer la riviere.

Lors que nous y fûmes arrivez, Lacenta congedia nos guides, & il nous dit qu'il étoit impoſſible de voiager vers le Nord dans cette ſaiſon pluvieuſe, qui étoit alors à ſon plus haut point ; mais que nous reſterions avec lui, & qu'il auroit ſoin de nous : de ſorte qu'il nous falut accepter ſes offres.

Bien-tôt aprés il ſe trouva une occaſion qui ſervit beaucoup à augmenter la bonne opinion que Lacenta & ſes gens avoient conçû de nous, & à m'attirer leur eſtime d'une façon toute particuliere : il arriva donc qu'une des femmes de Lacenta devint malade, & qu'on réſolut de lui tirer du ſang. Voici de quelle maniere les Indiens s'y prennent ; ils font aſſeoir le malade ſur une pierre qui eſt dans le fleuve ; enſuite



La maniere dont les

Indiens Saignent leurs malades

NAPOLI
BIBLIOTECA

enſuite l'Operateur muni d'un petit arc, & de petites fléches, les tire auſſi vîte qu'il peut par tout le corps nud du patient, ſans manquer un ſeul endroit. Il eſt vrai qu'il y a un arrêt aux fléches, & qu'ainſi elles ne penetrent pas plus avant que nos lancettes: mais ſi par hazard ils touchent à une veine remplie de vent, & que le ſang en ſorte avec quelque impetuoſité, ils ſautent, ils cabriolent, & font mille poſtures groteſques, pour témoigner leur joye, comme s'ils avoient remporté une grande victoire.

Je me trouvai preſent lors qu'on fit cette operation à l'épouſe de Lacenta; & ſurpris de leur ignorance, je ne pûs m'empêcher de lui dire, que s'il vouloit, je lui montrerois une méthode plus aiſée & qui ne cauſeroit pas tant de douleur à la malade. Voïons, me dit-il; Là-deſſus je fis une ligature au bras de ſon épouſe avec un morceau d'écorce d'arbre, & je lui ouvris la veine avec ma lancette: mais peu s'en falut que mon entrepriſe ne me coutât la vie. Lanceta n'eut pas plûtôt vû couler le ſang, qui ne venoit d'ordinaire que goute-à goute, qu'il prit ſa lance, & jura par ſa dent, que ſi ſa femme s'en trouvoit mal il me perceroit le cœur. Je ne témoignai aucune émotion, & je le priai de ſe donner un peu de patience. Quoi qu'il en ſoit, je tirai autour de douze onces de ſang à la Dame, & aprés lui avoir bandé le bras, je fus d'avis qu'elle ſe repoſât juſques au lendemain. Par bonheur la fiévre diminua, & les accez ne revinrent plus. Ceci m'acquit une ſi grande reputation, que Lacenta

vint me voir, & qu'en preſence de toute ſa Cour, il s'inclina devant moi, & me baiſa la main. Alors tous les autres m'environnerent; les uns me baiſoient la main, les autres le genou, & quelques-uns le pié. Je fus mis enſuite dans un hamac, & porté ſur les épaules des Indiens, pendant que Lacenta fit un diſcours à ma loüange, & qu'il m'éleva fort au deſſus de tous leurs Docteurs. On me porta de cette maniere d'une plantation à l'autre, & je vêcus avec beaucoup d'éclat & de reputation à la faveur des remedes, & de la ſaignée que je faiſois à tous ceux qui en avoient beſoin. Quoi que j'euſſe perdu mes onguents & mes emplâtres, par la fuite du Negre qui m'avoit pris mon havreſac, il m'étoit reſté dans la poche une boite d'inſtrumens, & quelque peu de medicamens, que j'y tenois d'ordinaire enveloppez dans un morceau de toile huilée.

Je paſſai de cette ſorte quelques mois parmi les Indiens qui m'adoroient pour ainſi dire. Quelques uns d'entr'eux s'étoient échappez des mains des Eſpagnols, dont ils avoient été les eſclaves; & je m'imagine que c'eſt la raiſon pour laquelle ils demandoient le Baptême: quoiqu'ils le ſouhaitaſſent plûtôt pour avoir un nom Européen, que pour aucune connoiſſance qu'ils euſſent du Chriſtianiſme.

Pendant mon ſejour, auprés de Lacenta, je l'accompagnai ſouvent à la chaſſe, où il ſe plaiſoit beaucoup, & il ne lui manquoit pas de gibier, pour le divertir. Nous allames une fois vers le Sud-Eſt, à l'entrée de la belle ſaiſon, & nous courumes juſ-

qu'à une riviere, où les Eſpagnols amaſſoient de l'or. Je crûs au reſte que c'étoit une de celles qui viennent du Sud-Eſt, & qui vont ſe rendre dans le Golfe de ſaint Michel. Quoi qu'il en ſoit ; arrivez à la hauteur du lieu où ils travailloient, nous eſquivames à travers les bois, & après nous être poſtez derriere de gros arbres, nous les obſervâmes long-temps, ſans qu'ils nous apperçûſſent. Voici de quelle maniere ils cüeillent l'or : ils ont de petits baſſins de bois qu'ils enfoncent peu-à-peu dans l'eau & qu'ils rempliſſent à demi de ſable ; enſuite ils les retirent tout doucement, & ils les ſecouënt en rond : cela fait élever le ſable, qui s'échappe avec l'eau par deſſus le bord du baſſin, pendant que l'or tombe au fond. Après l'avoir tiré du baſſin ; ils le font ſecher au Soleil, & quand il eſt ſec, ils le pilent dans un mortier. Enſuite ils l'étendent ſur du papier, & avec une pierre d'Aiman, qu'ils paſſent deſſus. ils attirent tout le fer qu'il y a : Enfin, ils mettent cet or bien épuré dans les calebaſſes. D'ailleurs, ils ne s'occupent à ce travail que durant la belle ſaiſon, c'eſt-à-dire trois mois de l'année ; parce que les groſſes pluyes, qui accompagnent la ſaiſon humide, entrainent l'or du haut des montagnes, & que les rivieres ſont impraticables à cauſe de leur profondeur ; mais quand le beau temps eſt revenu, il n'y a pas plus d'un pié d'eau. Cette belle recolte n'eſt pas plûtôt finie, que les moiſſonneurs s'embarquent ſur de petits vaiſſeaux pour ſe rendre à Sainte Marie ; & j'ai oüi dire à un Eſpagnol, que nous prîmes dans

cette ville, ſous la conduite du Capitaine Sharp, que ſi la ſaiſon eſt bonne, ils emportent juſqu'à 18 ou 20 mille livres peſant d'or. Mais ſoit qu'ils en amaſſent plus ou moins, la quantité qu'on en tire tous les ans de ces rivieres eſt preſque incroiable.

Mes quatre camarades reſtoient à la maiſon de Lacenta, pendant que je me divertiſſois avec lui J'avois même ſi bien gagné ſes bonnes graces, qu'il ne vouloit aller aucune part ſans moi : de ſorte que je m'aperçûs que ſon deſſein étoit de me retenir tous les jours de ma vie. Cette penſée me cauſa de l'inquietude; mais je la cachai le mieux qu'il me fut poſſible.

Une fois que nous étions à la chaſſe, il arriva que nous fimes lever un Pecary qui fatigua les naturels du païs & leurs chiens pendant la plus grande partie du jour, juſqu'à ce que Lacenta preſqu'épuiſé de forces manque de nourriture, parut ſi chagrin du mauvais ſuccez de cette journée, qu'il ſouhaita avec ardeur qu'on pût trouver quelque autre méthode plus aiſée pour venir à bout de cette chaſſe.

J'entendois déja paſſablement bien leur langue, & je me ſervis de cette occaſion pour obtenir ma liberté. Après donc avoir fait l'eloge de nos chiens d'Angleterre, j'offris à Lacenta de lui en amener quelques-uns, s'il vouloit me permettre d'y aller faire un tour. Il demeura un peu interdit à l'oüie de cette propoſition ; mais enfin il jura par ſa dent, ſur laquelle il mit les doigts, que j'aurois ma liberté & celle de mes Camarades, pourvû que je lui promiſſe par ma dent, de retourner & de me ma-

rier dans ſon païs ; car il s'étoit engagé à me donner ſa fille, qui n'étoit pas encore nubile. j'acceptai la condition ; & il me promit d'ailleurs, qu'à mon retour il feroit pour moi au delà de tout ce que je pouvois attendre.

Je le remerciai très-humblement, & il me congedia le lendemain ſous l'eſcorte de ſept hommes vigoureux Il y eut d'ailleurs quatre femmes, qui ſervirent à porter nos proviſions, & mes habits, qui conſiſtoient en une eſpece de chemiſe, & une paire de culotes de toile. Je les gardois pour couvrir ma nudité, en cas que je retournaſſe jamais parmi des Chrétiens ; du reſte, j'allois ici tout nud comme les Sauvages, & leurs femmes m'avoient peint tout le corps de petites taches; mais je ne voulus pas ſouffrir qu'elles me picotaſſent le cuir à la maniere du païs, pour y faire entrer la peinture.

Je partis donc du voiſinage de la Mer du Sud, où Lacenta ſe divertiſſoit à la chaſſe, pour me rendre à ſon Palais, où j'arrivai dans une quinzaine de jours, au grand contentement de mes Camarades qui m'y attendoient avec impatience. Après bien des ſalutations de part & d'autre, & quelques larmes que la joye nous fit verſer, je leur dis de quelle maniere j'avois obtenu ma liberté de Lacenta, & ce que je lui avois promis de faire à mon retour. Cette nouvelle les récrea tous, dans l'eſperance de ſortir bien-tôt d'un païs ſauvage, où nous avions demeuré ſi long-tems.

Je me rafraichis ici quelques jours, au bout deſquels nous partîmes ſous une bon-

nôtre vertige nous quitta, à meſure que nous deſcendîmes.

Arrivez au pié de la montagne, nous trouvâmes une riviere qui couroit vers la mer du Nord, & quelques maiſons Indiennes tout-auprès, qui nous fournirent aſſez bien de quoi ſatisfaire nôtre appetit. C'étoient les premieres maiſons que nous euſſions vûës depuis ſix jours; nous y reſtâmes une nuit, & je dirai en paſſant, que j'eus pour mon lit un Hamac attaché à deux arbres & une feuille de Plantain pour ma couverture.

Nous partîmes d'ici le lendemain matin & nous arrivâmes au bord de la mer en deux jours de temps. Quarante Indiens des plus qualifiez du païs, nous y joignirent, & après nous avoir felicitez ſur nôtre heureuſe arrivée, ils nous reçûrent chez eux. Ils s'étoient tous parez de leurs plus beaux habits, qui conſiſtent en des robes longues & blanches, qui vont juſques à la cheville, & ſont garnies de franges par le bas: ils avoient d'ailleurs une demi-pique à la main. Mais je parlerai plus au long de tout ceci, lors que je ferai la deſcription du païs, & de toutes les autres particularitez, que j'y ai obſervées.

Nous demandâmes d'abord aux Indiens, s'il devoit arriver ici quelques vaiſſeaux Européens. Ils nous répondirent qu'ils n'en ſavoient rien, mais qu'ils s'en informeroient. Là-deſſus, ils manderent un de leurs Devins, qui ſe mît àuſſi-tôt en frais avec ſes camarades pour évoquer le Diable, & ſçavoir de lui en quel temps il arriveroit un vaiſſeau. La premiere choſe donc qu'on fit

dans la maiſon, où nous étions alors, ce fut de faire une ſeparation avec des Hamacs, afin que les *Pavanvers*, c'eſt ainſi qu'ils appellent ces Magiciens, pûſſent être en leur particulier. Ils employerent quelque temps à leurs ſortileges, & nous les entendîmes pouſſer des cris, & des hurlemens affreux; tantôt ils imitoient le chant des oiſeaux, & tantôt le cris des bêtes; ils joignoient à ce bruit le ſon des pierres qu'ils frapoient enſemble, des Conques, & d'une méchante eſpece de Tambour fait de cannes creuſes; tout ce tintamare étoit accompagné du bruit confus de quelques oſſemens de bêtes attachez les uns aux autres avec des cordons: ils ſe mettoient quelquefois à hurler d'une maniere terrible, & tout d'un coup ils tomboient dans un profond ſilence. Aprés s'être bien eſcrimez, ſans avoir pû obtenir aucune réponſe, ils conclurent que cela venoit de ce que nous étions dans la maiſon: de ſorte qu'ils nous en firent ſortir, & qu'ils recommencerent tout de nouveau leur manége. Ils n'y réüſſirent pas mieux cette fois; ce qui les obligea au bout d'une groſſe heure de fouïller nôtre appartement, où ils trouverent quelques unes de nos hardes penduës à la muraille: ils les jetterent avec dedain hors de la maiſon, & ils reprirent d'abord leur exercice. Bien-tôt aprés, ils ſortirent avec la réponſe; mais ſi trempez de ſueur, qu'ils furent obligez de ſe laver dans la riviere. Enſuite ils nous prononcerent l'oracle, qui portoit en ſubſtance: Que le 10. jour ſuivant il arriveroit deux vaiſſeaux; que le matin du même jour nous

entendrions tirer un coup de Canon, & quelque temps après un autre : Que l'un de nous mourroit bien-tôt aprés ; & qu'en allant à bord de ces vaiſſeaux, nous perdrions un de nos fuſils.

Tout ceci s'accomplit au pié de la lettre : Le 10 jour au matin nous entendimes un coup de Canon, & quelque temps aprés l'on en tira un autre. Nous perdimes un de nos fuſils en allant à bord des vaiſſeaux, & voici de quelle maniere : nous étions nous cinq avec trois Indiens dans un Canot, qui ſe renverſa, lors que nous paſſions ſur la barre ; peu s'en falut que Gopſon ne ſe noyât, & nous eûmes de la peine à le tirer de l'eau ; mais il y perdit ſon fuſil, qu'il n'avoit pas ſans doute bien attaché. Nous ſauvâmes les autres qui étoient amarez aux côtez inferieurs du Canot, & c'eſt ce que l'on obſerve toûjours dans les Indes Occidentales. La moindre choſe peut faire tourner cette machine, & l'on riſqueroit ſouvent de perdre ſes armes, ſi l'on n'avoit le ſoin de les attacher aux côtez, ou aux bancs du Canot.

Quoi qu'il en ſoit, nous gignâmes le bord le mieux qu'il nous fut poſſible, & nous courûmes enſuite plus prés de terre, juſques à l'iſle de la Sonde. Nous vimes alors un vaiſſeau Anglois, & une Tartane Eſpagnole, que nous reconnumes à ſa fabrique, & que l'Anglois avoit pris depuis deux ou trois jours. Mais nous ne pouvions pas deviner lequel de ces deux bâtimens étoit au pouvoir de l'autre ; cependant fort ennuyez de vivre avec les Indiens ſauvages, nous primes le parti de les aborder à tout haſard.

Nous eumes beaucoup de peine à y réſoudre nos Rameurs, qui craignoient plus que nous d'y trouver des Eſpagnols, nos ennemis communs; La raiſon qu'ils en avoient & qui merite d'être remarquée, c'eſt que la réponſe de leurs Démons ſur ces deux vaiſſeaux, étoit poſitive à l'égard de l'Anglois & bien douteuſe pour l'autre. En effet la Tartane étoit Eſpagnole & au pouvoir des Eſpagnols dans le temps que les Magiciens firent leurs ſortileges, & même quelques jours aprés.

Nous allames donc à bord du vaiſſeau Anglois avec nos Indiens, & l'on nous y reçût avec beaucoup d'amitié. Mes quatre camarades furent auſſi-tôt connus & careſſez de tout l'équipage: Pour moi, qui étois peint, & tout nud, avec une ſimple ceinture autour des reins, & une plaque d'or, qui me pendoit du nez ſur la bouche, je demeurai quelque temps aſſis ſur le gras de mes jambes, à la maniere des naturels du païs, pour voir ſi l'on me reconnoîtroit. Il ſe paſſa plus d'une heure avant que perſonne prit garde à moi: mais enfin un homme de l'équipage me regarda plus fixement que les autres, & il ſe mit à crier tout d'un coup, Eh! voici nôtre Docteur. Il n'eut pas plûtôt laché ces mots qu'ils s'empreſſerent tous à me feliciter ſur mon heureuſe arrivée auprés d'eux. Je travaillai d'abord à laver ma peinture, & malgré tous mes ſoins, il s'écoula preſque un mois entier avant que j'en pûſſe venir à bout en quelque maniere; elle étoit ſi bien imprimée dans mon cuir, ſoit par la longueur du temps ou l'ardeur du Soleil, qu'il

n'y avoit pas moyen de l'effacer, ſans que la peau ſuivît. A l'égard du pauvre Gopſon, quoi qu'il fut en vie à nôtre arrivée à bord du vaiſſeau, il ne revint pas de ſes fatigues, ni du mal qu'il avoit reçû à la culbute de nôtre Canot : il languit deux ou trois jours, & il mourut à l'iſle de la Sonde. C'eſt ainſi que ſa mort verifia une autre partie de la prediction des *Pavvavvers*. Aprés qu'il eut regalé ſix ou ſept jours nos Indiens ſur le vaiſſeau, qu'on y en eut reçû pluſieurs autres qui alloient & venoient avec leurs femmes & leurs enfans, & que Lacenta lui-même nous eut viſité pendant quinze jours ou trois ſemaines, nous primes congé de tous les Indiens, à la reſerve de deux ou de trois, qui nous voulurent accompagner juſques à ce que nous fuſſions au deſſus du vent, & nous fimes route avec la Tartane, vers les Iſles des Sambalos, qui ſont le plus à l'Eſt, d'où nous tournâmes vers la côte de Cartagéne.

Mais je n'entrerai point dans le détail du reſte de ce voïage, puis que Mr Dampier, qui étoit avec nous, l'a déja fait d'une maniere fort exacte. Il me ſuffira d'avertir que nous croiſâmes enſemble ſur les côtes, & les iſles des Indes Occidentales, en partie ſous le Capitaine Wright, & en partie ſous le Capitaine Yancky ; juſqu'à ce que ces deux Officiers ſe quitterent à l'iſle de Tortuga la ſalée, comme Mr Dampier le rapporte dans ſon *Voyage autour du monde, Tome I.* il ſe joignit au prémier, & moi j'allai avec l'autre à l'iſle d'Ash, ou de la Vacca, où nous fumes dépoüillez par les François & remis à terre ; mais Triſtian un

de leurs Capitaines nous prit ſur ſon bord au nombre de neuf ou dix, & nous amena fort prés du petit-Guaves. Lors qu'il fut à terre, nous nous ſaiſimes de ſon vaiſſeau, & nous retournâmes à l'iſle d'Aſh, ou nous primes le reſte de nôtre équipage. Nous nous emparâmes d'un vaiſſeau François chargé de vin, & d'un autre que le Capitaine Coock, qui étoit alors avec nous, monta pour aller à la mer du Sud, aprés avoir été à la Virginie, où nous arrivâmes huit ou neuf mois aprés Mr Dampier. Celui-ci nous rejoignit, & nous fûmes enſemble à la mer du Sud avec le Capitaine Cook, quoi qu'il ait oublié de parler de moi à cette occaſion. Nous courûmes le tour de la terre del Fuego, & nous fûmes le long du Chili, du Perou, & du Mexique pour nous rendre à la mer du Sud. C'eſt ce que Mr Diamper raporte fort au long *Tome I.* chap. IV. *p.* 75. 76, &c. & chap. V. VI. VII. & VIII. Il dit d'ailleurs *p.* 239 de quelle maniere le Capitaine Davis, qui avoit ſuccedé au Capitaine Cook, rompit avec le Capitaine Swan, que nous avions trouvé dans la mer du Sud, & comment il paſſa ſur le bord du dernier pour ſatisfaire l'envie qu'il avoit d'aller aux Indes Orientales. Pour moi je reſtai avec le Capitaine Davis; & nous retournâmes enſemble par la même route que nous avions déja tenuë. Je remaquai dans ce retour quelques particularitez, dont je ferai le détail à la fin de ce livre. Cependant, aprés avoir donné cette courte relation de mes voyages, depuis la premiere fois que Mr Dimpier me quitta ſur l'Iſthme, juſques à nô-

tre derniere ſeparation dans les mers du Sud, je m'en vais décrire à preſent l'Iſthme de Darien ; ce qui eſt le but principal que je me ſuis propoſé dans cet Ouvrage.

CHAPITRE II.

Deſcription de l'Iſthme de l'Amerique.

LA partie la plus étroite de l'Iſthme de l'Amerique, eſt ce qu'on appelle proprement l'Iſthme de Darien, du nom ſans doute de la grande Riviere qui borne ſa côte Septentrionnale à l'Eſt : Car au delà de cette riviere le païs s'élargit tant vers l'Eſt & le Nord-Eſt, de même que ſur l'autre côte vers le Sud, & le Sud-Eſt, qu'on ne ſçauroit plus l'appeller un Iſthme. Il eſt preſque tout renfermé entre le 8 & le 10 deg. de Latitude Septentrionnale, & ſa moindre largeur n'eſt qu'autour d'un degré Mais je ne ſçaurois dire préciſement juſqu'à quelle étenduë à l'Oüeſt il porte le nom d'Iſthme de Darien ; ſi c'eſt juſqu'aux Honduras, ou Nicaragua, ou ſi ce n'eſt pas plus loin que la riviere de Chagre, ou les Villes de Portobel & de Panama.

Cette derniere place me ſervira de bornes dans ce que je veux décrire ; mais j'inſiſterai davantage ſur tout ce qui regarde le milieu de ce païs, où j'ai fait le plus long ſéjour, & qui a été, pour ainſi dire, le théatre de mes avantures. Cependant, ce que je dirai de cette partie de l'Iſthme

Le terrain de ce païs eſt preſque par tout inégal, entremêlé de montagnes & de vallées, qui varient beaucoup pour la hauteur, la profondeur & l'étenduë. L'on y voit quantité de rivieres, de ruiſſeaux, & de fontaines qui ne tariſſent jamais. Les unes ſe déchargent dans la mer du Nord, & les autres dans celle du Sud : La plûpart de ces fleuves prennent leur ſource de cette chaîne de hautes montagnes qui courent à travers la longueur de l'Iſthme, & qui ſont en quelque maniere paralelles au rivage. Afin même de la diſtinguer des autres, je l'appellerai la Chaîne principale.

Ces montagnes ne ſont pas également larges par tout, & forment une eſpece d'arc de même que l'Iſthme. Elles approchent plus de la mer du Nord que celle du Sud, & n'en ſont éloignées que de 10. ou de 15 miles. De leur ſommet, nous pouvions toûjours voir la premiere de ces mers & la varieté de ſon rivage, accompagnée de la vûë des iſles adjacentes, rendoient cette perſpective fort agréable ; mais je ne pûs jamais découvrir la mer du Sud, d'aucun endroit de cette chaîne. Ce n'eſt pas que la vûë n'y pût atteindre ; s'il n'y avoit des obſtacles entre-deux : mais quoi qu'il y ait des plaines & des vallées fort vaſtes, il y a d'ailleurs de grandes montagnes, ſi couvertes de bois de haute futaye, que les yeux n'y ſçauroient penetrer. Auſſi quand on eſt de l'autre côté vers la mer du Sud, ces mêmes montagnes empêchent qu'on puiſſe voir la chaîne principale ; & ce fut à nôtre retour de cette mer que nous primes

les unes pour les autres, & qu'arrivez à leur ſommet, nous comptions de voir la mer du Nord. Au reſte, quoi que ces montagnes que nous traverſames alors, nous paruſſent plus grandes à meſure que nous avançions de ce côté-là; cependant elles ſervirent à nous rendre la hauteur de la chaîne principale moins ſenſible, que ſi nous y avions grimpé à la ſortie du plat païs.

Au Nord de cette chaîne, il n'y a que peu ou point de montagnes; & les hauteurs qu'on y voit, ne ſont que des pentes douces de la chaîne même. Quoi que ce quartier du païs ne ſoit pour ainſi dire qu'une forêt épaiſſe, l'œil y domine par tout du haut de cette éminence, & l'on découvre avec plaiſir le rivage du Nord, qui en eſt le plus proche.

La croupe de cette chaîne n'eſt pas également continuée par tout; c'eſt plûtôt une ſuite de pluſieurs montagnes ſeparées les unes des autres par de grandes vallées, qui les rendent plus utiles, & plus habitables, & qui ſont ſi profondes, qu'elles ſervent en quelques endroits de paſſage aux rivieres. C'eſt ainſi que la riviere de Chagre qui prend ſa ſource à quelques montagnes prés de la mer du Sud, court obliquement au Nord-Oüeſt, juſqu'à ce qu'elle s'ouvre un paſſage dans la mer du Nord; quoi que la chaîne des montagnes s'étende beaucoup plus avant à l'Oüeſt; & qu'elle aille, ſi je ne me trompe juſques au lac de Nicarragua.

Quelques unes des rivieres qui arroſent le païs, ſont aſſez grandes; mais il y en a peu de navigables, parce qu'elles ont preſque toutes des barres à leurs embouchures.

La plûpart de celles qu'on voit ſur les côtes de la mer du Nord, ſont fort petites: La chaine principale, d'où elles viennent, eſt ſi proche du rivage, que leurs eaux ne ſçauroient groſſir dans un ſi court trajet, il eſt vrai que la riviere de Darien eſt fort grande; mais ſa profondeur a l'entrée ne répond pas à l'étenduë de ſon embouchure. quoi qu'il y ait aſſez de fonds au-delà. D'ici à Chagre, tout le-long de la côte, ce ne ſont à peu-prés que des ruiſſeaux, & la riviere de la Conception, qui ſort vis-à-vis de l'iſle de la Sonde une des Sambalos, ne merite pas un meilleur titre. Celle de Chagre, qui prend ſa ſource au Sud-Eſt de l'iſthme, & court une longue étenduë de la côte qui va en ſerpentant, eſt aſſez conſiderable. En un mot, cette partie du Nord eſt tres-bien arroſée, ſur tout par des fontaines & de petits ruiſſeaux qui coulent des montagnes voiſines.

Le terroir ſur cette côte du Nord n'eſt pas également fertile, ni uniforme: on peut dire en general qu'il eſt bon, & plein de hauteurs: mais proche de la mer il y a quelques Marais, dont les plus grands n'ont guére plus d'un demi-mile de large.

Depuis la Baye de Caret, qui eſt le ſeul Havre, qu'on trouve dans la riviere de Darien, juſqu'au promontoire voiſin de l'iſle d'or, le rivage de l'iſthme eſt aſſez fertile & couvert de ſable en quelques endroits; mais il y en a d'autres pleins de Mangles, & ſi marécageux, qu'on ne ſçauroit y aller ſans ſe mettre dans la bourbe juſques à la ceinture. Le rivage de cette côte s'éleve bientôt en colines; & la chaine principale

n'eſt qu'à 5 ou 6 miles de diſtance. Je n'ai jamais été à la Baye de Caret ; mais j'ai oüi dire qu'il y a deux ou trois petits ruiſſeaux d'eau douce qui s'y rendent. C'eſt une petite Baye, & deux petites iſles qu'il y a devant, ſervent à y former un aſſez bon Havre : le fonds y eſt d'un ſable pur, ſans aucun rocher. Ces iſles ſont aſſez hautes & garnies de quantité d'arbres.

A l'Oüeſt du Cap, & à l'entrée de la riviere de Darien, il y a une autre jolie Baye ſabloneuſe, qui renferme dans ſon baſſin une petite iſle, baſſe, pleine de marais, entourée de bancs, & où le fond eſt ſi vaſart, qu'on n'y ſçauroit moüiller. Le rivage de l'iſthme tout-auprés de cette Baye & au-delà, eſt marécageux & couvert de mangles; mais au bout de trois ou quatre miles, le terrain s'éleve peu-à-peu juſques à la chaine principale. Quoi que le baſſin de cette Baye ſoit ſi mauvais, il y a beaucoup d'eau à ſon entrée ; le fonds y eſt d'un ſable dur & l'ancrage excellent, & trois iſles qui occupent l'ouverture, rendent le Havre merveilleux. La plus Orientale des trois eſt la petite iſle d'Or, où il y a un beau canal bien profond entr'elle & la haute mer. On n'y voit que des rochers eſcarpez tout-autour, ce qui lui ſert d'une fortification naturelle, & il n'y a qu'un ſeul endroit par où l'on y puiſſe aborder, qui eſt une petite Baye ſabloneuſe au Sud, vers le Havre, d'où le terrain s'éleve inſenſiblement. Elle eſt d'une hauteur médiocre & couverte de petits arbres ou de buiſſons. Le terroir oppoſé de l'iſthme, au Sud-Eſt, paroît tres-fertile, de couleur noirâtre, mê-

lé de ſable, & aſſez uni durant 4. ou 5 miles, juſqu'à ce qu'on vienne au pié des montagnes. Ce fut ici où nous abordâmes, lors que j'allai dans la mer du Sud avec le Capitaine Sharp: Je fus auſſi ſur l'iſle d'or & je reſtai dans le Havre une quinzaine de jours. Prés de la pointe Orientale de la Baye, qui n'eſt pas à plus d'un demi-mile de l'iſle d'or, il y a un petit ruiſſeau de trés-bonne eau douce.

La plus grande de ces trois iſles, qui font face à la Baye, eſt à l'Oüeſt de l'iſle d'or; elle eſt baſſe, marécageuſe, & ſi couverte de mangles, qu'on a de la peine à y aborder; auſſi aucun de nous ne s'aviſa d'y mettre pié à terre. Elle eſt fort prés d'une des pointes de l'iſthme dont le terroir n'eſt pas meilleur, pendant un mile ou deux de diſtance vers l'Oüeſt: celui qu'on voit de l'autre côté eſt à peu prés de la même nature juſques au cul de la Baye. Cette iſle n'eſt ſeparée de l'iſthme qu'en haute marée, & alors même les vaiſſeaux ne ſauroient paſſer entre-deux.

L'iſle des Pins eſt une petite iſle, ſituée au Nord des deux, qui forment avec elle une eſpece de triangle. Son terrain eſt fort remarquable quand on vient de la haute mer, & il paroit diviſé en deux montagnes. Elle eſt couverte de grands arbres, qui ſont propres à toute ſorte d'uſage, & y a un joli petit ruiſſeau d'eau douce. L'on ne voit que des rochers à ſon Nord, de même qu'à l'endroit oppoſé de l'iſthme. On peut aborder au Sud de cette iſle dans une Baye ſablonneuſe, qui eſt admirable & renfermée entre deux pointes, qui font une

demi-Lune. L'ancrage y eſt d'ailleurs très-bon. L'on peut cingler auſſi tout autour de cette iſle ; mais pour aller au Havre de l'iſle d'Or, il faut entrer par le bout Oriental desiſles d'Or, entre ce côté & la haute mer ; car il n'y a pas moien de paſſer entre celle-ci & la grande iſle baſſe.

Depuis ces iſles, & la pointe baſſe, & marécageuſe qui leur eſt oppoſée, la côte s'étend au Nord-Oüeſt juſques à la pointe de Samballas. Durant les trois premieres lieuës elle eſt bordée de briſans, dont les uns ſont cachez ſous l'eau, & les autres paroiſſent au deſſus ; mais une chaloupe n'y ſauroit aborder. Ces rochers diſperſées çà & là, ne ſont pas d'une égale étenduë par tout ; il y en a qui vont juſques à un mile du rivage, & d'autres juſques à deux. Au Nord-Oüeſt de ces rochers, il y a une petite Baye ſablonneuſe, fort jolie, où le mouillage eſt bon, & où l'on peut aborder commodément, à ce que diſent les Armateurs. Ces baſſes d'un côté, & quelques unes des Samballos, dont la chaine commence ici, de l'autre, la mettent à l'abri des houles de la mer, & en font un Havre ſi merveilleux, que nos Armateurs qui le fréquentent beaucoup, de même que les autres Bayes du voiſinage, l'appellent le Havre deſiré.

Les Samballos s'étendent juſques à la pointe de Samballas ; il y en a un nombre infini qui ſe ſuivent en ligne directe, & d'autres ſont ſur les côtez, à des diſtances fort inégales du rivage & entr'elles ; quelques unes à un mile, d'autres à deux, ou à deux & demi. Leur vûë, jointe aux mon-

tagnes & aux grandes forêts qu'on voit ſur la côte, quand on vient de la mer, fait une perſpective charmante. Il y a trop de ces iſles, pour les pouvoir repreſenter toutes dans une Carte, outre qu'il y en a quelques unes de fort petites. Elles ſemblent ſeparées en divers amas, & l'on y trouve en general de bons canaux pour aller de l'une à l'autre; La mer qui eſt entre cette chaine & l'iſthme eſt auſſi navigable d'un bout à l'autre; le mouillage y eſt bon par tout, dans un fond de ſable dur, & l'on peut aborder ſans peine aux iſles, & à la côte. Quel vent qui ſoufle, un nombre conſiderable de vaiſſeaux peuvent toûjours trouver des endroits propres à mouiller dans la partie interieure de l'une ou l'autre de ces petites iſles; auſſi étoit-ce le rendezvous le plus ordinaire des Armateurs; ſur tout l'iſle de la Sonde, ou celle de Springer, s'ils faiſoient quelque ſejour ſur la côte; parce qu'il y a un fort bon abri pour carener, & que l'on y trouve en creuſant, de l'eau douce, qui manque à la plûpart des autres. Le terrain de preſque toutes les Sambalos eſt plat, bas, ſablonneux & couvert de pluſieurs ſortes d'arbres: L'on y voit par exemple des Mammées, des Sapadillos, des Manchineels, &c. Outre le poiſſon à coquille, elles fourniſſent dequoi rafraichir les Armateurs. Les plus voiſines de la haute mer ſont couvertes de rochers de ce côté-là, & on les appelle pour cet effet les iſles des briſans; quoi qu'elles ſoient ſablonneuſes de l'autre côté, de même que les iſles qui ſont prés du rivage Il y a, qui plus eſt, une chaine de ces briſans, ſepa-

rez du corps des iſles, qui s'avancent vers la mer autour d'un demi-mile & s'étendent juſques à l'iſle de la Sonde, ſi ce n'eſt pas même plus loin.

Le canal qui court entre les Samballos & l'iſthme, eſt de deux, trois & quatre miles de large; & la côte de l'iſthme eſt compoſée en partie de Bayes ſablonneuſes, & en partie d'un terrain couvert de mangles, juſques à la pointe Samballas. Les montagnes ſont à peu-prés à 6 ou 7 miles de diſtance du bord; mais vers la riviere de la Conception, qui ſort à un mile ou deux à l'Eſt de l'iſle de la Sonde. La chaine principale en eſt un peu plus éloignée, il y a quantité de petits ruiſſeaux qui tombent dans la mer de l'un & l'autre côté de cette riviere; & dont quelques uns ſe rendent dans les Bayes ſablonneuſes, & les autres dans le terrain couvert de mangles. Ceux-ci deviennent ſomaches à cauſe de l'eau ſalée qui forme ces marécages; mais les autres conſervent la douceur de leurs eaux. Quoi qu'il y ait beaucoup de rivieres ſur cet endroit de la côte, il n'y en a point d'aſſez profondes pour admettre aucun navire; on n'y peut aller qu'en canot, non pas même ſur la riviere de la Conception: mais le mouillage eſt ſi bon dans le canal, qu'on n'a pas beſoin d'aucun autre port. Je l'ai preſque parcouru de tous côtez, & j'ai mis pied à terre ſur pluſieurs des iſles, où il eſt aiſé d'aborder en tout temps. Il eſt vrai que les houles, qui viennent briſer contre l'iſthme, ſont ſi groſſes, lors que le vent de mer ſoufle, ſur tout aux endroits où il y a un canal entre les iſles, qu'on

n'eſt pas trop en ſeureté dans un canot : J'y ai été renverſé deux fois moi-même ſur des rivieres : l'une en allant à terre & l'autre vers la mer. Le terrain de ce quartier, à quelque diſtance de la côte, eſt agreable à voir, il s'éleve inſenſiblement juſques à la chaine principale, & ce n'eſt qu'une forêt continuelle de beaux arbres de haute futaye.

La pointe Sambalas eſt un rocher aſſez long & bas, qui eſt ſi environné de briſans à un mile de diſtance en mer, qu'il eſt dangereux d'en approcher. D'ici juſques à Portobel, la côte s'étend à l'Oüeſt, & un peu au Nord. A trois lieuës ou environ à l'Oüeſt de cette pointe on trouve le Port Scrïvan. La côte entre-deux eſt toute pleine de rochers, & l'interieur du païs eſt couvert de forêts épaiſſes.

Le port Scrivan eſt bon, lors qu'on y eſt une fois à l'ancre, mais l'entrée, qui a moins de cent cinquante pas de large, eſt ſi bordée de rochers de part & d'autre, ſur tout à l'Eſt, qu'il eſt dangereux d'y paſſer. Il ſemble même qu'il n'y ait pas du fond pour recevoir les vaiſſeaux de quelque groſſeur, puiſqu'on n'y trouve preſque par tout que huit ou neuf piez d'eau. L'interieur du port penetre aſſez avant dans le païs, & l'ancrage eſt merveilleux vers le cû de ſac, où il y a un fond de ſable. Le terroir qui eſt vis-à-vis, paroît fertile, & l'on y trouve de bonne eau douce. On peut auſſi aborder facilement à l'Eſt & au Sud, où le terrain eſt bas & ferme l'eſpace de deux ou trois miles, mais à l'Oüeſt il y a un marécage couvert de mangles rouges. Ce fut à cet endroit, tout incommode qu'il eſt,

que le Capitaine Coxon, la Sonde, & leurs autres camarades aborderent en l'année 1679 pour aller prendre Portobel. Leur marche fut ainſi fort longue & fort penible, mais ils aimerent mieux s'expoſer à cette fatigue, que d'aborder à Baſtimentos, ou à quelque autre lieu plus prés de la ville, afin de n'être pas découvert par les ſentinelles que les Eſpagnols tiennent toûjours dans leur voiſinage, & de les ſurprendre plus facilement. En effet, on ne les aperçût qu'à une lieuë de Portobel, aprés qu'ils eurent marché cinq ou ſix jours dans le païs. Les Eſpagnols ne font aucun uſage de ce port Scrivan, & à moins qu'un Armateur, ou quelque petit vaiſſeau, qui s'eſt écarté de ſa route, n'y entre par haſard, il ſe paſſe bien des années ſans qu'aucun navire y touche.

Du port Scrivan juſques à l'endroit où la ville de Nombre de Dios étoit autrefois ſituée, il y a 7. ou 8. lieuës de chemin à l'Oüeſt. Le terrain qui eſt enfermé dans cet eſpace eſt fort inegal, entremêlé de petites montagnes qui ſont eſcarpées du côté de la mer, & de valées, que de méchantes petites rivieres arroſent. Ces montagnes ne ſont que de roc tout pur; & ne portent que de petits arbriſſeaux; à l'égard des valées, il y en a quelques unes, dont le terroir eſt bon, & d'autres marécageuſes, où l'on ne voit que des mangles. La chaine principale paroît ici aſſez éloignée de la mer; & les Armateurs, dont je viens de parler, ne la découvrirent point du rivage, lors qu'ils marchoient vers Portobel. La ville de Nombre de Dios étoit bâtie au fond d'une Baye, tout-auprés de la mer, dans un

un lieu, qui eſt à preſent ſi rempli d'une eſpece de canes ſauvages, qui reſſemblent beaucoup à celles, dont nos pêcheurs à la ligne ſe ſervent en Angleterre, qu'il n'y a plus de traces d'aucune maiſon. Cette ſituation ne paroît pas avoir été fort avantageuſe, puis que la Baye eſt toute ouverte à la mer, & qu'il n'y a preſque point d'abri pour les vaiſſeaux. C'eſt auſſi la raiſon, à ce qu'on dit, qui obligea les Eſpagnols à l'abandonner; & peut-être que l'intemperie de l'air, qui eſt fort mal ſain dans ce païs bas & marécageux, en fut un autre. Cependant il y a un petit ruiſſeau d'eau douce qui coule à l'Eſt de cette place. L'embouchure du Havre eſt fort large; & quoi qu'il y ait deux ou trois petites iſles ou rochers, qui le couvrent, on n'y étoit pas trop en ſeureté. Ainſi les Eſpagnols firent trés-bien d'abandonner ce poſte, pour s'aller établir à Portobel, où le Havre eſt merveilleux & facile à défendre, quoi que l'air y ſoit auſſi mauvais.

A un mile ou deux à l'Oüeſt de ces petites iſles, qui ſont à l'embouchure de la Baye de Nombre de Dios, & à un demi-mile ou plus du rivage, on voit les iſles nommées Baſtimentos, dont l'une s'éleve en pointe, la plûpart des autres ſont d'une bonne hauteur, & toutes en general ſont couvertes de bois. Il y a une ſource de trés-bonne eau ſur une de ces iſles, dont une partie conſiſte en une Baye ſablonneuſe, où il eſt facile d'aborder & l'ancrage y eſt bon. Je fus à terre ſur celle-ci, & nous louvoyâmes entre les autres, qui forment toutes enſemble un excellent

port juſques à l'iſthme. Le fonds y eſt de bonne tenuë, & l'on y peut paſſer commodément avec le vent de Mer entre la plus Orientale de toutes & celle qui lui eſt oppoſée, & en ſortir par le même chemin avec le vent de terre : D'ailleurs, c'eſt ici le paſſage principal. Un peu plus à l'Oüeſt, avant que d'arriver à Portobel, il y a deux petites iſles plates, ſans eau & ſans foreſts. Elles ſont aſſez prés l'une de l'autre & je deſcendis ſur l'une des deux. Leur terrain eſt ſablonneux, & du côté de la mer elles ſont environnées de batture; elles ſont ſi prés de l'Iſthme, qu'il n'y a qu'un canal fort étroit qui les en ſepare, & où les vaiſſeaux ne ſauroient aller.

Aprés avoir paſſé une chaine de briſans qui s'étendent vers Baſtimentos depuis la baye de Nombre de Dios, le rivage de l'Iſthme ne conſiſte preſque par tout qu'en bayes ſablonneuſes. Au-delà de Baſtimentos, & juſques à Portobel, la côte eſt en general pleine de rochers. Dans l'interieur du païs l'on ne voit que de hautes montagnes eſcarpées, dont le terroir eſt pourtant bon, & où il y a de grandes forêts, excepté dans les endroits que les Indiens Eſpagnols, tributaires de Portobel, où ils vont à l'Egliſe, ont défriché pour y faire des plantations. Ce ſont ici les premieres qu'on trouve ſur cette côte ſous le gouvernement Eſpagnol, & l'on ne voit enſuite juſques à Portobel & même au-delà, que des maiſons ſeules diſperſées d'un côté & d'autre, ou de petits villages. L'on tient d'ailleurs quelques ſentinelles vers la mer pour la ſureté de la Ville. Dans tout le reſte du Nord de

l'Iſthme, que j'ai décrit juſques ici, les Eſpagnols n'avoient ni autorité ſur les Indiens ni commerce avec eux lors que j'y étois, quoi que les derniers habitaſſent par tout le continent ; mais une perſonne m'a dit depuis, que les Eſpagnols les ont gagnez par la douceur.

Portobel eſt un Havre vaſte & fort commode, l'abri & le mouillage y ſont merveilleux, & l'embouchure en eſt étroite Les Galions d'Eſpagne y chargent les tréſors du Perou, qu'on y conduit de Panama par terre. Il y a un bon Fort ſur la droite, & une Plate-forme à la gauche, qui en défendent l'entrée. La ville eſt ſituée au fond du Havre en maniere de croiſſant, ſur le milieu duquel & tout auprés de la mer il y a un autre petit Fort aſſez bas, qui eſt environné de maiſons du côté de la place. A ſon Oüeſt & à cent cinquante pas ou environ du rivage, l'on en voit un autre aſſez grand & bien conſtruit ſur une petite éminence, mais il eſt commandé par une montagne voiſine, dont le Chevalier Henri Morgan ſe ſervit pour le prendre. Il y peut avoir dans tous ces Forts 2 ou 300 ſoldats Eſpagnols en garniſon. La ville eſt étroite & longue ; il y a deux ruës principales, outre celles qui croiſent, avec une petite place d'armes au milieu, qui eſt environnée d'aſſez jolies maiſons. Les autres ne ſont pas laides, non plus que les Egliſes, & tous ces bâtimens ſont faits à la maniere d'Eſpagne. Il n'y a ni murailles ni ouvrages de dehors à cette ville, & l'on trouve à l'Eſt le grand chemin qui conduit à Panama, avec une longue écurie, qui s'étend

au Nord & au Sud de Portobel, dont elle n'eſt pas ſeparée. D'ailleurs, le paſſage le plus court ſeroit au Sud de la ville, mais les montagnes qu'il y a de ce côté-là, s'y oppoſent, & font un obſtacle inſurmontable. Quoi qu'il en ſoit, cette écurie eſt deſtinée pour les mules du Roi qui vont d'ici à Panama. La maiſon du Gouverneur eſt tout-auprés du grand Fort, ſur la même éminence, & à l'Oüeſt de la Ville. Entre la place d'armes & cette maiſon, il y a un petit ruiſſeau, ſur lequel on a bâti un pont; & à l'Eſt, proche de l'écurie, il y en a un autre d'eau douce. J'ai déja dit que l'air y eſt mauvais. Auſſi le terrain y eſt-il bas & marécageux à l'Eſt, & lors que la mer ſe retire, on voit ſur le rivage une bourbe noire & puante, qui ne peut qu'exhaler de pernicieuſes vapeurs dans un climat auſſi chaud que celui-ci. Au Sud & au Nord le terrain s'éleve inſenſiblement juſques au ſommet des montagnes, qui ſont en partie couvertes de bois, & en partie de ſavanes; mais il n'y a pas beaucoup d'arbres fruitiers, ni de plantations prés de la ville. J'ai eu cette relation de divers Armateurs qui revenoient de Portobel, où je n'ai pas été moi-même.

Pour la côte qui eſt plus avant à l'Oüeſt, juſques à l'embouchure de la riviere de Chagre, je ne l'ai vûë qu'en mer: ainſi je n'en puis dire autre choſe, ſi ce n'eſt qu'il y a des montagnes en certains endroits, & qu'en d'autres elle eſt fort marécageuſe. D'ailleurs diverſes perſonnes m'ont dit qu'il n'y a point de communication entre Portobel & l'embouchure de cette riviere.

Quoi qu'il en ſoit, je fus encore plus à l'Oüeſt, avant que de traverſer l'Iſthme avec le Capitaine Sharph : nous rangeâmes la côte fort loin & nous carenâmes à Bocca Toro, & à Bocca Drago : mais ceci eſt hors des bornes que je me ſuis preſcrites.

Aprés avoir donc examiné la côte Septentrionale de l'iſthme, je ne tracerai qu'un leger crayon de celle du Sud ; parce que Mr Dampier en a déja fait quelque deſcription dans ſon *Voyage autour du monde.*

Je commence par la pointe Garachina, ſituée à l'Oüeſt de la riviere de Sambo, & qui eſt aſſez haute ; mais au delà, vers la riviere, le terrain eſt bas, marécageux & couvert de mangles, de même, que toutes les autres pointes juſques au Cap Saint Lorenzo.

Je n'ai pas vû la riviere de Sambo, mais on dit qu'elle eſt aſſez grande. Son embouchure s'étend vers le Nord, & la côte tourne enſuite au Nord-Eſt juſques au Golfe de S. Michel. Ce Golfe eſt produit par le dégorgement de pluſieurs rivieres, dont les principales ſont celles de S. Marie, & de Congo ; quoi qu'il y en ait d'autres fort conſiderables. L'on en voit une au Sud de S. Marie, qu'on nomme la riviere d'Or, où l'on trouve quantité de poudre de ce riche metal ; & où les Eſpagnols de Panama & de S. Marie envoyent leurs eſclaves pour l'amaſſer.

La riviere qui vient aprés celle d'Or eſt la riviere de S. Marie, qu'on appelle ainſi du nom de la Ville, ſituée ſur le côté Meridionnal de ce Fleuve. Nous vinmes tout le long de cette riviere, lors que nous

entrâmes pour la premiere fois dans les mers du Sud avec le Capitaine Sharp, & nous la parcourumes depuis la Baye, qui eſt auprés de l'iſle d'Or, où il n'y avoit que 200 Soldats Eſpagnols en garniſon; mais cette place n'étoit pas extremément forte, puis qu'il n'y avoit point de murailles; & le Fort même n'étoit deffendu que par des paliſſades. C'eſt une Ville que les Eſpagnols de Panama ont nouvellement bâtie, pour y tenir garniſon & leurs magaſins, & ſervir de quartiers de rafraichiſſement aux Eſclaves qu'ils font travailler à la riviere d'Or. Le païs eſt bas & couvert de forêts dans tout le voiſinage; & l'air y eſt trés-mal-ſain; ce qui peut venir de la vaſe puante des rivieres. Mais le petit village de Scuchadero, ſitué ſur le côté droit de la riviere de S. Marie, tout-auprés de ſon embouchure, eſt bâti ſur une éminence, vis-à-vis du Golfe de S. Michel, & il reçoit les briſes de la mer; de ſorte que l'air y eſt aſſez bon, & qu'il ſert à rafraîchir ceux qui travaillent aux mines. Il y a d'ailleurs un petit ruiſſeau de trés-bonne eau douce au lieu que celle des rivieres eſt ſomache bien avant dans le païs.

La riviere de Congo ſe décharge dans le Golfe de S. Michel entre Scuchadero & le Cap S. Lorenzo, qui eſt au Nord de ce Golfe; & cette riviere eſt formée de quantité de petits ruiſſeaux, qui tombent des montagnes voiſines & ſe joignent enſemble. Son embouchure eſt bourbeuſe, & il n'y a preſque point d'eau en baſſe marée qu'au milieu de ſon lit; de ſorte que les vaiſſeaux n'y ſauroient mouiller. Mais plus avant, elle

eſt aſſez profonde, & ſi les vaiſſeaux y entroient en pleine marée, ils y pourroient trouver un fort bon Havre Le Golfe renferme pluſieurs iſles, & l'ancrage y eſt bon en differens endroits dans un fond vaſart. Ces iſles, ſur tout celles qui ſont vers l'embouchure, en rendent l'abri merveilleux; & le Golfe eſt aſſez vaſte pour contenir grand nombre de vaiſſeaux. On ne voit de toutes parts ſur les côtez que des mangles, qui croiſſent dans un terrain humide, & marécageux.

Au Nord de ce Golfe il y a une petite crique, où nous abordâmes à nôtre retour de ces mers; & l'eſpace qui eſt entre-deux eſt en partie couvert de mangles & en partie de bayes ſablonneuſes. Depuis cet endroit, le rivage s'étend plus loin au Nord, mais il ſe recourbe enſuite tout-doucement à l'Oüeſt. Le mélange du terrain eſt ici à peu-prés le même que celui dont je viens de parler, juſques à la riviere de Cheapo: & il y a des bancs de ſable en pluſieurs endroits, qui s'avancent un mile ou un demi mile en mer. L'on voit auſſi paroître de petites montagnes à cinq ou ſix miles du rivage, & tout le païs eſt couvert de forêts. Il n'y a qu'une ſeule riviere un peu conſiderable entre Congo & Cheapo, quoi qu'il y ait pluſieurs criques: mais dans la belle ſaiſon, l'on ne trouve point d'eau douce ſur cette côte, du moins que je ſçache: Du reſte, il n'en manque pas dans la ſaiſon pluvieuſe, & s'il n'en couloit pas des montagnes pour former des Etangs, les arbres ſeuls en fourniroient aſſez.

Cheapo eſt une grande riviere, dont l'en-

trée n'eſt pas bonne à cauſe des bancs de ſable. Elle prend ſon cours du voiſinage de la mer du Nord, & le continuë bien loin vers l'Eſt. Le païs change en quelque maniere de face autour de cette riviere, puis que s'il y a des forêts à l'Eſt, on voit des Savanes à l'Oüeſt. La ville de Cheapo eſt ſur ce dernier côté, à quelque diſtance de la mer; mais elle eſt petite & fort peu conſiderable. D'ailleurs, on peut dire qu'elle ne ſubſiſte que par le moyen de ſes pâturages où l'on nourrit du gros bétail.

Ces Savanes au reſte ne ſont pas unies par tout, il y a de petites montagnes & des valées avec d'agreables forêts; & c'eſt de quelqu'une de ces montagnes, que la riviere de Chagre, qui ſe dégorge dans la mer du Nord, prend ſa ſource. Elle court d'ici à l'Oüeſt; & Venta de Cruzes, petit village rempli d'Hôtelleries & de magaſins eſt ſitué ſur ſon bord meridional, aſſez prés de Panama, d'où l'on y tranſporte les marchandiſes ſur des mules, pour y être embarquées ſur la riviere de Chagre dans des Canots & des Pirogues; mais les lingots ſont voiturez par terre juſques à Portobel. Le païs de ce côté eſt auſſi entremêlé de ſavanes, de bois, & de groſſes montagnes de peu d'étenduë, ſur tout vers Panama.

Entre la riviere de Cheapo & Panama, plus à l'Oüeſt, il y a trois rivieres, qui ne ſont pas de grande conſequence, & qu'on voit de la mer. La côte eſt baſſe & unie, ſeche preſque par tout, & couverte en quelques endroits prés du rivage de petits buiſſons. L'ancienne Panama qui étoit autrefois une grande ville, étoit ſituée ſur la

plus Occidentale de ces rivieres ; mais il n'en reſte plus rien aujourd'hui que le debris & quelques maiſons habitées par de pauvres gens. Le port n'en étoit pas bon ; auſſi les Eſpagnols, qui penſoient à l'abandonner avant que le Chevalier Henri Morgan la brûlât, ne balancerent plus aprés cet incendie, & au lieu de la relever, ils en bâtirent un autre à l'Oüeſt. La riviere de l'ancienne Panama, qui peut recevoir de petites barques coule entre-deux, mais plus prés de la nouvelle que de l'ancienne Ville.

Le principal avantage dont la nouvelle Panama jouït au deſſus de l'ancienne, conſiſte en ſa rade, qui eſt auſſi bonne qu'un Havre pour de petits vaiſſeaux. Elle en eſt redevable aux trois iſles de Perica, qui la couvrent & qui ſe ſuivent dans une ligne paralelle au rivage. L'on peut mouiller ſurement à une bonne diſtance de la ville ; comme font la plûpart des vaiſſeaux, parce qu'entre cette place & la rade, il y a un banc ou une langue de terre, qui les empêche d'en approcher, & les oblige de ſe tenir plus prés de Perica ; mais auſſi la ville n'en eſt elle pas ſi bien la maîtreſſe. Panama eſt bâtie ſur un terrain uni, & revêtuë de hautes murailles, ſur tout du côté de la mer. Elle n'a d'autre Fort que ſes murailles ; qui ſont baignées à chaque flux, & dont la violence des vagues emporte quelquefois de bons morceaux. Les Egliſes & les grandes maiſons qui dominent ſur les autres en rendent la vûë fort agreable en mer. Tous ces édifices paroiſſent blancs, de même que les murailles, qui ſont bâties de

pierre ; & les toits ſemblent rouges, parce ſans doute qu'ils ſont couverts de tuiles, dont les Eſpagnols ſe ſervent beaucoup dans toutes les Indes Occidentales. La ville eſt environnée de ſavanes, de colines, dont la pente eſt douce, & de bois taillis ; ce qui ne contribuë pas peu à relever la beauté de la perſpective. L'on y voit d'ailleurs quelques fermes diſperſées çà & là, où l'on nourrit du bétail, c'eſt-à-dire, des Bœufs, des Chevaux & des Mules. Cette ville eſt le rendez-vous general de tout ce quartier de la mer du Sud ; & l'on y reçoit les treſors qui viennent de Lima & des autres endroits du Perou : elle fait auſſi quelque negoce vers le Mexique ; mais cela ne s'étend guéres au delà du Golfe de Nicaragua. Le Roi d'Eſpagne y tient un Preſident, qui agit de concert avec ſon Conſeil ; & le Gouverneur de Portobel eſt ſous lui. Sa Juriſdiction renferme Nata, Lavelia, Leon, Realeja, &c. juſqu'à ce qu'on arrive au Gouvernement de Guatimala ; & il commande vers l'Eſt à toute cette partie de l'iſthme, ſur l'une & l'autre mer, qui a ſubi le joug des Eſpagnols. Cette place, quoi que ſituée dans un bon païs, eſt fort mal-ſaine ; mais peut être que ce n'eſt qu'à l'égard de ceux qui ſont accoutumez à l'air pur & ſec de Lima de Truxilo, & des autres quartiers du Perou ; du moins ils tombent malades preſqu'auſſi-tôt qu'ils arrivent ici, & ils ſont obligez de ſe faire couper les cheveux. Cependant, l'air y eſt beaucoup meilleur qu'à Portobel.

A une lieuë ou environ à l'Oueſt de Panama, l'on trouve une riviere, qui eſt ap-

pellée par quelques-uns Rio grande. Il y [a] un bas fond à ſon entrée ; mais elle eſt ſi rapide, que les vaiſſeaux n'y ſauroient aller. On voit des fermes & des plantations de ſucre ſur ſon bord Occidental ; mais comme le rivage s'étend ici de nouveau vers le Sud, je ne pouſſerai pas plus loin ma deſcription de la côte Meridionnale de l'iſthme.

Le rivage entre la pointe Garachina, & cette riviere, juſques à Punta-mala, fait la plus grande partie d'un demi-cercle fort regulier, & l'on appelle cet enclos la baye de Panama. Elle renferme quantité d'iſles auſſi jolies que l'on en puiſſe trouver aucune autre part, telles ſont les iſles du Roi, ou des Perles ; Pacheque, Chepelio, Perica, &c. & le mouillage y eſt bon en divers endroits. Mais Mr Dampier a donné un détail ſi exact de tout ceci dans le VII. Chap. de ſon *Voyage autour du monde*, que je ne m'y arrêterai pas plus long-temps. Tout ce que j'en peux dire en peu de mots, c'eſt que la baye eſt magnifique, & que ſi d'un côté l'abri & l'ancrage y ſont merveilleux, de l'autre, les iſles fourniſſent quantité de bois, d'eau, de fruits, de volaille, & de cochons, pour ſervir aux beſoins des Navires qui abordent ici.

Dans l'interieur du païs le terroir eſt fort bon preſque par tout, & de couleur noire. Depuis le Golfe de S. Michel, juſques à la chaine des montagnes qui ſont à la hauteur de la baye de Caret, on ne trouve que des vallées, que les rivieres, qui tombent dans ce Golfe, arroſent de tous côtez ; mais vers le bord du Golfe, le terrain eſt ſi rompu

& inondé qu'il eſt preſqu'impoſſible de marcher le long du rivage. A l'Oüeſt de la riviere de Congo, le païs eſt plus ſec & montagneux, entremêlé de valons fertiles, juſqu'à ce qu'on ait paſſé la riviere de Cheapo ; & ce n'eſt pour ainſi dire, qu'une forêt continuée. Les ſavanes commencent ici, avec cette agreable varieté de bois & de petites montagnes, qui ſont fertiles par tout juſques à leur ſommet quoiqu'elles produiſent davantage vers le bas. La croupe même de celles qui forment la principale chaine, eſt couverte de trés-beaux arbres. Mais les montagnes d'où la riviere d'Or découle, prés de S. Marie, ſont plus ſteriles vers le ſommet, & ne portent que de petits buiſſons diſperſez çà & là. En un mot, le terroir de ce quartier eſt ſi bon, que la Jamaïque ne produit rien, ſi je ne me trompe, qui ne pût venir ici avec beaucoup de ſuccez.

Les bois qu'on trouve dans l'interieur du païs ſur le ſommet ou les pentes des montagnes, ne ſont pas de la même nature que ceux qu'on voit proche de la mer. Les premiers ſont de grandes forêts de haute-futaye, ou de jolis bocages pleins de trés-beaux arbres de diverſes ſortes, avec peu ou point de bois taillis : & les arbres y croiſſent à une telle diſtance les uns des autres, qu'un cheval y pourroit galoper entre-deux un bon eſpace de chemin, & les éviter facilement. Les têtes de ces arbres ſont pour la plûpart fort groſſes, & je m'imagine que leur ombre & les feuilles qui en tombent, empêchent que rien vienne au deſſous, quoique le terroir ſoit exquis ; du moins dans les ſavanes ou dans les endroits

que l'on cultive pour y faire des plantations ; il y naît une infinité de plantes & de vegetaux. Mais ſur le rivage de la mer, où le terrain eſt preſque par tout maréca-geux & inondé, ſur tout vers l'embouchure des rivieres, les arbres y ſont petits & raboteux, tels que ſont les mangles, & il y croît des ronces, des épines, des cannes creuſes, &c. Ils n'y ſont point diſpoſez en échiquier comme dans les bocages & ils ſont ſi ſerrez les uns auprés des autres, qu'il eſt bien dificile de paſſer à travers.

La temperature de l'air eſt ici la même à peu prés que dans les autres lieux de la Zone torride, qui ſe trouvent à cette latitude, quoi que l'humidité l'emporte de beaucoup. La ſaiſon pluvieuſe commence dans les mois d'Avril ou de May, & les pluies ſont trés-violentes durant les mois de Juin, Juillet & Août. Mais en ce temps-là-même ſi le Soleil vient à percer un nuage, il fait une chaleur étouffante, parce qu'alors les briſes qui ſervent à rafraîchir l'air, ne ſouflent pas d'ordinaire. Vers le mois de Septembre, les pluies commencent à diminuer : mais elles ne finiſſent gueres qu'en Novembre ou Decembre, & quelquefois même en Janvier ; de ſorte que ce païs eſt fort humide, & que les pluies durent huit ou neuf mois de l'année. Elles viennent à peu prés comme nos ondées du mois d'Avril, & il n'y en a d'abord qu'une dans un jour. Enſuite, cela va juſques à deux ou trois par jour, & enfin à une toutes les heures. Ces ondées ſont le plus ſouvent accompagnées d'éclairs & de furieux coups de tonnerre, & l'air eſt infecté d'une odeur de

ſoulphre, capable d'ôter la reſpiration, ſur tout au milieu des bois. Après ce temps variable, il y a de groſſes pluies cinq ou ſix ſemaines de ſuite, qui durent quelquefois nuit & jour, ſans tonnerre ni éclairs. Mais au plus fort de cette ſaiſon pluvieuſe, l'on voit de beaux jours qui ne ſont interrompus que par quelques tourbillons, ou des ondées accompagnées de tonnerres. Celles-ci cauſent d'ordinaire un gros vent qui rafraîchit l'air, & qui ſecouë ſi bien les arbres de cette vaſte forêt, que l'eau qui en degoute, eſt auſſi incommode que la pluie même. Lors que l'ondée a paſſé, vous entendez durant un long eſpace de chemin les grenoüilles & les crapaux qui coaſſent, les moucherons qui bourdonnent, les ſerpens qui ſiflent, & le bruit confus & deſagréable de pluſieurs autres creatures, dont quelques-unes barbotent comme les Oyes. Les moucherons infectent ſur tout les endroits bas & marécageux, où il y a des mangles, tout auprés des rivieres ou de la mer: Cependant ce païs n'en eſt pas ſi tourmenté qu'en divers climats chauds. Les pluies qui tombent ſur les arbres, cauſent un bruit ſourd, & leurs inondations les entrainent ſouvent, comme je l'ai remarqué dans la relation du Voyage que je fis par terre. Il y a même de ces arbres, qui renverſez les uns ſur les autres forment une digue & bouchent le paſſage des rivieres, juſqu'à ce qu'une autre ravine les écarte & les remette à flot. Quelquefois auſſi, les torrens inondent de grandes pleines, qui paroiſſent alors comme des lacs. Le tems

le plus frais de l'année eſt ici vers nôtre Noël, lors que la belle ſaiſon commence à venir.

CHAPITRE III.

Des Arbres, des Fruits, &c. que l'on trouve dans l'Iſthme de l'Amerique.

IL y a dans ce païs une infinité d'arbres qui nous ſont inconnus en Europe, tant à l'égard des arbres fruitiers que des autres.

Le Cotonnier eſt le plus gros de tous, & l'on en trouve quantité dans la plûpart des endroits de l'Iſthme; mais je ne ſache pas d'en avoir vû ſur les Samballos, ou ſur aucune autre des Iſles voiſines. Cet arbre porte un fruit de la groſſeur d'une Noix muſcade, plein d'une laine courte qui en ſort quand il eſt mûr, & dont on ne fait pas grand cas. Le principal uſage auquel on deſtine les Cotonniers, c'eſt d'en faire des canots & des pirogues; celles-ci different des autres, à peu-prés comme nos petites Berges different des Bichots. Les Indiens les creuſent par le moyen du feu, mais les Eſpagnols les taillent avec le ciſeau d'ailleurs, le bois eſt plus tendre que celui du Saule, & il eſt facile à être mis en œuvre.

Les Cédres de ce païs ſont d'une hauteur & d'une groſſeur conſiderable, il y en a de trés-beaux ſur le continent; mais je ne me ſouviens pas d'en avoir vû dans les Iſles. Ils croiſſent vers l'une & l'autre des côtes maritimes; ſur tout vers celle du Nord.

Le bois en eſt fort rouge, odoriferent & d'une jolie contexture. Mais on n'en fait pas un meilleur uſage que des Cotonniers ; & ils ne ſervent que pour des canots ou des pirogues. Lors même que les Indiens veulent faire un canot, il y a tant de Cédres, qu'ils ne ſe donnent pas la peine d'en aller chercher un, pour ſi beau qu'il ſoit, à cent pas de la riviere, où ils ont deſſein de le lancer, parce qu'ils en trouvent aſſez ſur ſon bord.

Il y a ſur le continent pluſieurs ſortes de Palmiers, entre leſquels on peut ranger le Macaw, qui croît en abondance dans les endroits humides & marécageux. Il ne me ſouvient pourtant pas d'en avoir vû aucune autre part qu'au Sud de l'Iſthme, où le terrain eſt en general de cette nature-là. Cet arbre n'eſt pas fort haut, ſa tige peut avoir dix ou douze piés, elle eſt droite, & garnie d'anneaux épais à certaine diſtance les uns des autres, qui ſont tous couverts de longs piquans. Le cœur eſt rempli de moüelle, qui occupe plus de la moitié du diametre du tronc, de même que le Sureau. La tige eſt toute nuë juſques vers le ſommet, ſes feuilles ou ſes branches ſont de 12 ou de 14 piez de long, d'un pié & demi de large, & s'étreciſſent péu à peu vers le bout. La côte de cette feuille eſt toute garnie de piquans à l'endroit exterieur ; & la feuille même eſt dentelée aux extrémitez & de l'épaiſſeur de la main, à l'endroit le plus large. Le fruit, qui eſt de la groſſeur d'une petite poire, croît entre les racines des feuilles, en forme de grappe de raiſin, où il y a pluſieurs vingtaines de dattes enſem-

ble. Elles approchent de la figure ovale, & ſont jaunes ou rouges quand elles ſont mûres. La chair en eſt alors coriace & viſqueuſe d'un goût âpre, mais qui n'eſt pas deſagreable, & il y a un noyau dans le milieu. On mord ſur cette ſubſtance charnuë qu'on ſepare du noyau, & aprés l'avoir mâchée, on jette la partie coriace qui reſte dans la bouche. Les Indiens coupent ſouvent l'arbre pour en avoir le fruit; mais il y en a qui ſont aſſez bas & déliez pour les pouvoir courber, & en cueillir les dates. Le bois de cet arbre eſt fort dur, noir, peſant, & d'un grand uſage. On peut le fendre ſans peine, & les Indiens l'emploient à bien des choſes; ils en font de petites planches ou des chevrons qui ſervent à la ſtructure de leurs maiſons. Les hommes en font auſſi la pointe de leurs fléches, & les femmes en fabriquent des navettes pour faire leurs toiles de coton, &c.

L'arbre appellé Bibby, à cauſe de la liqueur qui en découle, & que nos Anglois appellent Bibby, croît de même ſur le continent. Sa tige eſt droite & déliée, de la groſſeur de la cuiſſe & haute de 60 ou 70 piés, ſans feuilles ni branches juſques au ſommet, & garnie de piquans. Le fruit vient autour de la racine des branches, en forme de guirlandes. La mouelle court tout le long du tronc en petite quantité; le bois eſt fort dur & auſſi noir que de l'ancre. Les Indiens ne le coupent pas, mais ils le brûlent pour en avoir le fruit, qui eſt blanchâtre, huileux & de la groſſeur à peu prés d'une noix muſcade. Ils le pilent dans des mortiers, ou des auges; enſuite ils le font bouillir, & le paſſent à travers de quelque linge; &

à meſure que cette liqueur ſe refroidit, ils écument de la ſuperficie une huile fort claire, & d'une grande amertume ; ils s'en ſervent pour s'oindre, & la mêler avec les couleurs dont ils ſe peignent le corps. Quand l'arbre eſt jeune, ils le percent, & ils mettent une feuille dans le trou ; d'où le Bibby coule en abondance. C'eſt une liqueur qui approche du petit lait, d'un goût piquant & agreable ; & les Indiens la boivent aprés l'avoir gardée un ou deux jours.

Il y a des Cocotiers dans les iſles, & non pas ſur l'iſthme, du moins qu'il m'en ſouvienne ; mais on ne trouve point des arbres de Cacao dans aucun de ces endroits.

L'on voit un arbre ſur le continent, qui porte un fruit ſemblable à la ceriſe, mais qui eſt plein de noyaux & toûjours dur.

L'on trouve auſſi ſur le continent quantité de Plantains. La tige de cet arbre eſt couverte de feuilles ou d'enveloppes, qui pouſſent les unes dans les àutres juſques au ſommet, où vient le fruit d'une figure oblongue. Ces feuilles, qui ſont forr longues & larges, s'écartent du tronc & forment une eſpece de panache tout autour. Elles ne s'abatardiſſent jamais, & ſi dans la ſaiſon pluvieuſe les rivieres les entraînent ſur quelque autre terrain, elles y prennent racine. Les Indiens les plantent en ſillons ou en hayes, ſans aucun appui ; & l'on en voit des bocages fort agreables ; ils coupent les arbres pour en avoir le fruit, & comme ils ſont verds & ſpongieux, il eſt facile de les abbatre d'un ſeul coup de hache.

Les Bonanos croiſſent auſſi en abondance ſur l'iſthme. C'eſt une ſorte de Plantain

dont le fruit eſt court, gros, doux & farineux. On le trouve meilleur cru, & le plantain lors qu'il eſt bouilli.

Il y a quantité de Mammees ſur les iſles. Le tronc de cet arbre eſt uni, droit, & de 60 piez de haut, ou même davantage. Le fruit en eſt ſain & délicieux, de la figure à peu prés d'une poire de livre; mais beaucoup plus gros, & il a un ou deux petits noyaux.

Le Mammee-Sappota differe un peu du précedent; le fruit en eſt plus petit & plus ferme, & d'une trés-belle couleur quand il eſt parvenu à ſa maturité. On n'en trouve guére de celui-ci ſur les iſles, & il n'y en a ſur l'iſthme ni de l'un ni de l'autre.

Les Sapadillos ne viennent pas non plus ſur le continent, quoi qu'il y en ait quantité ſur les iſles. Cet arbre n'eſt pas ſi haut que les deux derniers dont je viens de parler; il n'a point de branches juſques au ſommet, où il forme une tête comme celle d'un Chêne. Son fruit eſt d'un goût fort agreable, de la groſſeur d'une Poire de Bergamote, & couvert d'une peau qui approche de celle de la Pomme Reinette.

On trouve ſur l'iſthme ce fruit délicieux que nous appellons Pomme de Pin, qui ne reſſemble pas mal à un Artichau, & qui eſt auſſi groſſe que la tête; il vient en forme d'une couronne au bout d'une tige qui eſt de la groſſeur du bras, & longue d'un pié & demi; il peſe d'ordinaire ſix livres, & il eſt environné de feuilles courtes, garnies de piquants comme un artichau. On n'arrache pas ces feuilles pour venir au fruit, qui eſt ſans pepins & ſans noyau,

mais on les péle ; il eſt fort ſucculent, & quelques perſonnes trouvent qu'il a tous les goûts enſemble des fruits les plus delicieux que l'on puiſſe s'imaginer. Il mûrit dans toutes les ſaiſons de l'année, & pour cet effet l'on en éleve de jeunes plans. Les feuilles de cette plante ſont larges, à peu prés de la longueur d'un pié, & ſortent de la racine.

Le Poirier piquant croît auſſi ſur l'iſthme, c'eſt un arbriſſeau qui a quatre piez ou environ de hauteur, dont les feuilles ſont épaiſſes, & qui eſt rempli par tout de piquans. Ce qu'on appelle la Poire vient à l'extremité de la feuille, & c'eſt un bon fruit, dont les Indiens mangent beaucoup.

L'on trouve ſur le continent ce que nous appellons Têtes de Pape ; c'eſt un buiſſon qui a la figure d'une Taupiniere, & qui eſt garni d'éperons de la longueur d'un pan, aigus, durs, épais & noirs à la pointe. Il eſt dificile d'en approcher ſans en avoir les piez & les jambes piquées.

Il y a des Canes de ſucre dans l'iſthme ; mais tout l'uſage que les Indiens en font, c'eſt de les mâcher, & d'en ſuccer la mouelle.

L'on voit dans les iſles un arbre appellé Manchinel. Son fruit qui porte le nom de pomme de Manchinel, a une odeur agreable & l'apparence d'une jolie petite pomme ; mais c'eſt un vrai poiſon, & ſi l'on vient à manger de la chair de quelque animal qui s'en ſoit nourri, l'on eſt empoiſonné à coup ſûr, quoi-que peut-être l'on en puiſſe revenir. Cet arbre croît dans les prairies ; il eſt bas, il

a le tronc gros & la tête bien toufuë. J'ai ouï dire que ſon bois qui eſt fort joliment marbré, ſert à de beaux ouvrages de ſculpture & de marqueterie. Mais il y a du danger à le couper, puis que les éclats qui en ſautent, font venir des veſſies à tous les endroits du corps qu'ils touchent ; il me ſouvient même que dans une des Samballos, un François de nos camarades ſe mit ſous un de ces arbres pour ſe rafraichir, & que la pluie qui lui découla ſur la tête, & ſur la poitrine lui fit venir des ampoules par tout le corps, comme ſi on lui eût appliqué des mouches cantarides. On eut de la peine à le ſauver ; & aprés ſa gueriſon, il lui reſta des cicatrices, comme à ceux qui ont eu la petite verole.

Le Maho, qui croît ici, eſt à peu prés de la groſſeur du Frêne, il y en a de communs qui ſont plus petits, & qui viennent dans les endroits marécageux, ſur le bord des rivieres, ou proche de la mer. L'écorce de cet arbre ſe déchire comme de la toile pourrie ; ſi l'on en prend un morceau par le bas, on la peut découdre juſques au ſommet : les fils en ſont déliez & trés-forts. L'on en fait des cordes qui ſervent de cables, & d'agrêts pour les petits vaiſſeaux. Les Indiens s'y prennent de cette maniere : ils partagent l'écorce en pluſieurs grandes pieces, d'où ils tirent des éguilletes plus ou moins groſſes, comme il leur plaît : ils battent celle-ci, & aprés les avoir nettoyées, ils les tordent, en les roulant avec la paume de la main ſur la cuiſſe ou le genou comme nos Cordonniers tordent leur ligneul, mais ils le font beaucoup plus vi-

te. De ces cordons ainſi torts, ils en compoſent des filets qui ne ſervent qu'à prendre des Tarpons, ou tels autres poiſſons de cette groſſeur.

L'arbre qui porte la calebaſſe eſt court & ramaſſé. Elle croît çà & là entre les branches, de même que nos pommes ; elle eſt ronde, ſon écorce eſt dure, & quand la ſubſtance qu'elle renferme en eſt ôtée, il y en a qui peuvent contenir 2, 3, 4, ou 5. pots. Les Indiens s'en ſervent en guiſe de vaiſſeaux pour bien des choſes. L'on trouve deux ſortes de ces arbres, qui different ſur tout à l'égard du fruit, dont l'un eſt doux, & l'autre amer. Leur ſubſtance eſt également ſpongieuſe & ſucculente ; mais celle qui eſt douce a quelque aigreur, qui n'eſt pas trop agreable. Cependant les Indiens en mangent beaucoup lors qu'ils ſont en voyage ; ils en ſuccent le jus, & ils jettent le reſte. Celle qui eſt amere, n'eſt pas bonne à manger, mais elle eſt fort purgative. L'on s'en ſert utilement dans les fiévres tierces, & un cliſtere fait de ſa décoction eſt un Specifique merveilleux pour le Miſerere ou la ſimple Colique. L'écorce des Calebaces eſt preſque auſſi dure que celle des noix de Coco, mais elle n'eſt pas la moitié ſi épaiſſe. Les Calebaces de Darien ſont peintes, & fort eſtimées par les Eſpagnols.

D'ailleurs, il y a grande quantité de Courges, qui rampent ſur la terre, ou le long des arbres, comme les citroüilles, ou la vigne. L'on en trouve de même deux ſortes de celles-ci ; des douces & d'ameres. Les douces ſe peuvent manger, quoi qu'elles ne ſoient pas fort bonnes, mais les au-

tres priſes en cliſtere ſont purgatives, & un remede pour les douleurs des reins, les fievres tierces, la conſtipation, &c. Les Indiens eſtiment les deux ſortes, à cauſe ſur tout de l'écorce : ils font une eſpece de ſeau des plus groſſes, de même que les calebaſſes leur ſervent de plats, de coupes & d'écuelles pour boire.

Ils ont auſſi une plante qui leur eſt fort utile, & que nous appellons Herbe de Soïe; quoi que ce ſoit plutôt une eſpece de lin. Il y en a quantité dans les endroits humides ſur les côtez des montagnes. La racine eſt pleine de nœuds ; ſes feuilles ſont comme une lame d'épée, de l'épaiſſeur de la main dans le milieu vers la racine, plus minces vers les bords & le ſommet, où elle ſe termine en pointe aiguë, tout comme les pavillons de nos vaiſſeaux, excepté que la feuille eſt beaucoup plus large, qu'elle a une ou deux verges de long, qu'elle eſt dentelée comme une ſcie Les Indiens coupent ces feuilles, quand elles ſont parvenuës à une certaine grandeur raiſonnable, & aprés les avoir ſechees au Soleil, ils les batent & ils en tirent un beau lin, plus fort que le chanvre ou le lin qu'on voit chez nous ; auſſi la feuille ne paroît-elle qu'un amas de fils enfermez dans une peau: ils les tordent enſemble comme ceux du Maho; ils en font des cordons pour les hamacs, toute ſorte de cordages, & une eſpece de filet plus fin pour prendre le petit poiſſon. Les Cordonniers de la Jamaïque ſe ſervent de ce fil pour coudre les ſouliers, parce qu'il eſt plus fort qu'aucun autre. Les Eſpagnols en tricottent des bas, qui ſe

vendent bien cher. Elles en font auſſi une eſpece de dentelle jaunâtre, que les Metives portent beaucoup dans les plantations des Indes Occidentales.

Il croît ici un arbre de la groſſeur à peu prés d'un Orme, dont le bois eſt fort leger & que nous apellons à cauſe de cela Bois leger; il a le tronc droit, & la feuille grande comme celle du Noyer. Un homme en porteroit beaucoup ſur le dos, quand il eſt coupé; il reſſemble à du liége; il eſt d'une couleur blanchâtre, & il a le grain auſſi groſſier que le Coton, & plus même que le Sapin. Je ne ſçai s'il eſt auſſi ſpongieux que le liége; mais il me ſemble qu'il ſeroit excellent pour en faire des bouchons aux piéces d'Artillerie. Il eſt ſi leger, que de trois ou quatre billots, chacun de quatre piez de long, & de la groſſeur de la cuiſſe, l'on en fera un bon radeau, ſur lequel deux ou trois hommes pourront ſe mettre en mer. Les Indiens en font d'autres plus grands, & voici de quelle maniere ils s'y prennent. Ils attachent pluſieurs pieces de ce bois enſemble avec des cordes de Maho, & en font une eſpece de plancher. Enſuite ils en mettent deſſus un autre rang en travers, à quelque diſtance les unes des autres, & ils les joignent aux premieres par le moyen de longues chevilles de bois de Macaw. Le Bois leger eſt ſi tendre, & d'ailleurs ſi tenace, qu'il admet facilement les chevilles qu'on y enfonce, & qu'il les ſerre bien ferme. Si ces radeaux étoient garnis de planches, ils ne reſſembleroient pas mal à ceux que nos Teinturiers de Londres ont ſur la Tamiſe. Les Indiens s'en ſervent ſur tout pour

pour traverſer de grandes rivieres, lorſque les canots ou les autres arbres leur manquent, & pour aller à la pêche.

Il y a un autre arbre, que nous appellons Bois blanc. Sa tige eſt à peu-prés de la groſſeur de la cuiſſe, & peut avoir 18 ou 20 piez de haut, comme celle d'un grand Saule. Sa feuille eſt auſſi petite que celle du Sené. Le bois eſt fort dur, ſerré, peſant, d'une blancheur, qui ſurpaſſe celle de tous les autres bois que j'ai vû en Europe, & d'un trés-beau grain: de ſorte qu'il me paroît fort propre pour tous les ouvrages de marqueterie. D'ailleurs, je n'ai jamais vû cet arbre aucune autre part, que ſur cette iſthme.

L'on trouve ici des Tamarins bruns, & de bon goût; mais qui ne ſont pas bien cultivez. L'arbre qui les porte eſt beau, bien roufu, fort gros pour ſon eſpece, & il croît d'ordinaire dans un terrain ſablonneux, tout-auprés des rivieres.

L'on y voit auſſi des Carrougues, & ſur tout des ſauvages, qui ne reſſemblent pas mal au Tamarin.

L'arbre qui porte la Canelle bâtarde, a une gouſſe plus courte que celle de la féve, mais plus épaiſſe, & il ne croît que ſur le continent.

Il n'y a que trop de Bamboes ou de cânes dans ce païs: vous diriez que ce ſont autant de bruieres & de bois taillis impraticables; il en ſort juſques à vingt, ou trente tiges, & même plus d'une ſeule racine & toutes garnies de piquants. Elles viennent preſque toûjours dans un terrain marécageux, ou ſur le bord des rivieres; &

l'on en trouve beaucoup plus ſur l'iſthme, que ſur les iſles, où il n'y en a que fort peu.

Une autre eſpece de Bamboes, ou de Canes creuſes ne ſe trouve que ſur le continent. Elles ſont longues de vingt ou trente piez, de la groſſeur de la cuiſſe, & couvertes de nœuds, à un pié & demi de diſtance les uns des autres. L'eſpace d'un nœud à l'autre eſt vuide, & peut contenir la valeur de quatre pots, ou même davantage. Ces canes ſont utiles en differentes occaſions; elles viennent auſſi bien que les autres en forme de bois taillis, & leurs feuilles, qui reſſemblent à celles du Sureau, ne jettent qu'une touffe au ſommet de la Cane.

Les mangles croiſſent dans l'eau, ſur les iſles & ſur le continent, & ils ont pluſieurs racines, entrelacées les unes avec les autres ſur leſquelles ils s'élevent comme ſur autant d'échaſſes. Ces racines ſortent quelques piez hors de l'eau, quoi-qu'elle ſoit bien profonde, & vont s'unir toutes enſemble en forme d'Arcades au tronc d'un bel arbre, qui peut avoir un ou deux piez de diametre. On ne ſauroit preſque paſſer dans les lieux où ces arbres viennent, tant les racines ſont engagées les unes dans les autres. L'écorce des mangles qui croiſſent dans l'eau ſalée eſt rouge, & l'on s'en ſert pour taner le cuir. J'ai d'ailleurs quelque raiſon de croire que l'arbre d'où l'on tire l'écorce Peruvienne, ou le Quina-Quina, eſt une eſpece de mangle; du moins lors que j'étois à la Ville d'Arica dans le Perou, je vis une caravanne d'une vingtaine de mu-

les qui portoient de cette écorce, que l'on déchargeoit actuellement dans un magasin. Un de mes camarades qui entendoit l'Espagnol, c'est-à-dire la langue de celui qui conduisoit les mules, lui demanda où il avoit été prendre cette écorce. L'autre lui répondit, que c'étoit à un grand lac d'eau douce derriere une montagne fort avancée dans le païs; & en même temps il montra du doigt une chaîne de hautes montagnes que nous vîmes fort loin de nous, & de la mer; interrogé de nouveau sur l'arbre qui la portoit, il en décrivit si bien les racines entortillées & quelques autres particularitez, que nôtre homme s'écria d'abord, il faut sans doute que ce soit un mangle! L'Espagnol répondit qu'oüi, & que c'étoit un mangle d'eau douce: mais il ajoûta que c'étoit un fort petit arbre; ce qui ne s'accorde pas avec le mangle, à moins que ce ne fût une espece de mangle nain. Nous prîmes plusieurs paquets de cette écorce, & je la trouvai de la bonne sorte, par le fréquent usage que j'en fis à la Virginie, & ailleurs; j'en ai même encore quelque peu.

L'on trouve ici deux sortes de Poivre en grande quantité, & les Indiens s'en servent beaucoup; l'une s'appelle Poivre en cloche, & l'autre Poivre des Oiseaux; ils viennent tous deux sur un arbre, qui peut avoir une verge de long. Le dernier a la feuille plus petite, & les Indiens l'estiment davantage.

Il y a sur le continent une espece de Bois rouge, qui pourroit être fort bon pour la teinture; il croît sur tout vers la côte de

la mer du Nord, le long d'une riviere qui court vers les Samballos, à deux miles du rivage de la mer. J'y vis quantité de ces arbres, qui ſont à peu prés de la groſſeur de la cuiſſe & qui ont 30 ou 40 piez de haut. Leur écorce eſt remplie de cavitez ou d'entailleures, & quand le bois eſt coupé, il paroît d'un rouge qui tire vers le jaune. C'eſt avec ce bois & une eſpece de terre qu'on trouve dans l'interieur du païs, que les Indiens teignent le coton pour en faire des branles & des robes. Je l'eſſayai moi-même, & aprés avoir fait bouillir quelque peu de ce bois dans de l'eau claire l'eſpace de deux heures, elle devint rouge comme du ſang. J'y trempai du coton qui fut teint en beau rouge, éclatant & fort vif; & quoique je le lavaſſe enſuite, il ne fit que devenir un peu plus pâle; ce que j'attribuai au defaut de quelque choſe qu'il y manquoit pour fixer la couleur; mais il n'eut pas moien de lui faire perdre la teinture.

Les Indiens ont pluſieurs racines qu'ils plantent; comme les Potates, qu'ils mangent roties, auſſi bien que les Yams dont il y a deux ſortes, l'une de blancs, & l'autre couleur de pourpre.

La Caſſave ne reſſemble pas mal au panais: il y en a de douces & de venimeuſes. Les premieres ſe mangent roties, & l'on fait du pain des autres; aprés en avoir exprimé le jus, qui eſt un poiſon. Voici de quelle maniere les Indiens s'y prennent; lors que cette racine eſt ſéche, ils la rapent, & la reduiſent en poudre; enſuite, ils mettent une pierre plate ſur le feu, & quand elle eſt bien chaude,

Les Indiens *revétus de leurs Robes, lors qu'ils sont*

BIBLIOTECA NACIONAL DE MANUELE

ils y verſent de cette farine petit-à-petit, juſqu'à ce qu'il s'en forme un gâteau dont le deſſous devient dur & brun, mais le deſſus eſt inégal & blanc, comme nos * Oat-cakes : D'ailleurs, ils les pendent aux murailles de leurs maiſons ou ſur les hayes, où ils ſechent & deviennent riſſolez. On s'en ſert beaucoup au lieu de pain à la Jamaïque, & dans les autres iſles des Indes Occidentales.

Ces Indiens ont du tabac qui croît chez eux ; mais il n'eſt pas ſi fort que celui de la Virginie, ſoit parce qu'ils ne le tranſplantent point, ou qu'ils ne le ſavent pas cultiver. Lors qu'il eſt ſec & purifié ils le dépouillent de ſes côtes; enſuite ils en mettent deux ou trois feuilles enſemble, qu'ils roulent en long ; mais ils laiſſent un petit vuide au milieu ; aprés quoi, ils en roulent d'autres par deſſus, qu'ils ſerrent davantage, juſqu'à ce qu'ils en ayent fait un rouleau de la groſſeur du poignet, & de deux ou trois piez de long. Quand ils ſe trouvent en compagnie, & qu'ils veulent fumer, un jeune garçon met le feu au bout d'un de ces rouleaux, qu'il reduit preſqu'en charbon, & il mouille la partie qui eſt au deſſus de cet endroit, afin que le reſte ne brûle pas trop vite. Cela fait, il embouche ce bout-là, & il ſoufle la fumée ſur le nez de chacun, quand ils ſeroient au nombre de deux ou de trois cens. Alors les Indiens aſſis ſur des bancs à la maniere du païs, tiennent leurs mains autour du nez, & en font une eſpece de tuyau pour recevoir ce parfum : ils l'avallent à longs traits, & ils le tirent avec tant de force, qu'on di-

* *C'eſt une eſpece de Gâteau à l'angloiſe.*

roit à les voir qu'ils s'eſtiment heureux dans cette ſituation, & que cet exercice les rafraîchit beaucoup.

CHAPITRE IV.

Des bêtes à quatre piez, & des reptiles.

IL n'y a pas grande varieté de bêtes dans ce païs; mais le terroir en eſt ſi fertile, que ſi l'on venoit à défricher une bonne partie des bois qu'on y trouve, il produiroit ſans doute d'excellent pâturage, pour l'entretien du gros bétail, des Cochons, & des autres animaux qu'on amene de l'Europe dans ces climats.

L'on voit pourtant ici une eſpece de Cochon, qu'on appelle Peccary, & qui ne differe pas trop des Cochons de la Virginie. Il eſt noir, il a de petites jambes courtes, & avec tout cela, il marche aſſez vite. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'il a le nombril ſur le dos, & que ſi on ne le coupe pas trois ou quatre heures au plus tard aprés qu'il eſt tué, ſa chair en eſt ſi gâtée, qu'on ne ſçauroit la manger, & qu'il la rend d'une puanteur inſupportable. Autrement, elle ſe conſerve bien fraîche pluſieurs jours de ſuite, & c'eſt une viande fort ſaine, de bon goût & nourriſſante. Les Indiens la fument lors qu'ils la veulent garder longtemps, & je décrirai ailleurs la maniere dont ils s'y prennent. Ces animaux s'atroupent d'ordinaire, & ils vont ainſi par tout le païs, les Indiens les courent avec leurs chiens, & aprés les avoir réduits aux abois,

ils les dardent avec leurs lances, ou ils les percent à coups de fléches, ſuivant que l'occaſion ſe preſente.

Le Warree eſt une autre eſpece de Cochon ſauvage qu'on a ici, & qui eſt un fort bon manger : il a de petites oreilles, mais de groſſes deffenſes, & il eſt couvert par tout le corps d'une ſoye longue, épaiſſe & bien forte. C'eſt un animal furieux, qui ſe bat contre le Peccary, ou toute autre bête qu'il trouve ſur ſon chemin. Les Indiens le courent de la même maniere que l'autre, & ils en accommodent la chair tout de même, excepté qu'ils ne ſont pas obligez à la même précaution à l'égard du nombril : ce qui eſt particulier au Pecary.

Ils ont auſſi quantité de Cerfs, qui reſſemblent beaucoup aux nôtres ; mais ils n'en tuent jamais, & ne veulent pas même goûter de leur chair, quoi qu'elle ſoit fort bonne. Je ne ſçai ſi c'eſt par ſuperſtition, ou par quelque autre motif qu'ils s'en abſtiennent ; mais nous n'étions pas ſi ſcrupuleux, & lors qu'ils nous en voyoient manger quelquefois, ils ne refuſoient pas ſeulement de ſe joindre avec nous, ils témoignoient d'ailleurs quelque chagrin de nous voir faire. Malgré tout cela ils ornent leurs maiſons de têtes que les Cerfs portent ; mais je n'y ai jamais vû aucune tête ni aucune peau, d'où l'on pût conjecturer qu'ils les tuënt ; enfin ces animaux ſont trop legers à la courſe pour le Warree, & il ſemble même qu'ils pourroient ſe deffendre contre lui.

Les Chiens qu'on a ici ſont petits, & mal faits, ils ont le poil rude & long,

comme nos chiens metis : ils ne ſervent qu'à faire lever le gibier, & par leur aboi avertir les Chaſſeurs de ſe tenir prêts à tirer leurs fléches : ils courent de cette maniere depuis le matin juſques à la nuit ; mais de 2 ou 300 bêtes fauves qu'ils lanceront dans un jour, à peine en feront-ils prendre plus de deux ou trois. Encore ne les forcent-ils point, & ils ne ſervent qu'à les pouſſer vers quelque Baye, où ils les tiennent aſſiegées juſqu'à ce que les Chaſſeurs y puiſſent arriver : il n'y a nul doute que de bons gros chiens ne ſe tiraſſent beaucoup mieux d'affaire, & que les Indiens ne fuſſent bien aiſes qu'on leur en amenât de cette ſorte : mais alors il faudroit les tenir à l'attache, puis qu'autrement ils couroient grand riſque de ſe rendre ſauvages dans ce païs.

L'on trouve ici des Lapins auſſi gros que nos Lievres : mais je ne ſçache pas qu'il y ait de ces derniers animaux. Ces Lapins ont les oreilles courtes, & les ongles longs ; mais ils n'ont point de queuë. Ils nichent dans les racines des arbres, ſans faire aucun trou. Les Indiens vont à la chaſſe de ce gibier, qui n'eſt pas fort abondant ici. La chair eſt d'ailleurs trés-bonne, & plus ſucculente que celle des nôtres.

Il y a de grands troupeaux de Singes, dont quelques-uns ſont blancs, & la plûpart noirs ; les uns ont de la barbe, les autres n'en ont point : ils ſont d'une taille mediocre, mais fort gras dans la belle ſaiſon, lors que les fruits ſont mûrs ; la chair en eſt exquiſe, & nous en mangeons beaucoup. Les Indiens ſe faiſoient d'abord quelque peine d'en goûter ; mais bos qu'ils

nous en virent manger de ſi bon appetit, ils ſuivirent bien-tôt nôtre exemple. Dans la ſaiſon pluvieuſe ces animaux ont quantité de vers dans les entrailles. J'en tirai une fois ma pleine main du corps d'un que nous ouvrîmes, & il y en avoit de 7 ou 8 piez de long. Ces Singes ſont fort drôles; ils faiſoient mille poſtures groteſques, lors que nous traverſions les bois; ils ſautoient d'une branche à l'autre, avec leurs petits ſur le dos: ils faiſoient des grimaces contre nous, craquetoient des dens, & cherchoient l'occaſion de piſſer ſur nous. Quand ils veulent paſſer du ſommet d'un arbre à un autre, dont les branches ſont trop éloignées pour y pouvoir atteindre d'un ſaut, ils s'attachent à la queuë les uns des autres, & ils ſe brandillent ainſi, juſqu'à ce que le dernier attrape une branche de l'arbre voiſin, & tire tout le reſte aprés lui.

L'on ne voit dans ce païs ni Bœufs, ni Chevaux, ni Anes, ni Brebis, ni Chévres, ni aucune de ces autres bêtes que nous avons en Europe, ſoit pour la nourriture, ou le ſervice. Mais on y eſt empeſté de Rats & de Souris la plûpart de couleur griſe, de ſorte que ſi l'on envoyoit des Chats aux Indiens pour les en délivrer, on ne leur feroit pas moins de plaiſir, que de leur procurer de bons Chiens pour la chaſſe. Quand je partis de l'iſthme, deux Indiens qui vinrent ſur nôtre bord aux Samballos, croiſerent avec nous vers les iſles des perles, (que les Boucaniers appellent iſles du blé) & vers Cartagene. Lors qu'ils furent prêts à s'en retourner, & que nous cher-

chions à leur faire quelque preſent, l'un d'eux vit un Chat, qu'il nous demanda : Auſſi-tôt qu'on le lui eut donné, lui & ſon camarade ſe jetterent dans leur Canot ſans attendre aucune autre choſe, & ils ſe mirent à ramer au plus vîte, trés-contens d'avoir un Chat dont ils avoient appris l'uſage à bord du vaiſſeau.

Les Serpens n'y manquent pas ; mais j'en ai oublié les differentes eſpeces ; d'ailleurs je n'y ai point vû ni entendu aucun ſerpent à ſonnette : il y a quantité de fort groſſes Araignées, qui ne ſont pas venimeuſes. Les Indiens ont des poux à la tête qu'ils prennent avec leurs doigts, & qu'ils avalent.

On trouve ſur les Samballos une eſpece d'inſecte, qui reſſemble au Limaçon, & qu'on appelle l'inſecte Soldat : mais je ne ſçache pas d'en avoir jamais vû ſur le Continent. On lui a donné ce nom à cauſe de la couleur rougeâtre du tiers de ſon corps, qui paroît avec la tête hors de la coquille, & qui a la figure & la couleur d'une chevrette bouillie, avec de petites pates, & deux bras qui reſſemblent à ceux de l'Ecreviſſe. Cette partie qui eſt enfermée dans la coquille, & ſur tout la queuë, eſt de trés-bon goût, & un manger delicieux, qu'on prendroit pour de la moüelle. On en met pluſieurs enſemble dans une brochette, & on les rôtit de cette maniere, aprés en avoir retranché la partie anterieure, qui eſt compoſée d'os. Cet inſecte rampe ſur la terre & ſe nourrit de ce qui tombe des arbres : il a une petite bourſe ſous le menton où il cache quelque pitance, & une autre dans le corps pleine de ſable, qu'il faut

ôter avant qu'on le mange. Les Conques, les Pétoncles, & d'autres poiſſons à coquille ont auſſi du ſable dans une eſpece de boyau, qui regne tout le long du corps, & qu'on jette d'ordinaire. D'ailleurs, ſi l'inſecte Soldat vient à ſuccer des pommes de Manchineel, ſa chair en eſt ſi envenimée, qu'elle empoiſonne preſque ceux qui en mangent. Quelques-uns même de nôtre équipage ſe trouverent fort mal pour en avoir goûté alors; mais cela ſe paſſa quelque temps aprés, & ils ne reſſentirent plus rien. L'huile de cet inſecte eſt un ſouverain remede pour les entorſes & les contuſions. J'en ai fait l'experience moi-même avec pluſieurs autres perſonnes: les Indiens s'en ſervent en pareils cas avec beaucoup de ſuccez, auſſi bien que les Boucaniers dans les Indes Occidentales: & nos gens recherchoient autant ces inſectes pour en avoir l'huile, que pour les manger. Elle eſt jaune comme de la cire; mais de la conſiſtance de l'huile de palme.

Il n'y a que fort peu d'Ecreviſſes de terre ſur les Samballos, ſi je ne me trompe. Mais ſur les iſles Caribes, où nous croiſâmes quelque temps, & en particulier ſur Anguilla, il s'y en trouve une quantité prodigieuſe, dont quelques-unes ſont auſſi groſſes que les plus groſſes Ecreviſſes de mer qui ſe vendent à Londres. Tout auprés d'Anguilla on voit une petite iſle, qui en eſt ſi pleine, qu'on lui donne le nom d'iſle des Ecreviſſes. L'on en trouve auſſi ſur d'autres iſles des Indes Occidentales. C'eſt un excellent manger, & le principal ſoutien des habitans, qui vont à leur chaſ-

ſe aprés une ondée de pluye, parce qu'alors elles ſortent de leurs trous, où elles ſe tiennent comme les Lapins, & qu'elles creuſent avec leurs piés. Quand elles ſont en marche, elles vont tout droit, & franchiſſent tout ce qui ſe preſente ſur leur chemin, ſans jamais tourner le dos : elles portent leurs bras un peu élevez pour leur ſervir de deffenſe, & l'on peut compter qu'elles ſerrent bien ferme tout ce qu'elles ſaiſiſſent. Les habitans de quelques unes de ces iſles les mettent trois ou quatre jours dans un champ ſemé de Potates, où elles s'engraiſſent, & l'on dit qu'alors elles ſont beaucoup meilleures.

Les Alligators & les Guanos ſont auſſi de trés-bon goût, ſur tout la queuë de l'Alligator, & j'en ai mangé en divers endroits des Indes Occidentales : mais autant qu'il peut m'en ſouvenir, je n'en vis point ſur l'iſthme ni des uns ni des autres. Le Guano eſt excellent, & on le préfere à une Volaille ou à un Poulet, ſoit qu'on le rôtiſſe ou qu'on en faſſe du bouillon. Ses œufs ſont auſſi d'une grande bonté ; mais ceux de l'Alligator ſentent trop le muſc. Il y a quantité de Lezards verds & marquetez de rouge ſur l'iſthme ; mais ceux qu'on trouve dans les endroits humides & dans les bois taillis ſont d'une couleur plus ſombre & noirâtres : ils ne ſont pas gros ni les uns, ni les autres ; & ils ont moins d'un pan de longueur, ils ſont ſi familiers, que les Indiens les ſouffrent dans leurs maiſons, où ils courent çà & là ſans faire mal à perſonne.

Enfin l'on trouve ici des Grenouilles &

des Crapaux, avec d'autres plus petites créatures, dont je ne pris pas connoiſſance.

CHAPITRE V.

Des Oiſeaux de Terre & de Mer, & des Inſectes volans.

L'On voit ici pluſieurs ſortes d'Oiſeaux dont quelques-uns nous ſont inconnus; & dont le plumage eſt auſſi beau que leur chair eſt d'un goût exquis.

Il y en a une eſpece d'une beauté charmante, qui ſont fort communs dans les bois de l'iſthme; & que les Indiens appellent Chicaly-Chicaly. Le bruit que cet Oiſeau fait, approche en quelque maniere de celui du Coucou; mais il eſt plus perçant & plus rapide, il eſt d'une bonne groſſeur: il a la queuë longue, & il la porte droite comme le Coq. Son plumage eſt panaché de diverſes couleurs vives, de rouge, de bleu, &c. Les Indiens font une eſpece de tablier, qu'ils ne portent que rarement, des plumes qu'il a ſur le dos; il vole ſur les arbres, où il ſe tient preſque toûjours, & on ne le voit que fort peu à terre: il vit de fruit: Sa chair eſt noirâtre, & groſſiere, mais d'aſſez bon goût.

Le Quam eſt un autre gros Oiſeau long, qui vit auſſi de fruits, & qui voltige ſur les arbres, il a les aîles de couleur brune; mais ſa queuë eſt plus obſcure, courte, ramaſſée & droite. Sa chair a beaucoup meilleur goût que celle du precedent.

Il y a un Oiſeau rouſſelet qui a la queuë

courte, & qui ne reſſemble pas mal à la Perdrix, excepté qu'il a le cou plus long, de même que les jambes, il court preſque toûjours à terre, il ne vole que rarement, & c'eſt un fort bon manger.

Le Corroſou eſt noir, peſant, & de la groſſeur d'une Poule-d'Inde; mais la femelle n'eſt pas ſi noire que le mâle. Celui-ci a ſur la tête une belle hupe de plumes jaunes, qu'il remuë d'un côté & d'autre comme il lui plaît, & des oüies comme un Coq-d'Inde; mais la femelle n'a ni hupe, ni oüies. Ces Oiſeaux ſe tiennent ſur les arbres, & ſe nourriſſent de fruits. Leur chant eſt gros & fort, mais avec tout cela doux & agreable; ſur tout pour les Indiens, qui tachent de les imiter, & qui découvrent de cette maniere les lieux qu'ils frequentent. Les Corroſous leur répondent quelquefois, & c'eſt par le moyen de ce même ſon qu'ils appellent leurs petits. La chair en eſt un peu coriace, mais d'ailleurs elle eſt de trés-bon goût. Les Indiens en jettent les os dans les rivieres, ou ils les enterrent, pour prévenir que leurs chiens en mangent, parce que ſi cela leur arrivoit, ils deviendroient enragez, à ce qu'ils diſent. Quoi qu'il en ſoit, nos Anglois qui ſont dans les Indes Occidentales, ne permettent pas non plus que leurs chiens en mangent. Au reſte, les Indiens tirent tous ces Oiſeaux, dont je viens de parler, à coups de fléches.

On trouve ici quantité de Perroquets, les uns bleux, les autres verds, & qui ſont à peu-prés de la groſſeur de la plûpart de ceux qu'on nous envoye de la Jamaïque:

il y en a une infinité de ſortes, & leur chair eſt un trés-bon manger.

Il n'y manque pas non plus de Perruches, dont la plûpart ſont vertes, & qui ne different preſque point de celles des autres quartiers. Elles ne ſont aucune ſocieté avec les Perroquets; mais vont toûjours enſemble par grandes troupes.

Il y a bon nombre auſſi de Macaws qui ne reſſemblent pas mal aux Perroquets pour la figure, mais qui ſont la moitié plus gros. Ils ont le bec comme celui du Faucon, & la queuë épaiſſe, avec deux ou trois longues plumes, toutes rouges ou bleuës. Leur plumage eſt de diverſes couleurs vives & agreables, ſemé de bleu, de verd & de rouge. Quelques-uns ont le bout des aîles tout rouges, d'autres tout bleu, & le bec jaune. Ils ſont grand bruit le matin, & leur voix eſt fort rauque, comme celle d'un homme qui parle beaucoup du goſier. Les Indiens aprivoiſent ces Oiſeaux, de même que nous aprivoiſons les Perroquets ou les Pies; mais aprés qu'ils les ont tenus enfermez quelque temps, & qu'ils leur ont appris à dire quelques mots de leur langue, ils leur donnent la liberté durant le jour de s'aller promener dans les bois avec les Sauvages; d'où ils ne manquent pas de revenir le ſoir à la maiſon ou à la plantation de leurs Maîtres, & de les en avertir par leur caquet & le battement de leurs aîles: ils imitent la voix des Indiens, & leur maniere de chanter, avec une exactitude ſurprenante; & ils copient de même le ton du Chicaly-Chicaly, auſſi juſte que les Indiens les plus experts. En un mot, c'eſt le plus

bel Oiſeau & le plus agreable que j'aye vû de ma vie : ſa chair eſt d'aſſez bon goût, quoi-que noire & coriace.

L'on voit ici une ſorte de Piverts, qui ont le bec long & délié comme les autres de cette eſpece. Mais ceux-ci ont les ongles forts, avec leſquels ils grimpent le long des arbres, & s'y acrochent bien ferme : ils ſont marquetez de blanc & de noir comme les Pies ; mais d'une maniere plus fine & proportionnée à la difference de leur groſſeur. La chair de cet Oiſeau eſt de mauvais goût & ſent à la terre : Auſſi les Indiens n'en mangent-ils pas, il me ſouvient d'en avoir goûté, lors que j'étois en voyage avec mes camarades, & que nous étions ravis de trouver quelque choſe pour appaiſer la faim qui nous talonnoit.

La Volaille domeſtique y abonde, & il y en a de deux ſortes, la plus groſſe reſſemble beaucoup à la nôtre, & pour les couleurs & pour les differentes races : l'on y en voit des hupées, des communes, telles que les Coqs & les Poules de nos baſſe-Cours, & des Coqs qui ſont propres pour le combat; quoique les Indiens de ce païs ne ſe plaiſent pas tant à cet exercice que ceux de Java. Les Volailles de la plus petite ſorte ont les jambes couvertes de plumes, comme les Pigeons patus, la queuë fort épaiſſe, qu'elles portent droite, & le bout des ailes noir. Celles-ci ſe tiennent ſeparées des autres : mais tous les Coqs chantent avant le jour, de même que les nôtres. Ces Poules ne s'ecartent point des maiſons pour aller courir dans les bois : la chair en eſt fort bonne, auſſi-bien que

les œufs, & nous n'avons pas de meilleure Volaille en Angleterre : Elle eſt même plus graſſe que la nôtre ; parce que les Indiens lui donnent quantité de mets, qui engraiſſe beaucoup.

Ce ſont-là tous les Oiſeaux de terre que je remarquai ſur l'iſthme ; quoi qu'il y en ait pluſieurs autres petits, d'une grande beauté, qui chantent merveilleuſement bien, & dont je ne pris pas une exacte connoiſſance.

Pour les Oiſeaux de mer, l'on en trouve une infinité le long de la côte, ſur tout à celle du Nord, vers les Samballos, & les autres iſles. Mais il n'y en a que fort peu en comparaiſon ſur la côte meridionale de l'iſthme, ſoit que cela vienne de ce que la Baye de Panama n'eſt pas à beaucoup prés ſi poiſſonneuſe que la côte autour des Samballos, ou de quelque autre cauſe. Par exemple, entre ces dernieres iſles, & tout le long de la côte des Indes Occidentales, on voit bon nombre de Pélicans, & je ne ſçache pas d'en avoir jamais vû aucun dans les mers du Sud.

Le Pélican eſt un Oiſeau d'une bonne groſſeur, qui a le bec grand, les jambes courtes comme l'Oye, & le cou long qu'il tient droit, de même que le Cigne. Son plumage eſt d'un gris obſcur ; il a le pié plat, & une poche ſous la gorge, qui eſt auſſi groſſe que les deux poings, lors qu'elle eſt pleine. La ſubſtance de cette poche eſt une membrane déliée, d'un beau gris cendré. Les Matelots tuent les Pélicans, pour avoir cette poche, où ils mettent leur tabac : elle en peut contenir une livre, lors

qu'elle eſt ſeche, & qu'on lui a donné la figure d'une bourſe, par le moyen d'une bale qu'on y met au fond. Cet Oiſeau vole bas & peſamment; il ne vit que de poiſſon, & l'on ne trouve autre choſe dans ſon geſier & ſa poche, qui ſemble être deſtinée à lui ſervir de magaſin. Je n'ai jamais vû perſonne qui mangeât de vieux Pélicans; mais on dit que les jeunes ſont aſſez bons; pour moi, je n'ai jamais goûté des uns ni des autres.

Il y a des Cormorans entre les Samballos. Pour la figure & la groſſeur, ils reſſemblent aux Canards, ou même ils ſont plus petits. Leur plumage eſt noir par tout, excepté ſur le jabot, qui eſt blanc. Quoi qu'ils ayent le pié plat, comme les autres Oiſeaux de riviere; ils ſe perchent ſur les arbres & les buiſſons. La chair en eſt ſi dure & ſi mauvaiſe, qu'il n'y a perſonne qui en mange, du moins que je ſache.

On trouve ſur cette côte bon nombre de Mouettes & de Pies de mer qui ne ſont pas tout-à-fait ſi groſſes que les nôtres; mais qui du reſte leur reſſemblent beaucoup. On les mange communément, & la chair en eſt aſſez bonne, quoi qu'elle ſente le poiſſon; de même que la plûpart des Oiſeaux de mer. Pour corriger ce goût, lors qu'il nous arrivoit d'en tuer quelques-uns auprés du rivage, fût-ce des Mouettes, des Pies de mer, des Boubies, ou tels autres Oiſeaux de cette eſpece, nous faiſions un trou dans le ſable chaud, & nous les y enterrions neuf ou dix heures de ſuite avec leurs plumes, & ſans les éventrer. La chair en étoit

alors beaucoup plus tendre, & n'avoit pas ſi mauvais goût.

L'on voit ſur l'iſthme des Chauve-ſouris, qui ſont auſſi groſſes que des Pigeons & dont les ailes ſont longues & larges à proportion de leur corps. Les grifes qu'elles ont à la jointure des ailes, leur ſervent à s'accrocher par tout. Elles hantent d'ordinaire les vieux bâtimens, & les plantations deſertes.

Outre les Moucherons, dont j'ai déja parlé, il y a en divers endroits de l'iſthme des Guêpes, des Cerfs volans, & pluſieurs autres ſortes de Mouches, ſur tout de celles qui luiſent la nuit, comme nos vers luiſans. Lors qu'il y en a quantité dans un bois taillis, il ſemble qu'on voit briller autant d'étincelles de feu.

L'on y trouve auſſi des Abeilles, & par conſequent du miel & de la cire: il y en a de deux ſortes; les unes courtes & ramaſſées, & d'une couleur qui tourne vers le rouge; les autres longues, déliées & noirâtres. Elles font leurs ruches ſur le ſommet, ou dans les creux des arbres. Les Indiens y eſcaladent, & ils fourrent leurs bras dans la ruche, pour en tirer les raïons de miel, ſans être piquez par les Abeilles, quoi qu'ils en ayent les bras tout couverts. J'en ai eu moi-même pluſieurs à la fois ſur le corps, ſans en recevoir aucune piqueure; ce qui me faiſoit croire qu'elles n'avoient point d'aiguillon: mais je ne l'ai pas examiné. D'ailleurs, ſi les arbres ſont trop hauts & difficiles à grimper, les Indiens y mettent le feu, & ils les renverſent de cette maniere, pour atteindre au miel,

qu'ils détrempent avec de l'eau, & qu'ils boivent. Pour la cire, je n'ai pas remarqué qu'ils en fiſſent aucun uſage ; mais ils ont une eſpece de bois leger qu'ils allument & qui leur ſert de chandelle.

Il y a des Fourmis ailées, qui ſont auſſi groſſes & longues, que celles qui n'ont que les pieds. Elles élevent la terre ſur leurs trous de même que les nôtres ; elles piquent & ſont fort incommodes, ſur tout lors qu'elles entrent dans les maiſons ; ce qui leur arrive ſouvent : l'on en voit une quantité prodigieuſe ſur les Samballos, & les autres iſles du voiſinage, auſſi bien que ſur l'iſthme ; & il eſt impoſſible de dormir en repos dans aucun endroit où il y en a. Les Indiens ne ſe haſardent pas non plus d'attacher leurs branles aux arbres qui ſont auprés des fourmilieres ; car ces petits animaux ne manqueroient pas d'y eſcalader & de les inquïeter toute la nuit.

CHAPITRE VI.

Du Poiſſon de mer, & d'eau douce.

J'Ai déja inſinué que la côte de la mer du Nord abonde en poiſſon, & qu'il y en a de pluſieurs eſpeces. Voici une liſte de ceux que j'ai vû moi-même.

Le Tarpon eſt un gros poiſſon, qui a la chair ferme & qu'on mange par rouelles, de même que le Saumon, ou la Moluë fraiche : il y en a qui peſent juſques à 50 ou 60 livres, & même au-delà. Il me ſouvient qu'en croiſant vers la côte de Carta-

gene, dix que nous étions fimes un dîner d'un ſeul de ces Tarpons, outre une bonne quantité d'huile que nous tirâmes de la graiſſe.

L'on trouve auſſi dans ces mers une eſpece de Chiens-Marins que nous appellons Sharks ; mais ils ne ſont pas ſi communs entre les Samballos, que ſur les autres côtes des Indes Occidentales.

Il y a un autre poiſſon qui reſſemble au Shark ; mais qui eſt beaucoup plus petit & de meilleur goût, il a même le muſeau plus long & plus étroit avec une ſeule rangée de dents. C'eſt celui-ci que nos Matelots appellent Chien-Marin.

Le Cavalli ſe trouve autour des Samballos. C'eſt un petit poiſſon fort joli, vif, long & délié, à peu prés de la groſſeur du Maquereau, & qui a l'œil gros & brillant. Sa chair eſt trés-bonne, ſucculente, & de bon goût.

L'on y rencontre auſſi une ſorte de poiſſon plat, qui n'eſt pas mauvais, & que nos Matelots appellent Old-wife, c'eſt-à-dire, vieille femme.

Les Paracoods n'y manquent pas non plus. C'eſt un poiſſon rond, de la groſſeur d'un bon Brochet ; mais beaucoup plus long d'ordinaire, la chair en eſt trés-bonne ; ſur tout de ceux que l'on pêche ici. Mais il y a quelques bancs en mer, où l'on n'en trouve que de venimeux. Je ne ſaurois déterminer, ſi cela vient de la nourriture qu'ils y ont, ou de quelque autre cauſe. Quoi qu'il en ſoit, j'ai connu diverſes perſonnes qui en ont été empoiſonnées, juſques à perdre leurs cheveux & leurs ongles,

& d'autres en ſont morts. On dit que l'arête de ce poiſſon ſechée, reduite en poudre & priſe dans quelque liqueur que ce ſoit, eſt un antidote contre le venin de ſa chair. Je ne répons pas du ſuccez du remede ; mais pluſieurs m'ont dit qu'ils s'en étoient ſervis en pareil cas, & qu'ils n'en avoient eu d'autre mal qu'une foibleſſe, & un engourdiſſement de tous leurs membres qui leur avoit duré quelque temps, il y a des perſonnes qui prétendent diſtinguer le Paracood venimeux du ſain, par le foye qu'on lui arrache, auſſi tôt qu'on l'a pris & qu'on goûte. S'il eſt doux, on peut manger le poiſſon ſans aucun riſque ; mais s'il eſt amer, ou qu'il pique la langue, comme le poivre, le poiſſon ne vaut rien, & on le jette.

L'on voit auſſi ſur la côte de la mer du Nord des poiſſons que nos Matelots appellent des Gars, dont quelques-uns ont preſque deux piez de long : ils ont un os ſur le muſeau, qui eſt fort pointu au bout, & qui peut avoir le tiers de la longueur de tout leur corps : ils friſent l'eau avec autant de rapidité qu'une Hirondelle, & ils s'élancent de cette maniere à diverſes repriſes, juſqu'à 30. ou 40. fois de ſuite. J'ai même ouï dire qu'ils ſe dardent avec tant de force, qu'ils engagent quelquefois leur muſeau dans les côtez d'un canot, & un homme qui nage dans les endroits où il y a de ces poiſſons, court riſque d'en être percé. Leur arête eſt bluâtre, & d'une couleur qui tire vers le Saphir. La chair en eſt d'ailleurs trés-bonne.

Les Sculpins, qu'on trouve ici, ont au-

tout d'un pié de long, & leur peau eſt couverte de piquans. On les écorche pour les cuire, & c'eſt un fort bon manger.

Outre ces poiſſons, il y en a quantité d'autres dans la mer du Nord, tels ſont les Sting-rais, ou les rayes piquantes; le Parot-fish, ou le poiſſon-Perroquet, les Snouks les Congres, & pluſieurs autres ſans doute que je n'ai jamais vû, & dont je n'ai pas entendu parler.

Pour ce qui eſt du poiſſon à coquille, il y a une infinité de Conques tout le long des Samballos; leurs coquilles ſont fort grandes & vont en ligne ſpirale, comme celle de l'Eſcargot; l'orifice en eſt plat, & bien large, à proportion de leur groſſeur. Le dedans reſſemble à la nacre de perle; mais le dehors eſt inégal & raboteux. Le poiſſon eſt gluant; ſur tout la partie exterieure, qu'il faut auſſi bien nettoyer avant qu'on l'apprête; mais ce qui eſt enfermé dans la coquille eſt ſi coriace, qu'il faut le battre pour l'attendrir: alors c'eſt un poiſſon fort delicat.

Il y a entre les rochers quantité de Petoncles, qui ſont fort bons, & qu'on tire avec une épingle, quand on les veut manger.

Les Limpits s'attachent tout de même aux rochers; & ils ſont pour le moins auſſi bons, ou plutôt meilleurs que les Pétoncles.

L'on ne voit point d'Huitres ni d'Ecreviſſes ſur la côte de l'iſthme: il y a quelque peu de Cancres, qui ne ſont pas trop bons, & l'on trouve une eſpece de petites Ecreviſſes entre les rochers des Samballos,

qui n'ont point les deux bras ; mais qui ſont fort délicates.

Les rivieres de l'iſthme ne manquent pas de poiſſon : mais je ne pris pas bien garde à leurs differentes eſpeces : il y en a qui reſſemblent à nos Rougers, & qui ſont noirâtres, pleins d'arêtes, de la longueur d'un pié ou environ, dont la chair eſt ferme & de trés-bon goût.

J'en ai vû d'une autre ſorte, qui ont la figure du Paracood ; mais qui ſont beaucoup plus petits, & fort bons.

Il y en a un qui reſſemble au Brochet ; mais qui n'a pas plus de 8 ou 10 pouces de long : il a le muſeau fait à peu prés comme celui du Lapin, les dents avancées dans la machoire, & les lévres cartilagineuſes. C'eſt d'ailleurs un trés-bon manger.

Pour ce qui eſt de la pêche des Indiens, ils s'y prennent de differentes manieres, ſelon les endroits où ils ſe trouvent. A l'embouchure des rivieres, ſur les côtes de la mer & dans les bayes ſablonneuſes, où il n'y a point de rochers, ils emploient des filets, qui reſſemblent à nos traîneaux, & qui ſont faits d'écorce de Maho, ou d'herbe de ſoye : ils y vont dans leurs canots & ils jettent ces filets comme nous. Mais dans le païs de montagnes, où les Hurans ſont clairs, & bordez çà & là de rocs, ils marchent le long des rivieres, & auſſi-tôt qu'ils découvrent quelque poiſſon qui leur plaît, ils ſautent dans l'eau & ils le pourſuivent, ſoit à gué, ou à la nage. S'il s'enfuit dans des trous, ils y fourrent la main, & ils les attrapent, comme nous prenons les petites Ecreviſſes dans nos rivieres : ils y vont auſſi

auſſi de nuit, avec des torches de bois leger qu'ils allument.

Avant que d'aprêter le poiſſon, ils l'éventrent ; enſuite ils le font bouillir dans un pot de terre, ou bien ils le grillent.

Ils tirent leur ſel de l'eau de la mer, qu'ils cuiſent dans des pots de terre, juſqu'à ce qu'elle ſoit évaporée, & que le ſel reſte au fonds en forme de gâteau : ils en coupent à meſure qu'ils en ont beſoin, mais cette voye eſt ſi longue, qu'ils n'en peuvent pas faire en grande quantité, & qu'ils l'épargnent beaucoup : ils ne ſalent pas leur poiſſon pour le garder ; mais lors qu'ils en mangent de bouilli, le poivre n'y manque pas, non plus qu'à tous leurs ragouts. Je parlerai dans un autre endroit de la maniere dont ils font la cuiſine.

CHAPITRE VII.

Des naturels du Païs, de leurs coutumes, &c.

LE nombre des Indiens qui habitent ſur l'iſthme n'eſt pas fort conſiderable : l'endroit où il y en a le plus, eſt du côté du Nord, ſur tout le long des rivieres. Les ſauvages du Sud demeurent la plûpart vers le Perou ; mais il y a des Indiens diſperſez çà & là par tout l'iſthme.

La taille des hommes eſt d'ordinaire de 5 ou 6 piez de haut, ils ſont droits & d'une jolie tourneure ; ils ont la jambe fine, les bras bien faits, la poitrine large & les os d'une bonne groſſeur. Je n'en ai jamais vû aucun qui fût boſſu ou diforme. Ils ſont

legers à la courſe & actifs. Les femmes ſont petites & ramaſſées, & n'ont pas la vivacité des hommes ; quoi que les jeunes aient de l'embonpoint, la taille jolie, & l'œil vif. Mais les vieilles ont le cuir ſi flaſque & le ſein ſi ridé, qu'elles ſont fort deſagreables. Les uns & les autres ont le viſage rond, le nez gros & court, les yeux grands, & pour la plûpart gris ; mais avec tout cela petillans & pleins de feu dans leur jeuneſſe ; le front élevé, les dents blanches & bien rengées, les lévres minces & la bouche d'une grandeur mediocre. Du reſte leurs jouës ſont bien proportionnées avec le menton, & l'on peut dire en general qu'ils ont les traits jolis ; mais ſur tout les hommes plus que les femmes.

Les uns & les autres ont les cheveux noirs, longs, plats, minces & rudes ; ils leur pendent d'ordinaire juſques au milieu du dos ou plus bas ; & il n'y a que les femmes qui les attachent avec un cordon tout juſte derriere la tête. Les hommes & les femmes ſe piquent beaucoup d'avoir les cheveux longs & ſouvent ils y paſſent les doigts pour les débrouiller, ou bien ils les cardent avec une eſpece de peigne fait de bois de Macaw. C'eſt un inſtrument compoſé de pluſieurs buchettes, de 5 ou 6 pouces de long chacune, & qui ſont à peu prés de la figure des fuſeaux de nos Gantiers ; ils en attachent 10 ou 12 enſemble par le milieu, à quelque diſtance les unes des autres, & ils s'en ſervent ainſi des deux côtez pour ſeparer leurs cheveux, mais s'ils veulent attraper les poux, il faut qu'ils y mettent les doigts. Ils prennent beaucoup de plaiſir à

ſe peigner de cette maniere, & quelquefois ils feront ce manége une heure de ſuite; ils ſe dépilent tout le corps, excepté les ſourcils & les paupieres. D'ailleurs, les hommes auroient de la barbe, s'ils ne ſe l'arrachoient, ou plûtôt les femmes pour eux; puis qu'elles ſont les Operatrices en tout ceci, & qu'elles y emploient deux petits bâtons, faits exprés pour cet uſage, & qui leur ſervent de pincettes pour tirer le poil. Ce n'eſt pas que les hommes ne ſe coupent les cheveux en certaines occaſions; & c'eſt même une marque d'honneur & de triomphe qui les diſtingue des autres, lors qu'ils ont tué un Eſpagnol, ou quelque autre ennemi, ils ſe teignent même en pareil cas de noir ce qu'ils ne font jamais autrement, & ils gardent cette couleur, autant qu'il pût m'en ſouvenir, juſques à la nouvelle Lune qui ſuit l'action.

Ils ont le teint baſanné, de couleur de cuivre jaune, ou d'orange, & les ſourcils noirs comme du jayet, ils n'uſent d'aucun artifice pour rendre leurs cheveux plus obſcurs & leurs ſourcils plus noirs; mais ils les frottent avec une eſpece d'huile pour les faire paroître plus luiſans, ils s'oignent d'ailleurs tout le corps, de même que les autres Indiens; mais je ne ſçai pas s'ils le font pour la beauté pour avoir le cuir plus doux & plus uni, ou ſe le rendre plus ſouple & moins ſenſible à l'ardeur du Soleil, ou enfin pour empêcher la trop grande tranſpiration qui ſe fait dans ces climats brûlans.

Il y a de certaines perſonnes dans ce païs, qui ont un teint fort particulier. Je

n'en ai vû de ma vie aucune autre part, ni même ouï dire qu'il y en eût ailleurs. Ceci pourra ſembler étrange ; mais il n'y a point de Bouçaniers qui aient été ſur l'iſthme, qui ne le puiſſent confirmer, du moins pour l'eſſentiel ; quoi qu'il en ait peu qui aient eu l'occaſion de s'en inſtruire auſſi bien que moi.

Ces gens ſont donc blancs, & il y en a de l'un & de l'autre ſexe ; mais leur nombre eſt ſi petit, comparé à celui des autres, qu'il n'y en a peut-être pas un ſur deux ou trois cens de ceux qui ont la couleur jaune. D'un autre côté, leur blancheur n'eſt pas de celle de nos Européens, mêlée d'incarnat, ni de nos gens pâles ; c'eſt plûtôt un blanc de lait, qui approche beaucoup du poil d'un cheval blanc. Leur cuir eſt auſſi tout couvert, plus ou moins, d'une eſpece de duvet court & blanchâtre, qui en releve l'éclat ; mais qui n'eſt pas ſi épais, ſur tout aux jouës & ſur le front, qu'on ne puiſſe bien diſtinguer la peau. Les hommes auroient ſans doute la barbe blanche & fort rude, s'ils n'avoient le ſoin de la déraciner, auſſi-tôt qu'elle commence à paroître : mais ils ne cherchent pas à ſe dépouiller de leur Duvet. Leurs ſourcils ſont auſſi d'un d'un blanc de lait, de même que leurs cheveux, qui ſont trés-beaux, de la longueur de ſept ou huit pouces, & à demi friſez.

Ces Indiens ne ſont pas ſi gros que les autres ; & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que leurs paupieres ſont d'une figure oblongue, ou plutôt en forme de croiſſant, dont les pointes tournent en bas. C'eſt à cauſe de ceci, & de ce qu'ils y voient ſi

bien au clair de la Lune, que nous les appellions yeux de Lune. Ils les ont ſi foibles, qu'ils n'y voient preſque pas en plein jour, & que l'eau en découle d'abord que le Soleil vient à les fraper. Auſſi n'aiment-ils pas trop de ſortir de jour, à moins que le Ciel ne ſoit couvert de nuages, ils ſont d'ailleurs d'une conſtitution fort délicate à l'égard des autres, & ils ne ſe plaiſent point à la chaſſe ni à de tels exercices penibles, pour leſquels ils ne ſont guére propres. Mais quoi qu'ils ſoient ſi lâches, endormis & tranquiles durant le jour; auſſi-tôt que la Lune paroît, ils ſont tout feu, & toute action; ils courent dans les endroits les plus ſombres des forêts, auſſi vite que les autres le peuvent faire de jour, à cela prés qu'ils ne ſont pas ſi robuſtes, ni ſi vigoureux; & ils y ſautent comme des Chevreuils.

Il ſemble que les autres Indiens les mépriſent & qu'ils les regardent comme une eſpece de monſtres. Quoi qu'il en ſoit, il n'y en a pas une race particuliere & diſtincte; mais il arrive quelquefois qu'un Pere & une Mere, de couleur de cuivre jaune, ont un enfant de cet ordre; & j'en ai vû moi-même un qui n'avoit pas une année complette. On pourroit ſoupçonner que ces blancs deſcendent de quelque pere Européen: Mais outre que les Européens ne viennent guéres ici, & qu'ils ont peu de commerce avec les Indiennes lors qu'ils y ſont, ces blancs ne different pas moins des Européens à quelques égards, que des Indiens baſanez à d'autres. D'ailleurs, l'enfant qui naît d'un Européen & d'une In-

dienne eſt toûjours meſtif, ou baſané, comme le ſavent tous ceux qui ont été dans les Indes Occidentales, où il y a des Meſtifs, des Mulattos, &c. de pluſieurs degrez entre le blanc & le noir, ſelon la couleur du Pere & de la Mere. Cela peut aller juſqu'à un dixiéme; par exemple un Mulatto-Fina eſt l'enfant d'un Mulatto, & d'une Meſtive, &c.

D'un autre côté, les enfans de ces Indiens ne ſont pas blancs comme leur Pere & Mere, mais de couleur de cuivre jaune comme étoient leurs ancêtres. Lacenta me le dit lui-même, & il conjecturoit que cette blancheur étoit duë à l'imagination vive de la Mere, qui regardoit la Lune au temps de la conception; je laiſſe à d'autres à examiner ſi c'en eſt la veritable cauſe; il m'aſſura de plus que ces Indiens mouroient fort jeunes.

Ceux-ci & les autres ſe peignent tout le corps, & quelquefois ils barbouillent leurs enfans à la mammelle, ils tracent des figures d'Oiſeaux, de Bêtes, d'Hommes, Arbres, & de toute autre choſe dans tous les endroits du corps, ſur tout au viſage: mais ces figures qu'ils font grandes ou petites, ſuivant leur fantaiſie, n'imitent pas trop bien le naturel.

Les femmes ſur tout s'exercent à ce métier, & s'y plaiſent beaucoup. Le rouge, le bleu & le jaune, ſont des couleurs qu'elles aiment le plus, à cauſe de leur éclat & de leur agrément. On les détrempe avec une eſpece d'huile, & on les garde dans des calebaces pour s'en ſervir au beſoin. Les femmes étendent ces couleurs ſur le cuir,

avec un pinceau de bois, dont l'un des bouts eſt mâché, & par ce moien rendu ſouple comme une broſſe. Cette peinture peut tenir quelques ſemaines, & on la renouvelle de tems en tems. C'eſt ainſi qu'on me peignit moi-même.

Mais les plus experts dans cet art font des figures plus délicates, & ils les imprimeut de cette maniere. Ils tracent d'abord avec leur pinceau nne ébauche de la figure qu'ils veulent peindre; enſuite ils la piquent par tout avec une épine, juſqu'à ce que le ſang en ſorte; aprés ils frottent l'endroit avec la main, teinte de la couleur qui leur plaît; & alors cette peinture eſt inéfaçable. Mais de quarante à peine y en a-t'il un parmi eux, qui ſoit ainſi peint.

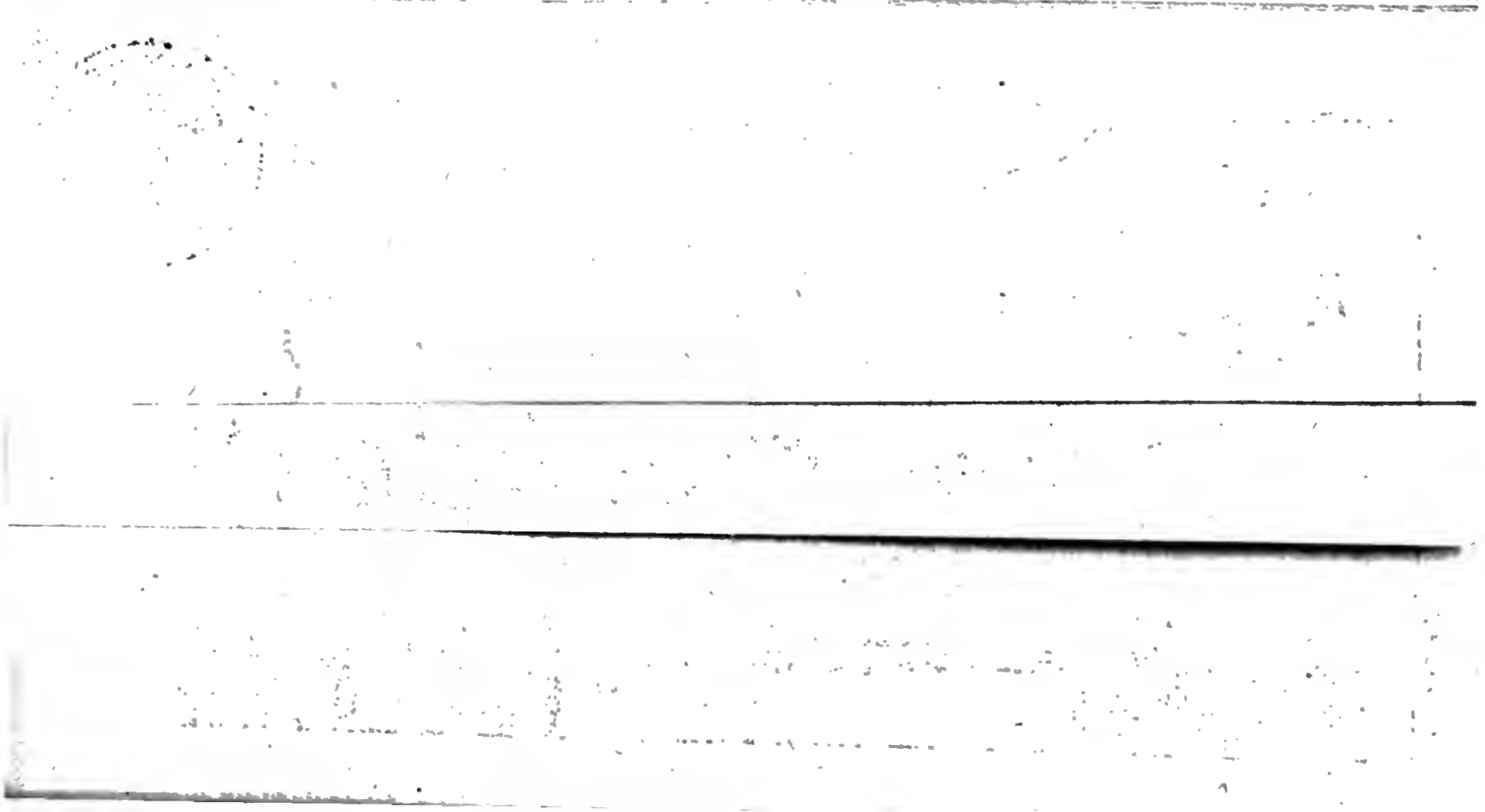
Un de mes Compagnons de voyage nommé Bullman, me pria de lui ôter une de ces figures, que les Négres lui avoient imprimé ſur la jouë; mais aprés l'avoir bien ſcarifié & lui avoir enlevé une bonne partie du cuir, il me fut impoſſible d'en venir entierement à bout. Lors que les hommes vont à la guerre, ils ſe peignent tout le viſage de rouge, & ils ſe couvrent les épaules, la poitrine, & le reſte du corps de grandes taches noires, jaunes, ou de telle autre couleur qui leur vient en fantaiſie; mais la nuit, avant que de ſe coucher, ils ne manquent pas de ſe laver dans les rivieres pour emporter tout ce plâtre.

Ils vont d'ordinaire tout-nuds; mais les femmes ont une eſpece de Tablier fait de toile de Coton, qu'elles attachent par derriere avec un bout de fil, & qui leur pend juſqu'au genou, ou même juſques à la che-

ville, ſi elles en peuvent trouver un morceau de cette longueur. Elles attrapent quelquefois de vieilles hardes par des trocs qu'elles font avec les Indiens ſoumis aux Eſpagnols, & alors elles s'en parent avec beaucoup de faſte. Mr Dampier rapporte qu'il gagna un Indien bourru & en obtint ce qu'il lui demandoit, par un preſent qu'il fit à ſa femme d'une jupe, couleur de bleu celeſte. En un mot, il n'y a rien qui faſſe plus de plaiſir aux femmes que de leur donner des habits, ſur tout d'une couleur gaie.

Les hommes n'ont pas le moindre haillon ſur le corps pour couvrir leur nudité, quoique la plûpart des autres Indiens aient tous quelque choſe. Mais ceux-ci ont un petit Vaiſſeau d'or ou d'argent, ſelon leurs moiens, ou un morceau de feuille de plantain, qui eſt de figure conique, & qui reſſemble à un éteignoir. Ils font entrer leur Penis avec force dans ſon enveloppe, & ils le couvrent enſuite avec cette eſpece d'entonnoir, qu'ils attachent ferme avec un cordon autour de leurs reins. Pour le Scrotum, il eſt expoſé à la vûë de tout le monde, & ils n'ont pas à cet égard la même pudeur qu'ils ont pour le Penis, qu'ils ne montrent jamais à découvert. S'il arrive même par quelque accident qu'il vienne à paroître, les autres en détournent les yeux; & lors qu'ils ont beſoin de faire de l'eau, ils ſe tirent à quartier, ils ſe tapiſſent, ôtent l'entonnoir d'une main, & d'abord qu'ils ont fait, ils le remettent au plus vite. Les hommes & les femmes vont toûjours à la ſelle dans les rivieres, & ils ont beaucoup de pudeur ſur ce chapitre. En ge-

BIBLIOTECA NAPOLI



neral les uns & les autres ont de la modeſtie, & ils aiment la propreté.

Cependant les hommes ne mépriſent pas tout-à-fait les habits; & lors que nous donnions une vieille chemiſe à quelqu'un d'entr'eux, il ne manquoit pas de s'en couvrir, & de trotter enſuite avec plus d'emphaſe qu'à l'ordinaire. D'ailleurs, ils ont une eſpece de robe longue faite de toile de coton qui eſt de la figure des Soquetilles de nos Chartiers, & qui leur pend juſques aux talons, avec une frange du même fil, d'environ un pan de hauteur, & des manches ouvertes, larges, & qui ne vont qu'à la moitié du bras. Ces robes ſont ou blanches, ou d'un noir de ſuye, & ils les mettent par deſſus la tête; mais ils ne s'en ſervent que pour des occaſions extraordinaires, lors qu'il s'agit par exemple, d'accompagner leur Roi ou leur Chef à une Fête, ou à des Nôces, ou de ſe rrouver au Conſeil & en pareilles rencontres, ils ne vont pas au lieu du rendez-vous avec ces robes ſur le dos; mais les femmes les portent aprés eux dans des panniers. avec leurs autres ornemens; & lors qu'ils ſont arrivez au lieu de l'aſſemblée, ils s'ajuſtent le mieux qu'ils peuvent. Quelquefois ils ſe promenent dans cet équipage autour de la plantation; ou de l'endroit, où ils ſe rendent; & je vis un jour Lacenta qui marchoit accompagné de 2 ou 300 hommes équipez de cette maniere, & qu'il ſembloit paſſer en revuë. Je pris garde même que ceux qui avoient les robes noirâtres alloient devant lui, & que les blanches ſuivoient; les uns & les autres

armez de lances qui étoient de la couleur de leurs robes.

Outre le rouge, dont les hommes ſe teignent le viſage lors qu'ils vont à la guerre, ils portent toûjours une petite lame d'orfévrerie qui leur couvre la bouche. La plûpart en ont d'argent, & il n'y a que les principaux qui en aient d'or. Elle eſt de figure ovale, & de la longueur de la bouche. Il y a une ouverture en forme de croiſſant, dont les pointes ſerrent l'entre-deux des narines, d'où elle eſt ſuſpenduë & tombe ſur la lévre inferieure. Elle peut avoir l'épaiſſeur d'une Guinée au milieu; mais elle eſt plus mince vers les extremitez. Ils ſe parent d'une lame de cette grandeur lors qu'ils vont à quelque Feſtin, ou au Conſeil; mais à l'ordinaire, ou dans une longue marche, ou à la chaſſe, ils en portent une beaucoup plus petite, & qui ne leur couvre pas les lévres, quoi qu'elle ſoit de la même figure. J'en portois une d'or de cette eſpece, lors que j'étois avec eux.

Au lieu de cette lame, les femmes portent un anneau rond, qui paſſe à-travers l'entre-deux des narines, & qui difére pour la grandeur & le métal, ſelon le rang qu'elles tiennent & les occaſions. Les plus gros ſont de la groſſeur du tuyau d'une plume d'Oie, & il arrive ſouvent qu'à la longue & par leur poids, ils font deſcendre l'entre-deux des narines juſques à la bouche, ſur tout aux vieilles femmes.

Lors que les hommes & les femmes ſe trouvent à quelque repas ſolennel, ils ôtent ces lames & ces anneaux, juſqu'à ce qu'ils aient achevé de manger; enſuite ils les re-

mettent, aprés les avoir frotez & rendus bien luiſans. Mais à l'ordinaire, quand ils mangent ou boivent, ils ſe contentent d'élever avec la main gauche les petites lames ou les anneaux qu'ils portent alors, (& les anneaux des femmes ne ſont jamais ſi petits qu'ils ne tombent ſur les lévres) pendant qu'ils ſe ſervent de la main droite pour mettre le morceau ou la coupe à la bouche. Je remarquerai d'ailleurs en paſſant qu'ils emploient toûjours la main droite dans tout ce qu'ils font, & que je n'ai point vû de gauchers parmi eux. D'un autre côté, ces anneaux & ces lames ne les empêchent pas beaucoup de parler, quoi qu'ils leur battent ſur les lévres.

En certaines occaſions extraordinaires le Chef ou le Roi, & quelques-uns des plus conſiderables du païs, portent à chaque oreille deux groſſes pieces d'or attachées à un anneau, & dont l'une vient ſur la poitrine & l'autre eſt ſuſpenduë derriere l'épaule. Elles ont à peu-prés un pan de long, la forme d'un cœur, qui a la pointe en bas, & une lame étroite à la partie ſuperieure, de trois ou quatre pouces de longueur, où il y a un trou à travers lequel on fait paſſer l'anneau. Ces pendans à force d'être portez, allongent les oreilles, & y font de gros trous.

Je vis un jour Lacenta, dans un grand Conſeil avec un Diadéme d'or autour de la tête, de huit ou neuf pouces de large, dentelé au deſſus comme une ſcie, & doublé en dedans d'un reſeau de petites canes. Tous les hommes armez qui étoient avec lui, avoient un bandeau de la même figu-

re, qui reſſembloit à un pannier, fait de canes bien travaillées & fort joliment peintes, la plûpart de rouge ; & qui ſans être couvert d'une lame d'or, étoit environné de longues plumes bigarrées de divers oiſeaux : mais Lacenta n'avoit point de ces plumes à ſon Diadéme.

Outre ces ornemens particuliers, il y en a d'autres qui ſont de tous les âges, de tous les ſexes & de toutes les conditions ; je veux dire des colliers compoſez de dents, de coquilles, de grains de verre, ou d'autres choſes de cette nature, & qui leur pendent juſques au creux de l'eſtomac. Les premiers ſont ajuſtez avec beaucoup d'art. L'on en met pluſieurs enſemble, & les dens qui ſont en forme de ſcie, s'enchaſſent ſi bien les unes avec les autres, qu'on les prendroit pour une ſeule maſſe d'os continuée. Il n'y avoit que Lacenta, & un petit nombre des principaux qui s'ornaſſent de ces colliers en certaines occaſions extraordinaires, & ils les plaçoient toûjours au-deſſus des autres. Je ne ſçai pour quel ſujet mes camarades & moi, croyions que c'étoient des dents de Tigre ; puis que je n'y avois jamais vû aucun de ces animaux : J'ai pourtant ouï dire qu'il y en a ſur l'iſthme, & quelques-uns de mes compagnons de fortune m'aſſûrerent qu'ils y en avoient tué un. Lors même que j'y paſſai avec le Capitaine Sharp, quelques hommes de l'équipage nous raporterent qu'ils y en avoient vû un d'aſſez proche, qui les avoit regardé fixement. L'on m'a dit auſſi qu'à la baye de Campéche, il s'en trouve une ſorte de petits qui ſont bien furieux.

Pour revenir aux colliers, les autres perſonnes, hommes & femmes, n'en portent point avec des dents, excepté qu'ils en fourrent quelques-unes çà & là entre le reſte de leurs babioles. Une ſeule perſonne en a quelquefois 3. ou 400. autour du cou, les uns de grains de verre, les autres de coquilles, &c. diſpoſez en ſept, ou huit rangs, dont chacun fait une eſpece de corde, les uns plus hauts, & les autres plus bas; quoi qu'ils n'y obſervent guére de cimetrie: ſur tout les femmes qui portent les leurs preſqu'en un monceau. Tous les colifichets qui leur tombent ſous la main, trouvent leur place dans ces colliers, & plus ils ſont peſans, plus on les eſtime. Il faut qu'une femme ſoit bien pauvre, ſi elle n'en a pas le poids de quinze ou vingt livres ſur le cou; quelques-unes en portent juſqu'à trente livres ou même davantage. Les hommes en ont preſque le double, ſuivant que leurs forces & leurs richeſſes le permettent.

Lors qu'ils demeurent à la maiſon, & qu'ils vont à la chaſſe, ou à la guerre, ils ne portent point de ces colliers; mais ils s'en équippent, quand il s'agit de paroître en ceremonie à un Feſtin, à des Nôces, ou à quelque autre aſſemblée publique. Dans ces occaſions, les femmes ſuivent les hommes juſques au lieu du rendez-vous & leur portent ces colliers avec tout leur autre attirail dans des panniers; c'eſt-à-dire, qu'une femme en porte deux, un à chaque bout d'un bâton qu'elle met ſur l'épaule. Ils ne ſont pas plûtôt arrivez au lieu marqué, qu'ils ſe parent de tous ces orne-

mens, & ſe promenent d'un côté & d'autre : quelquefois même ils danſent avec cet équipage, & ne ſe donnent point de relâche, qu'ils ne ſoient tout trempez de ſueur. Lors qu'ils prennent leurs repas, ils ôtent ces colliers, & ils les remettent enſuite.

Les enfans en portent quelques uns aſſez petits, & ceux qui ſont à la mammelle en ont un ou deux grains de verre : outre ces colliers, les femmes portent auſſi quelquefois des bracelets compoſez d'un petit nombre de ces mêmes grains, & qui font pluſieurs tours. Lors que les hommes, & les femmes s'ajuſtent avec toutes ces galanteries, & qu'ils ſe peignent le cuir, ils n'ont pas tant méchante mine.

La plûpart des Maiſons où ils habitent, ſont diſperſées çà & là, ſur tout dans les nouvelles plantations, & toûjours ſituées au bord d'une riviere : il y en a pourtant en quelques endroits pluſieurs enſemble, qui peuvent former un Bourg, ou une Ville, quoiqu'elles ne ſoient pas rangées de ſuite, ni vis-à vis les unes des autres pour faire des ruës : il en eſt à peu prés de ces maiſons, comme de certains Villages qu'il y a chez nous dans le païs des forêts, & ailleurs : ils ont leurs plantations dans le voiſinage, à differentes diſtances, & il y a toujours une place de réſerve pour y bâtir le magaſin commun : ils ne changent pas ſouvent de demeure, à moins qu'ils ne craignent l'aproche des Eſpagnols, ou que la graiſſe de leurs terres, qu'ils ne cultivent jamais, ne ſoit épuiſée.

Ils ne jettent aucun fondement pour bâtir, & ils ſe contentent de faire des trous

à deux ou trois piez de distance les uns des autres, où ils fichent de petits pieux d'une égale hauteur, & de 6, 7, ou 8 piez de long. L'entre-deux est rempli de bâtons, qu'on enduit de terre; & cela fait les murailles. On éleve ensuite le toit en talus sur de petits chevrons, & on le couvre avec des feuilles de Palmier. Tout ce bâtiment est fort irregulier; il peut avoir 24 ou 25 piez de long, & il est large à proportion. Il n'y a point de cheminée; de sorte qu'on alume le feu au milieu de la place, & que la fumée sort par un trou qui est sur le toit, ou à travers les crevasses qu'il y a. Ce n'est pas tant une maison partagée en chambres, qu'un amas de cabanes jointes ensemble: il n'y a ni étages, ni portes, ni armoires, & les sieges ne sont que des troncs de bois. Tous ceux de la famille ont un branle chacun, & ils le suspendent d'un bout à l'autre de ces cabanes.

Les habitans d'un village, où plusieurs Maisons voisines ont un magasin ou un Fort en commun; qui est d'ordinaire de 120 ou de 130 piez de long, & de 25 de large: la muraille peut avoir 9 ou 10 piez de haut, & autour de 20 jusques au faîte: le toit est couvert de feuilles comme celui des autres maisons. Les materiaux & la structure en sont aussi à peu prés les mêmes; excepté qu'il n'y a nulle separation. Toutes les faces de ces magasins sont remplies de trous, de la grosseur du poing, dispersez de tous côtez sans aucun ordre, & dont la figure est irreguliere. C'est par ces trous qu'ils découvrent un ennemi qui aproche, & qu'ils tirent leurs fléches; mais ils ne

ſçavent ce que c'eſt que de le prendre en flanc : ils bâtiſſent toûjours ces maiſons ſur un terrain uni, au pied d'une colline, & ils arrachent les arbres & les buiſſons tout autour à la portée d'une fléche : il y a une ouverture à chaque extremité, qu'ils barricadent avec une eſpece de porte faite de bois de Macaw & de Canes partagées en deux & liées enſemble avec une ſorte d'oſier. Cette porte peut avoir un pié d'épaiſſeur : ils la tiennent prête pour en fermer ces ouvertures, & empêcher les ennemis d'y entrer ; d'ailleurs, il y a deux ou trois pieux enfoncez en terre pour la ſoutenir. Le mal que je vois à ces Forts, c'eſt qu'on y peut mettre aiſément le feu ; & les Eſpagnols en viennent à bout par le moien des fléches qu'ils tirent ſur le toit, & dont le fer eſt rougi : il y a d'ordinaire une famille qui loge dans ce magaſin, pour le garder, & le tenir propre. En effet, on y remarque une grande propreté, de même que dans les maiſons des particuliers. Ces Forts leur ſervent auſſi pour y tenir Conſeil, & leurs autres aſſemblées generales.

Ils ne cultivent des Plantains, & ne ſement du Maiz, &c. autour de leurs habitations, qu'autant qu'il leur en faut pour le beſoin. Le païs eſt ſi couvert de forêts, que la premiere choſe qu'ils font pour défricher la terre, c'eſt de couper les arbres, qu'ils laiſſent quelquefois ſur la place trois ou quatre années de ſuite, juſqu'à ce qu'ils y mettent le feu. Cependant, ils ſement du Maiz entre les arbres ainſi abatus, dont les racines ſe pourriſſent à la longue, parce-qu'ils n'ont point d'inſtrumens pour les ar-

racher. Aprés que la place eſt bien nette, ils y font auſſi des creux aſſez irreguliers, & à des diſtances inégales, dans chacun deſquels ils font un trou avec les doigts, où ils jettent deux ou trois grains de Maiz qu'ils couvrent enſuite de terre ; de même qu'on plante les Féves dans nos Jardins. On ſeme ici vers le mois d'Avril ; & la recolte ſe fait en Septembre, ou en Octobre : ils arrachent les épics avec la main, comme on le pratique ailleurs. Quoi que je ne fuſſe pas ici au temps de la moiſſon ; je vis dans leurs cabanes le Maiz de la recolte qui avoit précedé. Au lieu de le battre, ils le frient entre les mains : ils n'en font ni pain, ni gâteaux ; mais aprés avoir rôti le grain, ils le moulent entre deux pierres, à peu-prés comme on fait le Chocholate, & ils ſe ſervent de la farine en pluſieurs choſes. Par exemple, ils la détrempent dans une Calebace avec de l'eau, & ils boivent cette liqueur. En voyage, quand ils n'ont pas le loiſir de faire d'autres proviſions, celle-ci leur eſt d'un grand ſecours. Ils appellent ce mélange Chicha, qui ſignifie du Maiz, ſi je ne me trompe.

Ils font auſſi une autre liqueur avec le Maiz, qu'ils appellent Chichah-Copah ; & le dernier de ces deux mots ſignifie boiſſon. Lors qu'il s'agit de celebrer une Fête ou un mariage, ils infuſent 20 ou 30 boiſſeaux de Maiz dans une auge pleine d'eau, juſqu'à ce qu'elle ſoit impregnée du grain, & qu'elle commence à s'aigrir. Alors quelques vieilles femmes, qui n'ont guere autre choſe à faire, mâchent des grains de Maiz qu'elles mettent dans des Calebaces, &

quand elles croient d'en avoir assez, elles versent ce mélange de Salive & de Maiz dans l'auge, aprés en avoir tiré le grain qu'on y avoit infusé. Cette espece de bouillie sert de levain, & donne aussi-tôt une petite fermentation à toute la liqueur, quand elle ne fermente plus, on la tire au fin dans une autre auge, & ensuite elle est bonne à boire. Elle a le goût de la petite biere qui est aigre, & avec tout cela elle entête beaucoup : ils en boivent à longs traits, & ils en sont fort avides, quoi qu'elle leur donne quantité de raports. C'est leur boisson délicieuse & pour la regale; car pour l'ordinaire, ils ne boivent que de l'eau toute pure ou du Mislaw.

Il y a deux sortes de Mislaw, dont l'un se fait avec des Plantains frais, & l'autre avec de secs : ils rôtissent les premiers dans leur cosse, & aprés l'avoir ôtée, ils mettent la chair dans une Calebace pleine d'eau où ils la délaient avec les mains, & ensuite, ils boivent cette liqueur. L'autre sorte de Mislaw se fait avec des gâteaux de Plantains secs; lors que ce fruit est cueilli mûr, il ne se garde pas, & il se pourrit bien-tôt, s'il reste dans la cosse. Pour prévenir cela, on fait une pâte de la chair, & on la seche à petit feu sur une espece de grille faite de bâtons. L'on en coupe un morceau quand on veut faire du Mislaw, & on le détrempe de la même maniere. Les Naturels du païs s'en munissent toûjours lors qu'ils vont en voyage; sur tout dans les endroits où ils n'esperent pas de trouver des Plantains mûrs, quoi qu'ils les aiment mieux secs : ils en font aussi bouillir de verds ou à moi-

tié mûrs, & ils les mangent avec la viande au lieu de pain : ils ſe ſervent de même des Yams, & des Potates, & de la racine de Caſſave, qu'ils rôtiſſeent quelquefois ; il ne leur manque jamais une bonne quantité de l'une ou l'autre de ces choſes dans leurs plantations, ſur tout dans celles qui ſont cultivées depuis long-temps.

D'ailleurs, on n'y voit ni herbage, ni ſalade, & je ne me ſuis jamais apperçû qu'ils mangeaſſent aucune ſorte d'herbe. Mais ils n'oublient pas d'y planter du poivre qu'ils aiment beaucoup, ni d'y avoir quantité de Pommes de Pin, dont ils mangent tous les jours.

Les hommes défrichent d'abord les plantations, & les mettent en bon état ; les femmes enſuite ont tout le ſoin de la culture. Ce ſont elles qui bêchent la terre, qui plantent, qui ſement & qui cueillent le Maiz, les Yams, &c. Il n'y a que la coupe des arbres, & de tels autres ouvrages au deſſus de leurs forces qui regardent les hommes. Elles ont la conduite de tout le ménage, & l'on peut dire qu'elles ſont les ſervantes de la famille ; ſur tout les vieilles femmes, qui s'occupent à faire la cuiſine, à laver, & à tout ce qui eſt de leur portée. Elles ſuivent auſſi leurs maris en campagne, & font pour eux tout ce qu'il y a de plus ſervile. En un mot, il ne s'en faut guére qu'elles ne ſoient leurs chevaux de charge ; puis qu'elles portent tout l'attirail de la maiſon, les uſtenciles, les vivres, &c. Quand ils arrivent au lieu, où ils doivent paſſer la nuit, la femme prépare le ſoupé

pendant que le mari attache les branles ; car chacun couche dans le ſien.

Mais quoi que les femmes ſoient ainſi emploiées à toute ſorte d'ouvrage ſervile, ſoit à la maiſon, ou à la campagne, & qu'elles ſoient en quelque maniere les eſclaves de leurs maris ; malgré tout cela, elles s'acquittent de leur devoir avec tant de promptitude & ſi gaïement, qu'il ſemble que ce ſoit plûtôt par leur choix, que par aucune neceſſité qu'on leur ait impoſée. Elles ſont en général d'un trés-bon naturel, civiles & obligeantes les unes envers les autres, ſur tout à l'égard des étrangers, & prêtes à leur rendre tous les ſervices legitimes qu'elles peuvent. Elles ont beaucoup de reſpect & de ſoûmiſſion pour leurs maris ; & ceux-ci à leur tour ne manquent ni d'amitié ni de complaiſance pour elles. Je n'ai jamais vû qu'aucun Indien batit ſa femme ni qu'il lui dit des injures. Dans les querelles même qu'ils ont enſemble, lors qu'ils ſe divertiſſent à boire, ils ne font pas la moindre malhonnêteté aux femmes qui ſe trouvent avec eux.

Outre toutes ces peines que les femmes ſe donnent, elles ont le ſoin d'élever leurs enfans. Lors qu'une femme eſt accouchée, une demi-heure aprés tout au plus, une autre vient qui prend l'enfant entre ſes bras & la Mere ſur ſon dos, & les porte ainſi à la riviere pour les y laver. Durant le premier mois, l'enfant eſt attaché ſur une planche, ou plûtôt ſur une piece de bois de Macaw refendu, puiſqu'ils n'ont point de ſcies pour faire des planches & on l'emmaillote avec ce bois, ſur lequel il a le

dos appuyé ; auſſi leurs enfans ſont-ils preſque toûjours fort droits. Quand il faut netoyer ſes ordures, on l'ôte de cette planche, on le lave bien avec de l'eau froide, & on le remet enſuite au maillot. La mere prend tout ce paquet, lors qu'elle veut alaiter ſon enfant, & le couche enſuite dans un petit branle fait exprés pour cet uſage, que l'on tient ouvert par le moien de petits bâtons qui croiſent d'un bord à l'autre.

A meſure que les Garçons deviennent grands, ils ſont élevez aux exercices de leurs Peres ; ſur tout à tirer de l'Arc, & à darder la Lance ; & ils ſont fort adroits à l'un & à l'autre. Je leur ai vû faire des choſes à cet égard preſqu'incroyables ; par exemple, un petit Garçon qui n'avoit pas plus de huit ans, fichoit une cane en terre, & à vingt pas de-là il la fendoit d'un coup de fléche, ſans la manquer pluſieurs fois de ſuite. C'eſt auſſi leur principal exercice ; & lors qu'ils ont atteint l'âge de dix ou douze ans, & qu'ils ont la force de porter leurs vivres avec une Calebace pleine de leur boiſſon de Maiz, ils accompagnent leur Pere à la chaſſe, ils tirent les petits Oiſeaux qu'ils trouvent, & ils s'engagent même à pourſuivre le gros gibier. Lors que les enfans ſont trop jeunes, ces Indiens ne les prennent jamais avec eux, ſoit qu'ils aillent en voyage, à la chaſſe, ou à la guerre. Les Garçons qui ſont un peu grands, ſuivent toûjours le Pere & la Mere, & leur rendent tous les petits ſervices qu'ils peuvent ; mais les filles reſtent à la maiſon avec les vieilles femmes.

Les Peres & les Meres ont beaucoup

de tendreſſe pour leurs enfans, & je n'ai preſque jamais vû qu'ils les traitaſſent avec la moindre ſeverité: ils leur permettent de ſe divertir de la maniere qu'ils l'entendent. Les petits Garçons & les petites Filles, à l'exemple de leurs Peres & Meres prennent grand plaiſir à la nage & à la pêche. Les uns & les autres vont tout nuds juſques à l'âge de puberté, alors les Filles mettent leur tablier & les Garçons l'entonnoir.

Les Meres élevent leurs Filles à tous les ouvrages domeſtiques. Elles s'en font aider pour aprêter les vivres, & les occupent à tirer les fils de l'écorce du Maho, à battre l'Herbe de ſoye, dont on fait du fil, des cordes & des filets, à nettoyer le coton, & à le filer pour s'en ſervir enſuite à faire des toiles. Les femmes les ourdiſſent ſur un rouleau de bois, qui peut avoir trois piez de long, & qui tourne ſans peine entre deux poteaux, où il eſt enchaſſé. C'eſt là-deſſus qu'elles mettent les fils de coton, d'une longueur proportionnée à l'uſage qu'elles en veulent faire, mais qui n'excede jamais trois ou quatre verges, ſoit qu'elles deſtinent la toile pour un branle, ou cette eſpece de tablier qu'elles attachent autour de leurs reins, ou des robes, ou enfin pour des couvertures, dont elles ſe ſervent dans leurs branles; de ſorte qu'elles n'ourdiſſent jamais une piéce de coton, dans le deſſein de la couper, mais tout-juſte de la meſure qu'elle doit être pour l'un ou l'autre de ces uſages, qui ſont les ſeuls qu'on fait ici de la toile. Ces fils ainſi montez ſur le rouleau forment la chaine, & la trême eſt dévidée ſur un petit morceau de bois de Macaw,

qui a une entailleure à chaque extremité ; & qui ſert de Navette ; elles prennent avec les doigts d'une main de deux fils l'un de la chaîne, où elles paſſent leur Navette avec l'autre, & continuent ainſi juſques au bout : afin même que la toile ſoit bien ſerrée, elles ont une regle de bois de Macaw, qui eſt entre les fils de la chaine & qui leur ſert à la battre à chaque tour.

Les petites Filles tordent auſſi de la laine de coton pour des franges, & préparent des canes, ou des feuilles de Palmier, de même que les petits Garçons, pour en faire des corbeilles ; ce qui eſt l'ouvrage des hommes. Ils teignent d'abord ces materiaux de differentes couleurs vives, & enſuite ils les entrelacent fort joliment : ils font auſſi de petites coupes bien propres, d'un ouvrage ſi fin & ſi ſerré, qu'elles peuvent contenir toute ſorte de liqueurs, ſans être enduites de laque, ni de vernis : ils s'en ſervent à boire, de même que de leurs Calebaces, qu'ils peignent avec beaucoup d'art : il y a de ces corbeilles de differentes grandeurs & dont l'ouvrage eſt fort diverſifié ; elles ſont ſi fermes, qu'on peut les écraſer & les jetter çà & là, ſans y faire preſque le moindre mal. D'ailleurs, ils les emploient à porter leurs hardes & à de tels autres uſages.

Les jeunes Filles, qui ont atteint l'âge de puberté, ne ſe montrent à perſonne : S'il arrive même par haſard qu'il vienne quelqu'un à l'endroit où elles ſont confinées, quand ce ſeroit leur Pere, elles mettent d'abord une piece de coton devant le viſage en guiſe de voile. Mais cette eſpe-

ce d'empriſonnement n'eſt pas de longue durée ; elles paroiſſent bien-tôt en public, puiſqu'on les marie de bonne heure. Elles ſont fort modeſtes ; & quoi qu'elles prennent un homme par toute ſorte d'endroits, elles le font avec beaucoup d'innocence & de ſimplicité.

Ils ont tous pluſieurs femmes ; Lacenta en avoit ſept ; & lorſqu'il entreprenoit quelque long voyage, on les diſtribuoit de telle maniere, qu'il en trouvoit une à chaque nouveau gite.

L'adultere eſt puni par la mort des deux complices. Cependant, ſi la femme avoüe le fait à ſon mari, & jure qu'elle a été violée, elle eſt reçûë en grace ; mais ſi elle cache l'action, & qu'elle en ſoit convaincuë, on la brule ſans quartier. Leurs Loix ſont auſſi fort ſeveres à d'autres égards, & il n'y a point de pardon pour un Voleur.

Si un homme débauche une Vierge, on le ſonde avec une ſorte d'épine qu'on tourne dix ou douze fois : ce qui cauſe non ſeulement une grande douleur, mais ulcere la partie, & donne même la mort ; quoique le patient ait la liberté de ſe guérir s'il peut. Ces faits, au reſte, doivent être bien averez, & les témoins jurent par leur dent.

Lors qu'ils ſe marient, le Pere de l'Epouſe, ou ſon plus proche parent, la garde une ſemaine entiere dans ſon apartement où il couche lui-même ; je ne ſçai ſi c'eſt pour témoigner la répugnance qu'il a de la perdre, ou pour quelque autre raiſon ; quoi qu'il en ſoit, il la remet enſuite à ſon Mari.

Quand un Pere diſpoſe de ſa Fille, il invite

vite tous les Indiens à 20 miles à la ronde, & il leur fait un grand repas. Tous ceux qui viennent aux Nôces portent quelque choſe, & perſonne ne s'y trouve les mains vuides; les hommes y portent leurs haches pour travailler; les femmes un demi boiſſeau de Maiz; les petits garçons du fruit & des racines; & les petites filles de la volaille & des œufs. Ils laiſſent leurs préſens à la porte de la maiſon, & ils ſe retirent enſuite, juſqu'à ce que tous les conviez y aient poſé chacun le ſien. Les gens de la maiſon les prennent & en diſpoſent de la maniere qu'ils l'entendent.

Cela fait, les hommes retournent au lieu où ſe doivent célébrer les nôces, & l'Epoux leur preſente à chacun une calebace de liqueur forte, & les conduit à travers la maiſon dans une grande Cour. Les femmes qui viennent aprés, reçoivent auſſi une calebace de liqueur, & ſe rendent au même endroit. Les petits garçons ſuivent, & enfin les petites filles, qui vont joindre la compagnie, aprés avoir bû à la porte.

Les Peres des nouveaux mariez viennent enſuite. L'un méne ſon fils, & l'autre ſa fille. Le premier fait un diſcours à l'aſſemblée, & il n'a pas plûtôt fini qu'il ſe met à danſer, & à faire des poſtures groteſques, juſqu'à ce qu'il ſort tout en ſueur. Il ſe met enſuite à genoux, & il donne ſon fils à la fiancée; dont le Pere, qui eſt auſſi à genoux, la tient par la main, aprés avoir danſé à ſon tour, juſqu'à n'en pouvoir plus. Alors les jeunes mariez ſe prennent par la main, & l'Epoux rend l'Epouſe à ſon Pere: c'eſt ainſi que la ceremonie finit.

Tous les hommes munis de leurs haches pouſſent d'abord des cris de rejouïſſance, & courent au quartier d'un bois, qu'on a déja marqué pour ſervir de plantation aux jeunes mariez. Là, ils abatent les arbres & défrichent la terre avec toute la vigueur poſſible : ils employent ſept ou huit jours à cet ouvrage, & à meſure qu'ils défrichent, les femmes & les filles ſement du Maiz, ou de toute autre choſe que la ſaiſon fournit. Enfin, ils bâtiſſent une maiſon pour les nouveaux mariez.

Au bout de la ſemaine, & lors que les jeunes mariez ſont établis dans leur nouvelle demeure, la compagnie ſe divertit à boire du Chica-Copah, dont on a déja fait bonne proviſion, & à manger à ventre déboutonné. Aprés que le repas eſt fini, les hommes s'en donnent au cœur joye avec la boiſſon : mais avant que de commencer, l'Epoux ſe ſaiſit de toutes les armes, & il les attache à la poutre qui ſoutient le toit de la maiſon, où perſonne ne peut les prendre que lui ſeul. Cela ſe fait pour prévenir les ſuites des querelles, où ils s'engagent ſouvent lors qu'ils ont bû. Ils continuent à boire nuit & jour, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus de liqueur, & cela dure trois ou quatre jours. Quelques-uns tiennent bon, pendant que les autres ſe ſaoulent & s'endorment. Auſſi-tôt que la boiſſon eſt finie, & qu'ils ont tous repris leur ſens froid, chacun retourne chez ſoi.

Ils ſe régalent en d'autres occaſions ; par exemple aprés avoir tenu un grand conſeil, ou à la ſortie de quelque autre aſſemblée, qu'ils font même quelquefois dans la ſeule

vûë de ſe divertir. Les hommes boivent d'ordinaire à la ſanté les uns des autres, & aprés avoir dit quelque mot, ils avancent la coupe vers la perſonne à qui ils boivent. Ils n'accordent jamais cet honneur à leurs femmes; bien-loin de là, celles-ci ſe tiennent debout, & les ſervent pendant qu'ils mangent, elles prennent la coupe de celui qui a bû, en jettent les reſtes à terre, la rincent bien, & la donnent pleine à un autre. Soit à un Feſtin, ou à la maiſon, les femmes ſervent toûjours leurs maris à table juſques à la fin du repas; enſuite elles vont manger les unes avec les autres, ou chacune en particulier.

Lors que les hommes ſont chez eux, ils ne s'embaraſſent pas beaucoup d'aucune affaire, mais pour n'être pas tout-à-fait oiſifs, ils s'occupent ſouvent à treſſer des coupes, des corbeilles & des filets, à polir leurs fléches & leurs lances, à les armer de pointes, & à de tels autres ouvrages.

Les hommes font auſſi une ſorte de flute, de pluſieurs petites canes creuſes, & quelquefois même d'un ſeul tuyau: il y a des trous, & ils y ſouflent avec violence ſans diſtinguer les Notes: ce qui forme un bruit, qui approche du cri des enfans: ils ſe plaiſent beaucoup à cet exercice, & ils joüent de la flute en differentes occaſions; par exemple leurs Pawawers ou leurs Devins en joüoient lors qu'ils faiſoient leurs ſortileges. En un mot, il n'eſt rien, dont ils ne s'aviſent pour produire quelque ſon, & pendant que les uns s'occupent à les divertir de cette maniere, les autres bourdonnent toûjours.

Ils murmurent tout de même, lors qu'ils danſent une eſpece de branle, où il n'y a que des hommes, 30 ou 40 enſemble, qui forment un cercle : ils étendent leurs mains & les appuyent ſur les épaules les uns des autres. Enſuite ils ſe meuvent tout doucement & de côté, & à meſure qu'ils avancent dans le même cercle, ils ſecouent toutes les jointures de leurs corps d'une maniere fort groteſque.

Ils jouënt ſouvent de la flute, & battent le tambour, lors même qu'ils ſont occupez à quelque ouvrage ; mais ils ne danſent guere, à moins que ce ne ſoit dans partie de plaiſir. Aprés qu'ils ont danſé quelque tems, celui de la compagnie qui veut ſe détache du cercle & ſe met à faire des gambades & des poſtures ; il jette ſa lance en l'air & la rattrape ; il ſe plie le dos vers la terre & ſaute en avant ; en un mot, il fait pluſieurs autres tours comme ceux de nos Sauteurs ; mais avec plus d'activité que d'adreſſe. Lors que celui-ci eſt bien las, un autre, ou même deux ou trois à la fois viennent prendre ſa place, & jouënt le même rôle. Auſſi-tôt que le Bal eſt fini, ils vont ſe jetter dans la riviere tout trempez de ſueur ; ils s'y lavent bien, & à leur ſortie de l'eau, ils paſſent la main ſur leurs cheveux & par tout le corps pour la faire tomber. Un de ces Bals, ſi l'aſſemblée ſe trouve nombreuſe, dure pour le moins cinq ou ſix heures, & quelquefois même un jour entier : ils ne font guere ce manége qu'aprés s'être un peu divertis à boire ; mais ils ne danſent point lors qu'ils ont bû copieuſement. La danſe, la chaſſe,

& à tirer au blanc ſont leurs plaiſirs capitaux. Les hommes & les petits garçons tirent à tout ce qui ſe preſente à leurs yeux, quand ce ne ſeroit que pour s'exercer & faire voir leur adreſſe.

Les femmes ont auſſi leurs danſes, & leurs Parties de plaiſir, aprés que leurs maris ſe ſont bien divertis eux-mêmes. J'ai déja remarqué qu'elles ne ſe regalent point avec les hommes, & qu'elles ne ſont pas de leurs jeux : mais cela n'empêche pas qu'elles ne boivent entr'elles juſques à ſe ſaouler. D'ailleurs, elles ont grand ſoin de leurs maris quand ils ſont yvres. D'abord qu'une femme voit que ſon mari n'en peut plus, elle ſe fait aider par une ou deux femmes pour le mettre dans ſon branle ; & pendant qu'il y ronfle & cuve ſa liqueur, elles lui jettent de l'eau ſur le corps pour le rafraichir ; lui lavent les mains, les piez & le viſage ; lui paſſent la main par tout pour en faire tomber l'eau qui s'eſt échaufée, & l'arroſent à nouveaux frais. J'ai vû de cette maniere dix ou douze hommes couchez dans leurs branles aprés un regal, & les femmes autour d'eux pour en avoir ſoin.

Les hommes ne ſortent jamais de leur maiſon pour la moindre choſe, quand ce ne ſeroit que pour aller faire de l'eau, ſans prendre quelqu'une de leurs armes, ſoit l'arc & la fléche, leur lance, la hache, ou le couteau long. Leurs plus frequentes expeditions en temps de paix, ſe bornent à la chaſſe. Ils y vont pour ſe munir de gibier, lors qu'ils en manquent chez eux. Ils ſe joignent quelquefois une ou deux familles en-

ble; mais ils font ſouvent de grandes parties de chaſſe, où il a beaucoup de monde. Il ſe tient guére d'aſſemblées publiques, & l'on ne celebre peu de Feſtins, où l'on ne concluë une partie de chaſſe avant que de ſe quitter. On fixe le tems & le lieu du rendez-vous, & chacun eſt obligé de s'y trouver avec tout ce qui lui eſt neceſſaire.

Une de ces chaſſes dure quelquefois trois ou quatre jours. Il y en a même où ils emploient juſqu'à dix, douze, quinze & dix-huit jours, ſuivant le gibier qu'ils rencontrent, & la route qu'ils prennent. Ils vont quelquefois juſques à la frontiere, pour trafiquer avec leurs voiſins, & ils chaſſent en allant, & à leur retour, ils n'examinent point les ſaiſons de l'année, pour ſçavoir s'il y a du gibier ou non; mais en tout tems ils font ces parties de chaſſe. Tous ceux de la compagnie ſe muniſſent d'un, ou deux chiens pour battre le païs, & les femmes s'y trouvent auſſi-bien que les hommes. Lors que j'y allois avec eux, ils me donnoient une jeune femme pour me ſervir, & porter mes proviſions dans un pannier.

C'eſt l'uſage que l'on fait ici des femmes; elles portent dans leurs corbeilles des Plantains, des Bonanos, des Yams, des Potates, & des racines de Caſſave; tout cela bien rôti: mais l'on trouve dans les bois & les plantations ruinées, des Plantains verds, qu'on aprête ſur les lieux avec ces racines; de ſorte que ſi l'on doit paſſer par ces endroits-là, on ſe charge de moins de proviſions. Elles prennent auſſi un peu de farine de Maiz, & quelques Plantains

mûrs tout crus, pour en faire du Miſlaw. Leurs proviſions ne conſiſtent pas en autre choſe. Chaque femme porte une calebace; & il y a un ou deux pots de terre qui ſervent à cuire les viandes pour toute la compagnie. Les hommes portent leurs arcs, & leurs fléches, leurs lances, une petite hache, & un couteau long. Ils vont tous nuds piez, & ſouvent ils attrapent des égratignures dans les bois où ils paſſent; mais ils ne s'en mettent pas fort en peine. Ils tuent des Pecarys, des Warris, des Quams, des Chicaly-Chicalis, des Corroſous, & toute autre bête ou oiſeau qu'ils rencontrent, excepté les Singes & les bêtes fauves. Ils mangent d'abord la volaille, & tout ce qui ne ſe peut pas conſerver facilement. Ils s'arrêtent la nuit par tout où ils ſe trouvent au Soleil couché, pourvû que ce ſoit prés d'une riviere ou d'un ruiſſeau, & ſur le penchant d'une montagne. Ils attachent leurs branles à deux arbres; ils ſe couvrent d'une feuille de Plantain, pour ſe garantir contre la pluye & le vent; & ils allument un feu qui dure toute la nuit. Ils ne continuent jamais leur chaſſe aprés le Soleil couché, & ne la recommencent qu'aprés qu'il eſt levé. Les bêtes qu'ils pourſuivent le plus, ſont le Pecary, & le Warry, qui ne vont pas fort vite à la courſe, & qui vont par troupeaux de deux & trois cens à la fois; de ſorte que ſi les Indiens les ſurprennent, ils en tuent d'ordinaire quelqu'un à la boulevûë. Mais ſi cela n'arrive point, ils courent ſouvent un jour entier ſans en attraper un ſeul, ou bien ils en atteignent ſi peu, par rapport au grand

nombre qu'ils en lancent, que le ſuccez ne répond pas à la fatigue. J'en ai vû lancer moi-même prés de mille dans un jour ſeparez en differentes troupes, & nous n'en tuâmes que deux. Ces animaux s'enfuient quelquefois avec les fléches dans le corps, mais s'il y en a quelqu'un qui ſoit las, il s'arrête à une Baye, où les chiens l'environnent de tous côtez, ſans oſer en venir aux priſes : ils ne font que le harceler & lui mordre les feſſes, juſqu'à ce qu'ils voient leurs maîtres derriere un arbre prêts à lâcher leur coup, alors ils ſe retirent pour éviter la fléche. Auſſi tôt qu'un Indien a percé un Warri ou un Pecary, il y court & lui darde ſa lance, enſuite il l'éventre, en coupe les boiaux, & le coupe en deux par le travers. Cela fait, il prend un morceau de bois & le taille en pointe aux deux bouts, à chacun deſquels il fiche une piece de ſa bête, & la porte ainſi ſur l'épaule à l'endroit du rendez-vous que l'on a donné aux femmes. La nuit même qu'on a pris une de ces bêtes, l'on en fume la chair à la maniere du païs, & on la porte à la maiſon.

D'ailleurs, ſoit quadrupede, ou oiſeau qu'ils prennent, ils le percent à coups de lances ou de fléches, pour en faire ſortir le ſang. On le coupe enſuite en quartiers, aprés lui avoir ôté la tête ; mais ſi c'eſt un Pecary, on l'échaude, & ſi c'eſt un Warri, on l'écorche. Il y a de certains oiſeaux qu'ils ne font que plumer, & il y en a d'autres qu'ils pélent, non pas tous entiers, mais aprés les avoir déchiquetez par morceaux pour leur ſervir en voyage.

Comme ils ont trés peu de ſel, lors qu'ils veulent garder quelque temps le gibier, ils plantent quatre piez fourchus à 8 ou 9 piez de diſtance les uns des autres, ſur leſquels ils poſent deux bâtons de cette même longueur, qui ſe trouvent ainſi paralelles & à un pié de terre. C'eſt ce qu'on appelle un Barbecuë, & c'eſt là-deſſus qu'ils rangent les quartiers des bêtes ou des oiſeaux, avec un petit feu de charbon de bois au deſſous; ils tournent ces pieces de tems en tems, & ils renouvellent ce petit feu trois ou quatre jours de ſuite, ou peut-être même une ſemaine entiere, juſqu'à ce qu'elles ſoient devenuës auſſi ſéches qu'un morceau de bois, ou que nôtre Bœuf fumé. S'ils tuent par haſard quantité d'oiſeaux, de Pecarys, ou d'autres bêtes, ils les fument bien à la campagne, & ils les portent ainſi à la maiſon. S'il y en a même trop pour la charge des femmes, les hommes leur aident à les porter. Cette chair préparée de la ſorte ſe peut conſerver long-tems; mais d'abord que la proviſion approche de ſa fin, ils retournent à la chaſſe. Ils font auſſi un Barbecuë au logis, où ils entaſſent ces morceaux ſecs les uns ſur les autres, & ſouvent ils y mettent un peu de cendres chaudes au-deſſous, pour les empêcher de ſe moiſir, dans ce païs humide. Ils coupent d'ailleurs de ces pieces à meſure qu'ils en ont beſoin.

Toutes les fois qu'ils veulent manger de cette chair fumée, ou de la viande fraiche, ils la coupent par petits morceaux, & la mettent ainſi dans leur pot de terre, avec quelques racines, des Plantains verds, ou des

Bonanos, & une bonne quantité de poivre; ils étuvent tout cela enſemble à un petit feu, & ils ne ſoufrent jamais qu'il bouille. Aprés avoir mis le pot de grand matin, ils le couvrent fort juſte, & ils ne le retirent qu'au bout de ſept ou huit heures, lors que tout eſt reduit en pâte. Ceci leur ſert pour le ſeul repas reglé, qu'ils font chaque jour ſur le midi; mais du reſte, ils mangent des Plantains, & des Bonanos tout le jour. Ils verſent l'étuvée dans un grand plat de terre, ou une calebace, qu'ils mettent ſur le gros bloc qui leur ſert de table, & ils s'aſſeyent autour ſur de petits blocs. Mais lors qu'il y a quelque Feſtin, & que la compagnie eſt nombreuſe, ils font un Barbecuë de 10, 12, ou 20 piez de long, ou même davantage, & d'une largeur proportionnée; & ils y mettent deſſus trois ou quatre feuilles de Plantain qui ſervent de nape. Chacun a ſa calebace pleine d'eau à terre, & à ſa main droite. Ils fourrent les deux premiers doigts & le pouce dans le plat, pour s'en ſervir en guiſe de cueiller à prendre la viande; & ils les trempent à chaque morceau dans une calebace qui eſt à leur côté. Je ne ſçai point ſi c'eſt pour les nettoyer ou les rafraichir; mais il eſt certain qu'ils mangent leur ragoût fort chaud, de même qu'exceſſivement poivré. Ils ne mangent aucune racine en cette occaſion, qui leur tienne lieu de pain; mais s'ils ont un grain de ſel, aprés avoir avalé trois ou quatre morceaux de viande, ils le paſſent ſur la langue, pour en relever le goût, & c'eſt ce qu'ils réïterent à diverſes repriſes.

Lors que les Indiens voyagent, ils ſe conduiſent par le cours du Soleil, ou en ſon abſence, par un point fixe vers lequel ils tendent, & ils remarquent d'ailleurs, de quel côté les branches des arbres plient, pour ſçavoir où eſt le vent. Mais ſi cette voye leur eſt inutile, ils font des entailleures dans l'écorce des arbres, & l'endroit où elle ſe trouve la plus épaiſſe, marque toûjours le Sud. Ils prennent leur route à travers les bois, les marécages, les rivieres, & même à travers les lieux, où il n'y a ni trace ni ſentier. Auſſi ſont-ils ſouvent réduits à ſe détourner du droit chemin, aprés l'avoir tenu pluſieurs jours de ſuite, & s'être fait paſſage à travers les bois taillis, qu'ils abatent avec leurs grands couteaux, ſur tout s'il y a des canes creuſes, puis qu'il eſt impoſſible d'y penetrer ſans cela. Les hommes, les femmes & les enfans paſſent les rivieres à la nâge, & ils n'ont pas beſoin d'employer des arbres, comme nous l'avions pratiqué nous mêmes. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſe mettent dans leurs canots, ou ſur leurs radeaux faits de bois leger, lors qu'ils deſcendent une riviere.

Si quelqu'un leur demande le chemin pour aller quelque part, ce qui nous arriva pluſieurs fois en paſſant & repaſſant l'iſthme, ils ont accoutumé de le lui montrer avec le doigt; mais lors qu'il s'agit de ſçavoir le temps qu'il faut pour y arriver, ils vous l'indiquent avec le doigt, tourné vers quelque partie de l'arc que le Soleil décrit dans leur Hemiſphere; & ſuivant qu'ils montrent plus haut ou plus bas, ſoit à l'Eſt ou à l'Oüeſt du Meridien,

ils désignent le matin ou l'aprés-midi du jour, auquel on peut esperer de se rendre à la riviere, aux plantations, ou à tout autre lieu que l'on cherche. Ainsi le point, qui est à une égale distance de l'Horison Oriental & du Meridien, signifie neuf heures du matin; les quatre sixiémes de l'arc diurne du Soleil au Sud-Oüest veulent dire quatre heures de l'aprés-midi, &c. Si le temps qu'ils ont dessein de marquer n'est pas d'heures, mais de jours, ils tournent le visage vers le Sud, & ils décrivent avec la main l'arc que le cours diurne du Soleil fait de l'Est à l'Oüest; ensuite ils appuyent la tête sur cette main, ils ferment les yeux, & font semblant de dormir. Ils repetent le même arc, & renouvellent la même posture autant de fois qu'il y a de journées du lieu où l'on est à celui où l'on veut aller.

Je ne remarquai point qu'il y eut parmi ces Indiens aucune distinction de semaines, ni de jours particuliers; ils ne divisent pas ceux-ci non plus en heures, ni en d'autres portions, excepté celles qu'ils montrent avec le doigt sur l'arc diurne du Soleil. Quand ils employent ce signe, ou quelque autre que ce soit, ils parlent en même temps, & ils expriment leur pensée dans leur propre langue, quoi qu'ils s'addressent à des Européens qui ne les entendent pas. Ils ne comptent le temps passé que par les revolutions de la Lune; du moins lors que Lacenta m'entretenoit du ravage que les Espagnols avoient fait à l'Oüest, il me disoit que depuis ce malheur, il s'étoit écoulé grand nombre de Lunes.

La maniere, dont ils calculent, ſe fait par des unitez, des dixaines & des vingtaines, juſques à cent ; mais je ne m'aperçus point qu'ils comptaſſent au-delà de ce dernier nombre. Pour en exprimer un plus grand, ils prennent une treſſe de leurs cheveux, groſſe ou petite, à proportion du nombre qu'ils veulent déſigner, & la ſecouënt avec la main. Mais s'il s'agit d'en marquer un qui eſt innombrable, ils prennent tous les cheveux d'un des côtez de la tête & les ſecouënt tout-de-même.

Lors que nous allâmes à la mer du Sud ſous les ordres du Capitaine Sharp, nous étions 336 perſonnes, outre pluſieurs Indiens de l'iſthme qui nous accompagnerent dans cette marche. Ils avoient grand envie de ſçavoir le nombre que nous étions; de ſorte que pour en venir à bout, l'un d'eux s'aſſit auprés d'un ſentier qu'il nous faloit tenir, avec un monceau de Maiz à ſon côté, dont il mettoit un grain dans ſa corbeille pour chacun de nous qui paſſoit devant lui. Il en avoit déja compté une bonne partie, lors qu'un de nos hommes renverſa exprés ſon pannier, & interrompit ainſi ſon calcul. Je m'aperçus que cette action leur déplaiſoit : malgré tout cela, un autre de leur compagnie prit les devans, ſe cacha dans le bois, & à une petite diſtance du ſentier étroit, où nous devions paſſer un à un, il ſe mit à nous compter avec des grains de Maiz. Ce dénombrement fait, ils ſe trouverent bien embaraſſez, pour en venir à la ſuputation : du moins deux ou trois jours aprés, lors que nous fumes parmi les Indiens du Sud, nous en vîmes vingt ou

trente des plus graves qui s'atrouperent pour ſuputer les grains qui étoient dans le panier; ils les mirent d'abord ſur une feuille de plantain, & il y en eut pluſieurs qui tâcherent de les compter un à un. Mais lors que venus ſans doute au bout de leur calcul, ils parurent s'échaufer & diſputer fortement là deſſus, un de la compagnie ſe leva, choiſit une treſſe de ſes cheveux, & la ſecoua, pour dire ſelon toutes les apparences, que le nombre étoit grand & inconnu. Quoi qu'il en ſoit, il termina par ce moyen leur diſpute, & l'un d'eux nous ſuivit, pour nous demander en méchant Eſpagnol, quel nombre nous étions.

Les nombres cardinaux, un, deux, trois, &c. portent chez eux les noms ſuivans.

1. *Conjungo.*
2. *Poquah.*
3. *Pauquah.*
4. *Pakequah.*
5 *Eterrah.*
6. *Indricah.*
7. *Coogolah.*
8. *Paukopah.*
9. *Pakckopah.*
10. *Anivego.*
11. *Anivego Conjugo.*
12. *Anivego Poquah.*
13. *Anivego Pauquah, &c.*
20. *Toola Boguah, &c.*
40. *Toola Guannah, &c.*

Au deſſous de 10 ils nomment facilement le nombre particulier dont il s'agit, ſans aucune autre ceremonie. Mais lors qu'ils

nomment *Anivego*, ou 10, ils joignent leurs mains ouvertes enſemble. Pour dire 11, 12, 13, juſques à 20. Ils prononcent *Anivego*, & joignent d'abord les mains ; enſuite ils les ſéparent, & touchent les doigts de la main gauche, un par un, avec le premier de la droite, & ils diſent *Anivego Conjugo*, *Anivego Poquah*, *Anivego Pauquah*, &c. juſques au nombre qu'ils veulent exprimer, s'il eſt au deſſous de 20.

Lors qu'ils prononcent *Toola Boguah*, c'eſt-à-dire 20, ils joignent les mains deux fois, une pour chaque 10. Pour 21, ils diſent *Toola boguah Conjugo* ; pour 22, *Toola boguah Poquah*, &c. Pour exprimer 30, ils joignent trois fois les mains, & diſent *Toola boguah Anivego*, c'eſt-à-dire vingt & dix ; pour 31, *Toola boguah Anivego Conjugo*, c'eſt-à-dire vingt & onze, & ainſi de ſuite juſques à 40. Venons à ce nombre, ils joignent quatre fois les mains, & diſent *Toola Guannah* ; 41, *Toola guannah Conjugo*, &c. 50, *Toola guannah Anivego*, c'eſt-à-dire, quarante & dix ; 51, *Toola guannah Anivego Conjugo*, c'eſt-à-dire quarante & onze, &c. Je ne ſai pas les noms des autres dixaines juſques à 100 ; & il y en a peu d'entr'eux qui ſachent compter ſi loin. J'avois grande envie d'apprendre leurs nombres, & cet exercice me ſervoit de paſſe-tems ; ils étoient ravis de me voir eſcrimer à cela, & ils s'en divertiſſoient beaucoup. Mais il n'y en avoit guére qui puſſent me conduire au delà des nombres que je viens de marquer, ni me corriger lors que je venois à me tromper dans ma repetition.

Cette maniere de compter d'une vingtaine à l'autre eſt la même que celle de nos

Ancêtres, & aproche beaucoup de celle des Montagnards d'Ecoſſe & d'Irlande; puis que ſi les Indiens, pour dire 31, 32,&c. diſent vingt & onze, vingt & douze, &c. ceux-là, pour exprimer les mêmes nombres, diſent au contraire onze & vingt, douze & vingt, &c. & ne font ainſi qu'une tranſpoſition des mots. Dans ma jeuneſſe, j'entendois fort bien l'Irlandois, tel qu'on le parle au Nord de l'Irlande, par exemple à Navan ſur la Boyne, & autour de la Ville de Virgini ſur le Loug Rammer dans la Baronnie de Caſtle Raghen, dans la Province de Cavan; de même que dans le hauts païs d'Ecoſſe, que j'ai parcouru en divers endroits. Peut-être que les perſonnes curieuſes ne ſeront pas fâchées que je me ſerve ici de la connoiſſance que j'ai de cette langue, pour leur donner une Table de la maniere de compter de ces deux Nations, je veux dire des Irlandois, & des Montagnards d'Ecoſſe; mais il faut les avertir que dans l'écriture de ces mots, je ſuivrai plûtôt la prononciation que l'orthographe.

1. *Hean.*
2. *Dω̃.*
3. *Troee.*
4. *Caher.*
5. *Cooig.*
6. *Shae.*
7. *Shaucht.*
8. *Oacht.*
9. *Nnye.*
10. *Deh.*
11. *Heanegg.*

12. *Dw̃eegg.*
13. *Treedeegg.*
14. *Caherdeegg.*
15. *Cooigdeegg.*
16. *Shaedeegg.*
17. *Shauchtdeegg.*
18. *Oachtdeegg.*
19. *Nnyedeegg.*
20. *Feh.*
21. *Hean augus feh*; c. à. d. un & vingt, & par abréviation *ausfeh.*
22. *Dw̃ augus feh.*
23. *Tree augus feh*, &c.
30. *Deh augus feh.*
31. *Heanegg augus feh.*
32. *Dw̃eeg augus feh*, &c.
40. *Yoyibt.*
41. *Hean augus th' yoyight.*
42. *Dw̃ augus th' yoyight*, &c.
50. *Deh augus th' yoyight.*
51. *Heanegg augus th' yoyight.*
52. *Dw̃eegg augus th' yoyight*, &c.
60. *Tree feth.*
61. *Hean augus Tree feth*, &c.
70. *Deh augus Tree feth*, &c.
80. *Careh-fehth*, &c.
90. *Deh augus Careh-fehth*, &c.
100. *Cooig fehth*, ou *Caed.*
200. *Oychead.*
1000. *Meelah.*
1000000. *Meelioon.*

La connoissance que j'avois de l'Irlandois m'étoit de quelque secours pour apprendre le langage de Darien. Quoi qu'il n'y ait aucun raport entre les mots de l'une & de l'autre langue, il y en a quelqu'un dans la

prononciation, que j'imitois auſſi facilement. Toutes deux ſe prononcent beaucoup du goſier, avec de fréquentes aſpirées, & à peu-prés le même ton aigu. J'étois ſans ceſſe à demander aux Indiens, comment ils appelloient ceci & cela; & le Prince Lacenta, qui ſçavoit quelques mots d'Eſpagnol, s'entretenoit toûjours avec moi; de ſorte que dans un mois de tems, j'apris une bonne partie de leur langue; mais je n'en ai retenu qu'un petit nombre de mots, ou de phraſes, dont je donnerai ici une liſte.

Tauthah, Pere.
Naunah; Mere.
Peonah, Femme.
Reopah, Frere.
Bidama ſoquah Roopoh? Comment vous portez-vous Frere?
Neenah, petite Fille.
Nee, la Lune.
Chaunah, aller.
Chaunah Vveemacah, ſe hâter, courir.
Shennorung, quelque choſe de gros, ou de grand.
Eechah, laid.
Paeecha, fi! que cela eſt vilain!
Eechah Malooquah, (c'eſt une interjection qui marque un grand dégoût pour quelque choſe.)
Cotchah, dormir.
Caupah, un branle.
Cotchah, Caupah? Voulez-vous aller dormir dans le branle?
Pa poonah eetah Caupah? Femme, avez-vous pris le branle?
Doolah, de l'eau.

Doolah copbah ? Voulez-vous boire de l'eau ?
Chica copbah, Boiſſon de Maiz.
Mamaubah, beau.
Cah, du poivre.
Aupah eenah ? Comment apellez-vous ceci ?

CHAPITRE VIII.

Où l'Auteur reprend la relation de ſon Voyage, qu'il avoit interrompuë.

APrès avoir ainſi parcouru l'iſthme, & y avoir fait les obſervations qui me ſont venuës dans l'eſprit, je vais reprendre le fil de mon Voyage, que j'avois interrompu à Realeja ſur la côte du Mexique. Ce fut en cet endroit que Mr Dampier & moi nous ſeparâmes, aprés avoir été pour la deuxiéme fois enſemble dans la mer du Sud. Le Capitaine Swan, qui montoit le Vaiſſeau, nommé le jeune Cigne, devoit naviger à l'Oueſt, & Mr Dampier ſe mit ſur ſon bord. Pour moi, je reſtai avec le Capitaine Davis, qui vouloit retourner au Sud, & qui montoit le Plaiſir du Garçon.

Nous laiſſâmes donc le Capitaine Swan avec Mr Dampier dans le Port de Realeja, & nous en partîmes le 27 Août 1685. avec trois autres Vaiſſeaux de conſerve. Mais nous ne fûmes pas plûtôt en mer, que nos équipages tomberent malades, & qu'il nous falut entrer dans le Golfe d'Amapalla. Nous y reſtâmes pluſieurs ſemaines à une petite Iſle, où nous bâtîmes des hutes pour nos malades, dont il y avoit alors plus de cent trente ſur nos quatre petits vaiſſeaux, atta-

quez d'une fiévre maligne, qui en fit mourir beaucoup. Cependant quoi que je les viſitaſſe tous les jours, graces à Dieu, je n'en contractai pas la moindre infection. D'ailleurs, je n'ai pas deſſein de parler de tous les endroits que nous vîmes, ni de tout ce qui nous arriva, puiſque je n'en tenois point de Journal : mais je raporterai en peu de mots ce qui me frapa le plus & qui me parut digne de quelque remarque.

Lors que nous fumes ici à l'ancre, les proviſions commencerent à nous manquer; cela nous obligea d'aller à une Ferme de Bœufs, qui étoit au Sud de la baye ſur le Continent, & à trois milles ou environ de l'endroit où l'on aborde. Dans ce chemin, il nous falut traverſer une riviere, qui couloit dans une grande Prairie, & dont l'eau étoit ſi chaude, que nous eumes de la peine à y entrer. Elle ſortoit du creux d'une montagne, où il n'y avoit point de Volcan, quoi qu'il y en ait pluſieurs ſur cette côte. J'eus la curioſité d'y marcher vers la ſource, auſſi long-tems que le jour parut: l'eau en étoit claire & baſſe ; mais les vapeurs ſous la montagne en étoient ſi épaiſſes, qu'elles reſſembloient à celles qui s'exhalent d'un pot qui bout, & que mes cheveux en étoient tout trempez. Ces vapeurs en deçà de la montagne couvroient la riviere durant un long eſpace de chemin. Pluſieurs de nos gens qui avoient la gale, s'y baignerent, & ils en furent bientôt guéris; de ſorte qu'on ne manqua pas d'en attribuer la cauſe à la qualité ſulphureuſe & à la vertu de cette eau. Quoi qu'il en ſoit, l'on trouve ici grand nombre de Loups,

qui ſont les plus hardis que j'aye vûs de ma vie; ils venoient ſi prés de nous qu'ils étoient ſur le point de nous enlever la chair que nous portions ; & qui plus eſt, nous n'oſions pas leur tirer deſſus, dans la crainte que le bruit de nos fuſils n'en amenât d'autres à leur ſecours.

Aprés que nos malades furent aſſez bien rétablis, nous mîmes le cap au Sud, & nous arrivâmes à l'Iſle de Cocos, qui eſt à 5. deg. 15 minutes de latitude Septentrionale. On l'appelle ainſi à cauſe des Noix de Coco, dont elle abonde. Ce n'eſt qu'une petite Iſle, mais fort agréable ; il y a une montagne eſcarpée qui traverſe le milieu, autour de laquelle on void une plaine qui s'étend vers la Mer. Cette plaine ou valée, ſur tout à l'endroit où l'on aborde, eſt couverte de Cocotiers qui fleuriſſent ici à merveille, à cauſe de la bonté du terroir. Il en croît auſſi ſur les bords de la montagne, & l'on en découvre divers petits bocages qui font plaiſir à la vûë. Mais ce qui contribuë le plus à l'agrément de cette Iſle, c'eſt la quantité de ſources de bonne eau claire qu'il y a ſur le ſommet de la montagne, & qui ſont ramaſſées dans un grand baſſin profond, qui en occupe tout le deſſus : l'eau qui en regorge, & qui découle par pluſieurs endroits, forme aurant de petits ruiſſeaux ; ailleurs, où les rochers avancent ſur la plaine, & ne ſont pas tout-à-fait perpendiculaires, on voit des cataractes qui forment une eſpece d'arcade : tout cela joint à la beauté de la perſpective, à la vûë des Cocotiers, & à la fraicheur de l'air qu'on y reſpire, ne

peut que rendre un tel ſejour délicieux, & ſatisfaire plus d'un ſens à la fois.

Auſſi nos Matelots ſe plaiſoient-ils beaucoup à goûter les agrémens de cette Iſle : où ils remplirent toutes leurs bariques de cette bonne eau douce, qui découloit de la montagne, & formoit un petit ruiſſeau dans la plaine. Nôtre Navire étoit vis-à-vis de l'embouchure de ce ruiſſeau, dans un endroit où le moüillage étoit merveilleux ; & je ne croi pas d'avoir jamais trouvé de ſituation plus commode que celle-ci pour faire aiguade.

Nous n'y épargnions pas les Noix de Coco, dont nous mangeâmes grande quantité, & en prîmes pluſieurs centaines à bord. Tous les jours quelques-uns de nos gens alloient à terre ; & une fois entr'autres, diſpoſez à ſe bien divertir, ils abatirent grand nombre de Cocotiers : aprés en avoir cueilli & ouvert le fruit, ils en tirerent 80 pots ou environ de lait. Ils ſe mirent enſuite à boire à la ſanté du Roi, de la Reine, &c. Ils bûrent prodigieuſement ; & quoi que cette boiſſon ne les enyvrât pas, leur ſang en fut ſi glacé & leurs nerfs ſi engourdis, qu'ils ne pouvoient ni marcher, ni ſe tenir debout : ils n'auroient pû même retourner à bord du Vaiſſeau, ſi ceux de leurs camarades, qui n'étoient pas de la fête, ne les euſſent aidez : & ils ne revinrent de cet état qu'au bout de quatre ou cinq jours.

Enfin, nous partîmes de cette Iſle, & aprés avoir couru quelque tems au Sud, nous découvrîmes les Iſles de Gallapagos, ſituées ſous la Ligne. Nous trouvâmes ſur une de ces Iſles quantité de groſſes Tortuës de ter-

Les ISLES de (
Decouvertes par le

re, que nous appellons Hecatée, & il n'y avoit de l'eau que dans un ſeul endroit où j'obſervai que ces animaux alloient boire, quoi qu'ils n'y entraſſent jamais. Ce fut ici où nous mîmes nôtre Vaiſſeau à la caréne. Quantité de Tourterelles & d'autres oiſeaux s'y rendoient en foule, pour boire; ils étoient même ſi familiers, qu'ils ſe perchoient d'abord ſur nous, & tout nôtre équipage en vêcut pluſieurs jours de ſuite; mais bientôt aprés, ils devinrent ſi craintifs, que nous n'en pouvions tuer aucun qu'à coup de fuſil. Les Guanos n'y manquent pas non plus, & ils y ſont fort bons. Il y croît un petit arbre, qui reſſemble au Poirier, mais qui eſt plus gros, tout couvert de gomme, dont l'odeur eſt trés-agréable. Au reſte, nous reprîmes ſur une de ces Iſles 500 petits ſacs de farine, que nous y avions laiſſé auparavant ſur les rochers, & dont les Tourterelles avoient mangé une bonne partie.

A notre départ de Gallapagos, nous allâmes croiſer ſur diverſes Iſles près de la côte du Perou; mais ſans m'arrêter à un détail qui pourroit ennuyer mon Lecteur, je dirai ſeulement que nous combatîmes à Guavra, Guacha, & à Piſca; que le choc fut rude à ces deux dernieres Places, & que nous les emportâmes. Le ſeul Capitaine Knight étoit alors avec nous; car les deux autres Vaiſſeaux avec leſquels nous étions partis d'Amapalla, nous avoient quittez à l'Iſle de Cocos. Nous étions à Piſca dans le mois de Juillet 1686. & le Capitaine Knight fut avec nous preſque toute cette année.

Nous touchâmes enſemble à l'Iſle Gorgonia, où il nous fallut eſpalmer nos Vaiſ-

ſeaux. J'y remarquai divers Singes, qui venoient cueillir des Huitres, lorſque la marée étoit baſſe, & qui les ouvroient de cette maniere. Ils en prenoient une, qu'ils mettoient ſur une pierre, & avec une autre pierre ils la frapoient, juſqu'à ce qu'ils euſſent rompu l'écaille en morceaux ; enſuite ils avaloient le poiſſon.

Nous fûmes auſſi à la Naſica, qui eſt un petit port à 15. degrez de Latitude Meridionale. Il y croît d'excellent vin, qui eſt fort, de même qu'à Piſca, & en d'autres lieux de cette côte, & qui approche beaucoup du goût de celui de Madere. On l'envoye à ce Havre de tous les quartiers du Païs, & on l'embarque ici pour le tranſporter à Lima, Panama, ou ailleurs. Il y reſte quelquefois des années entieres, enfermé dans des Jarres, qui peuvent contenir environ 32 pots chacune. On ne les met point à couvert ; mais on les place le long de la baye, entre les rochers, avec la marque des Marchands à qui elles appartiennent, & où elles ſont expoſées à toutes les ardeurs du Soleil. Nous en fimes bonne proviſion dans cette rencontre.

Nous allâmes enſuite à Coquimbo, qui eſt une grande Ville à 29. deg. ou environ de latit. Meridion. & où l'on voit neuf Egliſes. Nous mimes pié à terre ſur le rivage ſablonneux d'une grande Baye, où il y avoit une petite Riviere qui alloit ſe dégorger dans la Mer à trois miles au-deſſous de la Ville. Plus avant dans le Païs, les Eſpagnols y trouvent de l'or : auſſi le ſable qu'elle roule eſt-il rempli de petites particules de ce riche métail, de même que toute la Baye ;

&

& lors que nous y marchions, nos habits étoient couverts de cette poudre, qui eſt ſi fine & ſi menuë, que ce ſeroit un ouvrage infini de la vouloir ramaſſer. La même choſe nous arriva dans quelques autres lieux de cette Côte, & par tout où quelqu'une de ces Rivieres, qui charrient de l'or, paſſe à travers des Bayes ſablonneuſes pour ſe rendre à la Mer; le ſable en eſt en quelque maniere doré; Mais les grains qui méritent d'être cueillis ſe trouvent plus près de la ſource, ou vers les Montagnes d'où ces Rivieres découlent: & il n'y a que cette poudre volatile qui ſoit entraînée ſi loin.

Nous nous rendîmes après à l'Iſle de Jean Fernando, où nous carenames; & ce fut ici que le Capitaine Knight nous laiſſa, pour aller faire le tour de la Terre del Fuego & ſe rendre aux Indes Occidentales. Mais pour nous, notre deſſein étoit de ranger la côte & de retourner vers la Ligne avec une Barque que nous avions priſe à la hauteur de Piſca.

Nous partimes donc de l'Iſle de Jean Fernando, & nous mîmes le Cap encore plus au Sud, vers le Continent, juſques au 39. deg. de latit. Meridionale, ſoit pour gagner un vent, ou pour avoir une plus longue étenduë de Côte à courir. Nous apperçumes d'abord l'Iſle de Mocha qui eſt au 38. deg. 20. min. de latit. Merid. ou environ. Le beſoin que nous avions d'eau & de vivres, nous obligea d'y mouiller, & nous y abordâmes vers la mi-Décembre 1686. Durant les cinq ou ſix jours que nous y fumes, il ne nous manqua rien, & il y avoit de tout en abondance. Le terrain y eſt fort bas & uni; la côte de la Mer en eſt ſablonneuſe,

mais le milieu de cette Iſle produit du Maïz, du Froment, de l'Orge, & toute ſorte de fruits. Les Indiens Eſpagnols y ont pluſieurs Maiſons bien pourvuës de Volaille domeſtique, outre une bonne quantité de Chevaux: Mais ce qu'il y a de plus remarquable, eſt une eſpece de Brebis que les Habitans apellent *Cornera de Terra*. Ces Bêtes ſont fort majeſtueuſes, & peuvent avoir quatre piez & demi de haut. Elles ſont d'ailleurs ſi bien aprivoiſées, que ſouvent nous en bridions une, qui portoit deux hommes des plus robuſtes ſur le dos tout autour de l'Iſle, pour donner la chaſſe à celles qui s'étoient écartées, & les amener au bercail. Elles vont d'ordinaire à l'amble ou au petit galop, pendant que le Cavalier eſt deſſus. Leur muſeau eſt comme celui du Liévre, & qui plus eſt, elles remuënt les deux lévres en même-tems, lors qu'elles broutent l'herbe. Leur tête approche beaucoup de celle de l'Antepole: mais elles n'avoient point de Cornes, lors que nous étions ici: cependant nous en trouvâmes quantité de fort grandes, qui étoient bien torſes, à la maniere de la coquille de l'Eſcargot, & diſperſées ſur les Bayes ſablonneuſes; ce qui nous fit conjecturer que ces Animaux les poſent tous les ans Leurs oreilles reſſemblent à celles d'un Ane; ils ont le coû délié comme les Chameaux, & ils le portent droit comme les Cignes. Ils ont la poitrine large comme un Cheval, & le dos fait à-peu-près comme celui d'un beau Lévrier. Leurs feſſes ne reſſemblent pas mal à celles d'un Daim qui eſt venu à ſa perfection, & ils ont la queuë faite preſque de même. Ils

ont le pié fourchu comme les Brebis, avec un éperon en dedans, de la groſſeur du doigt, & auſſi pointu que ceux de l'Aigle. Ces éperons, qui ſont à deux pouces au-deſſus de l'endroit où la corne du pié ſe diviſe, leur ſervent à grimper ſur les rochers, & à ſe tenir fermes par tout où ils s'appuyent. La laine qu'ils portent ſous le ventre a 12. ou 14. pouces de long; mais elle eſt plus courte ſur le dos, & à demi friſée. Ce ſont des bêtes fort innocentes, d'un grand uſage, & propres à toute ſorte de fatigue. Leur chair a tout-à-fait le goût de celle de Mouton. Nous en tuâmes quarante-trois; & je trouvai dans l'eſtomac d'une treize pierres de Bézoard de differentes figures; il y en avoit de raboteuſes; de longues, qui reſſembloient à du Coral; de rondes & d'ovales: mais quoi qu'elles fuſſent toute vertes, lors que je les tirai de l'eſtomac, elles devinrent avec le tems de couleur cendrée; il m'en reſte encore quelques-unes que je garde.

Les Eſpagnols nous dirent que ces animaux leur étoient d'un uſage merveilleux aux mines de Potoſi, qui ſont bien avant dans le païs, & qu'ils s'en ſervoient à tranſporter l'argent depuis cet endroit juſques aux Villes ſituées vers la mer; parce que le chemin eſt ſi rompu, & ſi environné de précipices, qu'il n'y a point d'homme, ni aucune autre bête, qui pût y paſſer. Aprés donc qu'on a chargé ces animaux, leur Maître les conduit juſques à l'entrée de ces lieux eſcarpez & impraticables, où il les abandonne à eux-mêmes l'eſpace de plus de 16. lieuës, pendant qu'il eſt obligé d'en

faire 57. par un long détour, au bout duquel il les retrouve. Les éperons, dont j'ai parlé, ſont la ſeule choſe qui leur rend le pié ſi ſûr, & qui les met en état de grimper par tout où il y a la moindre priſe, & où toute autre bête ne ſe haſarderoit pas. Les Eſpagnols nous informerent auſſi, que dans une certaine Ville, où il n'y a de l'eau qu'à une lieuë de diſtance, on y dreſſe ces Brebis à y aller ſans aucun guide, avec deux Jarres ſur le dos; & qu'étant à la riviere, elles s'y enfoncent juſqu'à ce que les Jarres ſoient pleines, & qu'enſuite elles retournent chez leurs Maîtres. Ils ajoûtoient que ces animaux ne veulent point travailler d'abord que le jour a diſparu, & qu'on ne ſauroit les y contraindre par la force. En effet, nous les trouvions alors bien rétifs; & dés qu'ils étoient couchez, on avoit beau les battre, il n'y avoit pas moyen de les faire lever; ils pouſſoient un cri, ou un ſoupir, quoi qu'ils n'euſſent pas fatigué de tout le jour; & voilà tout ce qu'on gagnoit ſur eux.

Nous courumes enſuite de Mocha vers le Continent, & nous cabotâmes le long de la côte du Chili, où nous envoyïons ſouvent nos Canots, juſqu'à ce que nous fûmes à la hauteur de Copayapo, c'eſt-à-dire à 26. deg. ou environ de latitude Meridionale. Nous abordâmes ici, pour chercher la riviere qui porte le même nom, parce que l'eau nous manquoit. Nous n'eûmes pas plûtôt mis pied à terre, que nous grimpâmes ſur une montagne, dans l'eſperance que nous découvririons de là cette riviere; mais bien-loin de la voir paroître,

nous vîmes une autre montagne eſcarpée, & fort haute, où il nous falut eſcalader, & une troiſiéme aprés celle-ci : de ſorte que nous n'avions pas ateint le ſommet de la derniere, lors que preſſé par la ſoif, je tombai de foibleſſe : dans cette extremité, j'eus recours à mon urine, qui me rafraîchit un peu, & j'arrivai enfin au ſommet de cette troiſiéme montagne, où nous nous repoſâmes à l'ombre d'un gros rocher. L'endroit où nous étions aſſis étoit couvert de ſable & de coquillage de diverſes figures; quoi qu'il n'y eût aucun poiſſon à coquille ſur tout le rivage de cette côte, ce qui redoubloit mon admiration. J'ai abordé moi-même en differentes places, ſans avoir jamais pû en trouver un ſeul. Aprés donc nous être délaſſez à cet abri, qui étoit à 8. milles de la mer, autant que nous le pouvions conjecturer, & du moins à un mille au-deſſus de ſon niveau, à meſurer perpendiculairement, nous regardâmes de tous côtez pour voir ſi nous découvririons la riviere, mais nous eumes le chagrin de n'en voir aucune. Tout ce terrain, & le haut, & le bas eſt couvert de ſable & de coquilles, dont la plûpart ſont dentelées. Il y en a quantité de cette eſpece en certains endroits, ſur tout au pié des rochers, d'où il ſemble que le vent les détache & les pouſſe en bas : du moins j'en vis de la même ſorte, qui étoient incorporées avec le roc. Les Eſpagnols nous apprirent de plus, qu'à une certaine ſaiſon de l'année, le Soleil fondoit la neige qui eſt ſur le ſommet des montagnes qu'on trouve dans l'interieur du païs, & que cela faiſoit déborder la rivie-

re que nous cherchions. Mais il pourroit bien être auſſi que les pluies qui tombent ſur ces montagnes écartées, contribuent à ce débordement. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai jamais vû pleuvoir ſur la côte du Chili & du Perou; mais ces montagnes reculées dans le païs nous ont paru ſouvent couvertes de nuages, lors que nous courions terre à terre: il arriva même une fois que d'Arica, où nous étions, il nous fut impoſſible d'en découvrir le ſommet, à cauſe des nuages qui les envelopoient; quoi que nous le puſſions facilement diſcerner une autre fois; parce ſans doute que les pluïes avoient ceſſé à la montagne. Pour ce qui eſt d'Arica & de la côte voiſine, de vieux Eſpagnols habitans de cette place nous aſſurerent qu'il n'y pleuvoit jamais. D'ailleurs, j'ai été à la riviere d'Ylo dans une certaine ſaiſon de l'année, ſans y trouver preſque une goute d'eau, quoi que dans une autre ſaiſon il y en eût beaucoup: avec tout cela, j'ai toûjours ouï dire aux Eſpagnols mêmes qu'il ne pleuvoit point ſur cette côte, mais bien avant dans le païs; & qu'ils avoient en échange de fort grandes roſées. La côte eſt ſeche & ſtérile à Copayapo, & cette ſechereſſe continuë tout le long du Chili, & du Perou; l'on n'y voit que des ſables, & des rochers arides, ſans arbres, ſans aucune herbe, & ſans verdure, excepté dans quelque valon qu'on trouve de tems en tems. Nous n'y aperçûmes aucune ſorte d'oiſeaux, ni de bêtes, ni la moindre creature vivante: l'on n'y voïoit pas même la trace des hommes, qui ſe tenoient renfermez dans quelque méchant bourg ou village, ou dans

quelque miſerable port auprés d'une riviere, dont l'eau eſt ſi baſſe qu'une chaloupe n'y ſçauroit entrer qu'en pleine marée. En un mot, l'eau y manque preſque par tout, & l'on n'y trouve rien pour les commoditez de la vie.

Nous fumes donc obligez de remettre en mer à Copayapo, ſans y avoir pû remplir nos barriques, & nous ſuivîmes la côte juſques à une Ville du Perou, nommée Arica, qui eſt fort joliment ſituée à l'endroit où la côte ſe recourbe, entre le 18 & le 19 deg. de latitude Meridionale. C'eſt ici où vient l'argent du Potoſi, & où on l'embarque pour le tranſporter à Panama. Le Havre y eſt aſſez bon, & ſa rade eſt formée par une petite Iſle qu'il y a devant, & qui ſert à rompre les vagues de la mer, qui eſt ici fort groſſe & qui roule ſans diſcontinuer ſur le rivage ; quoi qu'elle ſoit auſſi unie à la ſurface que les eaux d'une riviere, parce que le vent n'y ſouffle preſque jamais. Les vagues y briſent avec tant de violence contre la côte, qui eſt fort élevée par tout, quoi que bien au-deſſous des montagnes qui ſont dans l'interieur du païs, qu'on ne ſçauroit preſque y aborder qu'à la Ville d'Arica. C'eſt ici où paſſe une petite riviere, qui ſe décharge dans la mer à-travers quantité de roches raboteuſes, où les vagues donnent & rendent ſon eau ſalée : de ſorte qu'il nous fut impoſſible d'y faire aiguade. Cependant nous rançonnâmes la Ville, où l'on ne nous fit que peu ou point de reſiſtance ; & nous y attrapâmes quelques Cochons, de la Volaille, du Sucre & du Vin. Ce fut ici, où nous vimes

bonne proviſion de Quina-Quina, comme je l'ai déja dit. J'y avois été une autrefois avec le Capitaine Sharp, & nous eumes alors un combat ſi rude à ſoûtenir, que nous y perdimes pluſieurs de nos gens; tous nos Chirugiens y demeurerent, excepté moi ſeul, qu'on avoit laiſſé pour garder les Canots.

D'Arica nous pouſſâmes un peu plus loin ſous le vent, & nous fimes de l'eau à la riviere d'Ylo. Nous trouvâmes dans ce quartier de l'huile d'Olive, des Figues, du Sucre, & divers fruits, qui croiſſent ici en grande quantité. Il y a d'ailleurs un moulin où l'on fait l'Huile, & deux ou trois Sucreries. Les Oranges douces y ſont excellentes. C'eſt le plus beau vallon que j'aïe vû ſur toute la côte du Perou; il eſt trés-fertile, & rempli d'une infinité de vegetaux: quoi qu'il ne ſoit humecté que par les roſées qui tombent toutes les nuits, & par le moïen des canaux qu'on coupe de la petite rivieviere d'Ylo, que les Naturels du païs conduiſent çà & là dans leurs champs. Toutes les vallées du Perou & du Chili, ſont d'autant plus agreables, que les montagnes qui les environnent ſont ſteriles & afreuſes. On peut dire que celles-ci ſervent de luſtre aux autres, puis qu'on n'y voit que du ſable, ou des rocs auſſi noirs que du charbon éteint ou du fer.

Ce n'étoit pas l'eau ſeule qui nous manquoit à meſure que nous courions le long de cette côte, les vivres devenoient quelquefois bien rares. Un jour entr'autres nous fumes ſi preſſez par la faim, que Mr Smalbones, un de nos Camarades, mangea

des Cancres & des herbes marines toutes cruës, & que le reſte de l'équipage, qui ne s'accommodoit pas de ce ragoût, ſe jetta ſur une Haridelle qui paiſſoit au pié de la montagne. Nous dépeçâmes d'abord ce pauvre Cheval, & aprés avoir fait un feu de joncs marins, nous y mîmes les pieces deſſus; mais à peine avoient-elles ſenti la chaleur, que nous les devorâmes, ſans en laiſſer un morceau, pas même les entrailles qu'on emporta ſur nôtre bord.

Je ne m'arrêterai pas à faire un détail exact de tout ce qui nous arriva pendant que nous rangeâmes cette côte avec le Capitaine Davis; mais je ne ſçaurois omettre deux particularitez: l'une eſt, que nous abordâmes à Vernejo, qui eſt au 10 degré de latitude Meridionale. Trente hommes de l'équipage, du nombre deſquels j'étois, mirent ici pied à terre, pour chercher de l'eau, & toute ſorte de rafraichiſſemens, dont nous avions beſoin. Nous marchâmes prés de quatre milles ſur une baye ſablonneuſe qui étoit couverte de cadavres d'hommes, de femmes & d'enfans: il y en avoit une ſi grande quantité, qu'on auroit pû y aller deſſus l'eſpace d'un demi mile, ſans toucher la terre. Il ſembloit du premier coup d'œil, que ces corps n'avoient pas été-là plus de huit jours; mais lors qu'on venoit à les manier, on les trouvoit auſſi ſecs & auſſi legers qu'une éponge, ou qu'un morceau de liége. Enfin, nous aperçûmes de la fumée, & aprés nous être acheminez de ce côté-là, nous rencontrâmes un vieux Indien Eſpagnol, qui alloit chercher de l'herbe ſeche le long du rivage, pour

cuire du poiſſon, que ſes Camarades, qui n'étoient qu'à une petite diſtance avec leur bâteau de Pêcheur, avoient pris. Nous lui fimes diverſes queſtions à l'égard du lieu, & de ces corps que nous voyïons étendus ſur la place. Il nous répondit, que du tems de ſes ancêtres, le même terroir qui ne produiſoit rien aujourd'hui, étoit alors rempli de verdure, fertile & bien cultivé : que les habitans de la Ville de Wormia étoient ſi nombreux, qu'ils pouvoient ſe donner un poiſſon de l'un à l'autre, 20 lieuës de ſuite depuis la mer, juſqu'à ce qu'il fût entre les mains de l'Ynca ou du Roi : que la riviere étoit profonde & rapide : & qu'à l'égard des corps que nous avions vû, c'étoient les cadavres des Indiens de cette Ville, qui aſſiegez par les Eſpagnols aimerent mieux s'enterrer tous en vie dans le ſable, que d'être à la merci de leurs ennemis. L'on voit encore auprés des hommes leurs arcs rompus ; & auprés des femmes leurs roüets & leurs quenoüilles garnies de laine de coton. J'avois réſolu de tranſporter en Angleterre le corps d'un petit garçon de neuf ou dix ans : mais nos Matelots entêtez que la Bouſſole n'iroit jamais bien, pendant qu'il y auroit un cadavre à bord, le jetterent dans la mer, à mon grand regret.

Le terrain de ce quartier ne conſiſte qu'en collines & en vallées ſablonneuſes. Il n'y pleut pas non plus que dans tout le reſte de cette partie du Perou : mais il y a des roſées, & nous y vîmes le lit d'une petite riviere, qui étoit alors à ſec.

L'autre particularité que j'ai promiſe, eſt que nous touchâmes dans le voiſinage de

Santa, qui eſt une petite Ville à 8 degrez 40 minutes de latitude Meridionale, & à 3 milles ou environ de la mer. Je fus du nombre de ceux qui mirent pied à terre, pour aller à cette place, & du haut de la colline qu'il nous falut paſſer, nous vîmes dans la vallée qu'il y avoit entre nous & Santa, trois petits Navires fort délabrez, du port de 60 ou 100 tonneaux chacun. Surpris à la vûë de ce ſpectacle, nous ne pouvions nous imaginer, par quel accident ils étoient venus là : mais à nôtre approche de la Ville, nous aperçûmes un Indien, que nous appellâmes, & qui vint auſſi-tôt nous joindre. Nous lui fimes diverſes queſtions, & nous lui demandâmes entr'autres choſes d'où venoient ces navires qui étoient dans la vallée. Il nous répondit qu'il y avoit neuf ans ou environ, que ces trois vaiſſeaux étoient à l'ancre dans la baye, qui eſt toute ouverte, & qui peut avoir 5 ou 6 lieuës d'une pointe à l'autre; qu'un tremblement de terre ſurvint, qui pouſſa la mer bien avant dans le païs ; que ſes vagues s'éleverent avec tant de violence & à une telle hauteur, qu'elle porta ces navires au deſſus de la Ville, qui étoit alors ſituée ſur la montagne, que nous avions paſſé, & les enfonça au même endroit où ils ſont aujourd'hui ; qu'elle fit un dégât conſiderable le long de la côte, & qu'au bout de 24. heures elle rentra dans ſes bornes. Lors que nous fûmes arrivez à la Ville, le Prêtre de la Paroiſſe, & pluſieurs autres des habitans nous confirmerent la même choſe.

Nous perdîmes ainſi beaucoup de tems à courir d'un côté & d'autre, tantôt en mer,

& tantôt à terre; juſqu'à ce qu'enfin, aprés avoir viſité bien des lieux & des parages, nous nous retrouvâmes aux Iſles de Gallapagos, ſous la ligne. Ce fut ici que nous réſolumes de ſortir au plûtôt de ces mers.

Nous mimes donc le cap au Sud, dans le deſſein de ne toucher aucune part, que nous ne fuſſions arrivez à l'Iſle de Jean Fernando. Lors que nous fumes à 12 deg. 30 minutes de latitude Meridionale, & à 150 lieuës ou environ du Continent de l'Amerique, nous ſentîmes un terrible choc ſur les quatre heures du matin: nos équipages du Vaiſſeau & de la Barque en furent ſi allarmez, qu'ils ne ſçavoient où ils en étoient, & que chacun ne penſa qu'à ſe preparer à la mort. Il faut avoüer que le coup fut ſi prompt & ſi violent, que nous ne doutions point que le Vaiſſeau n'eût touché ſur quelque roc: mais lors que revenus un peu de nôtre ſurpriſe nous jettâmes la ſonde, il ne ſe trouva point de fonds: ainſi nous conclumes que ce devoit être un tremblement de terre. La ſecouſſe même fut ſi rude, que nos canons ſauterent dans leurs afuts, & que pluſieurs de nos Matelots furent jettez hors de leurs branles. Le Capitaine Davis, qui avoit la tête appuyée ſur un canon, fut jetté hors de ſa cabane. La mer, qui paroît ordinairement verte, devint alors blanchâtre; & l'eau que nous en puiſâmes pour le ſervice du Navire, étoit un peu chargée de ſable. Cela nous fit d'abord penſer qu'il y avoit quelque banc; mais aprés que nous eumes ſondé, nous vîmes bien que tout ceci venoit d'une autre cauſe. En effet, nous aprimes dans la ſuite,

qu'à cette heure-là même il y avoit eu un tremblement de terre à Callao, qui eſt le grand chemin qui conduit à Lima; que le reflux de la mer s'étoit ſi éloigné du rivage, que tout d'un coup on n'y avoit point vû d'eau; & qu'aprés avoir diſparu aſſez long-temps, les flots étoient retournez avec tant de furie, qu'ils avoient inondé la Ville & la Forteresſe de Callao, quoi que ſituées ſur une montagne; tranſporté les vaiſſeaux qui étoient à cette rade, à une lieuë plus loin dans le païs, noïé les hommes & les bêtes durant l'eſpace de 50 lieuës le long de la côte, & qu'enfin ils avoient fait du ravage à Lima, quoi qu'elle ſoit à ſix milles de la mer. Il ſemble que ce tremblement de terre fut de la même nature que celui dont nous avions vû les marques à Santa.

Revenus de nôtre fraïeur, nous continuâmes à courir au Sud, & nous fimes route Sud quart-à-l'Eſt, & Sud-Eſt, juſqu'à ce que nous eumes atteint 27 deg. 20 min. de latitude Meridionale. Nous aperçûmes alors à deux heures avant le jour une petite Iſle baſſe & ſablonneuſe, & nous entendimes vis-à-vis de la Prouë de nôtre vaiſſeau un gros bruit, comme celui d'une mer qui briſe contre le rivage. Là-deſſus, les Matelots qui craignoient de donner à la côte, prierent le Capitaine de tourner le bord & de s'éloigner de terre juſqu'à ce que le jour parût, à quoi le Capitaine conſentit. De ſorte que nous nous en écartâmes juſques au jour, & alors nous amenâmes de nouveau la terre, qui ſe trouva une petite Iſle plate, ſans être environnée d'aucuns rochers. Nous pouſſâmes juſques à un quart de mil-

le du rivage, & nous le vimes fort diſtinctement, parce qu'il n'y avoit pas la moindre brume. A 12 lieuës ou environ à l'Oueſt, nous aperçûmes une groſſe terre, que nous primes pour des iſles, à cauſe des ſeparations qu'il y avoit. D'ailleurs, il nous ſembla qu'elle s'étendoit 15 ou 16 lieuës en long, & de grandes troupes d'oiſeaux venoient de ce côté-là. J'avois bonne envie avec pluſieurs autres de l'équipage d'aller voir cette terre; mais le Capitaine ne voulut pas nous le permettre. Quoi qu'il en ſoit, cette petite iſle ſe trouve 500 lieuës à l'Eſt de Copayapo, & à 600 des Gallapagos, qui ſont ſous la ligne.

De retour à l'iſle de Jean Fernando, vers la fin de l'année 1687. nous y eſpalmâmes nôtre Vaiſſeau, & aprés avoir abandonné la Barque, nous fimes route vers le Continent, dans le deſſein d'aller à Mocha, pour y prendre quelques moutons, & faire enſuite le tour de la terre del Fuego. Mais lors que nous fumes arrivez à cette iſle, nous n'y trouvâmes rien; les Eſpagnols y avoient détruit ou enlevé les moutons, les chevaux, & tout ce qui pouvoit ſervir aux commoditez de la vie. Nous paſſâmes donc à l'iſle de S. Marie qui eſt au 37 deg. de latitude Meridionale, dans l'eſperance d'y trouver de bonnes proviſions; mais elle étoit reduite dans le même état que la précedente: de ſorte qu'il nous falut contenter de farine, du maiz, de la chair ſalée des Tortuës de terre, & de 60 jarres de leur graiſſe fonduë, que nous avions pris aux Gallapagos. D'ailleurs, les Eſpagnols avoient mis des Chiens ſur l'iſle

de Jean Fernando, pour y détruire les Chévres & nous ôter ainſi les moyens de ſubſiſter : mais ne doutant point que l'iſle de Mocha ne nous fournit aſſez de Moutons pour avituailler nôtre Vaiſſeau, nous ne tuâmes des Chévres que ce qu'il nous en faloit pour l'uſage préſent.

Trois ou quatre de nos Compagnons de fortune, chagrins d'avoir perdu tout ce qu'ils avoient au jeu, & de ſortir de ces mers auſſi pauvres qu'ils y étoient venus, ſe déterminerent à reſter ſur l'iſle de Jean Fernando, dans l'eſperance qu'il y viendroit quelques autres Armateurs. Nous leur donnâmes un petit canot, une marmite, des haches, de grands couteaux, du maiz, & les proviſions, dont ils avoient le plus de beſoin. J'ai apris dans la ſuite qu'ils avoient planté de ce maiz, apprivoiſé quelques Chévres, & vêcu de poiſſon & d'oiſeaux. Il y en a une eſpece de ces derniers, qui ſont gris, à-peu prés de la groſſeur d'un petit Poulet, & qui font des trous en terre comme les Lapins : ils s'y logent la nuit, & le jour ils vont à la pêche : c'eſt auſſi un oiſeau de riviere, dont la chair ſent un peu le poiſſon quoi qu'elle ait bon goût, aprés avoir été enterrée. J'ai ouï dire de plus, que ces hommes ſe mirent à bord d'un Armateur qui vint toucher là, une ou deux années aprés ; & qu'il y en a un d'eux qui eſt arrivé depuis en Angleterre.

Nous fimes donc route pour doubler la terre del Fuego ; & nous eſſuyâmes une furieuſe tempête trois ſemaines, ou environ avant que nous fuſſions arrivez à la hauteur du Cap Horn. Nous ne vimes point ce

ce Cap ; parce que nous en étions trop au Sud, c'eſt-à-dire à 62 deg. 45 min. de latit. Meridionale, & nos Matelots peu habiles ne ſçavoient où tourner leur courſe. Nous étions alors ici au cœur de l'Eté ; car je me ſouviens que la tempête venoit de finir le jour de Noël 1687. Aprés être ſortis de la mer du Sud, nous courumes au Nord, & nous rencontrâmes pluſieurs montagnes de glace, que nous prîmes d'abord pour des iſles. Quelques-unes paroiſſoient avoir une lieuë ou deux de long, & d'autres un demi mile. Nous les rangeâmes pluſieurs jours de ſuite vent arriere ; & la plus groſſe de toutes nous parut être de 4 ou 500 piez de haut. Aprés avoir jetté la ſonde dans leur voiſinage, il ne s'y trouva point de fonds ; de ſorte qu'on a lieu de conjecturer qu'elles étoient à flot ; & peut-être même auſſi profondes ſous l'eau qu'élevées au-deſſus de ſa ſuperficie. Nous ne vîmes point de ces montagnes de glace, lors que je paſſai dans la mer du Sud avec Mr Dampier ; & je n'ai pas même ouï dire que le Capitaine Sharp en rencontrât aucune à ſon retour de cette mer-là. Quoi qu'il en ſoit, nous les diſcernions de nuit ſi diſtinctement, qu'il nous étoit facile de les éviter : mais il y en avoit d'autres cachées ſous l'eau, qui ſecouoient quelquefois nôtre bord, ſans nous faire pourtant aucune perte conſiderable D'ailleurs, les bouffées de vent qui paſſoient ſur ces montagnes de glace, étoient ſi froides & ſi ſenſibles, que nos gens qui ſortoient d'un païs fort chaud, pouvoient ſe tenir à peine ſur le tillac.

Dans tout nôtre paſſage autour de la

terre del Fuego, & durant trois ſemaines de ſuite que nous courumes au Sud du Cap Horn, le tems fut ſi orageux, le Soleil ſe trouva ſi obſcurci, & les Etoiles furent ſi couvertes par les nuages, qu'il nous fut impoſſible de prendre nôtre latitude: Mais ſelon nôtre calcul, nous fumes bien prés du 63 degré de latitude Meridionale, c'eſt-à-dire plus avant au Sud qu'aucun Européen, ou peut-être qu'aucun homme ait jamais été. Lors que nous vîmes au 62 degré 30. minutes de latitude, nous reſolumes de remettre le cap au Nord, vers l'Occean Atlantique & la mer d'Ethiopie : nous eumes bien-tôt fait la manœuvre neceſſaire pour courir E. N. E. & par E. quart au N. & nous ſuivimes long-tems ces Rumbs. D'ailleurs, nous avions compté que dans nôtre paſſage l'aiguille Nordoueſtoit de trois pointes de compas : mais lors que nous pûmes faire une bonne obſervation, il ſe trouva qu'elle Nordeſtoit, & que nous avions couru Eſt quart au Sud. Il nous falut ainſi diriger nôtre courſe N. N. E. & N. E. quart au N.

Quand nous fumes donc arrivez dans la latitude de la riviere de la Plate, où nous avions deſſein d'entrer, nous comptâmes que nous n'étions pas à plus de 100. lieuës de terre, & nous fimes route tout droit vers le rivage, dans l'eſperance que nous le trouverions au bout de ce chemin. Mais nous en étions alors à 500 lieuës; de ſorte qu'aprés en avoir fait quelque centaine à l'Oueſt dans la même latitude, ſans découvrir la terre, nos gens commencerent à perdre courage, dans la crainte que nous ſui-

vions toûjours une fauſſe route, & que nous peririons en mer, faute de vivres, dont nous avions peu, & d'eau qui étoit encore plus rare. Dans cette extremité, il ſurvint une groſſe pluye, qui dura un jour entier, & dont nous remplimes pluſieurs de nos barriques. Cela nous fut d'un grand ſecours, & ſervit d'abord à relever le cœur abatu de nôtre équipage. Mais aprés avoir couru 450 lieuës, ſans amener la terre, nos gens s'allarmerent de nouveau, & peu s'en falut que nous n'en vinſſions aux mains les uns avec les autres. La plûpart ſouhaitoient qu'on changeât de route, dans la penſée que celle que nous ſuivions étoit fauſſe : mais le Capitaine Davis, & le Pilote Knott, les prierent au nom de Dieu d'attendre encore deux jours. On y conſentit, quoi qu'il n'y eût qu'un petit vent foible; & dans cet intervalle, une boufée de l'Oueſt nous amena une troupe de Sauterelles & d'autres inſectes; ce qui nous perſuada que nous n'étions pas éloignez de terre. Si par bonheur ceci n'étoit pas arrivé, nous aurions infailliblement changé de route, puis qu'une bonne partie de l'équipage le vouloit à toute force, & qu'ils étoient même aſſez ignorans pour croire que nous étions encore dans la mer du Sud, & en ce cas-là, nous ne pouvions manquer de perir en mer.

A ſuivre la direction de cette boufée de l'Oueſt, qui avoit amené les Sauterelles, & à fixer par la Bouſſole le trait de vent d'où elles venoient, la terre que nous découvrimes étoit un peu au Nord de l'emboucheure de la riviere de la Plate. Nous abordâmes dont ici pour faire de l'eau &

des vivres, dont ce païs abonde. Dans cette vûë, nos gens armez de leurs fuſils n'eurent pas plûtôt apperçû un troupeau de Marſouïns ſur une pointe de terre, qu'ils prirent la reſolution de les attaquer. Pour en venir plus facilement à bout, quelques-uns d'eux leur couperent le chemin qui conduiſoit à la montagne, pendant que les autres en devoient faire un grand carnage avec leurs coutelas. Mais à meſure que ceux-ci s'aprochoient, les Marſouins ſe retiroient vers la mer, contre l'atente de nos Matelots, qui les avoient pris pour des Cochons ordinaires. Quand les Marſouïns eurent gagné le rivage, ils ſe mirent à contempler nos hommes, & lors qu'on étoit ſur le point de leur donner deſſus, tout le troupeau s'élança dans la mer, au grand étonnement de nos Chaſſeurs, qui furent bien mortifiez d'avoir manqué leur coup. Mais une autrefois ils en tirerent deux qu'ils porterent à bord, & dont la chair avoit le goût de celle du Cochon de terre, à un petit goût de Poiſſon-prés. Ces animaux ne ſont pas éloignez de la figure du Cochon; ils ont la ſoie courte, mais plus rude que celle des Chiens marins, & les piez, qui leur ſervent auſſi à nager, faits de même, & de couleur noire. Le païs eſt ici bien arroſé, & l'on y voit de tous côtez des troupeaux de gros bétail, des Daims & des Autruches, quoique d'ailleurs il n'y ait point d'habitans.

Nous vîmes grand nombre de ces Autruches, & nous trouvâmes quantité de leurs œufs ſur le ſable, où ces oiſeaux les pondent, ſans en prendre, à ce qu'on dit

aucun autre ſoin. Le Soleil les fait éclorre & les petits ſuivent la premiere creature qu'ils voïent, auſſi-tôt qu'ils ſont hors de l'œuf. J'ai été ſuivi moi-même quelquefois de pluſieurs de ces jeunes Autruches, qui ſont fort ſimples & innocentes. Les vieilles ſont ici d'une groſſeur extraordinaire, & la cuiſſe d'une que je meſurai, n'étoit guére moins groſſe que la mienne. Nous en primes des unes & des autres à bord, & nous en mangeâmes quelques-unes; mais la chair des vieilles étoit de fort mauvais goût. Il y a des perſonnes qui croïent qu'elles mangent du fer; & il eſt vrai qu'elles avalent des clous, des pierres, & tout ce qu'on leur jette, mais tout cela paſſe à travers le corps, & leur ſert à la digeſtion & non pas de nourriture; de même que les petits caillous que certains oiſeaux avalent & qui leur ſervent, pour ainſi dire, de meules dans le geſier, pour y moudre & broyer les viandes.

Aprés avoir remis en mer, & rangé la côte du Breſil, nous fimes route vers les Iſles Caribes. Ce fut ici où nous trouvâmes Mr Edwin Carrer, qui montoit un petit vaiſſeau des Barbados. Je me joignis à lui avec quelques autres de mes compagnons de fortune, & il nous apprit que le Roi Jacques avoit publié une Amniſtie en faveur des Boucanniers. Nous paſſâmes donc ſur ſon bord juſques à la riviere de la Warre, & nous arrivâmes à la Ville de Philadelphie en Penſilvanie dans le mois de Mai 1688.

Je demeurai ici quelque tems; au bout duquel le Capitaine Davis, Jean Hingſon, & moi deſcendimes la riviere de la Warre

juſques à la crique d'Apokunnumi. Nous fimes enſuite charier nos cofres, & tout ce que nous avions, à travers une petite langue de terre, juſques à la riviere de Bohemia, qui conduit par la grande baye de Chiſapeech à la pointe de Conſolation dans la riviere Jaques en Virginie. Je comptois de m'établir ici: mais aprés un ſejour de deux années ou environ, il me ſurvint quelques embarras qui m'obligerent de retourner en Angleterre, où j'arrivai en 1690.

Peu de jours aprés mon retour je rencontrai le Capitaine de la Tartane Eſpagnole, que j'avois vûë à l'Iſle de la ſonde. Il parloit trés-bien Anglois. Il me dit que le Capitaine qui l'avoit pris l'avoit amené à Londres, où il attendoit que ſa famille, qui étoit une des plus conſiderables de Lima, Capitale du Perou, lui envoiât dequoi ſe racheter. Comme j'avois contracté avec lui une amitié particuliere à l'Iſle de la Sonde, où je l'avois gueri d'une bleſſure trés-dangereuſe, nous fûmes bien-aiſe de nous revoir. Nous nous entretînmes de nos Voiages, & s'il parut prendre quelque plaiſir à m'entendre, j'en eus bien davantage à l'écouter. Il me conta comment il avoit fait naufrage au Port de la Caldera, & me fit une deſcription de la nouvelle Eſpagne. Je trouvai les choſes qu'il me dit ſi curieuſes & en même tems ſi inſtructives, que je le priai de me les donner par écrit. Il ne voulut pas me refuſer cette ſatisfaction; il les mit par ordre & en compoſa un petit ouvrage qu'il m'envoia. Je croi que le public ne me ſaura pas mauvais gré de lui en faire part.

JE ſortis de la Ville des Rois, autrement de Lima, en 1678. pour me rendre à Callao & m'y embarquer ſur une Fregate que je devois commander. Elle étoit chargée de Farine, de Fruits, d'un grand nombre de Caiſſes, & de Confitures, ſeches & liquides, pour Panama, où nous arrivâmes fort heureuſement le ſixiéme Mai, deux jours avant la Pentecôte. Delà voulant aller prendre d'autres marchandiſes à la Caldera, Port ſitué dans la Province de Coſta-rica, Evêché de Nicaragua, j'en pris la route avec divers paſſagers que j'avois ſur mon Bord. Nous mîmes à la voile le dixiéme Mai, & croyant arriver à l'ordinaire en moins de neuf jours à la Caldera, nous nous trouvâmes au bout de quinze obligez de jetter l'ancre à l'embouchure de la riviere de Manglarés, qui décend de Chiriqui, haute montagne fameuſe par ſes mines d'or. Là je décendis avec quelques perſonnes de l'équipage pour aller aux proviſions, qui commençoient à nous manquer. Tout le monde convenoit, vû l'endroit où nous étions, qu'il ſuffiſoit d'en prendre pour huit jours, mais à tout évenement j'en pris ſur mon compte pour un mois; & ces proviſions conſiſtoient en Veaux, Cochons, Volaille, en quelques Fruits du Païs, & en Maïz.

Nous étant remis en Mer, nous fûmes extrémement battus des flots durant les huit jours que nous avions compté devoir nous ſuffire pour arriver au Port où nous voulions nous rendre; & le neuviéme ſur les quatre heures du ſoir nous fumes aſſaillis d'une furieuſe bouraſque; & ſans pouvoir nous en défendre, l'orage & la marée nous pouſſe-

rent ſur une Côte ſi remplie d'écueils, que ſi nous euſſions été jettez une portée de mouſquet plus avant, le Vaiſſeau ſe ſeroit indubitablement briſe en mille pieces, & nous aurions tous peri, parce qu'il n'y avoit aucune plage ſur cette côte qui étoit toute eſcarpée de rochers. Pour nous délivrer d'un danger ſi preſſant, nous jettâmes au plûtôt la Chaloupe en Mer, & tâchâmes de remorquer en pleine Mer la Fregate à l'aide de huit Rameurs des plus vigoureux. Nous y travaillâmes avec tant de concert & de diligence, que nous en vinmes enfin à bout. Mais comme tout ce que nous avions ſouffert pendant la tempête, & l'effort que nous avions fait pour nous tirer de ce dernier peril, nous avoit fort fatiguez, nous tombâmes dans une ſi grande nonchalance, que vers le minuit, ſans ſavoir comment, le Vaiſſeau, par la mauvaiſe garde qu'on y faiſoit, paſſa parmi des écueils, & porta ſur l'un d'entr'eux en gliſſant avec tant d'impetuoſité, que tous les ſabos du côté gauche en furent briſez.

Au bruit que nous en ouïmes, nous nous crûmes perdus; nous imaginant avec aſſez de raiſon que la quille avoit touché, mais nous ne pûmes nous en éclaircir ſur le champ parce qu'il faiſoit une obſcurité à ne pouvoir rien diſcerner. C'eſt pourquoi nous paſſâmes le reſte de la nuit dans une étrange inquietude, quoique l'orage ſe fût diſſipé. Heureuſement le jour étant venu, nous connûmes que nous avions eu plus de peur que de mal; & le vent nous ayant paru favorable, je fis rehauſſer les voiles. Neanmoins nous n'en jouïmes pas long-tems, car dans les quatre jours ſuivans il changea plus de ſix fois. Enfin aprés

avoir bien tournoyé de côté & d'autre, nous nous retrouvâmes à l'embouchure de la même Riviere que l'autre fois.

Tous les paſſagers n'en furent pas ſi fâchez qu'ils l'auroient été dans une autre conjoncture, parce que les vivres leur aiant manqué, il y avoit déja trois jours qu'ils ne ſe nourriſſoient que de la petite part que je leur faiſois de mes proviſions. Il falut donc mettre pied à terre une ſeconde fois. De peur de retomber dans le même inconvenient, ils ſe munirent pour quinze jours de la même eſpece de vivres, & apporterent auſſi pluſieurs fruits de Platanes qui ſont délicieux quand ils ſont meurs; & verts, étant cuits ſous la cendre chaude, ils ſervent de pain dans la neceſſité & ne ſont pas d'un mauvais goût. Pour moi je pris encore des proviſions pour un mois, aimant mieux en avoir de reſte que de m'expoſer à en manquer.

Nous remîmes donc à la voile, & nous arrivâmes à la pointe du Cap de Borica; mais nous n'en fûmes pas plus avancez, car il ſurvint un calme qui nous retint vingt-deux jours en cet endroit. Il duroit depuis l'aube du jour juſqu'au coucher du Soleil, & alors un petit Zephir s'élevant, nous faiſoit naviger pendant toute la nuit avec un tems aſſez favorable; mais les Courans contraires qui regnent ſur ces Côtes nous faiſoient plus reculer en une heure que nous n'avions avancé en ſix; de ſorte que ſi-tôt que le jour commençoit à paroître, l'homme qui veilloit à la hune s'écrioit avec de grande démonſtrations de joie, Terre Terre; mais le jour devenant plus clair, chacun reconnoiſſoit que cette terre étoit la pointe de Borica, d'où

nous étions partis à l'entrée de la nuit, ce qui nous mettoit au deſeſpoir. Cependant, comme nous ne pouvions remedier à ce malheur, nous tâchions de nous en conſoler en nous occupant à diverſes choſes : les uns à la pêche, les autres à la lecture ; d'autres ſe baignoient dans la Mer ; mais nous paſſions tous la plus grande partie de nôtre tems à nous entretenir de nôtre infortune, tantôt en lamantant outre meſure, & tantôt ne pouvant nous empêcher d'en rire. Comme nos vivres avoient été conſumez pendant un ſi long calme, nous nous vîmes dans la neceſſité de faire une troiſieme décente. J'étois d'avis que nous retournaſſions à Panama ; mais le Pilote, & les Mariniers aſſûrant qu'avec le moindre vent favorable, nous arriverions en quatre ou cinq jours à la Caldera, j'eus la complaiſance de ceder à leur ſentiment. Nous revirâmes donc & allâmes renouveller encore nos proviſions à l'embouchure de nôtre Fleuve de Chiriqui. Nous en prîmes plus que les autres fois, aprés quoi nous étant remis en Mer, nous arrivames en huit jours de navigation à la vûë de l'Iſle * du Cagno ; d'où les Matelots dirent qu'en deux jours nous nous rendrions au Port tant deſiré de la Caldera. Mais comme les hommes ſont ſujets à ſe tromper dans leurs jugemens, il arriva que le tems, qui étoit clair & ſerain, changea tout à coup. Le Soleil venoit de ſe coucher, lorſque le Pilote fit baiſſer les voiles, craignant la tempête dont nous menaçoit une petite nuée qui s'approchoit, & qui ne fut pas plûtôt ſur nous, que s'étendant & ouvrant ſon ſein, elle verſa ſur la Fregate des torrens de pluie,

* *C'eſt à dire du Chien.*

éclairant & tonnant d'une maniere à cauſer de l'épouvante aux plus intrepides. Il ſe faiſoit un mêlange de lumiere & d'obſcurité qui nous frappant d'horreur, ne laiſſoit pas de nous aider en quelque ſorte, parce que les éclairs, qui nous environnoient de toutes parts, nous éclairoient à faire nôtre manœuvre; mais cette manœuvre ne nous ſervant pas beaucoup, nous prîmes le parti de laiſſer voguer au gré du vent & des eaux nôtre miſerable Bâtiment, ſans nous fatiguer d'un travail inutile. L'orage ceſſa, & le jour vint: mais comme il étoit encore trouble, & que la même nuée nous couvroit toûjours, nous ne pouvions nous promettre du beau tems. Le Pilote voulut tâcher de découvrir à qu'elle hauteur nous étions; mais quelques obſervations qu'il pût faire, ſuivant les regles de ſon Art, il ne connut rien, pas même par conjecture. Je le fis appeller dans ma chambre & lui demandai ſi nous ne ferions pas mieux de chercher ſur la Côte quelque lieu ſûr & qui fût à couvert du vent & de la marée, pour nous y retirer juſqu'au retour du beau tems, plûtôt que de nous opiniâtrer à errer ainſi à l'aventure, dans l'incertitude & le danger d'un orage, qui pourroit enfin cauſer nôtre perte. Le pauvre homme, les larmes aux yeux, ne pût me répondre autre choſe, ſi ce n'eſt que ſes pechez étoient ſans doute la cauſe du mauvais ſuccez de nôtre voiage & qu'il ne ſçavoit que faire, parce que les Matelots ne vouloient plus lui obéïr. Je les fis appeller, & les ayant queſtionnez, ils répondirent tous qu'ils croyoient être fort proche de Caldera, comme on le pourroit

reconnoître dès que le Ciel se découvriroit. Dans cette esperance, continuant de croiser de côté & d'autre sur la même hauteur, durant cinq jours; le sixiéme, qui parut tel qu'on le pouvoit souhaiter pour sa serenité, le Pilote observa le Soleil & sa Boussole, & assûra que nous étions sans faute à dix lieuës du Port, & que bien-tôt nous découvririons la terre. Nous donnâmes aussi-tôt toutes les voiles; néanmoins nous navigeâmes jusqu'à la nuit sans l'appercevoir. Le lendemain matin, il persista encore dans son sentiment jusqu'à midi qu'il découvrit de hautes Montagnes, qu'il fut près de deux heures à pouvoir reconnoître. Enfin après les avoir bien observées, il dit avec beaucoup de trouble & d'alteration, que c'étoient les montagnes de Chiriqui, où les courans nous avoient encore rejettez.

Il n'est pas concevable quel fut le chagrin de tous les passagers, quand ils apprirent cette déplaisante nouvelle. Ils firent des imprécations contre le Pilote & contre moi & nous eûmes assez de peine à calmer leur colere. Je leur proposai encore de retourner à Panama, où nous pouvions nous rendre en cinq jours; mais les passagers, dont la plûpart avoient des Charges ou des affaires importantes dans la Province de Costa-rica, representerent qu'il ne falloit pas se rebuter, que nous n'avions qu'à nous reposer quatre ou cinq jours en cet endroit, qui, malgré la quantité de moucherons qui s'y trouvoit, ne laissoit pas d'être agréable, & qu'ensuite nous pourrions continuer nôtre navigation avec plus de bonheur. Le Pilote venant à l'appui de la boule, plus hardi ou

plus effronté que jamais, jura qu'il arriveroit au Port de la Caldera avant qu'il fût cinq jours, ou qu'il y brûleroit tous ſes livres. Il fallut donc ſe rendre à cela, & nous allâmes nous repoſer à Chiriqui pour la quatriéme fois. Nous y demeurâmes ſix jours, pendant leſquels nous nous rafraichîmes, & mangeâmes force Oranges, tant aigres que douces, que nous trouvâmes ſur la Côte de la Montagne. Puis nous étant encore munis de vivres, nous mîmes à la voile, comptant déja quatre-vingt-un jour depuis nôtre départ de Panama.

Le lendemain, il s'éleva un vent ſi guai, qu'avec une partie des voiles ſeulement, nous crûmes avoir fait une des plus grandes journées de toute nôtre navigation; mais le jour d'aprés, le ciel ſe couvrit, le vent ceſſa, & le plaiſir que nous avions reſſenti d'aller ſi vîte fut bien diminué, quand nous nous apperçûmes au bout de douze jours que nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, parce que les courans contraires nous faiſoient preſqu'autant reculer la nuit que nous avions avancé le jour. Cependant les proviſions ſe conſumerent, & nous n'étions plus à Chiriqui pour en prendre de nouvelles. Enfin la neceſſité vint à un point, que n'ayant plus pour repaître qu'un peu de maïz, qui étoit reſté dans l'auge aux cochons, & que ces vilains animaux avoient remplie de fiante & d'ordures: ce deſagréable mets fut partagé entre nous à portions égales; & cela étant conſumé, il falut compoſer une capilotade des membres coriaces d'un vieux barbet qui avoit fait juſques-là mes délices. Tout l'équipage ſe jetta avec avidité ſur

cette mauvaiſe galimafrée, & chacun n'en eut pas ſa ſuffiſance. Le jour ſuivant on prépara un nouveau repas d'un cuir de Taureau qui avoit ſervi de couche à mon chien, & qui par ſa mort étoit devenu un meuble inutile. On le fit boüillir long-tems à gros boüillons, juſqu'à ce qu'il fût converti en un eſpece de colle noirâtre qui ne prévenoit pas fort les yeux en faveur du goût. Mais bien loin d'en être dégoûtez, nôtre faim étoit devenuë ſi devorante, que nous en mangeâmes avec autant d'appetit que ſi c'eut été de la gelée formée du ſuc ſubſtanciel des viandes les plus exquiſes. Ce même jour un Matelot Negre ouvrit ſon coffre, & de deux platanes qu'il avoit ferrez, il en mangea un, pelure, coque & tout, & vint en grand ſecret me preſenter l'autre, me priant de luy en donner ſeulement la coque, & ſi-tôt qu'il l'eut il la devora avidement, de crainte que quelqu'un ne ſurvint pour la lui arracher. Pour du vin, l'équipage en étoit ſuffiſamment pourvû, & l'uſage immoderé qu'on en avoit fait, n'avoit pas peu contribué au mauvais gouvernement de la Fregate. Voiant que les principaux Matelots, & ſur tout le Pilote ne ſçavoient plus que faire, & que tant de fautes averées à leur dam leur avoient bien fait perdre de ces airs d'aſſûrance par leſquels ils avoient pretendu m'impoſer ſur leur capacité, je les pris en particulier: je les conſolai & encourageai dans les termes les plus affectueux que je pus choiſir: je n'eus pas de peine à les porter cette fois là à chercher la terre de tous les côtez qu'ils croiroient la trouver, & ils y étoient déterminez; de ſorte que ſi nous euſſions

rencontré des terres peuplées de Sauvages Indiens, qui ſont ennemis irreconciliables de toute la Nation Eſpagnole, nous y ſerions décendus avec joye pour nous tirer de la cruelle extremité où nous nous trouvions. Quelques-uns d'entre nous veillerent toute la nuit pour obſerver s'ils ne découvriroient point quelque Montagne qui nous indiquât nôtre route. A la pointe du jour, par un bonheur ineſperé, on nous cria de la hune: Voile, Voile! Cette voix répandit une ſi grande joie dans tout l'équipage, que ſans ſonger à rendre à Dieu les graces que nous lui devions, nous nous mîmes tous à crier avec confuſion: Arrive, arrive, hauſſe les voiles, abaiſſe celle-ci, monte vîte. Enfin, après nous être fait d'un Navire à l'autre tous les ſignes qu'on a coûtume de ſe faire quand on ſe veut joindre, nous vinmes à nous aborder. Le Capitaine du Vaiſſeau, qui étoit un Mexicain de ma connoiſſance, n'eut pas plûtôt ſû que je commandois la Fregate, qu'il fit jetter l'Eſquif en Mer pour me venir offrir ſes ſervices. Après les premiers complimens, il m'apprit que nous étions auprès de l'Iſle du Cagno, & nous convinmes d'y relâcher enſemble pour nous y repoſer.

Dès que Don Louïs de Legnarès (ainſi ſe nommoit le Capitaine Mexicain) fut informé de la preſſante neceſſité où nous étions, il fit porter auſſi-tôt dans la Fregate de la Volaille, du pain, des fruits & autres rafraichiſſemens capables de rétablir nos forces épuiſées & de nous faire perdre le mauvais goût du vieux Barbet & de ſa couche. Nous décendîmes enfin dans l'Iſle, où nous

dînâmes ſous le frais ombrage de quelques Platanes, ſituez ſur les bords d'un agréable ruiſſeau, qui ſe déchargeoit à quelques cent pas de là dans la Mer. Le Bâtiment de Don Louïs n'étant chargé que de vivres, de fruits & d'autres proviſions qu'ils alloient vendre à Panama; les paſſagers de la Fregate & mes Matelots eurent de quoi choiſir pour leur argent. Ils en prirent ſeulement pour quatre jours ſur l'aſſûrance qu'ils ſe donnerent à eux-mêmes qu'en deux ou trois ils arriveroient à la Caldera; mais pour moi, je fus pourvû gratuitement par Don Louïs de toute ſorte de volatile, de fruits, biſcuits, conſerves, chocolat, & d'autres choſes de régale; & quelques inſtances que je puſſe faire pour les lui payer, jamais il n'y voulut conſentir, en me diſant, que quelque jour je pourrois bien lui rendre la pareille.

Nous demeurâmes le reſte du jour dans cette Iſle delicieuſe, où nous eûmes bien du plaiſir; & à l'entrée de la nuit chacun rentra dans ſon Vaiſſeau à la reſerve de Don Louïs qui voulut paſſer la nuit dans le mien. Il me divertit infiniment par la douceur de ſa voix qu'il ſavoit conduire avec beaucoup de methode & d'agrément, & par l'enjouement de ſa converſation. Comme nous ne pouvions pas toûjours être enſemble, il fallut nous ſeparer le lendemain. Ce que nous fîmes ſur les dix heures du matin, après bien des embraſſades & mille proteſtations de ſervice.

Chaque Vaiſſeau ayant repris ſa route, le mien navigea avec tant de bonheur, que le jour ſuivant ſur les ſept heures du ſoir

nous apperçûmes ce Port tant desiré, qui jusques-là sembloit ne devoir jamais paroître à nos yeux. Ce ne fut plus que réjouïssances dans l'équipage : chacun avoit peine à moderer sa joïe. Pour moi, j'en fus si transporté, que je fis present à mes Matelots d'un Quarteau de vin qui pesoit environ 90. livres, & un Marchand *Genois*, qui étoit sur mon bord, leur en donna autant. Les Matelots étoient dans une trop belle disposition pour remettre au lendemain à faire usage d'un present si fort à leur goût ; ils en firent l'essai le champ, & trouvant le vin excellent, ils commencerent à faire le service de *Bacchus*. Le Pilote, qui étoit à leur tête, les encourageoit par son exemple. Ils s'en acquiterent si bien, que de brindes en brindes, & à force de se faire raison les uns aux autres, les Quartauts furent mis sur le cul en peu de temps. Mais leur cervelle en fut troublée. Le Marchand Genois craignant que la manœuvre n'allât pas bien, s'avisa fort prudemment de s'aller poster entre le Pilote & celui qui tenoit le gouvernail sous ses ordres, parce qu'il avoit remarqué que le premier étendu sur sa chaise & passablement yvre, gouvernoit de memoire, comme se trouvant à la vûë d'un port connu. Ce Marchand se mit donc entre eux à égale distance, pour repeter les commandemens du Maître au valet, & servir comme de vehicule à sa voix. Cet excez de précaution nous perdit : car le Pilote ayant crié au Timonier, Au Noroüest, au Noroüest, qui étoit effectivement la route qu'il falloit tenir pour aller au Port de la Caldera ; le Marchand Genois qui étoit begue & qui ne par-

loit pas bon Eſpagnol, au-lieu de dire, al Noroueſté, comme le Pilote, dit en begaiant: al Nornoroueſte, qui eſt un autre vent; le Timonier entendant cette voix & la croiant de ſon Maître, prit ſans heſiter le chemin du Nornoroueſt: ce qui l'éloignant du Port, l'approchoit de la côte.

Pendant ce tems-là, comme la nuit étoit venuë, les paſſagers & moi nous dormions ſans nous appercevoir de cette mépriſe. Neanmoins ſur les deux heures après minuit m'étant téveillé en ſurſaut au bruit des vagues qui frapoient avec impetuoſité contre les rochers de la côte, je m'écriai tout ſurpris: Qu'eſt-ce donc ceci, Seigneur Pilote? Entrons-nous déja dans le Port? A cet avertiſſement, deux ou trois fois réïteré, le Pilote ſortit de ſa vineuſe letargie, & s'étant levé de deſſus ſa chaiſe pour s'en éclaircir, vit avec épouvante la Fregate ſi mal conduite & prête à heurter contre un roc qu'on avoit eu de la peine à diſcerner juſques-là à cauſe de l'affreuſe obſcurité que répandoit aux environs l'ombre d'une haute montagne couverte d'arbres. Il cria auſſi-tôt aux Matelots: Tourne arriere; mais il n'étoit plus tems, & l'infortuné Bâtiment pouſſé avec violence par le vent & la marée heurta preſque dans le moment contre l'écueil d'une telle force, qu'un des côtez du Vaiſſeau en fut fracaſſé: une montagne de flots qui venoit de ſe briſer contre le rocher, s'élevant au retour du côté de la Fregate, entra dans la chambre de poupe par les ouvertures des côtez, & l'inonda toute entiere. Alors ce ne fut dans tout le Vaiſſeau que clameurs effroiables & que deſolation. Les

lamentations ſuccederent aux cris de joie & d'emportement que les fumées bachiques leur faiſoient pouſſer quelques momens auparavant. Rien ne peut égaler le trouble & la confuſion qui regnoient par tout : quelques-uns réveillez en ſurſaut crioient comme les autres, quoi qu'à demi endormis & ſans ſavoir encore pourquoi. Le bruit, l'obſcurité, les hurlemens, tout augmentoit l'éfroi. Ce qu'il y avoit de plus déplorable c'eſt que nous voyons bien tous que nous étions perdus, & que nul ne pouvoit dire par quel étrange revers prêts à entrer dans le Port, nous étions engloutis par les eaux ; & moi-même je n'en ſavois pas plus que les autres. Dans une ſi grande conſternation, les uns à genoux ſur le tillac pouſſoient des vœux au Ciel pour leur ſalut ; d'autres les mains jointes demandoient à Dieu miſericorde. D'autres diſoient à haute voix leurs pechez les plus ſecrets. Pour moi, parmi ces gemiſſemens, je conſervai le ſang froid que Dieu m'a donné, & que j'ai le bonheur de ne jamais perdre en quelque peril que je me trouve ; & voyant qu'ils alloient tous perir faute de prendre le ſeul parti qui leur convenoit dans l'extrêmité où nous étions, j'encourageai ces malheureux à travailler utilement & diligemment à ſe ſauver. Je leur perſuadai d'abord de couper les mâts, & de nous ſaiſir de toutes les planches, poutres & autres choſes qui pouvoient nous ſoûtenir ſur l'eau, & nous aider à gagner en nageant quelque lieu du rivage qui fût propre à aborder. J'ordonnai enſuite qu'on jettat dans la Mer tout ce qui par ſa peſanteur pouvoit faire ſubmerger trop promptement le Vaiſſeau : & par ce mo-

yen, auſſi-bien que par celui des pompes, je retardai le naufrage juſqu'aux premiers rayons de l'aurore. Mais ce qui nous ſervit plus que tout le reſte, fut le conſeil que je leur donnai de prendre à deux une longue & menuë corde qu'ils tenoient chacun par un bout. Cet expedient ſauva la vie à pluſieurs ; car lors que la Fregate ouverte de tous côtez eut coulé bas malgré le ſecours des pompes, tout le monde ſe voyant obligé de ſe jetter à la nage ſur les planches ou rouleaux de bois, dont il pût ſe ſaiſir pour eſſaier de gagner la terre, il arrivoit que le premier qui y abordoit, tiroit aprés lui ſur le rivage ſon compagnon qui tenoit l'autre bout de ſa corde, & qui fort ſouvent étoit ſur le point de ſe noyer. Je tirai de cette maniere le Pilote, quoiqu'il ne le meritât point. Nous échapâmes preſque tous de ce danger, à la reſerve de cinq ou ſix qui furent pouſſez avec violence par des coups de Mer, & qui perirent miſerablement en donnant de la tête contre les écueils & contre le Vaiſſeau même.

Quelques heures aprés le naufrage la marée s'étant retirée, laiſſa la Fregate preſque à ſec ; de ſorte qu'il nous fut aiſé d'en retirer tout ce qu'il y avoit dedans & de le tranſporter à terre. Il n'y eut preſque rien de perdu, puiſque nous recueillîmes même la plus grande partie des choſes que j'avois fait jetter à l'eau. Nous rendîmes graces à Dieu de nous avoir conſervé la vie, aprés quoi nous brûlâmes le bâtiment pour en tirer le fer, que nous amaſſâmes en un endroit de la côte, avec toutes les hardes, ſous des arbres feuillus que nous avions choiſis pour nous y mettre à couvert de l'ardeur du Soleil. Comme nous

n'avions pourtant pas deſſein d'y demeurer long-tems, j'exhortai mes camarades à choiſir quelqu'un de la compagnie pour les gouverner, en leur repreſentant qu'autrement ce ne ſeroit que déſordre & que confuſion. Ils me prierent tous d'une commune voix & avec de grandes inſtances, de vouloir bien prendre ce ſoin, ce que j'aceptai; & pour commencer à exercer les droits de cette ſouveraineté, je fis trois détachemens, l'un pour aller chercher de l'eau dont nous avions un preſſant beſoin, l'autre pour aller à la proviſion; car celles du Vaiſſeau ayant été mouillées, ne pouvoient plus nous ſervir; & le troiſiéme, pour reconnoître le Païs, & voir ſi l'on ne découvriroit point quelque habitation, parce que le Pilote aſſûroit que nous étions à trois ou quatre lieuës de la Caldera. Le premier détachement ne fût pas long-tems à revenir, & il apporta de trés-bonne eau qu'il avoit trouvée près de là. Le ſecond revint quelques momens après chargé de fruits ſauvages d'aſſez mauvais goût, avec des œufs de Tortuë, & dit qu'il avoit vû un Porc-épi & des crotes de Poules de Nicaragua, qui ſont ce qu'on appelle en France des Poules d'Indes. Satisfait de cette découverte, je renvoiai chercher une plus grande proviſion d'eau & d'œufs de Tortuë. Il y avoit une ſi prodigieuſe quantité de ces œufs ſur cette côte, que dans chaque creux qui ſe rencontroit ſur les ſables de cette plage, on y en trouvoit juſqu'à deux ou trois cens. Nous en mangeâmes avec beaucoup d'appetit, quoiqu'ils euſſent une certaine odeur de marécage qui bleſſoit l'odorat & le goût. Nous paſſâmes le reſte

de la journée à nous fabriquer de petites loges ou feuillées avec des branches de Palmier. Comme le Soleil ſe couchoit, nous vîmes revenir le troiſiéme détachement, ce qui nous réjouït d'abord, comptant qu'il auroit ſans doute découvert quelque habitation, mais il nous rapporta qu'il avoit rencontré un fort grand Fleuve ſi profond, ſi rapide & ſi plein de Crocodiles, qu'il lui avoit été impoſſible de le traverſer. Je les blâmai de s'en être revenus pour cet obſtacle qui ne devoit pas les arrêter, puiſqu'en coupant du bois ils pouvoient en former un radeau ſur lequel il n'auroit tenu qu'à eux de paſſer le fleuve. De peur de quelque nouvelle bêtiſe de leur part, je reſolus d'aller moi-même avec eux le jour ſuivant.

Le lendemain donc, aprés avoir laiſſé à un homme de la compagnie le ſoin de conduire ceux qui reſtoient, je les quitai en les avertiſſant que s'ils n'avoient pas de mes nouvelles dans huit jours, ils pourroient alors laiſſer les hardes & marcher ſur mes traces en cherchant fortune, pourvû qu'ils ne s'éloignaſſent pas de la côte. * Voici en quel équipage je partis : J'avois un haut de chauſſe de ſatin piqué plus ample que les Eſpagnols ne les portent d'ordinaire, une camiſole blanche garnie de dentelles d'or de Naples, avec les boutons & boutonnieres de même, & par deſſus une caſaque de velours gris de perle à manches pendantes, un chapeau de Caſtor blanc, deux piſtolets & deux baionnettes à ma ceinture, & cent piſtoles avec une montre dans ma bourſe. Outre cela je portois à la main mon épée &

* *Habillement des gens de qualité du Perou.*

un cordon en écharpe où pendoit la mire de mon harquebuze avec ſes charges de poudre & de plomb. Pour mon harquebuze, c'étoit un Matelot qui la portoit, & cette arme étoit la meilleure piece de tout l'équipage : car outre qu'elle étoit de défenſe, c'étoit ſur elle ſeule que la petite Caravane fondoit l'eſperance de ſubſtenter ſa vie. Les autres, outre leur épée qu'ils avoient au côté, portoient une hache, une corde, un coûteau, un petit fuſil à faire du feu avec ſa pierre, ſon fer, ſa méche & ſes allumettes.

Aprês deux heures d'un chemin ſablonneux & trés-penible, nous arrivâmes au bord d'un Fleuve que nous appellâmes le Fleuve des Crocodiles, quoiqu'à la verité il n'y en eut pas tant que le détachement l'avoit raporté, & pour le paſſer, nous convinmes d'aller ſur ſes bords en le remontant juſqu'au premier boſquet où nous puſſions trouver du bois propre à faire des radeaux. Nous en trouvâmes à deux lieuës plus loin ; nous en primes ſur nos épaules autant qu'il nous en falloit, puis nous décendîmes le Fleuve par où nous étions venus, juſqu'au lieu que nous avions quitté ; car nous ne voulions pas nous éloigner de la côte ; eſperant, ſuivant l'opinion du Pilote, gagner le port de la Caldera. Aiant fabriqué un radeau le mieux qu'il nous fut poſſible avec nos haches, nôtre bois & nos cordes, nous nous hazardâmes à nous abandonner deſſus au courant du Fleuve qui étoit trés-rapide. On y avoit fait une eſpece de bancs de joncs pour moi qui y entrai le premier, aprés avoir pris mon harquebuze des mains

de celui qui la portoit. Le Pilote ſe mit à l'un des bouts, & un vigoureux Matelot de l'autre, avec chacun une longue perche & deux rames pour le conduire. Comme nous n'y pouvions tous entrer ſans l'enfoncer ſous l'eau par nôtre peſanteur, nous nous partageâmes; une partie reſta ſur le bord du Fleuve, & l'on attacha ſeulement au radeau une longue corde, afin que ceux qui demeureroient, le puſſent retirer lorſque les premiers ſeroient paſſez. Cela étant fait, nous reprîmes les cordes dont nous jugeâmes pouvoir encore avoir beſoin, & je fis jetter à l'eau les bois du radeau pour ôter à la compagnie toute eſperance de retourner ſur ſes pas juſqu'à ce que nous euſſions trouvé quelque habitation, & reconnu ſi nous étions en terre ferme ou dans une Iſle. Nous marchâmes encore environ ſix lieuës, au bout deſquelles nous paſſâmes un autre Fleuve de la même maniere que le precedent; & comme le Soleil ſe couchoit, nous arrivâmes à une plage aſſez étenduë où nous fîmes alte tous bien fatiguez; mais moi particulierement, parce qu'aiant paſſé par des endroits fort humides & marécageux, mes ſouliers s'étoient mouillez de telle ſorte, que le cuir s'en étoit étendu; d'ailleurs le ſable y entrant de tous côtez m'incommodoit beaucoup. Mes ſouliers me cauſant donc plus d'embaras qu'ils ne m'étoient commodes, je les quittai. Comme nous cherchions de l'œil un terrein plus élevé que les autres pour nous y repoſer & y paſſer la nuit, nous entendimes quelque bruit près d'un vieux arbre ſec dont le tronc étoit creux de caducité. Nous en étant approchez

pour en découvrir la cauſe, nous en fîmes ſortir une eſpece de gros Lezard que les habitans du Païs nomment Yguana. C'eſt bien le plus laid animal que la nature ait formé : mais en recompenſe, la chair en eſt fort délicate. Elle approche fort du goût d'une Poularde. Le Pilote le frapa de ſa hache & le fendit en deux. Nous avions bien beſoin de faire une ſi bonne rencontre pour reparer nos forces qu'une longue & penible marche, & le défaut de nourriture avoient déja preſque épuiſées. Il ne nous en fallut pas davantage pour nôtre ſouper & pour un bon ſouper ; car ce Lezard avoit trois quarts d'aune de long. L'ayant fait rôtir ſur les charbons, nous le mangeâmes, & après ce repas, nous nous endormîmes. Nous nous remîmes en chemin au point du jour. Sur les dix heures, il nous fallut monter une montagne fort penible, & percer enſuite un bois des plus épais rempli d'épines & de ronces, afin d'éviter un Cap qui nous auroit obligé de faire un grand détour. Ce fut là que j'eus beaucoup à ſouffrir. A force de marcher j'avois uſé la ſemelle de mes bas, & mes pieds nuds n'étant pas accoûtumez à un chemin ſi rude, furent en peu de tems pleins d'eſtafilades & d'écorchures. Ce fut encore pis, lorſqu'au ſortir de ce bois nous eûmes gagné le bord de la Mer ; le ſable de la plage échauffé par l'ardeur du Soleil, me fit venir ſous la plante des pieds des ampoules auſſi groſſes que des œufs de pigeon ; & ces ampoules venant à ſe crever, & le ſable y entrant juſqu'à la chair vive, y cauſoit une cuiſſon douloureuſe. Le mal que j'en ſouffrois fit pitié à tous mes compagnons, qui m'obligerent à

m'arrêter ſous une feuillée qu'ils firent ſur le bord d'un ruiſſeau, & ſous laquelle nous nous mîmes à couvert; car le Soleil étoit bien ardent. Pendant qu'une partie s'y repoſoit, l'autre alla dénicher aſſez près de là dans les creux des rochers que la Mer batoit, un grand nombre d'une eſpece de limaçons de Mer que les gens du païs appellent Burgados, & dont ils mangent aſſez communément. Il ne fut plus queſtion que de les faire cuire. Nous aurions fort ſouhaité de les manger bouillis, mais nous n'avions pas de vaiſſeau où nous les puſſions mettre, & il fallut nous contenter de les faire rôtir ſur les charbons. Nous en mangeames avec appetit, & aprés le dîner, la neceſſité d'avancer chemin nous obligea de nous remettre en marche. Je m'y diſpoſai malgré mes ampoules; on m'envelopa les pieds le mieux qu'il fut poſſible de linges déchirez & de vieux haillons, & l'on me fit une eſpece de chauſſure comme on en voit aux pauvres Mandians. Cela me mena juſqu'au coucher du Soleil que nous arrivâmes ſur les bords d'un Etang, où nous fûmes harcelez par une ſi grande quantité de couſins, que quelque lâs que nous nous ſentiſſions, nous n'y pûmes tenir, & que nous fûmes obligez, pour les fuïr, de marcher juſqu'à dix heures de la nuit. Nous la paſſâmes avec beaucoup d'inquiétude & d'autant plus de crainte de nous voir aſſaillir par une troupe d'Indiens Sauvages, que nous avions apperçû une lumiere à travers les arbres d'un Bois voiſin; mais nous n'en eûmes que la peur.

Le lendemain continuant nôtre route,

nous rencontrâmes un ruiſſeau aux bords duquel nous trouvâmes du feu allumé & un grand nombre de coquilles de platanes autour ; ce qui nous fit croire d'abord qu'il devoit y avoir là auprès quelques-uns des arbres qui portent ce fruit ; mais nous en cherchâmes vainement aux environs, d'où nous conjecturâmes que les perſonnes qui en avoient mangé en cet endroit, les y avoient aporté d'ailleurs. Sur le midi, nous arrivâmes à un grand Fleuve tout bordé de grands arbres de haute futaie qui formoient un fort bel ombrage. Comme la faim nous preſſoit, nous y jettâmes l'hameçon & pêchâmes trois poiſſons d'une raiſonnable grandeur que nous fîmes rôtir. Nous paſſâmes ce Fleuve ſur un radeau à la maniere ordinaire, & pourſuivîmes nôtre chemin juſqu'à un autre plus grand encore, aux bords duquel nous paſſâmes la nuit & dormîmes ; un d'entre nous faiſant la ſentinelle pour n'être pas ſurpris des Indiens. Le jour venu, nous vîmes autour de nous un grand nombre de Palmiers, dont nous coupâmes quelques bourgeons pour en manger le cœur qui eſt tendre, mais inſipide & fade, & approchant du goût de la cire de bougie. Un peu plus loin nous trouvâmes une eſpece de fruit de la couleur de la mûre & de la groſſeur d'un abricot. Les habitans le nomment Icacos. Il eſt aigre-doux, & du reſte d'un goût trés-agréable. Nous nous en accommodâmes mieux que des bourgeons de Palmier. Nous regagnâmes enſuite le bord de la Mer, aprés avoir traverſé un Bois & une Montagne. Nous aperçûmes ſur la plage un grand nombre de Crabes ou

Ecreviſſes de Mer. Nous fîmes d'abord nôtre compte d'en faire un bon repas ; mais nous comptions ſans nôtre hôte ; & les gaillards avec leurs pattes crochuës étoient ſi bons coureurs, que les plus alertes de nos gens les pourſuivirent plus d'une demie heure ſans en pouvoir atraper que quatre. Mais en récompenſe aiant remarqué un grand nombre de Pape-gais ſur quelques arbres voiſins, j'eus recours à mon harquebuze qui juſqu'alors nous avoit été inutile; & j'en tuai ſix qui nous furent d'une grande reſſource. C'eſt un eſpece de Perroquet, dont la chair, quoique dure & noire, ne laiſſe pas d'être délicate ; & quand ils ſont jeunes & par conſequent plus tendres, c'eſt un manger de Roi. Nous nous remîmes en chemin & allâmes paſſer la nuit près d'un Cap où nous trouvâmes en abondance de ces fruits que j'ai nommé Icacos. Nous mangeâmes crus les plus meurs, & fîmes rôtir les autres.

A la pointe du jour, nous commençâmes nôtre cinquiéme journée. Nous paſſâmes deux rivieres ſur des radeaux ſans avoir rencontré aucune choſe à manger, juſqu'à ſix heures du ſoir que je tuai un Pan. Il étoit venu ſe poſer pour ſon malheur ſur le haut d'un arbre, au pied duquel je m'étois aſſis pour me repoſer. Nous en fîmes un regal & le mangeâmes comme le mets le plus friand que nous euſſions eu juſqu'alors. Le lendemain nous arrivâmes ſur le midi à une cabane deſerte où nous trouvâmes une grande quantité de platanes meurs. Nous en mangeâmes la moitié, & nous nous chargeâmes de l'autre en cas de beſoin, non ſans crainte

d'être ſurpris en cet exercice ou pourſuivis après le coup par le Maître de la cabane & toute ſa ſequelle. Mais nous fûmes aſſez heureux pour ne voir perſonne. Nous continuâmes de marcher juſqu'à la nuit que nous paſſâmes au bord d'un Fleuve, après avoir fait nôtre ſouper des platanes que nous avions volez. Quoique nous en euſſions mangé beaucoup durant le jour, & que ce ſoit un aliment fort pernicieux à cauſe de ſon exceſſive froideur, aucun de nous n'en fut incommodé.

Le jour ſuivant, quatre perſonnes de nôtre compagnie allerent à deux lieuës de là ſur une montagne y chercher du bois à radeau pour paſſer le Fleuve, & me laiſſerent accompagné d'un ſeul homme. Je ne pouvois preſque plus me tenir ſur mes piez. Il fallut pourtant me lever un moment après leur départ, & l'occaſion le meritoit bien, puiſque c'étoit pour tirer ſur une bande de Ramiers qui vinrent ſe percher ſur un arbre à cinquante pas de moi. Je me traînai preſque à quatre pattes juſques ſous l'arbre avec autant de laſſitude que de crainte de les effaroucher. Le Ciel benit ma peine, car j'en tuai dix-huit d'un ſeul coup avec de la cendre de plomb; de ſorte que mes camarades à leur retour trouverent un banquet à quoi ils ne s'atendoient pas. La joie qu'ils en eurent, étoit ſi grande, qu'ils ne s'apercevoient preſque point que le vin leur manquoit pour faire chere entiere. Les dates qu'ils avoient apportées du bois ſervirent de pain. Après un ſi bon repas, nous recommençâmes à marcher. Je repris courage & ſuivis les autres autant que mes forces me

le

le purent permettre ; mais au bout de deux heures de chemin, ne pouvant plus me tenir ſur mes piez malades, je priai mes compagnons de continuer leur voiage ſans moi, & de me laiſſer en cet endroit, en leur repreſentant qu'il n'étoit pas juſte que pour l'interêt d'un ſeul les autres s'expoſaſſent à ſe perdre : que je les ſuivrois le mieux que je pourrois auſſi-tôt que mes piez ſeroient gueris : que s'ils rencontroient quelques habitations d'Eſpagnols, je les conjurois de me revenir trouver ; mais que ſi le païs étoit deſert, ils priſſent le parti qu'ils jugeroient le meilleur ; & que ſur toute choſe je leur recommandois de demeurer toûjours bien unis. Il n'eſt pas concevable combien cette petite troupe parut touchée de ces paroles. Ils ne purent retenir leurs larmes, & ils s'oppoſerent tous à la réſolution que je témoignois vouloir prendre. Ils me jurerent qu'ils ne m'abandonneroient point, dûſſent-ils mettre leur vie en peril, & ils s'offrirent à me porter ſur leurs épaules. J'en rejettai la propoſition, comme une choſe trop penible & qui les retarderoit trop, ajoûtant que le tems leur étoit cher, & qu'ils devoient pourſuivre avec diligence leur deſſein, qui étoit de ſe rendre au Port de la Caldera. Mais quelque choſe que je leur pûs dire, ils n'en voulurent point démordre, & je fus obligé de me laiſſer porter. Ce qu'ils firent tous, en ſe relaiant l'un l'autre ſucceſſivement, juſqu'à ſept heures du ſoir. Alors ils s'arrêterent autant pour ſe repoſer que pour manger, car ils avoient beſoin de ces deux choſes & encore plus de ſe rafraîchir. Pour ſubvenir à l'une de ces neceſſitez,

ayant trouvé par bonheur de ces mêmes limaçons de roche que j'ai appellez Burgados, nous les fîmes rôtir sur les charbons, mais ce n'étoit pas contentement; car la fatigue du chemin & l'ardeur extrême du Soleil que nous avions soufferte pendant toute la journée, nous avoit furieusement alterez; nous avions le gozier tout enflammé, & nous manquions d'eau douce pour éteindre un si grand feu; heureusement ayant poussé nôtre marche une lieuë plus avant, nous rencontrâmes un des plus délicieux Fleuves qu'on puisse voir. Le rivage en étoit bordé de part & d'autre de hauts Platanes tout chargez de fruits & dont les branches se croisant au dessus de l'eau, formoient tant que la vûë se pouvoit étendre, une espece d'allée en berceau la plus agréable du monde. Nous rendîmes graces à Dieu d'une si bonne rencontre; nous apaisâmes nôtre soif avec avidité, & nôtre joie fut encore augmentée, lors que le Pilote, aprés s'être orienté, nous dit: qu'il reconnoissoit le lieu, & que cette belle riviere que nous admirons, étoit celle de S. Antoine. Il nous assûra de plus qu'à quatre lieuës de là étoit une riche Ferme abondante en troupeaux & qui appartenoit à Alonse Macotela, Bourgeois de la Ville d'Esparza, dans la Province de Costa-rica. Un homme de la compagnie en fut si transporté, qu'il tira ses tablettes pour marquer une si heureuse journée. Le fruit de ces grands arbres, dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer le beau feuillage, nous servit de souper ce soir là; & pour le diversifier, nous en mangeâmes de crus, de rôtis, & de cuits sous la

cendre. Nous paſſâmes enſuite le fleuve ſur un radeau, & la nuit étant venuë, nous nous endormîmes avec plus de tranquillité que les nuits precedentes.

Le lendemain, trois de nos hommes furent détachez pour aller à la Ferme de Macotela, & moi je reſtai avec les deux autres tout ce jour là & le ſuivant, nous nourriſſant d'Ecreviſſes que nous pêchions dans la Riviere. J'avois pour compagnons le Marchand Genois, dont j'ai parlé; & un Religieux de la Merci. Ce dernier, pendant que nous dormions l'autre & moi, la nuit du ſecond jour, étoit chargé de faire la garde, afin de nous précautionner contre les ſurpriſes; mais la ſentinelle, plus accoûtumé aux fonctions clauſtrales qu'aux militaires, s'endormit auſſi-bien que nous, juſqu'à ce qu'environ ſur les onze heures je me reveillai en ſurſaut au bruit d'une voix qui me ſembloit avoir prononcé mon nom. J'appellai la ſentinelle pour m'en éclaicir; mais la ſentinelle ne répondant non plus qu'une ſouche, je me levai ſur mon ſéant, & en même tems je m'entendis appeller diſtinctement, quoique d'aſſez loin. Je réveillai le Marchand Genois & le Religieux, & un moment aprés nous vîmes paroître ſur la riviere un grand radeau ſur lequel il y avoit plus de vingt perſonnes. Ils étoient conduits par Don Domingo de Chavarria, Navarrois, Curé de la Ville d'Eſparza. Nos trois hommes, qui s'étoient détachez pour aller à la Ferme de Macotela, l'y avoient rencontré & luy avoient dit dans quel état nous étions ſur le bord du Fleuve de S. Antoine, où nous attendions leur retour; &

le bon Curé, pouſſé par un mouvement de chatité, venoit au-devant de nous avec des rafraîchiſſemens pour rétablir nos forces perduës. Il s'étoit fait enſeigner l'endroit où nous pouvions êtte, & il étoit parti ſur le champ avec tous ſes domeſtiques, quelques-uns de ſes amis & toutes les proviſions qu'il avoit pû ramaſſer. Aiant ſû qui il étoit & le deſſein qui l'amenoit, je courus l'embraſſet dès qu'il fut à terte, en lui faiſant force complimens, que la joie où j'étois rendoit trés-ſinceres. Celle du Marchand & du Religieux de ſe voir affranchis du peril de la faim & de la ſurptiſe des Sauvages Indiens, n'étoit pas moindre que la mienne, & Don Domingo & ſa compagnie n'en avoient pas moins que nous de nous avoit rencontrez. Ainſi tout le monde étoit content; mais comme il étoit heure induë, pour tenir plus long-tems convetſation en cet endroit, nous paſſâmes tous la riviere ſur le radeau; & lors que nous fûmes de l'autre côté, chacun monta à cheval, hors moi, qui, pour le ſoulagement de mes piez & de mes autres membres fatiguez, fus juché dans un de ces lits penſiles ou ſuſpendus qui ſont ſi fort en uſage dans tous ces Païs Occidentaux. Six Indiens de relais, gens des plus robuſtes, me portoient alternativement à deux ſur leurs épaules, mieux que n'auroient pû faire les meilleurs Mulets du Païs. Nous arrivâmes en cet équipage un peu avant le jour à la Ferme de Macotela, où nous nous reposâmes quelque tems. Enſuite nous étant remis en chemin, nous nous rendîmes à Eſparza, Ville trés-petite. Il n'y a qu'une ſeule Paroiſſe &

deux Convents, l'un de Religieux de S. François, & l'autre de l'inſtitution du Bienheureux Jean de Dieu. Je fus porté à la maiſon de Don Domingo de Chavarria, où je trouvai nos trois compagnons qui avoient pris les devans.

Nôtre premier ſoin fut d'envoier un Courier à Cartage, Capitale de la Province de Coſta-rica, pour donner avis de mon arrivée à Eſparza, à D. Juan de Salinas, Gouverneur & Capitaine Général de cette Province, & Chevalier de l'Ordre de Calatrava. Je le connoiſſois pour l'avoir vû à Lima, où j'avois contracté avec lui une amitié particuliere. Le Courier fit tant de diligence, que vingt-quatre heures aprés ſon départ je vis entrer D. Juan dans ma chambre. Aprés les premiers complimens, je lui racontai ce qui nous étoit arrivé, & ce Gouverneur, à ma priere, fit partir une Fregate pour aller querir mes pauvres compagnons de naufrage, qui ſe devoient laſſer d'attendre ſi long-tems. Sur les informations qu'on donna à ceux qui la conduiſoient, de la hauteur & du lieu où ils devoient les trouver, ils s'y tranſporterent; mais ils revinrent deux jours aprés, raportant qu'ils n'avoient rencontré perſonne. On ſe perſuada qu'ils n'avoient pas fait aſſez d'attention aux ſignes qu'on leur avoit marquez pour reconnoître le lieu; c'eſt pourquoi Don Juan de Salinas y envoia un autre Bâtiment, avec ordre à l'équipage de décendre à terre & de faire leur poſſible pour raporter des nouvelles certaines de mes camarades. Ces ſeconds y étant arrivez décendirent ſur la plage, & n'y voiant rien, le Capitaine détacha les

plus alertes de ſes Matelots, pour aller en quête aux environs. Ils firent un circuit de plus de deux lieuës ſans rien rencontrer; & voiant qu'ils y perdoient leurs peines, ils retournerent faire leur raport. Comme ils étoient prêts à remonter dans leur barque, l'un d'entr'eux aperçut ſur la greve un grand amas de feuilles, qui paroiſſoit n'avoir pas été mis là ſans deſſein; il s'aviſa de les aller ranger à droite & à gauche avec le pied, & trouvant deſſous des hardes, de la ferraille, des coffres, des balots, cette découverte le ſurprit; ſes camarades & lui ne pouvoient comprendre pourquoi on les avoit ainſi abandonnez: & ne ſachant rien de meilleur à faire, ils les embarquerent dans leur Vaiſſeau, & vinrent rendre compte de leur commiſſion. Chacun crut à Eſparza, & moi à la fin comme les autres, que nos camarades avoient été ſurpris par les Sauvages qui les avoient menez à leurs habitations; & je deſeſperois de les revoir jamais. Quatre jours aprés, le Gouverneur mangeant avec moi chez le Curé, il arriva à la porte du logis un Cavalier qui couroit à toute bride, & qui raporta plein d'effroi, qu'il avoit vû marcher entre le Bois & la Mer une puiſſante armée d'Anglois. On le fit entrer ſur le champ dans la maiſon du Curé, & il nous aſſûra la même choſe. Sa fraieur perſuadant encore plus que ſes paroles, chacun auſſi-tôt ſe leva; on courut ſonner l'alarme par tout avec aſſez de chagrin; car tout ce qu'il y avoit de gens dans la Ville étoient trop mal armez pour faire une vigoureuſe reſiſtance, & encore moins bien diſciplinez. Le Gouverneur monta à

cheval, & tout incommodé que j'étois je le ſuivis pour lui aider à ranger ſes gens. Le bruit, le tumulte, le deſordre croiſſoit à chaque inſtant. Il venoit des gens de tous côtez qui diſoient que l'ennemi s'aprochoit. D. Juan & moi ſortimes de la Ville, pour nous en éclaircir par nous-mêmes; & à peine eûmes-nous fait cinquante pas dans la campagne, que nous vîmes aprocher, en un équipage fort délabré, nôtre petite troupe qui compoſoit elle ſeule cette formidable armée, dont on nous avoit menacez. La crainte qu'ils ont en ces quartiers-là d'être aſſaillis par les Flibuſtiers des Iſles, qui ſont gens à tout entreprendre pour piller, les trouble ſi fort, qu'ils ſe repreſentent des fantômes, & leur fit prendre en cette rencontre cinquante hommes bien fatiguez & tous deſarmez pour une puiſſante armée d'ennemis. Je ris beaucoup de cette terreur panique, lorſque j'en eus reconnu la cauſe, & j'eus une joie extrême de voir mes compagnons échapez du peril que j'avois craint pour eux. Je les queſtionnai ſur leur avanture, & ils me répondirent: qu'aiant attendu trois jours plus que le tems marqué, ils avoient cherché fortune, ſuivant mon conſeil, & marché ſur mes traces le long de la côte.

Je demeurai prés d'un mois à Eſparza, d'où je ſortis enſuite avec de bons guides, aprés avoir reçu tous les bons traitemens imaginables du charitable D. Domingo, & de D. Juan de Salinas des lettres de recommandation pour le Viceroi de la nouvelle Eſpagne, dont il étoit un peu parent. J'avois bien de l'impatience d'aller voir un

Roiaume ſi riche, ſi fertile & ſi étendu. Les Peuples en ſont à peu prés les mêmes que ceux du Perou, en ce qui concerne leurs coûtumes. Ils ont le même teint & la même forme de corps. Le climat en eſt preſque égal, quoique le Perou ſoit plus ſous la Ligne, & le terroir d'une pareille fertilité; avec cette difference, que la nouvelle Eſpagne n'eſt pas ſi remplie de Montagnes, & que les Habitans en ſont plus ſociables, à cauſe du grand commerce qu'ils ont avec les Eſpagnols naturels. Leur religion & leurs Loix politiques étoient peu differentes, & voici quelles ceremonies ils employoient anciennement, en l'un & l'autre de ces Roiaumes, pour l'inſtallation de leurs Rois. Ils les élevoient ſur une eſpece de brancard d'or, paré de plumes de diverſes couleurs, & de la forme à peu prés de ceux où l'on porte les Chaſſes & Reliques de nos Saints. Là, tous leurs Sujets accouroient en foule leur baiſer les piez, & leur offroient en hommage de l'or, de l'argent, des plumes, marchandiſes, étoffes, animaux, vifs ou morts, des fruits, des grains, &c. chacun ſelon ſes moiens: aprés quoi ils les obligeoient à jurer, qu'ils n'oprimeroient jamais leurs Peuples, mais qu'ils leur adminiſtreroient la juſtice avec zéle & integrité; qu'ils ſeroient courageux dans la guerre; qu'ils obligeroient le Soleil à leur continuer ſon cours & ſa lumiere, qu'ils forceroient les nuées à pleuvoir dans leurs beſoins, la Terre à fructifier, les Fontaines & les Rivieres à faire couler leurs eaux, les Animaux à ſe multiplier par la generation; & en cela ceux du Perou étoient

encore plus ſuperſtitieux que les Mexicains, puiſque les Incas, leurs Rois, avoient conſacré un Temple au Soleil dans l'Iſle du Lac de Titikaca. Ces deux riches Roiaumes differoient ou different en cinq choſes remarquables: La premiere, c'eſt que quoique la nouvelle Eſpagne produiſe, dans les entrailles de ſes Montagnes, tous les mêmes métaux que le Perou, il ne s'en tire point de vif-argent comme en l'autre, & il falloit qu'on y en apportât d'Eſpagne ou d'Allemagne, pour qu'on pût travailler à ſes Mines. La ſeconde difference, c'eſt que dans le Mexique les Rois ſe faiſoient par élection, qu'au contraire dans le Perou ils parvenoient au Trône par droit de ſucceſſion. La troiſiéme, c'eſt que leurs langues avoient ſi peu de reſſemblance entr'elles, tant la generale que les particulieres, qu'il ne s'y rencontroit pas un ſeul terme qui eût du rapport avec un autre. La quatriéme eſt, qu'au Mexique leurs Chroniques, Traditions & Antiquitez ſe conſervent & ſe manifeſtent par des Peintures, & dans le Perou par des Quipos. Enfin la derniere, c'eſt que le Vin, dont ils font uſage au Perou & qu'ils appellent Chicha, ſe tire du Maïz qui eſt une eſpece de bled ſemblable à celui de Turquie; & dans la nouvelle Eſpagne ils le nomment Pulque, & le tirent d'un Arbre, nommé Maguey.

Le terme de Coſta-rica, qui ſignifie en Eſpagnol, Côte riche, ſembleroit donner une grande idée de la Province qui porte ce nom; mais la verité eſt qu'il lui a été donné par ironie, parce que c'eſt un terroir pauvre & peu fertile, quoi qu'a-

bondant en gros & menu Bétail. Elle eſt du Dioceſe de Nicaragua; ſa Capitale eſt Cartage; elle a ſur la Mer du Sud le Port de la Caldera, & elle en a d'autres ſur celle du Nord. C'eſt un Gouvernement & une Capitainerie Genérale, à cauſe que par ſa ſituation elle eſt expoſée aux inſultes des Flibuſtiers des Iſles.

La Province de Nicaragua la ſuit; c'eſt un Evêché & un Gouvernement. La terre en eſt fertile, l'air trés-ſain, & le païſage le plus agréable du monde, parce qu'il offre à la vûë des plaines, des ruiſſeaux, des Boſquets, dont les arbres s'élevent dans les nüës, & il s'y en trouve d'une ſi prodigieuſe groſſeur, que douze hommes ſe tenant par la main les peuvent à peine embraſſer. Il y a dans cette Province un grand nombre de Villages, de Bourgs & de Villes, dont les principales ſont: Leon, Grenade, Segovie & Nicaragua. A cinq milles de cette derniere eſt une trés-belle Iſle ſur le Lac dont j'ai parlé; elle eſt fertile en Cacao, Ouarte, Teinture d'écarlatte & en Fruits d'un goût délicieux. Ses Ports ſur la Mer du Sud, ſont ceux de Nicoya, de Realexo & de Maſoya; & cette celébre Habitation des Indiens du païs, qu'on appelle le Vieux Bourg, eſt ſi grande & ſi peuplée, qu'on y compte vingt mille perſonnes, & l'on y voit dans le Convent des Religieux de S. François, une Image de Nôtre-Dame, qui, par ſes Miracles frequens & averez, le rend encore plus célebre que le nombre de ſes habitans. Dans toute cette Province on y recueille en abondance du ſucre, de la teinture d'écarlatte, gomme, poix raiſine, du

goudron, du bois pour les Navires, du chanvre, du lin, & du meilleur Cacao de toutes les Indes; mais il ne sort gueres du Païs à cause que ce fruit est le principal ingredient qui entre dans la composition du Chocolat, dont ils y font un usage excessif. C'est entre les rochers de ses côtes qu'on pêche ce petit poisson à écaille si renommé, qui travaille la pourpre dont on teint une si grande quantité de toiles de soie, de coton & de fil; & cette teinture ne perd jamais sa couleur, quoique vous la laviez dans la lessive la plus forte.

Aprés la Province de Nicaragua, est celle de Tegusigalpa, où il y a de riches mines d'argent: Honduras vient ensuite; c'est un Evêché, un Gouvernement & une Capitainerie Generale. Cette Province est située entre Nicaragua & le Yucatan. C'est un terroir fertile & pourvû de toutes les choses nécessaires pour la vie; & sur tout de miel & de cire; son Port le plus considerable est Truxillo, sur la Mer du Nord. Vous trouvez aprés cela trois Gouvernemens, qui sont: San Salvador ou Saint Sauveur, la Trinité, & Saint Antoine de Suchitepeques, lieux trés-abondans en Cacao, Cochenille, Pastel, Graine d'écarlatte & en Coton.

L'on arrive ensuite dans l'Audience de Guatimala; c'est un Gouvernement & une Capitainerie Generale fort considerable, car elle est sans aucune dépendance du Vicetoi de la nouvelle Espagne. Ce Gouvernement en a sous lui quatre autres, qui sont ou autant de Provinces. La Capitale en est S. Jaques, Ville située dans la vallée de

Panchoi, entre deux Montagnes, appellées dans le Païs Volcanés, dont l'une jette de l'eau, & l'autre du feu. La premiere ſe nomme Almolonca; elle a quatre lieuës de hauteur & dix-huit de tour. La Ville de S. Jaques avoit nom autrefois, Zacualpa, & eſt appellée préſentement la Vieille Ville, c'eſt un ſéjour délicieux; elle abonde en toute ſorte de fruits; mais elle eſt ſujette à des tremblemens à cauſe de la proximité des deux Volcans, dont je viens de parler. Il y a Audience, Evêché, Univerſité, & tous les autres Tribunaux qui ſont établis dans les Capitales des plus grands Roiaumes. Elle a ſix Convens de Religieux Mandians, & trois de Religieuſes. Peu de Villes ſont plus peuplées, les Habitans y ſont trés-polis, & ſur tout la Nobleſſe, qui y eſt fort nombreuſe, s'y diſtingue avec beaucoup d'éclat. Ils y ſont des plus experts en fait de courſes de Taureaux, & trés-excellens hommes de cheval, quoi qu'ils portent preſque tous les jambes à la genette.

De là on vient à Chiapa: C'eſt une Prevôté Roiale, qu'on appelle dans le Païs Alcadia mayor. On y voit les mêmes fruits qu'à S. Jaques de Guatimala & en quantité; ſa Ville Capitale eſt Chiapa, Ville Roiale, c'eſt-à-dire, où il y a des Tribunaux Roiaux; en quoi elle differe de Chiapa des Indiens, où il n'y en a point, quoiqu'elle ſoit trés-grande. Cette derniere eſt à dix lieuës de celle des Eſpagnols, & eſt ſituée ſur un fleuve navigable, aux bords duquel ſe rencontre des Couleuvres de trente-deux pieds de longueur, comme celles de Portobelo.

A côté de la Province de Chiapa vers la Mer du Nord, eſt celle de Tabaſco, qui eſt de la même fertilité que les autres, qui raporte les mêmes fruits & où les mêmes denrées ſe debitent; mais ſon Port, pour être trop bon, lui devient dangereux, parce qu'en toute ſaiſon il offre un ſûr abord aux ennemis de la Nation.

Plus avant eſt le Yucatan, Evêché, Gouvernement, & Capitainerie Generale; Merida en eſt la Capitale. Cette Province eſt moins connuë par ce nom, que celui de Campêche, Port dangereux à la verité, & ſi rempli de bancs & d'écuils, qu'on eſt obligé de mouiller à quatre lieuës avant en Mer, mais fameux par ſon bois qui eſt ſi néceſſaire aux belles teintures. Le Yucatan eſt des plus abondans en cire, coton, paſtel, & autres marchandiſes, dont on fait trafic par toute l'Amerique. Tabaſco & le Yucatan ſont, comme je l'ai dit, à côté de Chiapa; mais en droite ligne, aprés cette derniere Province, eſt celle de Teguantepeque, fertile en fruits & en graine d'écarlatte: les Indiens qui l'habitent, y ſont ſi peu faits à l'obéïſſance, & ſi ſeditieux, qu'en l'année 1657. le Lundi de la Semaine Sainte, ils tuerent, à coups de pierre & de bâtons, Don Juan de Avellano, Gentilhomme du Duc d'Alburquerque, & Grand Prévôt de cette Province, avec deux de ſes valets: enſuite ils allerent à la Maiſon de Ville où D. Juan logeoit, & qui étoit une des plus belles du Roiaume; ils y mirent le feu & la brûlerent entierement avec plus de quarante mille écus de meubles & de marchandiſes.

Mexapa ſuit Teguantepeque, puis Xicayan & la Ville haute, qui ſont les plus riches de la nouvelle Eſpagne, par l'abondance des graines d'écarlatte, de cochenille, & des toiles de coton qui s'y debitent. Aprés elles, on trouve Guaxaca, Evêché & Prevôté Roiale, dont la Capitale nommée Antequera, ou Guaxaca, du nom de la Province, eſt une grande Ville de commerce & qui abonde en toutes choſes. C'eſt là que ſe fait le meilleur Chocolat de toutes les Indes, auſſi-bien que l'excellente poudre de Polville, la plus exquiſe de toutes les odeurs. Elle eſt tellement eſtimée & ſi chere, que la livre en coûte autant que ſix de Chocolat. Il s'en debite une grande quantité dans toutes les Provinces du Mexique, & il en paſſe beaucoup au Perou, & même en Eſpagne. Mais ce qui eſt aſſez particulier, c'eſt qu'il n'y a que les Religieuſes de Sainte Catherine, établies dans Antequera, qui en ſachent la compoſition. Les Religieuſes du Convent de la Conception, ni celles des autres Monaſteres de la Ville n'ont jamais pû y parvenir.

De Guaxaca on entre dans le Theguacan, où l'on rencontre Tepeaca, Tlaxcala, Atriſco, & quelques autres Villes, toutes grandes & bien peuplées, & aux environs deſquelles on fouille des mines d'argent. La Puebla de los Angelei vient enſuite; c'eſt un Evêché de ſoixante dix mille écus & la plus grande Ville de toute la nouvelle Eſpagne aprés Mexique; elle eſt à cinq lieuës de Tlaxcala, ſa Metropole, qui eſt une agréable Ville pour le ſéjour, mais pas ſi grande, ni à beaucoup prés ſi riche que ſa

ſuffragante. Il y a dans la Puebla un nombre conſiderable de ſuperbes Egliſes & d'autres Edifices bâtis de pierre de taille; mais la Cathedrale eſt le plus beau de tous. On y voit auſſi des Manufactures établies de toute ſorte de draps fins & d'étoffes de laine, de ſoie & d'or ſemblables à celles d'Europe. C'eſt là que ſe travaillent les meilleures armes de toute l'Amerique. A vingt lieuës de cette grande & celébre Ville, en tirant au Noroueſt, eſt Mexique, la merveille des Indes; mais je n'en ferai la deſcription qu'aprés avoir parlé des autres.

A côté de la Puebla, à quatre-vingt lieuës, ſur la Mer du Nord, eſt ſituée La vera Cruz, Port celébre, où l'on vient aborder d'Europe pour entrer dans la nouvelle Eſpagne, & à quatre-vingt lieuës de l'autre côté, ſur la Mer du Sud, eſt Acapulco. A huit lieuës de cette derniere eſt une autre Ville, nommée Paſcaro, où l'on voit des Orgues de bois qui furent faites par un Indien adroit & induſtrieux, & qui reſonnent auſſi harmonieuſement que les meilleurs Orgues d'Europe. Tout le monde les va voir par curioſité.

En ſuivant le chemin vers le Couchant, on arrive au Mechoacan, dont la Capitale eſt Vailladolid. C'eſt un riche Evêché & une grande Prevôté. Le terroir en eſt fertile, & il s'y rencontre des mines d'argent & de cuivre. Aprés Mechoacan, eſt Xaliſco, Evêché & Préſidence. On y voit de Pareilles mines & les mêmes choſes; la Capitale en eſt Guadalaxara. Au-delà eſt Sacatecas, Gouvernement fecond en riches mines d'argent autant qu'aucun autre de la

nouvelle Eſpagne. Je vais raporter un fait qui donnera une idee juſte de ſa richeſſe : En l'année 1661. Il y avoit dans Sacatecas un Cavalier, nommé Barthelemi de Lagunas, lequel, pour avoir fait la découverte de certaines mines, qu'il apella Las benitillas, s'étoit tellement enrichi, qu'au lieu qu'il ne ſubſiſtoit auparavant que de ce qu'il pouvoit grapiller dans les maiſons du jeu, à force de faire le complaiſant & l'officieux auprés de ceux que la fortune du dé & des cartes favoriſoit: Il commença par donner plus de quinze cens mille écus de préſent à ceux qui l'avoient aſſiſté dans ſa neceſſité. Enſuite il acheta la maiſon, ſous le porche de laquelle, avec la permiſſion ſpeciale du Portier, il avoit coûtume de paſſer les nuits envelopé de ſon ſeul manteau. Il la fit même rebâtir de pierres de taille, mêlée avec la brique, en quoi il dépenſa deux cens mille écus. Il n'en demeura pas là: il fit bâtir à ſes dépens l'Egliſe de S. Dominique, à qui il avoit une ſinguliere devotion, & cette œuvre de pieté lui coûta encore autant. J'ai oüi dire à Don Joſeph de Sanabria, Gentilhomme du Perou, qu'étant à Sacatecas dans la maiſon du Grand Prevôt de la Ville, nommé Don Juan Hurtado de Mendoza de l'Ordre de S. Jaques, ce Barthelemi de Lagunas lui vint un jour rendre viſite, & qu'aiant extrêmement loué un Chapeau de Vigogne, qu'on avoit envoié du Perou à Don Joſeph, celui-ci le lui offrit. L'autre l'accepta avec force remercimens, lui diſant: qu'il lui en rendroit deux de caſtor en échange. Aprés la viſite, Don Joſeph lui envoia le Vigogne, avec deux fort beaux Pif-

tolets d'arçon richement & induſtrieuſement travaillez ; & le Mexicain, pour ne pas demeurer en reſte de generoſité, lui envoia une Aiguiere d'or, avec la Taſſe de même métail, ce qui pouvoit valloir mille Ducats, & outre cela deux Fontaines de vermeil doré du poids d'environ douze marcs, dans chacune deſquelles il y avoit cinq cens écus en patagons, & par-deſſus deux Chapeaux de Caſtor, comme il le lui avoit promis. C'eſt ainſi que les richeſſes mettent quelquefois en ſon jour le courage d'un homme genereux, qui peut-être ſans elles ſeroit reſté dans une honteuſe obſcurité. D. Joſeph de Sanabria lui demandant un jour par curioſité combien il avoit de revenu, le Mexicain lui répondit : qu'il n'étoit pas fort expert en fait de calcul ; mais que ſans compter les dépenſes extraordinaires de ſa maiſon & celles de dehors qui étoient plus grandes, ni deux cens écus qu'il donnoit d'aumône aux pauvres en menuë monnoye tous les Samedis, & deux cens autres à divers Convents de la Ville, il donnoit mille écus chaque ſemaine pour les journées des ouvriers qui travailloient à ſes mines, & mille autres à ſon Maiſtre d'Hôtel pour la dépenſe ordinaire de ſa maiſon.

Aprés Sacatecas, eſt la nouvelle Biſcaie. C'eſt un Evêché & une Capitainerie generale, dont la Capitale eſt Durango. Le Païs eſt pauvre, à cauſe de l'exceſſive abondance de bêtail & de grains qui donne occaſion à ſes habitans d'être oiſifs ; mais on y voit des mines d'argent ſituées dans un Canton, appellé El Parral, à Guancamé,

à Sonora, & dans d'autres endroits; on y trouve auſſi des mines d'or qu'on fouille à S. Jaques, à douze lieuës du Parral. Il y a encore des mines de plomb à Sainte Barbe.

A l'Occident de la nouvelle Biſcaie, ſont la Province de Cinaloa & l'Iſle de Californie, qui ne ſont ſéparées que par un bras de la Mer du Sud, & ſur la côte deſquelles on pêche des perles en abondance, mais peu groſſes. Ce ſont des Gouvernemens ſéparez; mais qui reconnoiſſent le même Evêque. Aprés ces mines, dont je viens de parler, on entre dans le nouveau Mexique, qui eſt éloigné de 500. lieuës de la Ville de Mexique. C'eſt un Evêché, Gouvernement & Capitainerie generale; la Capitale eſt Sainte Foi de la nouvelle Marato. Dans l'étenduë prodigieuſe que contient ce nouveau Roiaume, il y a dix-huit Provinces, dont voici les noms: Los, Piros, Xacona, Galiſtbeo, Theguas, Queris, Pecos, Hemex, Las Salinas, Thaxique, Thanos, Sugni, Cibola, Acoma, Moqui, & les ſept Villes, Picuries, Thoas, Marſos & Humanas. C'eſt un terroir froid & ſitué au trente-ſeptiéme degré & demi de Latitude Septentrionale, mais fertile & abondant, particulierement en toutes eſpeces de bétail, gros & petit, & en Coton, dont on y fait une infinité de toiles, de tapiſſeries, & même de tapis. Il eſt peuplé des Indiens, qui y reſterent de maladie & de laſſitude, lorſque le premier Mortegſuma ſortit de Theguajo, ſa patrie, pour aller conquerir le Roiaume du Mexique, & de cela ſont foi non-ſeulement les traditions du Païs, mais auſſi le nom de la Province, qu'ils

appellent Theguas, de celui de leur patrie, dont ils étoient ſortis en armes, & même la langue, que parlent encore à preſent ceux du Faux-bourg S. Michel de la Ville de Sainte-Foi, qui conſtamment étoit la naturelle de Mortegſuma, & qu'il rendit générale de ſon tems dans toute l'étenduë de ſon Empire. Ces peuples tranſplantez s'arrêterent & s'établirent ſur les bords du grand fleuve, qu'on appelle du Nord, ou autrement, Rio-bravo, à cauſe de l'abondance & de la rapidité de ſes eaux. Il eſt navigable, & a de largeur, dans les moindres endroits, une portée de mouſquet pour le moins, & quelquefois plus d'un quart de lieuë. Il s'y pêche de très-beaux poiſſons, comme des Truites, Congres, Aloſes, Dorades, & autres. Ce qu'il faut particulierement remarquer au ſujet de ce Fleuve, c'eſt que preſque toutes les cartes font venir ſa ſource d'un grand Lac; mais c'eſt une opinion fauſſe, puiſqu'il ne ſe trouve point d'Etang ni de Lac à plus de trois cens lieuës de lui; le lieu où il prend naiſſance eſt une des plus hautes montagnes & des plus innaceſſibles qui ſoient dans le nouveau monde, à ſix vingt lieuës au-delà du Bourg de Los Tahos, vers le Nord. On ne ſauroit monter à cheval cette Montagne, tant elle eſt eſcarpée; & de l'autre côte eſt le Teguajo, d'où ſortit, ainſi que je l'ai dit, le premier Mortegſuma, lorſqu'il entreprit la conquête du Mexique. Il décend un grand nombre de Ruiſſeaux des Montagnes circonvoiſines. Ces Ruiſſeaux joints à la fonte des neiges, quelques lieuës avant que d'arriver au Bourg de Los Tahos, forment tous enſemble ce

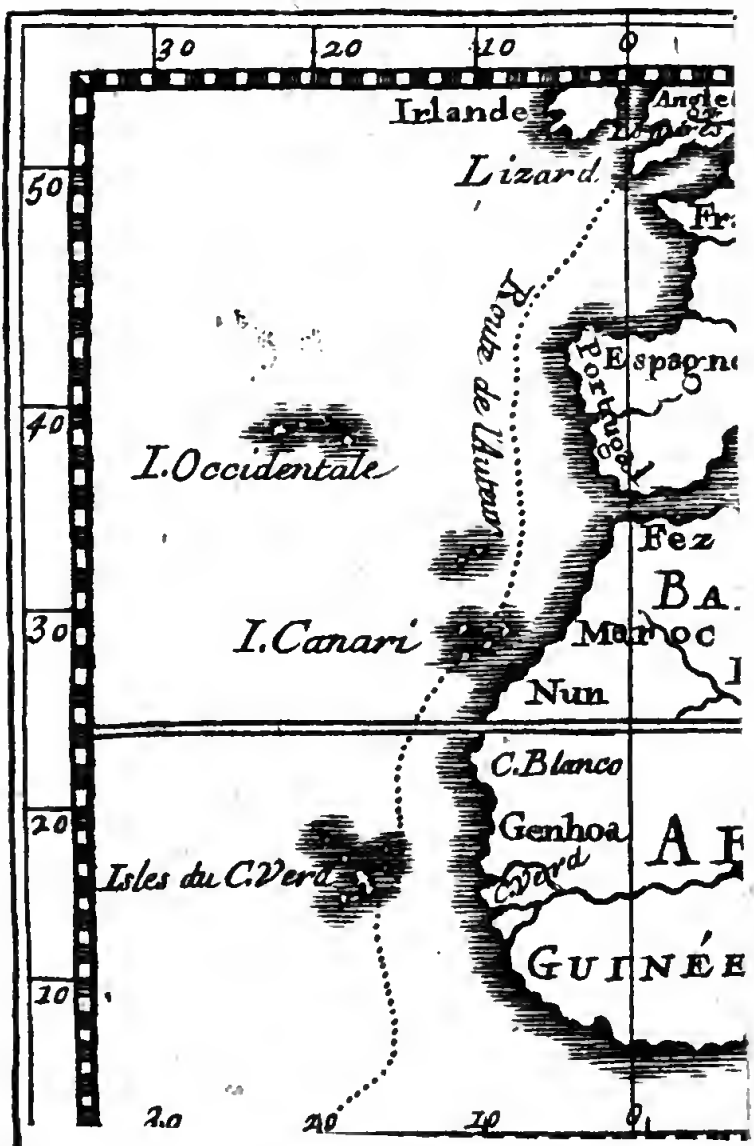
Fleuve fameux, lequel acrû de toutes leurs eaux, coule un tems entre ces Monts comme un canal, mais si profond & si étroit, qu'il n'a pas alors une aune de large, & l'on entend à peine le bruit de son courant; mais venant ensuite à s'étendre dans une des plus belles & des plus étenduës Plaines qui se puissent voir, après qu'il a passé le Bourg que j'ai nommé, il se mêle avec cinq ou six Rivieres considerables qui passent à Picuries, à Zama, Sainte-Foi, & autres lieux, ce qui l'augmente de telle sorte, qu'on le voit s'enfler au printems, & comme un second Nil, inonder & fertiliser toutes les campagnes des environs. Aprés qu'il a continué son cours fort long-tems vers le Midi, il tourne enfin à l'Orient; & par ce détour perdant son nom de Fleuve du Nord, il aquiert celui de Rio-bravo, ou du grand Fleuve; il entre de là dans la Province des Patarabuyes, où il se joint au Fleuve salé, qui est très-large & qu'il honore de son nom. Passant ensuite au milieu du nouveau Roiaume de Leon, à près de trente lieuës des mines de Quavila, il entraîne avec lui les Rivieres de Nombre de Dios, de la Floride, de S. Pierre & de Las Conchas, & tous ensemble, sous le celébre nom de Rio-bravo, vont se décharger dans le Golfe de Mexique, par une embouchure qui a plus de trois lieuës de large, même avant que d'arriver à la Guasteca.

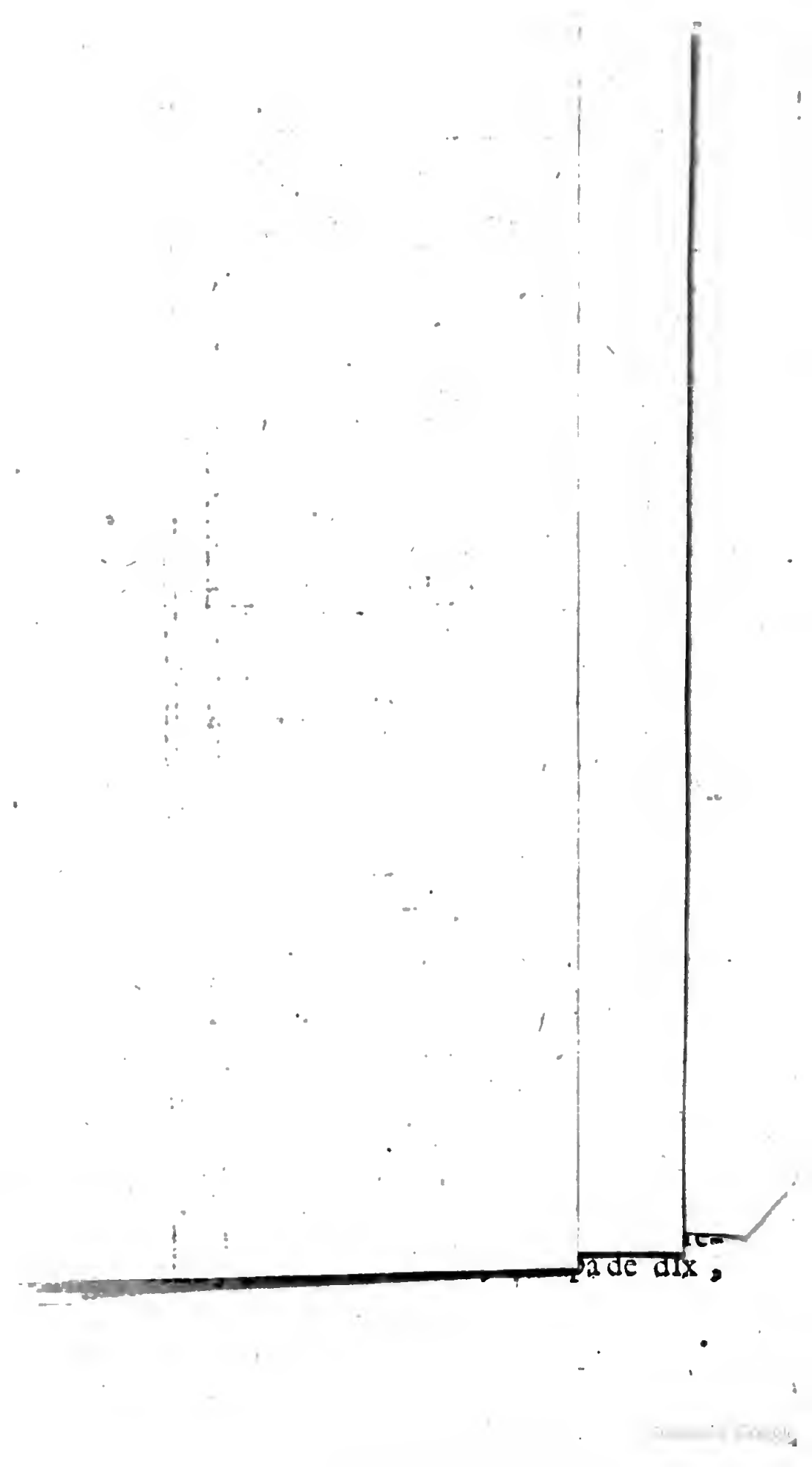
Quelques autres Géographes prenant tout le contrepied, marquent son embouchure de l'autre côté, dans la Mer rouge de Californie; ce qui est contraire à ce qu'en a remarqué, par luy-même, Don André de

Figueroa de la Province de Pecuries, & à tout ce qu'il s'en eſt fait raporter par les gens du Païs. Ce Gentilhomme, pour s'en éclaircir encore davantage, auſſi-bien que pour être en droit d'autoriſer cette verité & de l'aſſûrer à tous ceux qu'il appartiendroit, pour le ſervice de Sa Majeſté Catholique, forma le deſſein en 1662. de faire conſtruire à ſes dépens vingt barques, afin de pouvoir achever avec elles de découvrir le Païs, & de ſoumettre à la Couronne d'Eſpagne le reſte de ces Indiens, qui s'étoient établis ſur le bord de ce Fleuve. Mais le Marquis de Ladrada, Comte de Bagnos, qui étoit alors Viceroi de la nouvelle Eſpagne, s'oppoſa à cette entrepriſe, alleguant que ſans une permiſſion ſpeciale du Roi, il ne pouvoit pas donner les mains à cette expedition. Ce Seigneur étoit occupé de plus grands ſoins dans ce tems-là. Il avoit à ſurmonter, par une conduite délicate, les traverſes que ſes ennemis lui ſuſcitoient. C'eſt ce qui l'empêcha de fournir à Don André les munitions de guerre & de bouche néceſſaires pour le ſuccez d'une entrepriſe ſi importante, & ſans leſquelles Don André & ſes gens ſe ſeroient imprudemment expoſez à devenir les victimes des Peuples qu'ils vouloient ſubjuguer. Les neceſſitez du dedans étant préferables à celles du dehors, le Comte de Bagnos ſe crut obligé de courir au plus preſſé, & il ne pouvoit alors faire autrement, puiſqu'il lui falloit ſonger, avant toutes choſes, à diſſiper l'orage qu'avoient excité, dans toute l'étenduë de ſon Gouvernement, les emportemens de ſes

deux fils Don Pedro & D. Gaſpard de Leyva. Ces jeunes Seigneurs, fiers du pouvoir de leur pere, & ne ſuivant que l'impetuoſité d'un ſang bouillant, exerçoient dans Mexique, une eſpece de Duumvirat, par des excès que les mécontens qualifioient de crimes & de cruautez intolerables. En effet, ils en firent tant, que les plaintes des Peuples, & ſur tout de perſonnes de diſtiction, portées à la Cour, y mirent le Viceroi en ſi mauvaiſe poſture, qu'il fut dépoſſedé de ſon emploi, & en attendant l'arrivée du Marquis de Manſera, qui fut nommé pour lui ſucceder, l'adminiſtration des affaires ſe donna par interim à Don Diego Oſorio de Eſcobar Yllamas, Evêque de la Puebla, qui par l'averſion qu'il avoit toûjours eûë pour le Comte de Bagnos, avoit plus contribué que perſonnne à le faire dépoſer. Les choſes neanmoins n'en allerent guere mieux par ce changement; Don Diego ne ſe fit pas plus aimer que le Comte; mais je m'aperçois que je ſors des bornes que je me ſuis preſcrites.

Dans la nouvelle Eſpagne, & toutes les Provinces qui ſont compriſes ſous ce nom, il y a plus de quarante mille Egliſes, quatre-vingt cinq Villes conſiderables, cinquante huit petites, & un nombre infini de Bourgs & de Villages. On y compte trois Archevêchez, qui ſont: S. Domingue, Primatie des Indes, & dont le revenu eſt de dix mille patagons: Mexique, qui en vaut trente mille, & Manilha ſix mille. Il y a quinze Evêchez: La Puebla, appellée Tlaxala, de ſoixante & dix mille écus de revenu, Oaxaca de douze, Chiapa de dix,


30
20
10
0
Irlande
Lizard
50
Route de l'Autour
Espagne
Portugal
40
I. Occidentale
Fez
30
I. Canari
Maroc
Nun
C. Blanco
20
Genhoa
Isles du C. Verd
GUINÉE
10
20
20
10
0



Guatimala de treize, Honduras de cinq, Nicaragua de huit, Michoacan de trente-cinq, Xalisco de quinze, Durango de huit, le nouveau Mexique d'autant, la Havana, dans l'Isle de Cube, de dix, Puerto-rico, Sibu, Cagayan, & Camarines, chacun de trois mille.

Il y a de plus, dans ce Royaume, une Inquisition generale établie à Mexique, outre les particulieres, qui sont répanduës dans toutes les Villes, grandes ou médiocres; cinq Universitez Royales, où il y a des Compagnies de toutes les Facultez, des Sciences & des Arts, sans compter plusieurs Colleges particuliers. On y voit les mêmes Tribunaux & Magistratures que dans le Perou; toute la difference qui s'y rencontre, c'est que les apointemens des Magistrats & autres Officiers de Justice sont plus forts dans ce dernier que dans le Mexique: on y compte cinq Audiences, celle de Mexique, celle de Guatimala, celle de Guadalacara, celle de saint Domingue & celle de Manille: les Gouverneurs & Capitaines Generaux en sont les Presidens, & par leur mort, ou en leur absence, le plus ancien des Conseillers. Il y a un grand nombre d'Officiers, qui ne sont nommez que par le Roi, comme certains Gouverneurs, Grands Prevôts, Generaux de Flotes, ou Amiraux, Colonels, Gouverneurs de Forteresse; mais le Viceroi ne laisse pas d'y pourvoir par interim, lorsque les places deviennent vacantes. Voici quels ils sont: Le Gouverneur & Capitaine general de Guatimala *, des Philippines, d'Yu-

*Les Villes après lesquelles il y a des * sont celles dans le terroir desquelles il y a des mines d'argent.*

catan, de la nouvelle Biſcaïe, du nouveau Mexique, de Honduras, de San Domingo, de Coſta-rica, de la Havana, & celui de Puerto-rico. Plus, le Gouvernement, ſans titre de Capitaine General, de Soconuſco, de Nicaragua, de Xaliſco, de Nueva-Vera-Cruz, de Cuba, les Gouverneurs des deux Fortereſſes de la nouvelle Eſpagne, de San Juan-de Ulva, & d'Acapulco; des trois qui ſont à la Havana: ſavoir, ceux du Morro, de la Punta, & du vieux Fort, & des trois de Manilha. Il y a douze grandes Prevôtez, auſquelles le Roi ſeul nomme: ſavoir, Mexique, Sacatecas, * Metepeque, Las Amilpas, Tacuba, Chucitepeques, Chiapa, Tabaſco, San Salvador, la Trinité, Teguſigalpa, & la Vera-Cruz.

Il y a quatorze Villes, où l'on a établi des Caiſſes Royalles, ou Treſoreries, ce ſont: Mexique, Sacatecas *, Veracruz, Yucatan, Guadalacara, Guatimala, Chïapa, Durango, Saint Louïs, Taſco, Manilha, San Domingo, Havana, & Puerto-rico, ſans parler de pluſieurs moindres, où il y a un Treſorier particulier, qui rend compte aux Treſoriers Generaux des quatorze Villes que je viens de nommer, leſquels ont Juriſdiction ſur eux, & par ce moyen grande occaſion d'enrichir leurs parens, amis & domeſtiques, & de ruïner les perſonnes les plus conſiderables, quand ils les prennent en averſion.

Les Villes, où le Viceroï établit des Grands Prevôts, & Chefs de Juſtice & de Police, de ſa propre autorité, & ſans que la Cour s'en mêle, ſont au nombre de cent trente-cinq. En voici les noms: La haute Ville de ſaint Ildefonſe, Xigayan, Mexapa, Tlapa, Tlaxcala,

cala, ou la Puebla de Los Angeles, Michoacan *, San Luis *, Tasco *, Xiquilpa la grande, Chilchota, Transitaro, & Pintzardaro, Colima, Sayula, Chametla, Motines, Amula, Zamora, Xacona, Aguatla, Miaguatlan, Tinguindin, Salaya, saint Michel, & saint Philippe, Guanaquato *, Cinaloa, Mestitlan, Queretaro, Alamillo *, Sombrerete *, Cholula, Chalco, Suchimilco, Atrisco, Guascosingo, Zapotlan, Sacatula, Tutepec, Tequantepec, Tepeaca, Teguacan, Tulansingo, Chichicapa, Oaxaca, Xilotepeque, Panuco, Itampico, la Ville de Los Valles, Villa-rica, & l'ancienne Vera-Cruz, Xalapa, Mexicalsingo, Tacubaya, Coantnavac, Teutitlan, Acatlan, Serrogordo, El Saltillo, Aqualulcos, Sultepec *, Tlasalalou, Ystepec, Izucar, Yapotlan, Guasulco, Titzla, Chantla de la Sal, Tetela * Itmiguilpa, Xiguilpa, la Ville de los Lagos, celle de Leon, Pachuca *, Totonicapa *, Guadalcazar *, Xiquipila, Teutila, Orisaha, Xalosingo, Papantla, Quantitlan de los Jarros, Teseuco, San Juan de los Llanos, saint Jaques de Tecaliautlan, saint Antoine, Guatisco, Tulpa, Petaltepec, Zapotitlan, Cuiguacan, Xasoitremendo, Yurirapundaro, Topila, Teusicalco, Marabatio, Taximaroa, Guausacalco, Xitotepec *, Zumpango *, Guauchinango *, Simatlan, Xiquipilco, Otumba, saint Christophe, Chacalluta, Compuala *, Yautitlan, La Misteca, Teutitlan du chemin, Tepalotislan, Culiacan, Sapotecas, Petatlan, Composstela, Quataguelpa, Cosamaluapa, & les autres dont je ne puis me souvenir.

Outre toutes ces Villes il y en a six autres, où le Gouverneur & Capitaine general nom-

me ſeul les Magiſtrats & les autres Officiers, qui ſont : El Parral, Sonora, Indehen, Guancame, Saint-Jaques & Sainte-Barbe; & dans toutes celles-là, c'eſt-à-dire, dans leur territoire, il y a de riches mines d'or & d'argent.

Au Gouvernement de chaque Province de la nouvelle Eſpagne, on employe d'ordinaire un Noble, ſuivant ſa naiſſance & le rang qu'il tient dans le monde; parce que tous les Gouvernemens ne ſont pas d'égale importance, ni de pareil revenu. Il y en a de ſi lucratifs, qu'en moins de deux ans ils raportent deux cens mille écus à celui qui a été aſſez heureux pour les obtenir. Il en eſt de cent mille, de cinquante mille, de quarante, de trente, de vingt, de dix, de ſix, & d'autres ſi mediocres, qu'ils ne vont pas juſqu'à quatre mille, & dans quelques-uns de ces derniers s'entretiennent quelquefois des gens de merite, qui n'ayant ni rentes ni fonds, y demeurent pour ſubſiſter, & ſouvent par leurs épargnes & par les petits profits caſuels que leur emploi leur procure, ils ſe mettent peu à peu en équipage & en état d'aſpirer à des Gouvernemens plus conſiderables. Ce Royaume n'eſt pas moins abondant que le Perou en choſes neceſſaires à la vie, à l'exception du vin, qui ne ſe fait que dans le Parral, encore eſt-il mauvais & en petite quantité; mais on y en porte d'Eſpagne & du Perou. Il manque auſſi d'huile. Il y a environ quarante ans qu'on commença d'y planter des Oliviers; ils raportent peu; mais le fruit en eſt bon. Pour ce qui eſt des mines, il s'y en trouve un grand nombre & de fort riches; mais parce que le païs, com-

me j'ai dit, manque de vif-argent, qui ne s'y porte que d'Allemagne & d'Eſpagne, elles ne ſont pas d'un auſſi grand raport que celles du Perou. Si Sa Majeſté permettoit qu'on y en apportât de ce dernier Royaume, elle épargneroit bien de la dépenſe, & retireroit un plus grand profit; mais pour des raiſons qu'il n'eſt pas permis de penetrer, tout le vif-argent qui vient du Perou eſt arrêté avant qu'il arrive au Mexique, & confiſqué comme Marchandiſe de contrebande. En vertu d'une ſomme de huit mille ducats, que la contractation de Seville paye chaque année au Roi, elle a fermé la correſpondance des ports du Perou avec ceux de la nouvelle Eſpagne. Ce qui fait perdre à Sa Majeſté plus de trois cens mille ducats de droits qu'elle en retireroit, ſi elle y laiſſoit la liberté du commerce. Ces Royaumes voiſins, qui s'incommodent aujourd'hui tous deux, s'aideroient mutuellement des marchandiſes qui manquent dans l'un & abondent dans l'autre.

La nouvelle Eſpagne eſt un terroir fertile & riche, non ſeulement par les grains & autres fruits qu'y produit l'art & le travail des peuples; mais encore par ceux que la terre y produit ſans être cultivée, comme l'écarlate ou Cochenille, l'Agnil ou Paſtel, le bois de Campêche, le Mollé, & le Cacao. La Cochenille eſt une eſpece de petite araignée blanchâtre qui naît ſur certains figuiers d'une eſpece particuliere: Ces figuiers ſont de petits arbres fort bas de tige, mais dont les feüilles ſont en grand nombre & d'une prodigieuſe grandeur. Perſonne n'ignore l'eſtime & l'uſage qu'on fait de la couleur d'écarlate dans tous les Royaumes de l'Europe;

cependant c'eſt de cette perite araignée ſeulement, qu'elle ſe tire. Le Paſtel ſe fait d'une herbe ſemblable à du chanvre, elle eſt excellente pour les belles teintures bleuës, & chacun ſait que les Teinturiers, auſſi-bien que les Peintres, ne peuvent s'en paſſer. Le bois de Campêche eſt ſi renommé dans l'Europe, que c'eſt une des principales marchandiſes dont ſe chargent les Navires qui font le commerce d'un monde à l'autre, & l'induſtrie des hommes l'a trouvé propre à teindre vingt-deux couleurs differentes. Le Mollé eſt un grand arbre feüillu, dont la feüille verte teint en jaune; ſes petites branches appliquées entre la tête & le chapeau, paſſent, ſelon la commune opinion, pour un refrigeratif, & preſervent des ardeurs du Soleil. La gomme blanche qui en coule eſt un baume qui guerit toute ſorte d'ulceres & de bleſſures; ſon tronc ſert pour du bois de charonnage; ſon fruit, qui ſont de petites grapes approchantes de nos groiſelles rouges, pour la groſſeur, la forme & la couleur, eſt de bon goût & d'une odeur agreable, quoi qu'un peu forte; & l'on en tire une eſpece de vin fort doux qui ennivre. Le Cacao eſt un arbre de moyenne hauteur, qui ne ſe trouve gueres qu'à l'ombre, & ſe couvre preſque toûjours de quelqu'autre arbre plus élevé, pour ſe garantir des ardeurs du Soleil; il produit depuis la ſurface de la terre juſqu'à ſes plus hautes branches une eſpece de coco grenu, de la forme d'un grand concombre, d'un gris brun, lequel étant ouvert, laiſſe voir au-dedans environ cent grains, plus ou moins, couverts chacun d'une petite écorce cotonneuſe de trés-bon goût & pleine de

ſuc. Lors qu'on a mangé cette écorce, vous trouvez dedans un grain roux, couvert d'une autre écorce plus mince & preſque noire, & ce grain qu'elle renferme eſt ce qu'on appelle le Cacao : l'uſage en eſt à preſent commun dans toute l'Europe, quoique depuis quelques années celui du café ſemble l'avoir emporté ſur lui, ſur tout en France, en Angleterre & en Hollande. Ce grain ſert de monnoie dans le commerce, on en donne ſoixante pour ſept ſols; dans les marchez publics, on en achete les menus uſtencilles de cuiſine & de menage, & l'on s'en ſert auſſi à faire l'aumône aux pauvres. Lors qu'on l'a moulu & qu'il eſt réduit en pâte, il s'en tire une eſpece de pomade blanche, qu'on apelle pomade de Cacao; elle eſt d'une odeur fort agreable; elle ſert utilement en pluſieurs ſortes de maladies, & quelques-uns l'appliquent avec ſuccés ſur les bleſſures nouvellement faites. Il y en a de petit, de moyen & de gros; mais ſa bonté ne conſiſte point en ſa groſſeur ni en ſa couleur, mais en l'excellence de ſon goût qui provient de la qualité du terroir. Le meilleur de tous eſt celui de Nicaragua, & enſuite celui de Guatimala, qui eſt preſque le même climat, puiſque celui de Varacoa, dans l'Iſle du Cuba, & ce dernier eſt le plus roux. Aprés ceux-là c'eſt celui de ſaint-Domingue, qui eſt menu & excellent pour ſon ſuc; celui de Caracas, qui eſt plus gros, eſt le moins eſtimé de toutes les Indes. Il y en a auſſi dans le Perou; mais il ne croît que dans le Guyaquil, il y eſt fort gros & excellent, tant qu'il ne ſort pas du Royaume; mais lors qu'on le veut tranſporter ailleurs, il change de goût.

en paſſant la mer & ſe moiſit. C'eſt ce qui fait que pluſieurs perſonnes le recherchent avec plus d'empreſſement que les autres, parce qu'il fait plus de mouſſe & d'écume que celui du Mexique, & il y a bien des gens qui n'aiment du Chocolat que l'écume, & n'en voudroient pas boire s'il n'étoit fort mouſſé.

Le Maguey eſt une plante de la forme de l'artichaud; il croît dans les champs, & il y croît ſans culture; mais ſemblable à la vigne, il n'a jamais tant de force & de qualité que quand il eſt cultivé. Ses feüilles ſont beaucoup plus grandes que celles de l'arthichaud. Il y en a d'une aune de longueur, & qui ſont larges à proportion; mais communément elles ont trois quarts de long. Elle eſt trés-large par en bas & va en diminuant juſqu'au haut, où s'éleve une eſpece de tuyau de la groſſeur & de la forme d'une plume à écrire & qui aboutit en épine. Cette feüille eſt épaiſſe de deux doigts, & a une écorce aſſez dure qui peut ſervir de papier dans un beſoin, de même que ſon tuyau taillé avec un canif peut ſervir de plume. Le corps de la feüille, qui eſt deſſous cette écorce, étant cuit au four, a tout le même goût que des pates de coin; lors qu'elle eſt verte, il en ſort un ſuc qui eſt merveilleux pour les bleſſures & pour ranimer la vigueur des chevaux recrus de fatigue; & quand elle eſt ſeche, elle ſert de tuile pour couvrir les maiſons. Lors qu'on la lave, ou qu'elle demeure quelque tems dans l'eau, elle s'amolit de telle ſorte, qu'on en file du fil trés-fin, dont on fait toutes ſortes de toiles & de cordages, ſuivant la groſſeur dont on le tire. La tige, d'où ſortent ces feüilles, eſt groſſe comme la

cuiſſe par le bas, & va en diminuant en pointe juſqu'à la hauteur d'environ vingt piez; elle pouſſe des fleurs jaunes, dont on fait des ſirops & des purgations ſouveraines pour les maux Veneriens & pour toutes ſortes de puſtules. Le bois en eſt pliant; mais d'une nature peu ſujette à ſe corrompre, & pour cette raiſon on s'en ſert à couvrir les toits. On en fait auſſi des fourreaux d'épées & de piſtolets, des jalouſies pour les fenêtres, des enclos de jardin, & le cœur, qui eſt plus tendre, s'employe d'ordinaire à faire des images & repreſentations de Saints, à quoi il eſt fort propre. C'eſt de cette plante que les habitans du païs tirent le vin qu'on y boit. Voici de quelle maniere: Ils y font une petite ouverture, laquelle neanmoins eſt profonde, puiſqu'elle va juſqu'au cœur du tronc, à l'endroit où les feüilles s'en ſeparent, & de cette ouverture coule une liqueur qu'ils recueillent quatre fois le jour, & ils en tirent le poids de deux livres chaque fois. De cette liqueur ſe fait d'excellent miel, de l'huile, du vinaigre, & de cette eſpece de vin que les Indiens nomment Pulqué, & dont ils s'enivrent. Il eſt fort bon pour pluſieurs incommoditez & particulierement pour la gravelle. L'uſage en eſt ſi exceſſif par toute la nouvelle Eſpagne, qu'un des plus conſiderables emplois auſquels le Viceroi pourvoyoit autrefois, étoit celui de Juge du Pulqué; mais depuis quelques années on l'a mis en patti, & il rend aux coffres du Roi quarante mille écus par an dans la ſeule ville de Mexique, ſans compter une pareille ſomme qui ſe paye aux Gardes & Commis, qui ſont continuellement par voie & par

chemin, pour empêcher qu'on ne fraude le droit des entrées, lequel toutefois n'eſt que de ſept ſols pour chaque charge de cheval ou de mule, & il y a un profit ſi conſiderable à faire dans cet emploi, qu'un certain François de Corduë, homme rond & de bonne conſcience, ayant eu le bonheur d'y parvenir, de petit Mercier qu'il étoit, courant par les marchez pour vendre ſa marchandiſe, il y a amaſſé de ſi grandes richeſſes, qu'on l'a vû premier Juge de Police à Mexique. Il eſt à preſent Treſorier General dans la chambre des Comptes de cette Ville, c'eſt-à-dire, un des hommes de conſequence du Royaume & de ceux que les Vicerois ménagent le plus. Il étoit ſi bien avec le Comte de Bagnos, & enſuite avec le Duc d'Alburquerque, que les femmes de ces Seigneurs alloient tous les ans chez lui prendre du Chocolat & voir paſſer la proceſſion le jour de la Fête-Dieu. Le balcon qu'il leur faiſoit préparer, eſt ſi magnifique, & d'un travail ſi prodigieux, qu'il a coûté plus de vingt mille écus, quoiqu'il ne ſoit que de fer. Sa maiſon, ſituée dans la ruë S. François, & ſans contredit la plus belle & la mieux bâtie de tout Mexique, eſt eſtimée trois cens mille ducats, ce qui a donné lieu à ce bon mot qu'on dit d'elle, que c'eſt un édifice *pulcherrimo*, à cauſe qu'il doit ſon origine au Pulqué.

On fait auſſi en pluſieurs endroits de ces Provinces, & ſur tout dans celle de Colima, d'excellent vin blanc d'une eſpece de Cocos que portent certains Palmiers, qui reſſemblent à ceux qui portent des Dattes, quoi qu'ils ne ſoient pas tout-à-fait ſi hauts. Les

Eſpagnols, Criolles & Indiens en font uſage. Ce vin, pour la couleur & la ſaveur, eſt peu different de celui qui croit en Allemagne ſur les bords du Rhin, & on ne le croit pas moins bon que le dernier pour ceux qui ſont ſujets à la gravelle. Les Cannes de ſucre ſont fort communes dans le Païs; & il s'y trouve auſſi un grand nombre d'eaux chaudes & minerales. Dans le Bourg de Guadalupe, on en voit une très-froide, qui guerit de la fiévre lors qu'on en boit, & qui ne ſort jamais de ſon lit, quoiqu'elle boüillonne continuellement plus haut que ſes bords, ce qui eſt regardé comme une merveille.

Il ſe nourrit beaucoup de Bétail dans toute la nouvelle Eſpagne, à cauſe de la bonté & de l'étenduë des pâturages. Il y a des Particuliers qui ſont très-riches en cette nature de bien, comme Don Geronimo Magdaleno de Andrade, Chevalier de l'Ordre de Saint Jaques, qui ſortant de Mexique pour aller à ſes Domaines de Guarachi, ſituez dans les Provinces de Xiquilpa & de Michoacan, éloignées de quatre-vingt lieuës de cette Capitale, pendant tout ſon voyage ne découche point de deſſus ſes terres; mais c'eſt peu de choſe encore, en comparaiſon de D. Prudencio de Armentia, qui marche ſans diſcontinuation ſur les ſiennes l'eſpace de deux cens lieuës, depuis Mexique juſqu'à Durango; & l'abondance de ſes haras eſt ſi prodigieuſe, que pour ne pas conſumer ſes pâturages, il eſt obligé de faire précipiter toutes les années plus de quatre mille chevaux, cavales, ou poulains. Cet homme peut ſe vanter d'être le plus riche Particulier de toute la nouvelle Eſpagne.

L'insigne & celebre Ville de Mexique fut fondée par Mortegsuma Premier, qui l'embellit de superbes édifices durant tout le cours de son regne, & l'augmenta jusqu'à la grandeur de deux fois comme Seville d'Andalousie. Elle est bâtie sur un terre-plain, situé aux bords d'un Lac, qui par sa vaste étenduë forme une espece de Mer, & entouré des autres côtez de quatre autres plus petits, qui ne sont séparez les uns des autres que par de larges chaussées, pavées & revêtuës de pierre de taille. Fernand Cortez, qui fut depuis Chevalier de l'Ordre de saint Jaques, Marquis del Valle, & Viceroi de la nouvelle Espagne, en fit la conquête avec mille Espagnols, & deux cens mille Indiens, habitans des Provinces de Tlaxcala & de Tescuca, & qui étoient sujets de Rois ennemis du dernier Mortegsuma. Il attaqua cet Empereur avec cette grosse armée, & livra la premiere Bataille, qu'on appella celle de la nuit triste, & où resterent sur la place trente mille Mexicains d'un côté, & de l'autre quatre cens cinquante Espagnols, avec quatre mille Indiens de leur parti. Cortez lui-même en sortit blessé, & se retira à Tacuba, distant de deux lieuës de Mexique, quoi qu'à vrai dire ce ne sbit qu'une habitation continuée de l'une à l'autre par le grand nombre de maisons qui se suivent le long d'une des chaussées dont je viens de parler. Cette chaussée est large d'environ trois toises & toute de niveau, c'est-à-dire égale & droite dans toute son étenduë. Elle est traversée d'espace en espace par un grand nombre de Ponts, sous lesquels passent plusieurs Canaux qui se rendent d'un Lac dans un autre, & ce fut à l'en-

droit d'un de ces Ponts que les Mexicains avoient coupé, qu'un nommé Alvarande fit cette étonnante action qui l'a rendu si celebre dans les Indes, de sauter le canal en appuyant au fonds le bout de sa pique, quoi qu'il eût vingt piés de large en cet endroit, & que cet Espagnol fût blessé & fatigué du combat & du poids de ses armes. Pour en conserver la memoire, l'on a toûjours appellé depuis, & l'on appelle encore aujourd'hui ce Pont, le Pont du saut d'Alvarade.

Le succès de la seconde Bataille fut encore plus avantageux pour Cortez, puisqu'il causa la prise de Mexique, & qu'il n'y eut que cinquante Espagnols de tuez, avec dix mille de leurs Indiens; & les Auteurs qui en ont écrit conviennent tous que les Mexicains y perdirent plus de cent mille hommes. Ce que j'en ai ouï dire aux gens du Païs, suivant la commune tradition, & ce que j'en ai vû moi-même dans les Tableaux qui representent cette insigne Victoire, c'est que le Canal qui coule entre sainte Anne & saint Jaques de Tlatilulco, l'un des Fauxbourgs de Mexique, servit ce jour-là de Pont aux Espagnols pour entrer dans la Ville, par le grand nombre de corps morts dont il étoit comblé, & sur lesquels passa la Cavalerie aussi-bien que l'Infanterie. Ce qu'ils n'auroient jamais pû faire autrement. Car on n'avoit point encore trouvé alors, comme on a fait depuis, des moiens prompts & faciles de faire passer les plus grands Fleuves aux armées les plus nombreuses. Beaucoup de gens murmurerent en ce tems-là contre Fernand Cortez: & quoique ce genereux Capitaine, instruit des mauvais offices que

l'on lui rendoit, s'éforçât, par grandeur d'ame, d'honorer & de ſervir ceux qui l'offenſoient, au lieu de s'en vanger, comme il en avoit le pouvoir, on ne laiſſa pas d'entreprendre de le noircir à la Cour & de lui imputer pluſieurs crimes. Mais faut-il s'en étonner? Quand eſt-ce que le courage & la vertu ont manqué d'envieux? Et ne ſuffit-il pas pour en avoir de s'élever au deſſus des autres par un merite diſtingué?

Le plan de cette Babilone Indienne eſt uni: Elle a trois lieuës de longueur, à prendre depuis Guadalupe juſqu'à ſaint Antoine, & preſque autant de large depuis l'Arſenal & l'Hôpital de ſaint Lazare juſqu'à Tacuba. Les ruës ſemblent être tirées au cordeau, tant elles ſont droites; & elles ſont ſi larges que ſix caroſſes de front y peuvent paſſer ſans embarras. Quelques-unes ſont diviſées en trois parties égales, dont celle du milieu eſt le lit d'un des cinq Canaux qui ſortent d'un des Lacs, & qui arroſent par pluſieurs détours cette grande Ville dans ſes differens quartiers. C'eſt par le moyen de tous ces canaux que ſes habitans ſe fourniſſent en abondance de tous les vivres, munitions, marchandiſes & denrées neceſſaires pour l'établiſſement d'un grand Commerce, les voiturant & tranſportant dans des Canots d'un lieu à l'autre, & chaque jour de la ſemaine a ſes differentes marchandiſes; mais le Samedi ſe fait diſtinguer de tous les autres, car on y voit arriver de tous côtez un Printems portatif, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, c'eſt-à-dire, une flote de fruits & de fleurs, qui ne ſont ce jour-là de tout Mexique qu'un Jardin continu. La grande Place

y eſt d'une ſi grande étenduë, que le peuple en peut à peine remplir la troiſiéme partie les jours deſtinez pour les courſes de taureaux & jeux de cannes. La grande Egliſe bâtie de pierre de taille, mêlée avec la brique, & de la forme que je dirai en ſon lieu, borne le milieu d'une de ſes faces du côté du Septentrion, & à l'oppoſite de celui du Midi, ſont la Maiſon de Ville, celle du Juge de Police, & celle des greniers publics avec la priſon. A chacune de ces maiſons eſt un grand portail de pierre de taille, ſoûtenu de deux piliers de même matiere & tout d'une piece. Enſuite ſont pluſieurs grandes boutiques & magaſins de riches Marchands de draps. Du côté du Couchant on voit une grande quantité de maiſons, comme celles dont je viens de parler. Elles ſont à des particuliers; mais ce ſont les plus riches & les plus conſiderables gens du Royaume. Elles tiennent preſque toute cette face, & aprés elle, ſont cinq ou ſix grands magaſins de riches étofes d'or travaillées en Europe. Du côté du Soleil levant, ſont le Palais du Viceroi, l'Audiance Royale, l'Univerſité, & le College des Religieux de ſaint Dominique, avec la maiſon de l'Inquiſition ou Saint Office attenant; & dans des encognures eſt la Maiſon de la Monnoye, de laquelle on peut dire par excellence qu'il ne s'y fit jamais rien de faux.

Le Palais du Viceroi fut bâti par Fernand Cortez; tous ceux qui l'ont vû demeurent d'accord qu'il eſt plus grand & plus magnifique que celui de Sa Majeſté à Madrid; la Cour en eſt fort ſpacieuſe & toute ornée de riches balcons de fer, de même que la Pla-

ce; & il y a dans le milieu un cheval de bronze, posé sur un large pied d'estal & fort bien travaillé. Les cinq ruës par où l'on entre dans la grande place, sont toutes larges & bien pavées, un carosse à six chevaux y peut tourner sans peine. Sur le portail de la principale Eglise est une espece de petite tour, où le Duc d'Alburquerque fit poser un fanal de cristal, dans lequel on allume tous les jours à l'entrée de la nuit un flambeau de cire blanche pour la commodité de ceux qui passent par la place à des heures indues, & il y a un fond établi pour son entretien. Au milieu de la place est un trés-beau pilier de marbre, sur lequel est élevé un aigle de bronze, que chacun admire pour la beauté de son travail; & l'on voit à l'entour quatre rangs de petites boutiques de bois fort propre, où se debite en abondance tout ce qui se peut vendre de curieux en soie, or, linge, dentelles, rubans, coëfures, gazes, & autres marchandises.

En sortant de la place par le côté oppose à la grande Eglise, on entre dans la ruë des Orfévres, qui est extrêmement longue & riche, & de là dans une grande Aulnaie, dont les arbres sont excessivement hauts & disposez à plusieurs rangs en forme d'echiquier; & au milieu est une trés-belle fontaine d'une eau vive & pure. C'est un lieu délicieux.

Il y a dans Mexique deux trés-spacieux & trés-beaux amphitheâtres destinez pour les Spectacles & Comedies, l'un prés l'Hôpital de saint Jean, & l'autre dans la ruë de saint Auguſtin. Dans l'endroit où est à present la Maison Professe de la Compagnie de Jesus, étoit autrefois le Palais du dernier Morteg-

ſuma; & pour n'en pas perdre entierement le ſouvenir, on y conſerve encore un morceau de l'ancien édifice avec la fenêtre, où cet Empereur fut tué d'un coup de pierre jettée au haſard, & qui le frapa au front dans l'inſtant qu'il s'y mettoit pour voir de là le combat Cette fenêtre peut avoir ſix piez de hauteur, elle eſt en arc & ſoûtenuë d'un pilier de marbre blanc. Cette inſigne Capitale de la nouvelle Eſpagne eſt toute remplie d'illuſtre Nobleſſe, de gens conſiderables, qui par leur naiſſance, leur merite, & par leurs ſervices, ſe diſtinguent des autres; les principaux de ceux-là ſont: Don Fernando Altamirono, Comte de ſaint Jaques de Calimaya, & Senechal des Philippines, Don Garcie de Valdez Oſorio, Chevalier de l'Ordre de ſaint Jaques, Comte de Pegnalva & Vicomte de ſaint Michel, Don Nicolas de Bivero Peredo, Comte de Orizaba; & outre cela il demeure dans Mexique plus de cent Chevaliers de differens Ordres militaires, non ſeulement de Caſtille, comme ſaint Jaques, Calatrava & Alcantara; mais auſſi de ceux de ſaint Jean, de Monteſa, de Chriſt, & Davis. On comptoit en cette grande Ville quatre mille caroſſes, dix-ſept Convens de Religieuſes, un College pour élever la jeuneſſe, avec une prodigieuſe quantité de grandes & ſomptueuſes Egliſes, toutes bâties de pierre de taille & de brique; j'en nommerois bien quatre-vingt neuf, ſi je ne craignois d'ennuyer le Lecteur, ſans parler de celles des Religieux Mandians qui ſont moins ſuperbes, mais fort propres. La beauté des maiſons eſt incomparable, tant pour l'étenduë, que pour la matiere,

l'agreable figure & la commode diſpoſition des apartemens; les plus hautes n'ont pas plus de trois étages, & toutes les murailles ſont incruſtées par dehors de petits cailloux de diverſes couleurs, & taillez les uns en cœurs, d'autres en ſoleils, en étoiles, en roüës, en fleurs de toutes les eſpeces, & autres figures, dont la varieté infinie eſt trés-agreable à la vûë. Les portes en ſont fort grandes & fort hautes; on y voit des balcons de ſerrurerie preſque à toutes les fenêtres, & ces balcons ſont quelquefois d'une telle étenduë, qu'ils tiennent toute la face du logis. Ils ſont ornez en tout tems d'un grand nombre de caiſſes d'orangers & pots de fleurs de toutes ſortes; car il s'y en voit toute l'année; & le climat y eſt ſi doux & ſi temperé, que la chaleur n'y devient jamais incommode, ni les rigueurs du froid n'y obligent en aucun tems d'y allumer du feu. On peut dire ſans s'écarter de la verité, qu'on y jouït d'un Printems perpetuel. L'eau y eſt pure & ſaine; elle y vient d'un Village apellé Sainte-Foi, à trois lieuës de Mexique, par le moyen d'un grand Aqueduc ſoûtenu de trois cens ſoixante-cinq arcades de pierre de taille, & qui paſſe au travers d'un des lacs, dont la Ville eſt entourée; ce qui forme une trés-belle perſpective.

Il y a dans Mexique cinq Paroiſſes d'Eſpagnols, & douze d'Indiens, douze mille Bourgeois Eſpagnols qui y ſont établis avec leurs familles, ſans parler d'environ vingt mille autres qui n'y ſont que pour un tems, & trente mille Eſpagnolles qui y ſont toutes generalement belles & d'une magnificence à ſurprendre: car il n'y a pas une femme du

commun qui ne porte des étofes d'or. On y compte quatre-vingt mille Indiens Bourgeois, outre les paſſagers qui ſont en plus grand nombre, & plus de cent mille eſclaves, tant blancs que noirs de l'un & de l'autre ſexe, ce qui fait plus de quatre cens mille ames, ſans compter les enfans. Le Licencié, Pedro Ordognez de Cevallos, dans ſon Livre du Voyage autour du Monde, aſſûre dans la page deux cens quarante & un, qu'il y avoit de ſon tems à Mexique deux cens mille Indiens & un plus grand nombre d'Indiennes; vingt mille noirs & plus de noires, trente mille Eſpagnols, & plus d'Eſpagnolles.

Enfin cette belle Ville eſt abondamment fournie des plus riches marchandiſes, d'étofes d'or & de ſoie, de velours, de ſatin, tant pleins & unis, que brodez au métier, de damas, tafetas, écharpes, draps de laine, en un mot de tout ce qu'on peut ſouhaiter pour la parure, & dont on ſe ſert dans les autres païs pour entretenir le luxe. Joignez à cela toutes les choſes qui viennent d'Europe, par le moyen de deux Galions d'Eſpagne qui y arrivent regulierement chaque année, avec une eſpece de Fregate legere, qu'on apelle *la Patache du Roi*, & plus de quatre-vingt Vaiſſeaux Marchands qui la fourniſſent en abondance de tout ce qui ſe voit de plus précieux dans cette partie du monde. Ce n'eſt pas tout encore, une autre flote, partie des Philippines, lui apporte de l'autre côté par la Mer du Sud, tout ce qu'on eſtime de plus rare dans la Chine, le Japon, la Perſe, & dans les Indes, qu'on nomme en Europe, Orientales, & que ceux du

nouveau Monde appellent d'Occident.

Les Mexicains ont la taille belle, le viſage agreable, le naturel doux; ils ſont dociles, trés-bons Catholiques & preſque tous riches, parce qu'ils s'apliquent extrêmement à trafiquer d'une Province dans l'autre. Il y en a pluſieurs parmi eux pour qui l'on a la même conſideration & les mêmes égards que pour les Eſpagnols naturels. Il n'eſt reſté perſonne à Mexique du ſang de Mortegſuma que Don Diego Cano Mortegſuma, Chevalier de l'Ordre de ſaint Jaques, ſon fils Don Juan, & ſes deux neveux Don Diego, & Doña Leonor, enfans de Don Antoine Mortegſuma. Ils joüiſſent tous de penſions aſſignées ſur la caiſſe Royale, & quoique ces penſions ſoient modiques, par raport au ſang illuſtre dont ils ſont ſortis, elles ne laiſſent pas de les faire ſubſiſter avec honneur.

C'eſt une tradition dans le païs, qu'il y a eu autrefois des Geans à Teſcuco, petite ville ſituée à cinq lieuës de Mexique. J'y ai vû, du tems du Duc d'Alburquerque, des oſſemens & des dents d'une grandeur prodigieuſe; entr'autres une dent de trois doigts de large & de quatre de long. Le Vicerοi fit faire ſur elle une conſultation Anatomique par les plus habiles Philoſophes, Medecins & Chirurgiens de toute la nouvelle Eſpagne. Ils raporterent tous d'un commun avis, que ſuivant la grandeur de la dent, la tête devoit avoir à proportion une aune & demie de large. Ce qui paroît fabuleux à raconter, & neanmoins il ne falloit pas qu'elle fût plus petite pour y pouvoir placer les ſeize dents dont chaque machoire doit être garnie. Le Duc fit faire deux portraits de cette énorme

tête, ſuivant les proportions marquées par les Anatomiſtes; il en envoya un au Roi, & garda l'autre chez lui par curioſité.

On a auſſi trouvé, en divers tems, au Perou, des oſſemens de Geant, dans l'Iſle appellée Sainte Helene. Pluſieurs Auteurs en ont écrit; les uns ont ſimplement raporté la choſe, & les autres l'ont traitée en Phiſiciens. Pendant que le Comte de Chinchon y étoit Viceroi, on lui amena à Lima un Geant, jeune homme âgé de vingt-quatre ans, Meſtice ou Criolle de la Ville de Guamanga, & nommé Juannico, c'eſt-à-dire, Jeannot. Je l'ai vû, & je puis aſſûrer qu'il étoit plus haut d'une coudée qu'Arnao Segarra, qui étoit le plus grand homme de toute la Ville, & qui paſſoit ſous ſon bras étendu ſans le toucher. Il mourut dans l'Hôpital de ſaint André, dans un lit qu'on avoit été obligé de lui faire faire exprés. Aprés ſa mort, les gens de l'Hôpital gagnoient de l'argent à montrer ſeulement on de ſes ſouliers, tant on le trouvoit hors de la meſure ordinaire. Ce Jeannot étoit aſſûrément trés-grand, mais non pas de la hauteur demeſurée des Geans, qu'on croit avoir été autrefois dans le païs, & qui, ſelon qu'il paroît par leurs oſſemens, paſſe toute exageration.

Il y a encore pluſieurs autres choſes trés-remarquables dans la nouvelle Eſpagne, & très-ſingulieres, comme les deux Volcans de Guatimala. J'ai déja marqué la prodigieuſe hauteur & la vaſte circonference de celui qui ne jette que de l'eau. L'autre vomit ſans ceſſe des tourbillons de flâmes juſqu'à la hauteur d'une pique. On les aperçoit de loin, & la fumée qui les ſurmonte ſemble avoir de

la continuité avec les nuës, tant elle s'éleve dans les airs; de quart d'heure en quart d'heure, plus ou moins, il part de cette effrayante fournaiſe un bruit pareil à celui d'une couleuvrine; ce qui cauſe des étonnemens, & même quelque ſorte d'épouvante à ceux qui n'y ſont pas accoûtumez.

Le grand lac de Nicaragua a, comme je l'ai dit, quatre-vingt lieuës de circuit; les Vaiſſeaux y peuvent naviguer commodement; mais ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt qu'étant par tout d'une eau tres-douce & bonne à boire, il ne laiſſe pas d'avoir ſon flus & ſon reflus comme la mer. Une choſe encore qui eſt aſſez extraordinaire, c'eſt que dans la grande Iſle qui ſe voit au milieu, & où j'ai dit ci-deſſus qu'il y avoit un ſi grand nombre de fruits délicieux de toutes les eſpeces, eſt un Volcan de feu, qui jette des flâmes en quantité & preſque autant que celui de Guatimala. Ainſi l'on peut dire qu'elles ſortent en quelque maniere du ſein des eaux, puiſque ce Volcan eſt tout environné de celles du lac. Il y en a un autre à Colima, qui jette des cendres de tems en tems avec une épaiſſe fumée, & ces cendres ſont pouſſées ſi loin qu'elles font du tort aux biens de la terre à plus de trente lieuës aux environs.

La nouvelle Eſpagne voit couler ſur ſes terres un grand nombre de fleuves naviguables; les plus conſiderables ſont ceux de Grikhalva, de la Chuluteca, d'Alvarade, de la Vera-Cruz, de Guaſaqualco, de la Barca, de Panuco, de Conchos, & celui dont j'ai déja fait mention, le grand fleuve du Nord.

Les arbres y ſont d'une hauteur & d'une

groſſeur ſurprenante ; mais ceux de la forêt d'Oaxaca, ſituée à un grand quart de lieuë de la Ville qui porte ce nom, paſſent de beaucoup tous ceux qu'on voudroit faire entrer en comparaiſon avec eux. Ils ſont extrêmement confus & toûjours verds ; la fleur en eſt rouge comme de couleur de feu, le bois en eſt trés-leger & facile à travailler. La nature ou le tems en a creuſé le tronc à quelques-uns, & lors qu'on coupe ceux-là par le pied, ce tronc creux forme une eſpece de pavillon, ſous la concavité duquel peuvent ſe tenir vingt hommes armez de lances & d'écus. Dans l'année 1654. Dom Juan de Tabora, jeune Gentilhomme, qui étoit Grand Prevôt de la Ville de ce nom, & fils d'un Tabora, qui avoit été Gouverneur des Philippines, donna un grand repas ſous un ſemblable pavillon à Dom Juan Lazo de la Vega, Evêque de Guatimala, & à pluſieurs autres Seigneurs & Chanoines de Guatimala, qui accompagnoient l'Evêque. Il y avoit deſſous une table, où s'aſſirent dans des fauteuils, douze perſonnes ſervies par autant de valets, & deux buffets garnis de toutes ſortes de vaſes d'argenterie & autres commoditez pour une pareille fête. On peut concevoir par là quelle eſt la groſſeur de ces ſortes d'arbres.

Depuis Guatimala juſqu'à Teguantepeque, il s'obſerve un ordre admirable, établi pour la commodité des gens de conſideration qui voyagent. Les Officiers Royaux, les Chevaliers des Ordres militaires, & tous les Eccleſiaſtiques, tant ſeculiers que reguliers, ſont pourvûs, par les communes des lieux où ils paſſent, de toute bêtes de mon-

ture & de charge, dont ils peuvent avoir beſoin, ſuivant leur qualité, de valets même pour les ſervir, de vivres & de rafraîchiſſemens en abondance; & le tout, ſans qu'il leur en coûte rien que ce qu'ils veulent bien donner de gratification aux Muletiers & à ceux qui conduiſent les radeaux ſur les rivieres qu'il faut paſſer. Voici comme la choſe ſe pratique. La premiere journée vous preſentez au Gouverneur de la Province, ou de Guatimala, ou de Teguantepeque, ſuivant le côté d'où vous venez, le Mandement que vous avez obtenu de l'audience Royale, ou du Gouverneur de la Province, que vous venez de quitter, & auſſi-tôt en execution de l'ordre vous êtes logez dans des maiſons deſtinées ſeulement à ces uſages, bien meublées, & pourvûës de toutes les choſes neceſſaires aux Voyageurs. On prend ſoin de vos valets & de vos chevaux, ſans que vous ſoyez chargé du moindre embarras; on vous donne du Chocolat & enſuite à ſouper avec beaucoup de propreté. Ils s'informent de vous à quelle heure vous voulez partir le lendemain, de combien de chevaux, de mules, & de valets vous avez beſoin, & ſur le champ ils envoyent au Bourg ſuivant une eſpece de Courier y porter vôtre Mandement, & donner avis de tout ce qu'il vous faut. Ainſi de l'un à l'autre juſqu'à ce que vous ſoyez ſorti de l'audience de Guatimala, pour entrer en celle de Mexique, & avant que de partir de chaque lieu, on vous preſente un Livre de compte, ou un de vos valets écrit, par vôtre ordre : *La Commune de ce Bourg a dépenſé pour la reception de Monſieur tel la ſomme de..... ce... jour du mois*

de .... de cette preſente année .... Il ſigne enſuite, & le ſeing ſeul ſuffit pour la décharge de la Commune. Tout cela s'execute avec le plus grand ordre & la plus exacte fidelité du monde. Grandeur, certes, digne d'être admirée, & qui peut ſervir de témoignage de la richeſſe & de la fertilité de cette Province.

Teguantepeque eſt une grande Ville, également peuplée d'Eſpagnols & d'Indiens; mais ils y ont leurs quartiers ſeparez. Il s'y tient deux fois le jour un trés-grand Marché de toutes les marchandiſes du païs, & principalement de fruits & de marées; il commence depuis dix heures du matin juſqu'à une heure aprés midi, & depuis ſix juſqu'à neuf heures du ſoir, & il s'y trouve ordinairement deux à trois mille perſonnes. Ce climat eſt le plus fecond de toute la nouvelle Eſpagne en beaux viſages; car les femmes de cette Ville y paſſent communément pour les plus belles du Mexique. Il s'y fait un grand trafic de chemiſes, & on les teint de toutes ſortes de couleurs, ſuivant la coûtume du païs.

On voit, auprés de Mexique, à Mexicalſingo, un étang d'une vaſte étenduë, & ſur lequel on voit un grand nombre de maiſons & de jardins flotans; ce qui cauſe un excés d'admiration à ceux qui les voyent pour la premiere fois. Voici de quelle maniere les Indiens les fabriquent. Ils étendent ſur trois ou quatre groſſes cordes une infinité d'oſiers les uns ſur les autres, de la longueur de ſoixante piez en carré, & d'un demi pié de hauteur. Ils attachent enſuite les bouts de ces cordes aux aulnes, ſaules, & autres at-

bres, qui ſont ſur les bords de l'étang, pour aſſurer davantage le fondement de la machine, ils couvrent ces oſiers de gazons, ſur leſquels ils répandent de la terre & du fumier par deſſus pour l'engraiſſer. Aprés quoi ils y ſement toutes ſortes de fleurs & de legumes qu'ils vont vendre à la Ville de Mexicalſingo. De toutes ces differentes matieres jointes enſemble il ſe fait un compoſé qui devient avec le tems une maſſe épaiſſe & ſolide ſur laquelle ils bâtiſſent de petites maiſons qui ſuffiſent pour les loger eux & leurs familles, & dans la plûpart deſquelles il y a des poulaillers & d'autres endroits pour y élever des pigeons. Il arrive quelquefois que le Maître d'une de ces petites Iſles flotantes, allant à la Ville, dans ſon canot, avec ſa femme & ſes enfans, pour y vendre ſes denrées, ne retrouve plus à ſon retour ſon habitation au même lieu où il l'avoit laiſſée, parce que les cordages qui l'arrêtoient venant à s'uſer par le tems & à ſe pourrir par l'humidité, ſe rompent enfin & l'abandonnent au gré du vent & du courant. Alors le Jardinier demande à ſes voiſins, s'ils n'ont point vû par haſard paſſer ſon Iſle de leur côté, & ſur leur raport, l'ayant ſuivie comme à la piſte, ils la remorquent avec des cordes dans le même endroit d'où elle étoit partie; ce qu'ils font à l'aide de leurs amis qui les aſſiſtent en ce beſoin à la charge d'autant.

Je finis ce petit Ouvrage par une obſervation que j'ai oublié de faire, lors que j'ai parlé des Gouvernemens & des autres emplois. Il faut ſavoir que dans le Mexique, ainſi que dans tous les autres Etats de la Couronne d'Eſpagne, c'eſt un uſage établi, que

que tous les Gouverneurs & les Juges, tant grands que petits, tant Souverains que subalternes, ſont obligez de reſter dans les lieux de leur Juriſdiction un certain tems, aprés que celui de leur emploi eſt fini, pour répondre aux accuſations de tous ceux qui voudront ſe plaindre de leur adminiſtration. Il s'en dreſſe des informations, qui ſont faites pardevant des Juges nommez ſpecialement pour cet effet. Ces Juges, qu'on appelle Juges de reſidence, envoyent ces informations à la Cour, qui ſtatuë des peines ou des récompenſes, ſuivant la nature du raport. Cet uſage ſe nomme communement *la reſidence*, Loi certes trés-prudemment établie, & qui produiroit des biens infinis, ſi elle étoit auſſi exactement & ſincerement executée, qu'elle a été judicieuſement preſcrite; mais les abus preſqu'infinis qui ſe ſont gliſſez dans l'execution, par la facilité que les Juges commis à cet examen ont à ſe laiſſer corrompre, en rendent l'effet entierement inutile pour le bien des Peuples & pour l'honneur du Gouvernement.

FIN.

TABLE DES MATIERES,

Contenuës dans le Voyage de Dampier, depuis page 1. jusques à 146. & dans celui de Wafer, depuis page 149. jusques à 381.

A

ABEILLES, qu'on trouve sur l'Isthme, pag. 235.
Adresse des Indiens à tirer de l'arc, 261.
Adultere puni avec rigueur chez les Indiens de l'Isthme, 264.
L'air est mauvais à Portobel, 193. Il est un peu meilleur à Panama. 195.
Allegrance, une des Isles Canaries, avec le profil de ses côtes, 4.
Alligators, 228.
Amapalla, (Golfe d') 283.
Amphisbane, ou le Serpent à deux têtes, 70.
Amplitude, la difference qui se trouve entre l'Occidentale & l'Orientale, 84.
Anneaux, que les femmes portent à l'entre-deux des narines, 250.

Anguilla, une des Iſles Caribes & de ſes Ecreviſſes, 227.
Animaux qui ſe trouvent ſur l'Iſthme, 222.
Araignées, qui ne ſont pas venimeuſes, 226.
Arbres de la N. Hollande, 140.
Arbres & fruits, 207.
Arbriſſeaux, & buiſſons de la N. Hollande, 140.
Arica, Ville ſur la côte du Perou, 296.
Ariſah, ſorte de fruit, 61.
Armateurs, (Les) avec qui étoit Mr. Wafer, prennent la réſolution de tuer tous ceux de leur troupe, qui n'auroient pas la force de ſuivre le gros, 153. Ils en laiſſent quatre ſur l'Iſthme, avec l'Auteur, 154. Ils ſe retirent de l'Iſthme, & vont croiſer ſur la côte des Indes Occidentales, 179. Ils croiſent enſuite ſur la côte du Perou, 287.
Aſh, Iſle, ou de la Vacca, 179.
Autruches, 307, &c.

B

Bahia, de Todos los Santos dans le Breſil, 42, &c. Du Sucre que l'on y fait & de ſon commerce, 49. Des Vaiſſeaux que l'on y bâtit, & du bois qu'on employe à cet uſage, 51. De ſon terroir & de ce qu'il y croît, 56, &c. Des vents, & des ſaiſons, 77. Du tems auquel on y coupe les Canes de Sucre, 78. Differentes vûës de la côte, 44.
Baleine morte. Pluſieurs Oiſeaux autour de ſa carcaſſe, 85.
Baleines, de quelle maniere on les pêche au Breſil, & l'uſage qu'on en fait, 51, 52.
Baleines de la N. Hollande, 118.
Bamboes, ou Bambous, ou canes creuſes, 217.
Bantam, 149.
Barcadere, ou lieu où l'on débarque, 150.

Baſtimentos, Iſle, 152, 184.
Baye des Chiens-marins dans la N. Hollande 113, 116, 117.
Bézoards, qu'on trouve dans les Moutons de Mocha, 301.
Bibby, eſpece d'Arbre, des bayes qu'il porte, & de l'huile qu'on en tire, 165, 209, 210.
Blake, Amiral Anglois brûla les Gallions prés de Teneriffe, 6.
Bocca Drago, & Bocca Toro, 197.
Bois de Charpente du Breſil eſt d'un meilleur uſage que celui de l'Europe, 56.
Bois leger, & bois blanc, 216, & rouge, 217.
Boiſſons des Indiens, 257.
Bonamos, eſpece d'arbre; & de ſon fruit, 210.
Bowman (Guillaume) court grand riſque de ſe noyer, 159, &c.
Branles, où les Gentilshommes ſe font porter à Bahia dans le Breſil, 52.
Breſil, vûë de ſa côte, *Voy.* Bahia. 44.
Brétagne, (Nouvelle) Iſle bien peuplée & découverte par Dampier. *Voy. ſa Préf.*
Bukenham, (le Capitaine) eſt pris & maltraité par les Eſpagnols, 151, &c.
Buſe, oiſeau, 128.

C

CABLES, faits d'une eſpece de Crin qu'on trouve ſur certains arbres du Breſil, 51, 57.
Cachevv, fruit, 60, &c.
Cadavres humains trouvez en quantité ſur une Baye, 308.
Calebaces, de l'arbre qui les porte: 324.
Callavances, ou poix-ciches dans l'Iſle de Mayo, 22.
Canal d'Angleterre, avec quelle précaution l'on doit y paſſer, 3.

Canaries, (Isles) de ce qu'elles produisent, de leur commerce & du Gouvernement, 10, 11.
Cancres, 239.
Canelle bâtarde, 217.
Canes de Sucre, 212.
Cap de B. Esperance, sa vûë de differens endroits, 97, 98.
Caret (Baye de) 182, 185.
Carrougues, 217.
Cartagéne, 152.
Cassave, racine qui sert de pain, 220.
Cavally, sorte de Poisson de mer, 237.
Cédres, qu'on trouve sur l'Isthme, 208.
Cerfs, il y en a quantité sur l'Isthme, 223.
Chagre, riviere, 182, 183, 184, 200.
Chasse, (parties de) que les Indiens font, 270.
Chats fort estimez par les Indiens, 226.
Chauves-souris aussi grosses que des Pigeons, 235.
Cheapo, riviere, 164, 182, 200.
Chepelio, Isle, 203.
Chevaux, que les Indiens Espagnols ont à l'Isle de Mocha, 289.
Cheveux des Indiens de l'un & de l'autre sexe, 242, 244.
Chicaly Chicaly, Oiseau, 229.
Chien d'eau, ou Chucora de Agua, 72.
Chiens, que les Indiens ont sur l'Isthme, 223.
Chiens-Marins de la N. Hollande, 119. & à l'Isthme de Darien, 237.
Cocos (Isle de) 285.
Cocotiers, 210, 285.
Cocotiers sauvages du Bresil, 57.
Colliers qui servent d'ornement, 252, &c.
Conception (riviere de la) 185.
Congo, riviere, 199, 204.
Conques, 239.
Copayapo, riviere 292.

Coquimbo, Ville, 288.
Corlieu, Oiſeau, 22.
Cormarans, 234.
Corneilles qui gazoüillent au Breſil. 65.
Cornera de Terra, ou Brebis d'une groſſeur extraordinaire qu'on trouve à l'Iſle de Mocha, 290 &c.
Correſo, ou Corroſou, Oiſeau, 68, & 230.
Coton, ou Cotonnier, 21, 57, 167, 208.
Coupes faites avec des canes ou des feuilles de palmier, 263.
Courans, qu'on trouve en mer depuis le 7 deg. 50 min. de lat. Sep. juſqu'au 3 deg. 22. min. 36.
Courges, 214.
Cruſia, Oiſeau, 23.
Curreçon, Oiſeau, 65.

D

DANSE des Indiens, 265.
Darien (Riviere de) 182, 185.
Dates du Breſil, 63.
Dendies, eſpece de dates du Breſil. *Ibid.*
Devins, de quelle maniere ils évoquent le Diable, 178.
Diadêmes d'or, &c. 251.
Divertiſſemens des Indiens, 266.

E

ECREVICES de Terre, 227, & de Mer, 239.
Education des Garçons, 261.
Eſpagnols (Les) détruiſent Mocha, &c. 302.

F

FAIM, Wafer & ſes Camarades en ſont preſſez, &c. 297.
Femmes des Indiens employées à porter les vivres dans les Voyages, 260.
Fernando, (Iſle de Jean) 290.

Feſtins, 265.
Flamingo, Oiſeau, 23.
Forteresſes, ou magaſins, 255.
Fourmis ailées, 236.
Frape-boat, ou bâteau cordé dont on ſe ſert à la Saline de Mayo, 17, &c.
Friſeur d'eau, Oiſeau, 817.
Fruits, qu'on trouve ſur l'Iſthme, 288, &c

G

GAINY (George) ſe noye, 156.
Gallions Eſpagnols. *Voy. Blake.*
Gallapagos, Iſles, 286.
Gallena Pintada, ou Poule de Guinée, 22, &c.
Garrachina (la Pointe) 182, 193, 197.
Gerret Dennis, Iſle, *Pref.*
Globules, qui nageoient ſur l'eau, comme de petites perles, 103.
Gopſon (Richard) 177.
Gorgonia, Iſle, 287.
Guacha, Place ſur la Côte du Perou, *Ibid.*
Guanos de la N. Hollande, &c. 111, 228.
Guatimala (Gouvernement de) 202.
Guavra, Place ſur la Côte du Perou, 287.
Guinée (Nouvelle) *Pref.*

H

HABITS, & ornemens des principaux Indiens, 175, 251, 252, des hommes du commun & des femmes 249, 250, &c.
Herbes qui flotent ſur l'eau & qui marquent qu'on n'eſt pas loin de terre, 14, 85, 102.
Herbe de ſoye, 215.
Hollande (Nouvelle) deſcription de ſes côtes 106. &c. 115, &c. 109. Des Naturels du païs 130, &c. Diférentes vûës de ſes côtes & de ſes Iſles voiſines, 102.

Horn (Cap) 305
Huile de l'inſecte Soldat eſt un remede ſouverain pour les contuſions, &c. 226.
Huile d'Olive qu'on fait ſur la côte du Perou, 296.

I

JAGO (St) Iſle & Ville 27, &c. De ſes habitans 29. De ce qu'elle produit, 30, &c. De ſes Animaux, 33, &c. Sa rade eſt fort mauvaiſe, 34. Sa vûë, *ibid.*
Jamaïque, 151.
Jamby, dans l'Iſle de Sumatra, 150.
Jenetie, Oiſeau, 65.
Jeniphah, ou Jenipapah, Fruit, 61.
Jihor, 150.
Indiens (Les) de l'Iſthme entreprennent de guerir Mr Wafer, 154. Ils en agiſſent mal avec lui & ſes camarades, 155, &c. Ils prennent la réſolution de le faire mourir, 157. Ils le reçoivent de nouveau fort humainement 166. Ils conſultent leurs Devins, 175. De leur taille, des traits de leur viſage, &c. 243. Ils ſe coupent les cheveux, aprés avoir tué quelqu'un de leurs ennemis, *ibid.* Il y en a qui ont la couleur d'un blanc de lait, &c. 244. Ils ſe peignent tout le corps, 246. De quelle maniere les hommes & les femmes ſe parent, 248, 249, &c. Leurs maiſons, 254. &c. Leurs Plantations, & de quelle maniere ils les cultivent, 256, &c. Occupations de leurs femmes 246, 259, 260. On les lave aprés qu'elles ſont acouchées, 261. Education des enfans, *ibid.* &c. 262. Occupations des hommes, *ibid.* 263. &c. Les châtimens qu'ils exercent, 264. Leurs Mariages & leurs Feſtins, 265, 266. De quelle maniere ils voyagent, 275, &c. Leur maniere de compter, *ibid.* 276, &c. De la prononciation de leur Langue, 282, de leurs bonnes qua-

lisez 154, 166, 260, 261, 213, 290, &c. Ils prennent quelquefois trop de boisson, 266. Indiens Espagnols, 213, 290.
Ingua, Fruit, 63.
Inondations, & grosses pluyes, 161, &c. 205.
L'Insecte Soldat, 226.
Isle d'Or, 152, 186.
Isle des Pins, 187.
Isles de l'un & de l'autre côté de l'Isthme, 182 188.
Isles, ou montagnes de glace, 304, &c.
Isles des Perles, 182, 203.
Isthme de Darien, sa largeur, &c., 181, &c. Son terrain entremêlé de montagnes 183, &c. Rivieres qui l'arrosent, 184 &c. Description de la côte du Nord, 185, &c. de celle du Sud, 196 &c. de son terroir, 202. Forêts épaisses, 182, 203, la temperature de l'air, 205. Inondations, 161, &c. 205. Arbres & fruits, 207, &c. Bêtes & Reptiles, 222, &c. Oiseaux & Insectes volans 229, &c. des Naturels du païs, 241, &c.

L

Lacenta Prince Indien sauve la vie à Mr Wafer & à ses camarades, 157. Son Palais, 167. Il retient l'Auteur, &c. 168. Les marques de respect & d'amitié qu'il lui donne, 170, 171. Il lui permet de se retirer, 173. Il avoit sept femmes 264.
Lagune, Ville de Teneriffe, 7.
Lames d'or ou d'argent, dont les Indiens se couvrent la bouche, 250.
Lancerota, une des Isles Canaries, 4.
Lapins de la N. Hollande, 114.
Lapins aussi gros que nos Liévres, 224.
Lavelia, 202.
Leon, *ibid.*
Lesards verds & marquetez de rouge, 228.
Limpit, Poisson à coquille, 239.

Lorenzo (Cap S.) 198.

M

MACAW, ſorte d'arbre, 160, 208.
Macavv, ſorte d'Oiſeau, 231.
Mackera, eſpece de Corneille, 65.
Maho, eſpece d'arbre, 213.
Maiſons des Indiens diſperſées çà & là, 254.
Maiz, (Farine & boiſſon de) 257, 266.
Malacca (Promontoire de) 150.
Malvoiſie (Vin de) qui croît dans l'Iſle de Teneriffe, 9.
Mammée, Arbre, dont le fruit eſt délicieux, 211.
Mammée-Sapota, *ibid.*
Manchinel, Arbre, dont le fruit eſt un vrai Poiſon, 212.
Mangles rouges, & autres, 199, 218.
Maric (Ste.) 152, 198.
Marſouins, 306.
Mayo, une des Iſles du C. Verd, 15. &c. De la maniere dont on y fait le ſel, 16, &c. De ſon terroir & de ce qu'elle produit, 20, &c. De ſes habitans, 25.
Mendibie, eſpece de fruit, 64.
Mericaſah, Fruit, 62.
Michel (Golfe de St.) 171, 182, 203.
Miriota, Oiſeau, 23.
Miſlau, Boiſſon faite avec de l'eau & des Plantains, 238.
Mocha, Iſle, 289.
Modeſtie des Indiens, 247, 251.
Moine, ſorte de Poiſſon, 127.
Montagnes fort hautes, &c. 171, 184, 185.
Moſkitos, ou Moucherons, 206.
Mouches luiſantes, 235.
Mouettes, 234.
Muckishavv, eſpece de fruit, 63.
Mungaron, Fruit, *ibid.*

Muſteran-de-ova, Fruit, *ibid*

N

La Nasca, où il croît d'excellent vin, 288.
Nata, 202.
Nicaragua (Lac de) 181.
Noix de Coco, Leur petit lait bû en trop grande quantité, engourdit les nerfs & glace le ſang, 285.
Noix Purgatives, ou Pinions, 64.
Nombre-de-Dios, 193.
Nord-Oueſt (Vents de) les Signes qui les précedent à l'Iſle de Teneriffe, 9.

O

Occupations des hommes & des femmes ſur l'Iſthme, 253, 254, 256.
Oiſeau, qu'on apelle *Tout-bec*, 66.
Oiſeaux de la N Hollande, 110, 11.
Oiſeaux qu'on trouve ſur l'Iſthme, 231, 235.
Ondées de Pluye accompagnées d'éclairs & de tonnerre, 161, 205.
Or, de quelle maniere, les Eſpagnols l'amaſſent, 171, &c.
Oranges douces ſur la Côte du Perou, 296.
Oratavia, Port de l'Iſle de Teneriffe, 4, 9.
Otic, Fruit, 63.

P

Pacheque, Chepelio, Perica, Iſle des Perles, &c. renfermées dans la Baye de Panama, 203
Panama (Baye de) & Ville, 218, 201.
Papah, Fruit, 321
Paracood, ſorte de poiſſon, 237, 240.
Parrot-fiſh, ou le Poiſſon-Perroquet, 239.
Paſſage, qu'on pourroit trouver au Sud de la N. Hollande & de la N. Guinée, pour entrer dans la grande mer du Sud, 122, 135.

TABLE

Pavvavvers, ou Devins, 179.
Pecary, eſpece de Cochon, 222.
Pêche des Indiens, 240.
Peignes, dont les Indiens ſe ſervent, 242.
Pélican, 233.
Pendans d'oreille, 251.
Penſilvanie, 308.
Pernambuc, L'air y eſt plus ſain que dans les autres places vers le Sud, 39, &c.
Perroquets, & Perruches, 231.
Petango, Fruit, 62.
Petoncles, 239.
Petrel, Oiſeau, 85, &c.
Petumbo, Fruit, 62.
Pies de Mer, 234.
Pinions, ou Noix purgatives, 64.
Pintado, Oiſeau, 83, 84.
Piſca, 287.
Piverts, 232.
Plantains, 210.
Plantations des Indiens, & de quelle maniere ils les cultivent, 256.
Plantes trouvées au Breſil, à la N. Hollande, à Timor & dans la N. Guinée. *Voy Tab.* 1, 2, 3, 4, 5, &c. 140.
Poirier piquant, ou ſauvage, 168, 212.
Poivre de deux ſortes, 219.
Pomme ſlan, (Fruit) 31.
Pomme de Pin, Fruit qui reſſemble à un Artichau, 211.
Poiſſon volant entre les Canaries & les Iſles du Cap Verd, 14.
Poiſſons de mer ſur la Côte de la N. Hollande, 136.
Poiſſons de la groſſeur du Thon, 145.
Poiſſons qu'on trouve autour de la Côte de l'Iſthme, 238.
Por.-Royal, 151.

Fortobel, 152, 181, 195.
Portugais, fort civils envers Mr Dampier, 43.
Potates, 228.
Poules qui glouſſent au Breſil, 67.
Punta mala, 196.

Q

QUAM, Oiſeau, 229.
Quina-Quina, l'arbre d'où l'on tire cette écorce eſt une eſpece de Mangle, 218.
Quolla, ou lieu où l'on débarque, 150.

R

RABEK, Oiſeau, 24.
Ragoûts des Indiens & de quelle maniere ils font la cuiſine, 273.
Raies piquantes, 239.
Rats & ſouris dont on eſt empeſté ſur l'Iſthme, 225.
Realeja, 202.
Remora, Poiſſon
Rio Grande, 203.
Riviere d'Or, 171, 197, 288.
Riviere, dont l'eau eſt fort chaude, 284.
Romarin (Iſle de) dans la N. Hollande, 136. *Voy. la Plante qui reſſemble au Romarin Table IV. N. 3.*

S

SAIGNE'E, maniere dont les Indiens la font, 169.
Saiſon pluvieuſe, &c. 206.
Samballos, Iſle, 182, 185, &c.
Sambo, Riviere, 197.
Samballas, Pointe, 188, 190.
Santa-Cruz, Ville de Teneriffe, &c. 4, 5.
Sapadillos, eſpece d'arbre Fruitier, 211.
Savanes, 200.
Sauteur, Poiſſon, 103.
Scrivan, Port, 191.
Scuchadero, 198.
Sculpins, Poiſſon, 238.
Sel, de la maniere dont on le fait à l'Iſle de Mayo,

16, &c. & ſur l'Iſthme de Darien, 241.
Serpent d'eau du Breſil, 71, &c. De la N. Hollande, 117, 120.
Serpens, 226.
Singes. 224, 288.
Snouks, Poiſſon, 239.
La Sonde (Iſle de) 177, 189, &c.
Sour-ſop, Fruit, 60.
Springer (Iſle de) 189.
Sucre, de quelle maniere on le rafine au Breſil, 49, &c.
Sucre & Sucreries, 296.

T

TABAC qu'on a ſur l'Iſthme, & de quelle maniere on le roule pour le fumer, 221.
Tamarins, 217.
Tarpon, gros Poiſſon, 236.
Taſman (Carte de) corrigée, 122.
Tempêtes, 303.
Teneriffe, 4. De ſes Vins, des Fruits de la Terre & des Animaux, 9, 10.
Terra del Fuego, 289.
Terre nouvellement découverte, & que Mr Dampier a nommé Terre de Davis, 302.
Terroir ſec & ſterile à Copayapo, 294.
Tête de Pape, ſorte d'arbriſſeau, 168, 212.
Tigres, 252.
Toiles de Coton que les Indiennes ourdiſſent, 262.
Tortuës qui pondent leurs œufs dans la Saiſon humide, &c. 25, 286. Pourquoi les Eſpagnols & les Portugais n'en mangent pas, 73.
Tourterelles du Breſil, 65.
Tremblement de Terre ſenti en mer, Vaiſſeaux tranſportez fort loin du rivage, 299, 300.

V

VAISSEAU de Dampier coulé à fonds, *Pref.*
Vaiſſeau de 50 pieces de Canon bâti au Breſil, 52.

Variation de l'Aiguille; l'endroit où elle augmente en courant à l'Eſt, 81 L'endroit où elle diminuë, en ſuivant la même route, 83 Son incertitude, & la dificulté qu'il y a de l'obſerver, 89, 90. *Table des Variations obſervées dans ce Voyage* 92, &c.
Venta de Cruzes, petit Village, 200.
Vents incertains prés de la ligne, 37.
Vermejo, 297.
Vieille, eſpece de Poiſſon, 237.
Vins de la Naſca, de Piſca, &c. 288.
Vol puni de la mort, 264.
Volaille domeſtique de l'Iſthme, 232.

W

Wafer, ſon premier Voyage, 149, ſecond Voyage, 150. Il rencontre Mr Dampier pour la premiere fois 152. Le malheur qui lui arrive en traverſant l'Iſthme, 153. Les peines où il ſe trouve, 154, 164. Il court grand riſque d'être noyé 162. Il s'achemine une ſeconde fois vers la Mer du Nord 166. Il tire du ſang à l'Epouſe de Lacenta 169. Il aquiert une grande reputation chez les Indiens, 170 Il obtient de Lacenta la permiſſion de ſe retirer, 173 Il part la 3 fois pour la Mer du Nord, 175, &c. Il rencontre un Armateur Anglois, 178. Il range la Côte des Indes Occidentales avec Mr Dampier, 179. Il reprend la continuation de ſon Voyage, 283, &c. Il arrive en Penſilvanie & retourne à la Virginie, 308.
Warrée, eſpece de Cochon ſauvage, 223, &c.

Y

YAMS, 220.
Yemma, Oiſeau, 65.
Yo, Riviere, 266, &c.

Fin de la Table.

ERRATA.

PAg. 1. *lig. der.* Vegetables, *liſez* Vegetaux. *p.* 5. *l.* 22. diſperſées, *liſez* diſpoſées. *p.* 9. *l.* 28. *liſez* & du Verdona.. *p.* 26. *l.* 25. de chapeaux, de, &c. *liſez* des chapeaux, des, &c. *p.* 37. *l.* 32. & 36. 2. min. *liſez* 22. min. *p.* 46. *l.* 23 & ils, *effacez* ils. *p.* 75 *l.* 22, 30 & 35. vegetables, *liſez* Vegetaux. *p.* 78. *l.* 19. *effacez* ils. *p.* 98. *l.* 21. un peu au Sud de l'Eſt *liſez* à l'Eſt en tirant un peu vers le Sud.

A01 1468360

V.XXX
41